

II. LETTRE

Sur l'œuvre des Convulsions.

MONSIEUR,

Je souscris volontiers au principe que pose l'Auteur de l'Examen Critique à la première page de son Ecrit : *On ne doit employer les raisonnemens qu'après avoir exactement vérifié les faits. Mais les faits supposés, notre première attention doit être de démêler ce qu'il peut y avoir de suspect & d'étranger, d'avec ce qui n'est point sujet aux doutes.* Je ne trouve de même rien de plus juste ni de plus propre à mettre les esprits dans la situation où ils doivent être, pour juger comme il faut des Convulsions, que ce qu'il dit dans sa Preface. *Un homme sensé ne doit prononcer sur les choses de fait, qu'après s'en être exactement instruit; sans cette précaution si nécessaire, on s'expose à nier les évènements les plus certains, parce qu'on ne sauroit les comprendre, & c'est de toutes les manières de raisonner la moins permise & la plus capable de jeter dans l'erreur. L'ignorance de la manière dont une chose arrive, ne conclut point contre son existence. C'est un excès de l'orgueil humain d'en contester la possibilité, précisément parce qu'il ne la conçoit pas.* On doit rendre justice à cet Auteur; lorsqu'il perd de vue ses préventions, la Vérité se présente à son esprit, & il l'exprime bien. Si l'on suivoit exactement ces règles, le procès sur les Convulsions seroit bientôt décidé. Les faits qui prouvent qu'il y a du surnaturel, paroîtroient plus clairs que le jour, si on les examinait comme les autres faits, & qu'on crût seulement qu'ils sont possibles.

Il est étonnant que cet Auteur après avoir établi des maximes si judicieuses à la tête de ses Ecrits, n'ait seulement pas pensé à les mettre en pratique, & qu'il n'ait fait nulle part un examen si nécessaire. Il déclare même, page 12. qu'il ne le fera pas, & qu'il se contentera d'un simple exposé des faits, & qu'il s'en rapporte pour la preuve à la multitude des témoins qui ont vu ce qu'il rapporte. C'est-à-dire, qu'il n'examinera rien, & que ce grand Critique nous laissera par rapport à l'examen des faits, dans la situation où nous étions indépendamment de ses Ecrits. Aussi dans la suite, après cette belle critique, il commencera toujours par dire, qu'il doute de tous les faits un peu difficiles, qu'il prétendra expliquer.

111. On n'auroit rien à lui dire, si sur le témoignage du Public, il croyoit également tous les faits. Mais il choisit, & il est bien résolu de ne croire aucun de ceux qu'il ne pourra expliquer; & pour s'autoriser à révoquer en doute ce qui l'embarrasse, toute son attention sera de remplir ses Ecrits d'histoires qui fassent soupçonner la sincérité de tous les Convulsionnaires, & de tous ceux au nombre peut-être de plus de quatre mille personnes qui attestent les faits qu'il ne veut pas croire. Est-ce là examiner les Convulsions en Critique désintéressée? Un si beau caractère ne lui convenoit pas. On ne remarque ni modération ni critique dans ses Ecrits; ce sont des libelles diffamatoires où il fait ce qu'il peut sans preuve & sans pudeur, pour deshonorar les plus honnêtes gens, sans que cela serve à son sujet. Car n'est-il pas évident qu'il lui est inutile de prouver de quelques Convulsionnaires, qu'ils sont des imposteurs, s'il ne le prouve de tous. Je ne parle que de ceux où il se trouve de ces faits inexplicables par les loix de la nature: car ce sont les seuls qu'il ait intérêt de rendre suspects. Il y a peut-être sept ou huit Convulsionnaires dans Paris, quand il y en auroit cinquante qui trompent, quand il y en auroit cent, qu'en pourroit-on conclure contre tous les autres, & sur-tout contre ceux qui sont d'une probité reconnue? Il n'en nomme pas douze, que je ne prétens pas cependant lui abandonner; il faudroit examiner si tout ce qu'il avance sur leur compte est prouvé.

IV. Il s'agit uniquement avec cet Auteur d'examiner s'il y a du surnaturel dans les Convulsions. Avec vous, Monsieur, & avec les Théologiens, il restera un autre examen à faire de quel genre est ce surnaturel. Or, Monsieur, est-il donc si difficile de savoir à quoi s'en tenir sur ce premier article? Les faits qui prouvent qu'il y a du surnaturel dans les Convulsions, se repètent tous les jours, il y a une infinité de personnes qui en sont témoins. Il y a des règles qu'on peut suivre pour n'être pas trompé. Il faut voir si les faits sont de nature à pouvoir être contrefaits, s'ils se trouvent repétés dans un si grand nombre de personnes, qu'on n'ait pas eu lieu de présumer que toutes aient voulu conspirer à mentir & à tromper. Il y a même des personnes respectables, & qui ont si peu d'intérêt à jouer ainsi un personnage, qu'on ne peut avoir raisonnablement de doute de leur sincérité. Il faut examiner les témoins; & quand on trouve que ce sont des personnes désintéressées, non prévenues, d'un excellent discernement, il faut les croire, par rapport aux Convulsions, sur ce qu'ils rapportent qu'ils ont vu & examiné, comme on les croiroit sur toute autre chose. L'Auteur en trouvera qui ont été aussi incrédules que lui, & qui sont aujourd'hui très-décidés, il en trouvera qui sont très-assurés des faits, & qui ne sont pas fort favorables aux Convulsions, parce qu'ils ne savent à quel principe ils doivent attribuer le surnaturel qu'ils y reconnoissent.

V. La multitude des faits facilitera encore cet examen. Les uns sup-

pléent aux autres. Les doutes qui surviennent sur ce qu'on craint de n'avoir pas assez examiné certaines choses, sont pleinement résolus, lorsqu'on remarque dans d'autres Convulsionnaires les circonstances décisives qu'on desiroit : c'est la methode que j'ai suivie. J'ai cherché à me convaincre par des faits indubitables, que je (ussé par moi-même ou par des témoins irréprochables, de tous les caractères extraordinaires qui m'ont frappé ; & lorsque j'ai été assuré qu'un caractère étoit réel dans quelques-uns, je l'ai cru plus facilement dans ceux que je n'avois aucune raison de soupçonner d'imposture, mais qui n'auroient pas suffi pour m'en assurer, si je ne l'avois été par ailleurs. Je ne me suis point embarrassé des Convulsionnaires en qui je n'ai remarqué rien de décisif, qui ne m'ont pas paru meriter qu'on les crût, & que je voyois environnez de personnes que je trouvois trop crédules. Je me suis appliqué à considérer ceux qui m'ont paru respectables, & qui étoient sous la conduite de personnes qui prenoient pour n'être point trompées, les mêmes précautions que j'aurois prises moi-même. Je n'ai donné ma confiance qu'à ceux qui m'ont dit également le bien & le mal qu'ils remarquoient dans les Convulsionnaires, & qui croyoient aussi important de faire attention à l'un qu'à l'autre.

Quand on desire de trouver la verité, on va droit au but. S'il y a dans les Convulsions des caracteres surnaturels bien certains & bien prouvez, la question est décidée. Cinq cens faits d'imposture ne les renverseront pas. Il semble cependant que ce soit la prétention de l'Auteur des Examens, & presque de tous ceux qui écrivent. Il n'examine point s'il y a effectivement des Convulsionnaires en qui l'on trouve les faits extraordinaires qu'on lui rapporte ; il cherche s'il y en a qui ne les aient point, ou qu'on ait convaincu de les avoir contrefaits, ou si ceux en qui on les a remarquez, les ont eu toujours : comme si une cause libre, telle que doit être la cause d'un effet surnaturel, devoir agir aussi uniformément qu'une cause physique. Je n'ai trouvé que ces trois moyens, dont il se serve pour infirmer les faits qu'on rapporte des Convulsionnaires ; c'est à quoi se termine toute la critique, & je crains fort qu'il n'étende cette maniere de raisonner sur des faits bien plus importants. Il donne de terribles leçons d'incrédulité dans ses écrits. Nous ne persuaderons assurément pas les faits présents à un homme qui nie tous les faits passez qui sont du même genre. Je crois les faits surnaturels qu'on remarque dans les Convulsions aussi certains que les miracles de M. de Paris. Mais on n'en a pas donné à ceux qui n'en sont point témoins, les mêmes preuves qu'on a données des miracles. Comment notre Physicien les croira-t-il ? Il ne croit pas les miracles. Pourquoi même les examinerait-il, & y prendrait-il plus d'intérêt qu'aux Miracles, qu'il nous avertit qu'il ne croit point, & auxquels il déclare qu'il ne prend point d'intérêt ?

Je n'apprehende pas, Monsieur, que vous donniez dans les excès

4

de cet Auteur, je sai que vous êtes aussi choqué que je le suis de la temerité; mais je crains que dans le fait vous ne suiviez sa méthode, & que vous ne tendiez dans vos Ecrits à faire regarder les Convulsions dans ce qu'elles ont d'extraordinaire, comme l'effet de l'imposture. Vous n'êtes point instruit de la matiere que vous traitez, vous ne savez pas les faits. Toutes les fois que j'ai eu l'honneur de vous voir, je ne vous ai trouvé rempli que de petites histoires, qui montrent qu'il s'est glissé des abus, & que la conduite que l'on a tenue à l'égard des Convulsionnaires, n'a pas toujours été assez prudente; ce dont je conviens, & je vous ai trouvé fermé & incrédule par rapport aux faits décisifs pour prouver le surnaturel des Convulsions, Vous n'envisagez jamais les Convulsions que dans ceux qui les déshonorent. Vous entendez parler de beaucoup de Convulsionnaires que les Convulsions n'ont point changées, & qui sont demeurés tels que les personnes de leur condition qui n'en ont point, & vous confondez les Convulsions avec les défauts de ceux en qui elles se trouvent; il semble que vous les en croyiez inseparables. Vous n'ignorez pas cependant que les dons les plus sublimes sont accordez quelquefois à des personnes qui n'ont aucune vertu, & qu'ils ne perdent pas de leur prix pour être mêlés avec de grandes imperfections. Vous ne devriez assurément pas être surpris de ce que les Convulsions ne changent pas le cœur, & ne donnent pas la piété à ceux qui n'en avoient pas auparavant, puisqu'elles sont inferieures à tous les dons, & qu'elles sont plutôt un signe & un prodige qu'un véritable don. Dès qu'on les voit si multipliées, on doit être encore moins étonné de ce qu'elles ne rendent pas meilleurs plusieurs de ceux qui en ont. Elles seroient réellement une nouvelle effusion du Saint Esprit, si ceux sur qui elles surviennent, étoient tout d'un coup différens de ce qu'ils étoient auparavant, & à couvert par ce nouvel état des fautes des personnes de leur condition.

V I I I. C'est élever les Convulsions au dessus de ce qu'elles sont ou de ce qu'elles doivent être, que de se servir pour les attaquer, des défauts des Convulsionnaires; ce seroit un nouveau miracle plus grand sans comparaison que toutes les Convulsions, si on voyoit un changement subit dans tous les Convulsionnaires, ou même dans le plus grand nombre. Il y auroit un autre écueil à craindre; on devroit appréhender qu'on ne les confondit avec la vertu, ou qu'on ne leur donnât même la préférence sur des qualitez plus essentielles. Il faudroit avertir de ce danger, montrer qu'elles sont séparables de la charité, & renouveler les avertissemens que S. Paul a donnez dans la seconde Epître aux Corinthiens par rapport à des dons plus excellens.

I X. Pour juger des Convulsions, il faut donc les separer des qualitez bonnes ou mauvaises de ceux en qui elles se trouvent, les considérer en elles-mêmes, voir à quoi elles tendent & l'usage qu'on en doit faire. C'est ce que je veux faire dans cette Lettre, Monsieur, & pour y parvenir, je n'ai besoin que de suivre les règles, que l'Auteur des

Examens

Examens établit pour n'être point trompé par les Convulsionnaires. Il faut convenir & que ces règles sont excellentes, & que souvent on ne les a pas suivies, & il faut s'en servir aujourd'hui pour retrancher des Convulsions les abus qui ne s'y trouveroient pas, si on les avoit suivies.

Et 1^o. Monsieur, il faut supposer qu'il peut y avoir des Convulsionnaires qui contrefont les Convulsions, & même plusieurs. C'est à ceux qui sont chargez de leur conduite, à y être attentifs, & je conviens que les précautions ne peuvent être trop grandes. Mais par rapport à nous qui examinons les Convulsions en elles-mêmes, il nous suffit qu'il y en ait de réelles, & certainement c'est le plus grand nombre. Les fausses Convulsions ne nuisent point aux véritables. Personne n'a plus d'intérêt d'examiner & de se défier que ceux qui sont pour les Convulsions. Ceux qui les attaquent, sont bien plus forts en ne faisant point cette distinction, puisque cela les met en droit de faire contre les Convulsions un argument de tout ce qui arrive aux Convulsionnaires, au lieu qu'en la faisant ils nous ouvrent une grande porte, pour nous tirer des difficultés embarrassantes, si nous voulons nous en servir. Il m'est arrivé en effet de trouver que deux Convulsionnaires dont j'étois extrêmement choqué, n'étoient point véritables, & qu'ils contrefaisoient les Convulsions.

2^o. C'est une chose dont il me semble que presque tout le monde convient à présent, qu'il y a plusieurs Convulsionnaires qui conservent de la connoissance dans leurs Convulsions, & dont la liberté n'est pas totalement absorbée par la Convulsion. Il y en a qui se souviennent de tout ce qui leur est arrivé, & de ce qui s'est passé autour d'eux. Ceux même qui ne se souviennent de rien après leur accès, paroissent avoir de la liberté pendant certains tems, & même une fort grande, quoiqu'il soit très-difficile d'accorder la liberté avec cet oubli si parfait où on les voit après que la Convulsion est passée. Mais ce qui revient au même pour la conduite, c'est qu'ils sont en état d'entendre ce qu'on leur dit; & d'en profiter. Je me suis fort appliqué à vérifier ce caractère, parce qu'il est très-important pour régler la conduite qu'on doit tenir avec eux, sur tout avec les filles, & que rien ne fait mieux sentir qu'on ne peut être trop severe. Il ne faudroit point les faire parler, ni s'entretenir avec elles. Il faudroit les corriger, les reprendre quand elles parlent mal à propos, leur refuser ce qu'elles demandent sans raison ou contre l'ordre, & sur tout ne faire aucun cas de ce qu'elles disent dans les tems où elles paroissent avoir une grande liberté; & même dans les tems où elles paroissent le plus aliénées & moins parler par leur propre esprit, il faut ôter de la même reserve & tout réformer sur les règles. J'ai l'expérience qu'on peut les corriger, leur faire honte, & qu'elles ne continueront pas à demander ce qu'on fera ferme à leur refuser.

Je vous mets bien au large, Monsieur, par cet aveu; car je vous mets en droit dans tout ce que je vous rapporterai des Convulsions, que je prétendrai être surnaturel & même divin, de me forcer de

X.

X I.

X I I.

vous donner des preuves que les Convulsionnaires ne l'auroient point fait ou dit par leur propre esprit. Mais je m'y mets bien aussi ; car je vous prierais de retrancher des Convulsions tout ce qui vient de la liberté des Convulsionnaires, & je vous représenterai qu'il seroit injuste de le tourner en objection contre les Convulsions, puisqu'il n'en vient pas.

X I I I. 3°. Il faut retrancher des Convulsions tous les défauts de conduite & tous les abus qui se sont commis autour des Convulsionnaires. Ces fautes regardent ceux qui les ont été voir, qui les ont eus chez eux, qui étoient chargez de leur conduite. Je ne vous conseille pas, Monsieur, de les relever dans vos Ecrits, li votre dessein n'est pas de décrier les Convulsionnaires, mais d'attaquer les Convulsions. D'ailleurs on convient assez que si c'étoit à recommencer, il faudroit s'y prendre d'une autre maniere. Il faut pardonner quelque chose à une espece d'envyement où jette naturellement l'impression d'effets surnaturels dont on est témoin. Le malheur, Monsieur, c'est que les personnes de merite ont trop négligé les Convulsions dans les commencemens, & que ceux qui étoient en état de donner le ton, & dont on auroit suivi les avis, ont été trop difficiles à ébranler. Pourquoi vous, Monsieur, & tant d'autres êtes-vous demeurez si indifférens? Si les Convulsionnaires ne vous paroissent dignes que de mépris, ceux qui y prenoient intérêt & que vous aimez, meritoient tous vos soins. Il est arrivé tout le contraire de ce qu'on débite dans quelques Ecrits par une insigne calomnie. Bien loin d'y avoir eu un complot, il n'y a pas eu même de concert.

X I V. Qu'est-il arrivé? Les Laïques se sont rendus maîtres des Convulsionnaires, ils ont agi avec plus de zele que de lumieres. Mais comme c'est la foi & la religion qui les attachent aux Convulsions, plusieurs ouvrent aujourd'hui les yeux, & sont disposez à suivre toutes les règles qu'on leur prescrira. Ne nous reprochez pas ce que nous condamnons avec vous. Nous convenons qu'il s'est commis bien des imprudences, & qu'on a nui aux Convulsionnaires. On les a trop fêtées, trop écoutées, trop louées. On pouvoit les faire voir, mais on ne devoit pas les donner en spectacle comme on a fait. On n'a rien à reprocher à ceux qui s'assembloient pour les voir, que ces imprudences ; car tout se passoit dans ces assemblées avec gravité & avec décence. La porte étoit ouverte à tout le monde, & je ne doute pas qu'il ne s'y soit glissé souvent des espions & des ennemis. Dieu a permis ce concours, pour montrer que ce n'étoit pas ici une œuvre de tenebres. Si l'on avoit tenu les Convulsionnaires plus retirés, ce qui auroit été plus selon les règles, on auroit été exposé à d'autres calomnies ; on auroit peut-être été moins en état d'y répondre, au lieu que tout Paris est témoin de tout ce qui s'est passé.

X V. 4°. Enfin, Monsieur, il faut encore retrancher du nombre des objections les principes téméraires qui ont été avancés par des personnes qui ont voulu justifier tous les discours & toutes les actions des Convulsionnaires. Il ne seroit pas étonnant qu'un événement aussi ex-

traordinaire devint une occasion de fanatisme. Il y a des esprits ou trez qui abusent de tout. Il faut le craindre & veiller pour l'empêcher & en arrêter le progrès. Si c'étoit là l'objet de votre zèle, j'y applaudirois ; mais vous conviendrez que l'égarement où quelques personnes sont tombées, ne prouve rien contre les Convulsions, qui sont ce qu'elles sont indépendamment des opinions particulières & de tous les systèmes.

Faites, je vous prie, Monsieur, tous ces retranchemens dans les Ecrits qui ont paru jusqu'à présent, & voyez ce qu'il y restera de preuves solides contre les Convulsions. Vous me demanderez peut-être à votre tour ce qui restera même dans les Convulsions après tous ces retranchemens. Il y restera encore, Monsieur, une infinité de fort belles choses, & plusieurs aussi de fort choquantes, & qu'il est très-difficile d'expliquer. Je les représenterai ici en abrégé, afin qu'on qu'on sache sur quoi doit rouler l'examen qu'on doit faire des Convulsions, pour décider du principe auquel on doit les rapporter. Je commencerai par les caractères qui me paroissent avantageux. J'en ai déjà marqué trois dans ma première Lettre. 1°. L'origine des Convulsions au Tombeau de M. Pâris. 2°. Le rapport qu'elles ont avec la guérison dont elles ont paru le moyen dans quelques-unes. 3°. Les miracles en grand nombre qui se sont faits sur les Convulsionnaires. Suivons les autres caractères.

XVI.

On remarque 4°. que généralement tous les Convulsionnaires malades ont un mouvement particulier de leur Convulsion qui agit sur les parties malades avec une proportion qui paroît propre à les guérir.

XVII.

5°. Il y a plusieurs Convulsionnaires dont Dieu s'est servi pour opérer des miracles.

6°. Il y a un très-grand nombre de Convulsionnaires qui prennent les maladies des personnes avec qui ils se trouvent, ou pour qui ils prient, & qui les prennent souvent sans qu'ils sçussent auparavant que ces personnes étoient incommodées, ni la nature de leur incommodité.

7°. Il arrive souvent que les personnes dont les Convulsionnaires prennent ainsi les maladies, sont soulagées de leurs maux pendant que les Convulsionnaires les éprouvent.

8°. C'est une chose très-commune & très-sûre, que les Convulsionnaires reconnoissent ceux qui ont des Convulsions, quoiqu'ils ne les aient jamais ni vus ni connus : il y en a à qui il suffit de nommer les Convulsionnaires par leurs noms de Baptême, en les recommandant à leurs prières pendant le tems de leurs Convulsions, & sur le champ ils tombent dans un mouvement de Convulsion qui souvent caractérise le Convulsionnaire qu'on a nommé.

9°. Il y a des Convulsionnaires qui ont dit à plusieurs personnes des choses secrètes & importantes qui n'étoient connues que de ces personnes.

10°. Il y a plus de cinquante Convulsionnaires qui sont tombez

dans des états de mort qui ont duré plusieurs jours , & qui n'ont pris presque aucune nourriture pendant tout ce tems. Je sai qu'il y a des exemples semez dans les histoires, de personnes qui sont tombées dans des états pareils; ce que je trouve ici de merveilleux , c'est qu'un si grand nombre y tombe en même tems , & que pendant l'espace de trois mois , on en compte un plus grand nombre qu'on n'en trouve peut-être dans toutes les histoires.

11°. La plupart de ceux à qui cela est arrivé , l'avoient prédit long-tems auparavant ; ils avoient marqué le jour, l'heure précise, le tems de la durée. Quelques-uns ont nommé d'autres Convulsionnaires qui n'étoient point présents , à qui ils ont dit que la même chose arriveroit. Les Convulsionnaires sont souvent avertis des différens accidens qui doivent leur arriver , ils annoncent le commencement & la fin de leur accès , quand les Convulsions les quitteront pour un tems , quand elles reviendront ; ils nomment le jour , & il arrive presque toujours qu'ils rencontrent juste.

12°. Il y en a un grand nombre qui ont été forcez pendant un tems considérable à faire toujours maigre , & à ne vivre que de pain & d'eau certains jours , & plusieurs dont les jeunes ont été prolongez pendant deux jours , quelquefois pendant quatre , pendant six. Je connois trois jeunes personnes de quatorze ou quinze ans qui ont ainsi jeûné depuis l'Ascension jusqu'à la Toussaint , & qui toutes les semaines étoient depuis le Vendredi jusqu'au Dimanche matin sans manger & sans en être incommodées. On a fait toutes sortes d'épreuves pour s'assurer si les Convulsionnaires ainsi condamnés à jeûner , ne trompoient point , ou si leur répugnance pour la nourriture venoit d'imagination. On a mis à leur insçu du bouillon gras dans ce qu'on leur préparoit ; ou ils vomissoient ce qu'ils avoient pris , ou leur gosier se retreussoit pour empêcher la nourriture de passer , ou ils tomboient dans de fort grandes Convulsions. J'ai fait moi-même cette expérience. Ils sont presque tous avertis pendant leurs Convulsions de cette pénitence qui leur est imposée. Ils le disent tout haut. Ceux qui ne se souviennent de rien , sont ensuite bien étonnez à l'heure du repas de voir qu'ils ne peuvent rien avaler , quoique souvent ils soient dévorés par la faim. J'ai vu un enfant de sept ans qui avoit été ainsi condamné à faire maigre. D'autres sont forcez à faire d'autres pénitences , comme de ne se point coucher dans un lit , de ne point dormir. D'autres deviennent muets , sourds & aveugles.

13°. On remarque une force surprenante dans plusieurs pour supporter les plus terribles opérations. On a vu de jeunes filles soutenir l'effort de vingt hommes montez sur leur corps. Ce caractère vous a frappé plus que tous les autres , Monsieur , pour vous déterminer à reconnoître du surnaturel dans les Convulsions ; ce n'est pas cependant le plus décisif , & je conviens qu'il est un peu affoibli par des exemples qu'on cite ; mais ce qui me décide sur ce caractère , comme sur quelques autres , c'est de le voir dans un si grand nombre de Convulsionnaires : car il faut convenir qu'ils égalent dans chacun de leurs caractères la multitude des exemples que fournissent toutes les histoires.

14°. C'est

14°. C'est une chose ordinaire aux Convulsionnaires de discerner les Reliques, & d'être guéris de mille accidens de Convulsion par leur attouchement. Les expériences qu'on en a faites, sont sans nombre, & il faut être déterminé à ne rien croire, si on refuse de croire un fait si bien attesté.

15°. Il y a peut-être deux cens Convulsionnaires à qui il étoit ordinaire de représenter la Croix dans leurs Convulsions, & d'avoir de vives sensibilités aux endroits où Notre Seigneur a été percé.

16°. Il y en a qui prononcent des Discours sublimes infiniment au-dessus de leur portée, & pour le fond & pour les choses.

17°. Les Convulsions ne dérangent point la santé des Convulsionnaires, & ne les affoiblissent point; la plupart même de ceux qui en ont, se sentent plus forts hors le tems de leurs Convulsions. Ce caractère tout seul suffiroit pour bannir toute idée qu'on pourroit avoir qu'elles soient une maladie. On peut citer quelques exemples de personnes que des Convulsions naturelles n'ont point affoiblies; mais on ne fera jamais croire que six ou sept cens personnes puissent avoir des Convulsions de vapeurs par maladie, sans en être plus incommodées. Il peut se faire qu'il y ait quelque exception à faire par rapport aux Convulsionnaires. J'en ai vu un très-grand nombre, & on m'a parlé de plusieurs autres; je n'en ai connu qu'une que les Convulsions rendoient malade quand elles étoient passées, & celle-là s'est trouvée un jour tout d'un coup rétablie dans une parfaite santé, comme elle l'avoit annoncé quelques jours auparavant; je la vis le jour même. Toutes les personnes avec qui elle demouroit, étoient dans l'admiration, & regardoient son rétablissement comme un grand miracle.

Tous ces caractères sont beaux, quoique tous ne soient pas nécessaires. XVIII.
fairement divins. Il y en a beaucoup d'autres que je laisse, quoique fort surprenans. Je n'ai cité que ceux que j'ai trouvé communs à plusieurs Convulsionnaires. Si on donne jamais une Histoire exacte des Convulsions, on sera surpris de la prodigieuse variété des faits. Ce que j'ai rapporté, est suffisant assurément pour vous prouver qu'il y a du surnaturel dans les Convulsions, si vous le croyez vrai. Pensez-vous, Monsieur, que ce soit raisonner & affoiblir la certitude de ces faits, que de produire des Convulsionnaires en qui on ne les aura pas remarqués, ou qui les auront contrefaits? Croyez-vous, comme l'Auteur des Examens, que s'ils sont vrais, ce soient des *balivernes*? Avons-nous rien dans les histoires de plus merveilleux? Il dit lui-même que ce que l'on voit de ses yeux, fait croire les faits qu'on lit dans les histoires, qui paroissent si extraordinaires, qu'on ne les croiroit pas, si on n'étoit témoin de choses plus surprenantes. Comment vous y prendrez-vous, Monsieur, pour contester la vérité de tous ces faits? Il y a un air que j'examine les Convulsions avec toute l'attention imaginable; je n'ai point été crédule, & je suis cependant demeuré intimement convaincu de tous ces caractères de Convulsions que je vous expose. Je suis assuré qu'ils ne sont point contrefaits, mais qu'ils sont très-réels dans un grand nombre de Convulsionnaires. Il y a plus de quatre

mille personnes qui sont témoins comme moi de ce que j'avance.

X I X. Croyez-vous, Monsieur, que dans une œuvre aussi éclatante, aussi contredite, & qui expose si fort ceux qui s'y montrent favorables, on pourroit imposer si long-tems au Public par des faits aussi extraordinaires, sans qu'il y eût rien de réel ? Les Convulsionnaires qui ont fait le plus de bruit, ont été transferez dans cinquante maisons à Paris; plusieurs personnes les ont demandez pour les éprouver; on les a confiés à tous ceux qui ont voulu les avoir, dès qu'on a crû qu'on pourroit le faire avec sûreté; ils se sont vûs continuellement environnez d'un monde nouveau; ils n'ont point eu de theatre particulier, comme ceux qui veulent jouer la Comedie. Ce n'est pas ainsi qu'on se conduit, quand on veut tromper, & qu'on a besoin de complices. Ceux qui ont été forcez par leurs Convulsions à faire de grands jeûnes, n'auroient pas été passer le tems de leur jeûne dans différentes maisons, s'ils avoient seulement fait semblant, & qu'ils se fussent dédommager en secret.

X X. Imaginez, Monsieur, s'il est possible d'attribuer à imposture tous les faits qui sont certainement surnaturels. S'ils ne sont pas contrefaits, concevez, si vous pouvez, le nombre de personnes qui auroient dû conspirer à tromper, & faites réflexion si un tel complot auroit pû demeurer si long-tems caché. Est-ce même une chose qu'un honnête homme puisse seulement soupçonner de la part de tant de personnes connues, qu'un tel mystere d'iniquité ?

Il ne faut pas dissimuler qu'il y a dans les Convulsions d'autres caractères qui ne sont pas favorables, & qui sont aussi fort étendus. En general, tout mouvement irregulier & convulsif est choquant. Il y en a plusieurs d'indécens & qui blessent la pudeur. L'alienation d'esprit où les Convulsions mettent la plupart des Convulsionnaires, est un caractère très-désavantageux. Il semble qu'aucun bien ne puisse remplacer la perte de la connoissance & de la liberté. Il semble même qu'on n'est susceptible d'aucun avantage, quand on manque de ceux-là. Il y a des Convulsionnaires qui éprouvent d'horribles tentations dans les Convulsions : quelques-uns même y céderoient, si on ne les retenoit. J'apprehende que quelques-uns ne soient livrez un jour à l'esprit impur, comme il y en a qui le sont à l'esprit d'orgueil. Jugez si après cette crainte, je dois être ennemi des préventions. La Convulsion les porte quelquefois à demander des secours, qui deviendroient une grande tentation pour eux, s'ils ont de la liberté, & un crime s'ils les demandent librement. On peut ajouter qu'ils disent souvent faux, quand ils prétendent ou qu'ils veulent manifester des choses interieures.

X X I. On ne peut douter que le Démon n'ait part dans les Convulsions, au moins comme tentateur, & qu'il n'ait reçu la permission d'attirer les Convulsionnaires & de les vaincre, quand ils ne seroient pas sur leurs gardes. Il y en a qui ont donné des signes, que je crois surnaturels, pour autoriser des secours qu'on ne devoit pas leur donner, d'autres pour faire changer une conduite qu'on tenoit à leur égard,

qui étoit nécessaire & conforme aux règles. Le premier Fevrier de cette année, j'allai voir une Convulsionnaire singuliere, qui avoit prédit la fin de ses Convulsions pour ce jour-là. Elle nous dit qu'elle devoit nous avertir en nous quittant, que le Diable se glissoit dans les Convulsions, qu'il s'étoit glissé dans les siennes, que dans les commencemens elle avoit eu recours à l'eau benite qui l'avoit soulagée, qu'elle ne pouvoit donner d'avis plus utile & plus nécessaire, que de se tenir inviolablement attaché aux règles; *que l'Evangile étoit plus ancien que les Convulsions*, ce sont ses termes. Aujourd'hui il y a plusieurs Convulsionnaires qui parlent de même. Ce n'est pas une grande autorité pour vous, ni pour moi, je vous en assure, & je croirois bien plus fermement que le Démon se mêle dans les Convulsions, s'ils ne nous en avertissoient pas. Les faits parlent; mais, je leur fais bon gré de l'avoir dit, & en passant je vous dirai, Monsieur, qu'un des caracteres qui m'a fait le plus de plaisir dans les Convulsionnaires, & qui a fait le plus d'impression sur moi, c'est que j'ai trouvé dans leurs Discours les vraies règles, pour juger de cet événement, & qu'il s'est toujours trouvé des Convulsionnaires, & en grand nombre, qui ont condamné ce que je trouvois condamnable. Tous ne parlent pas de même; aussi est-il visible qu'il se fera un grand retranchement parmi eux. Mais si c'étoit l'esprit seducteur qui conduisit toute cette œuvre, il ne donneroit pas par la bouche de ceux qu'il feroit parler, des avis aussi utiles pour éviter la seduction. C'est donc un premier principe dont on ne doit jamais s'écarter, qu'on doit attribuer au Démon tout ce qu'on remarquera dans les Convulsions de contraire aux règles, ou qui porte au péché.

A l'égard de ce qui est si extraordinairement choquant, comme étoient pres- X X I I.
que tous les mouvemens des Convulsionnaires au Tombeau, on doit remarquer qu'on a vu les mêmes mouvemens arriver aux Tombeaux des Saints, & que dans l'antiquité on attribuoit ces mouvemens au Démon quand on les voyoit dans les possédez, & à Dieu quand ils précédoient des miracles, & qu'ils préparoient à la guérison.

On doit encore pour porter son jugement sur tout ce qui arrive aux Convulsionnaires, examiner quels sont les caracteres que l'on remarque dans les Convulsions, qui peuvent se trouver dans des seducteurs & des fanatiques, & s'il s'en trouve qui soient pleinement décisifs & qui marquent clairement le doigt de Dieu. J'ai trouvé de la conformité en plusieurs choses entre nos Convulsionnaires & ceux des Cévennes. Je connois un Convulsionnaire qui après avoir lu le Theatre sacré des Cévennes, en est convenu. Je suis fâché que ce Livre soit devenu si rare. Il y a des Convulsionnaires à qui il seroit important d'apprendre que tout ce qui est surnaturel, n'est pas divin. C'est une fausse prévention qu'il faut s'appliquer à détruire, que lorsque les Convulsionnaires donnent des signes, il faille croire tout ce qu'ils disent, & respecter tout ce qu'ils font. Il en faut juger par des principes plus surs. Il n'y a quelquefois aucune différence sensible entre ceux qui sont saisis par l'esprit du Démon, & ceux qui le sont par

l'esprit de Dieu, & S. Paul nous apprend que pour lors c'est par ce qu'ils disent, qu'on en doit juger & voir s'il est conforme ou contraire à l'analogie de la foi & aux règles.

XXIII.

Il n'est pas nécessaire que les Convulsionnaires aient recours aux exemples anciens, pour recevoir cette instruction qui les oblige de se tenir dans la crainte & le tremblement. Dieu a permis au Démon d'en séduire quelques uns d'entre eux, pour intimider & humilier tous les autres. Ceux-là sont différens de ceux que nous respectons, par l'indocilité, le mépris des règles, la confiance dans leurs propres pensées qu'ils ne veulent soumettre au jugement de qui que ce soit. Du reste on remarque dans ceux qui sont seduits plusieurs des caractères qu'on remarque dans les autres. En faut-il être étonné, Monsieur, puisqu'il du tems de S. Paul les faux Prophetes avoient des dehors si ressemblans à celui des vrais Prophetes, que ce grand Apôtre ne nous donne aucune autre règle que la doctrine, pour les discerner.

Enfin, Monsieur, on trouvera encore de grandes lumières pour juger de l'état des Convulsionnaires, dans ce qui est arrivé à plusieurs Saints & Saintes des derniers tems. Vous y remarquerez tous les caractères, aussi bien ceux qui embarrassent, que ceux qui sont favorables. Je vous enverrai ce parallèle, & je le ferai un peu étendu, afin que la multitude des faits convainque tout le monde de la ressemblance. Il est vrai qu'elle est entière.

XXIV.

Voilà, Monsieur, si on étoit équitable, sur quoi devroit rouler l'examen des Convulsions. Il n'y a à proprement parler, que les caractères que je vous ai représentés, qui leur appartiennent, & on n'y verroit effectivement que ces caractères, si on s'étoit bien conduit. Voilà les faits sur lesquels il faut juger la cause.

Mais avant que de prononcer, il faut bien les constater. Les faits défavorables sont certains & avoués de notre part. Ceux qui sont favorables, sont également certains, mais vous les contestez. Il faut avant tout que vous les examiniez, ou que vous vous en rapportiez à notre examen. Ce sont ces faits qui nous décident, Monsieur. Si nous ne voyions dans les Convulsions que ce que vous y voyez, (à l'exception de l'origine cependant que vous voyez aussi bien que nous, & qui toute seule suffit pour décider la question) nous aurions pour elles le mépris que vous en avez. Vous ne voyez qu'une partie, & nous voyons le tout. Comment pourrez-vous vous vanter d'avoir fait un Ecrit triomphant contre les Convulsions, quand on vous convaincra en vous répondant, que vous ne les connoissez pas; car c'est ne les pas connoître, que d'ignorer si les caractères avantageux que nous vous présentons, sont vrais ou faux, & quelle étendue ils ont. Quand même après votre examen, & après être convenu avec nous de tous ces beaux caractères, vous vous obstineriez à attribuer au Démon ou à l'imagination toute l'œuvre des Convulsions, vous n'aurez pas perdu votre tems; car vous auriez appris que le Démon ou l'imagination n'ont jamais rien fait de si beau, que dans le XVIII^e siècle.

Du 4. Septembre 1733.

SUR L'ŒUVRE DES
CONVULSIONS.

I. Je m'étonne, que vous ayez voulu recourir à deux principes, pour expliquer le merveilleux des convulsions, l'imagination & le Demon. Si le Demon est dans les convulsions, ne suffit-il pas à tout : & y a-t-il de l'inconvenient à lui attribuer les mouvemens, qui ne surpassent pas les forces de la nature, dès qu'on est assuré par des effets surnaturels, qu'il est présent ? C'est ce qu'on fait à l'égard de tous les possédés.

L'auteur des Examens est tombé dans ce inconvenient de recourir à une multitude de principes, quoiqu'il vœuille tout expliquer par la nature. (c'est qu'il y a plusieurs principes dans les choses naturelles.) Il le fait même d'une maniere tout-à-fait ridicule. Car il nous donne tout à la fois, pour expliquer les convulsions, toutes "les maladies des corps & d'esprit : les Vaporoux, les Mélancoliques, ^{fran.} les Hypochondres, les Frenétiques, les Maniaques, les Lymphatiques ¹⁴ .p les Nympholeptiques, les Baccantes, les Sybilles, les Anthousiales, les Fanatiques de toutes les Religions & de toutes les Sectes. Il ajoute encore dans la suite, les Bateleurs & ceux qui se sont exercés "à faire des choses extraordinaires."

Mais quand nous lui accorderions qu'il n'y a rien de furnaturel dans les faits de toutes les fortes qu'on lit dans les histoires, & qu'ils sont tous naturels, la réunion seule de toutes les merveilles de la nature, dans un seul tems & dans une même Ville, seroit un grand furnaturel. Il faut remarquer que ce second Traité ne contient pas plus de Physique, que le premier contenoit de Critique. Il n'y a pas un seul raisonnement dans tout son Ecrit, qui montre qu'il y soit fort habile; & s'il l'étoit, il seroit plus réservé. S'il sçavoit expliquer plu-

seurs choses, il sçauroit mieux, qu'on ne peut pas tout expliquer. On ne devoit pas donner le Titre fastueux, d'Examen physique, à un Ecrit, dans lequel on convient qu'on ne peut résoudre la plupart des difficultés que par *un je ne sais quoi*. Dès qu'il n'avoit qu'un recueil de faits à présenter au public, il devoit intituler son Ecrit: *Compilation historique*, pour servir à l'examen des Convulsions; & laisser la liberté de s'en tenir sur les faits qu'il rapporte un *Examen Critique, Physique & Theologique*, pour juger, si on doit croire effectivement ces faits; s'ils sont du ressort de la Physique, & s'il n'est point contre la Religion de les attribuer à des causes naturelles.

II. Il semble qu'il fût à ce Philosophe de trouver des exemples des faits qu'on lui rapporte, pour prouver que ces faits sont naturels; quoiqu'on ne voie dans la nature aucun principe pour les expliquer: ce qui ne pourroit être concluant qu'en supposant qu'il n'y a rien eu de surnaturel dans le monde, avant les convulsions. Je lui répondrai donc, & c'est, je crois, toute la réponse qu'on devroit lui faire: qu'il y a trois sortes de caractères dans les convulsions. Il y a des mouvemens, qui peuvent être imités par la nature, & qui ne sont pas différens de ceux qu'on remarque dans plusieurs maladies: il y a des effets au-dessus des forces humaines & de celles de la nature corporelle, mais que le Demon peut imiter: & il y a des caractères divins qu'on ne peut attribuer qu'à Dieu. C'est par la raison éclairée par la foi, qu'on doit décider, dans quel rang on doit placer tous ces caractères. Que le Physicien fasse la distribution de tous les faits qu'il a rapportés, & qu'il en fasse l'application à ces trois différens ordres de choses que nous remarquons dans les convulsions; & nous dirons de tous les exemples, selon le rang où il les aura placés, qu'ils sont ou naturels ou surnaturels ou divins. Après cela notre Physicien ne se trouvera-t-il pas bien avancé, & voilà ce qui arrive à ceux qui ont beaucoup lu & peut réfléchir. Il ne faut souvent qu'un mot pour répondre à un gros ouvrage. C'est d'ailleurs une manière de raisonner sujette à de terribles négliges, de juger des faits par des exemples. Il faut avoir le discernement bien délicat, pour les choisir tout-à-fait justes, & pour insister sur le point précis de la comparaison. M. Pascal dit dans une de ses pensées, *qu'à mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux, & que les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes*. Cette pensée est très juste & peut s'appliquer à toutes les comparaisons de faits entr'eux; & le commun des hommes n'aperçoit que les ressemblances. Il faut avoir l'esprit fin, pour voir les différences. Aux yeux de notre Physicien tout paroît semblable, il voit que ce qui arrivoit au tombeau; lorsque les malades n'avoient des convulsions que dans l'instant qu'on les mettoit sur

la tombe, ressemble à ce qui arrive à ceux que la vue d'une grenouille ou d'un charbon écrasé fait évanouir. Il lui suffit même, pour qu'il se croie en droit d'attribuer à la nature les faits qu'on lui rapporte & qu'il ne peut expliquer, de leur en opposer d'autres, qu'il prétend être naturels, & qui sont aussi, à ce qu'il croit, inexplicables. Cette seule ressemblance entre des faits d'ailleurs entièrement disparates, d'être inexplicables, l'autorise suffisamment à les attribuer tous également à la nature.

III. Il rapporte, sur l'autorité du Theatre sacré des Cevennes, un fait très extraordinaire: que tous les enfans, qui tomboient en convulsion s'exprimoient tous en fort-bon françois, quoique hors de leur accès ils ne l'eussent jamais parlé. Il convient que c'est une chose qui le passe d'expliquer, comment cela est possible. Mais il n'y perd rien, car il en tire cette conclusion avantageuse, qui devient un principe général pour tout expliquer, ou plutôt pour avancer tout ce qu'il lui plaira, sans être obligé d'en rendre aucune raison: *plus ce fait est surprenant, p. 59.* dit-il, *plus il nous met en état de tout expliquer, du moins par compa-*
raison.

IV. Il ne faut pas témérairement fixer les bornes de la nature. Mais quand on sçait bien que ces forces sont réglées, suivant les loix des Mécaniques, on sçait qu'elles ont des bornes: on ne dit pas avec les incredules & les libertins, que la nature suffit pour tout expliquer: on ne conclut pas de ce qu'un effet est naturel dans certaines circonstances, qu'il le soit dans toutes: on raisonne sur les ouvrages de la nature, comme on raisonne sur ceux qui sont l'effet de l'industrie des hommes: on veut voir dans deux machines qui paroîtront semblables, si elles ont le même ressort pour produire le même effet, & l'on ne le conclut pas de quelques traits de ressemblance extérieure.

V. Si les esprits ont un pouvoir surnaturel par rapport à nous, comme il est constant, c'est charger la Physique d'un travail impossible, de l'obliger d'expliquer par la nature ce que feront les esprits, c'est l'obliger à recourir à des principes inexplicables, & à un je ne sçais quoi, comme fait l'auteur. Un Philosophe sensé n'entreprendra jamais d'expliquer par les loix de la nature: comment des enfans en convulsion sçavoient ce qui se passoit dans le Conseil de Ville d'Amsterdam, si le fait est vrai comme notre auteur le suppose: comment un P. 73.
femme frenetique a pû predire à un Chirurgien, qui laaignoit, qu'il P. 55.
n'avoit plus que peu de tems à vivre, que sa femme épouseroit un autre homme, qu'elle lui nomma: comment un enfant de 13. à 14. mois a pû parler assés distinctement dans des convulsions, pour se faire entendre de toute une chambre. C'est parceque notre auteur n'est, ni Philosophe, ni Physicien, qu'il sçait la réponse à toutes ces difficultés

p. 59. & qu'il n'en est point embarrassé: *Nous irons même, dit-il, jusqu'à rendre raison de ce que dit Aristote de plusieurs enfans, qui parloient presqu'au moment de leur naissance. Vous voyez, M. que nous avons parmi nous un habile homme.*

Toutes ces prétendues divinations, dit-il ailleurs, ne nous obligent
 P. 101. *point à recourir à des causes supérieures à la nature; & Pélar des Consultationnaires étant pareil à ceux que je viens de décrire, on pourroit nous dire des circonstances encore plus merveilleuses, du vrai qu'elles annoncent, sans nous persuader que ce vrai vient d'une lumière surnaturelle. Remarquez qu'il suppose les faits vrais, & qu'il ne croit pas difficile de les expliquer. Vous êtes peut-être curieux d'apprendre ce merveilleux principe de Physique d'où dépend la solution de ces énigmes. Eh bien, M. apprenez ce que vous ne sçavez assurément pas, c'est qu'on pretend*
 P. 100. *que les trois différences du tems sont en quelque sorte du ressort de l'intelligence humaine, & qu'avec la connoissance du present & le souvenir du passé, nous avons quelque prevoyance des choses futures, prevoyance qui s'augmente par la chaleur du cerveau. Il faut se souvenir, pour juger combien ces principes sont extravagans & dangereux, qu'il met ce qui dépend de la liberté des hommes, au nombre de ces choses dont il donne à l'esprit d'un autre homme une prevoyance naturelle. En vérité, M. je ne sçais, si l'on croit tout cela & si l'on n'est pas dans la disposition de se moquer de nous, si nous le croyons; mais si l'on le croit, il se montre plus disposé à croire à l'Astrologie qu'à la revelation.*

VI. Mais n'admirez-vous pas, M. que cet homme, qui conçoit des choses si difficiles, ne comprenne pas, comment les enfans apprennent
 P. 61. *à parler, & qu'il trouve ce fait qui certainement est du ressort de la nature, si inexplicable par la raison, qu'il se mette en droit en conséquence de charger la nature de tout ce qu'on trouvera de plus difficile à comprendre. Je veux lui lever cette difficulté, & lui ôter ce prétexte d'attribuer à la nature ce qu'on ne conçoit pas possible d'expliquer par son moyen. Les enfans apprennent à parler, comme les personnes qui ont de la raison apprennent une nouvelle langue. C'est par l'usage d'un dictionnaire, ou l'on joint les mots inconnus avec ceux dont on sçais le sens, & par là ils apprennent ce que ces mots signifient. Les actions extérieures de ceux avec qui vivent les enfans, qui marquent, qu'ils pensent, qu'ils aiment, qu'ils sentent, qu'ils croient, qu'ils doutent, qu'ils veulent, qu'ils desirent, qu'ils craignent; sont le Dictionnaire naturel où les enfans apprennent ce que signifient les mots qu'ils voyent, qu'on joint aux expressions de la nature, qui sont entendues de toutes les langues. Est-ce que si notre Physicien se trouvoit avec des personnes dont il n'entendrait pas la langue, il n'apercevrait pas en eux, tout d'un coup par leurs gestes, tous ces senti-*

sentimens intérieurs, les enfans sçavent déjà une langue en naissant: c'est celle de la nature. Il falloit que le Physicien ignorât ce que tout le monde sçait, pour le punir de ce qu'il pretend sçavoir ce que tout le monde ignore.

Il veut bien croire, qu'il *pourroit y avoir de la réalité dans le discernement des Reliques; mais à condition toute fois, que cet aven ne le forcera point à reconnoître, qu'il y a la du surnaturel*, parcequ'ajoute-t-il, *la nature nous offre de tous côtés des prodiges infiniment plus inconcevables.* La conclusion, c'est que les convulsionnaires discernent les Reliques comme les chiens de chasse connoissent le gibier. Je ne m'amuserai pas, M. à refuter cette impertinente comparaison: car je ne rapporte pas ces traits de notre Physicien pour y répondre, je les rapporte pour le faire connoître.

VII. Que pensez-vous, M. de cette résolution invincible, que cet homme nous montre, à ne croire rien que de naturel, à ne remonter jamais au-delà des forces de la nature, à ne reconnoître dans tous les événemens passés, (j'excepterai ceux de l'Ecriture qu'il lui plaira nous marquer) aucun fait qui soit hors des bornes de la nature, & qui nous conduise à son auteur, ou à croire qu'il y a dans l'Univers autre chose que ce qui se présente à nos yeux; qui ose dans des Ecrits de Theologie autoriser le moyen dont les libertins se servent pour ne rien croire, en pretendant que la nature suffit pour tout expliquer?

VIII. Je ne défendrai point les convulsions contre un tel homme: ce seroit prendre le change. Il les a réunies avec le surnaturel de tous les tems & de tous les lieux, il veut tout renverser. La surnaturalité des convulsions est prouvée par tous ceux, qui trouveront cette réunion juste, & qui en voudront juger par les mêmes principes qu'on doit employer, pour juger de plusieurs des exemples qu'il leur oppose. Si je voulois lui répondre, je laisserois là les convulsions, & je défendrois contre lui les dogmes de l'Eglise; je le suivrois dans son plan. Il n'y a pas d'apparence, que son principal dessein soit, de se servir des exemples qu'il cite, pour prouver, que les convulsions sont naturelles. Il est bien plus vrai-semblable, qu'il a pensé à profiter des preventions où l'on est, à l'égard des convulsions, pour faire passer tous ses exemples, & faire croire qu'il n'y a du surnaturel dans aucun. On est étonné de voir la multitude de questions de Theologie qu'il remue à l'occasion des convulsions, & la hardiesse avec laquelle il s'écarte sur toutes de la doctrine de l'Eglise. Il ne se montre pas plus Theologien dans sa troisième Partie, qu'il s'est montré Physicien & Critique dans les deux premières. Toute sa Theologie sur les convulsions se réduit, à nous apprendre, que ce n'est pas aux Theologiens à en raisonner; & il est vrai que, s'il n'y a aucun surnaturel qui vienne du Demon, toutes les règles,

que l'on trouve dans les Theologiens pour en faire le discernement, deviennent inutiles.

IX. J'ai fait une longue digression ; mais c'est que je suis infiniment touché de pareils excès. Revenons à notre question sur les convulsions. Pourquoi, M. avez-vous eu recours à deux principes pour expliquer les convulsions, & vous jetez-vous par-là dans le plus terrible embarras ? Car on vous demandera, par quel prodigieux hazard toutes les merveilles de la nature se trouvent ici réunies ? Pourquoi le Demon est venu par surcroît, pour augmenter le merveilleux ; & pourquoi tout cela arrive à l'occasion du tombeau de M. Pâris ? Voilà, M. les problèmes que vous aurez à résoudre : voilà des difficultés dignes d'un grand Theologien comme vous. Voilà pour moi, M. ce qui me jette dans la dernière surprise & le plus grand étonnement, & ce qui fait que je ne cesse de demander à Dieu, comme les Machabées : *in bonum monstra converti*. Ce sont ces réflexions-là, M. qui nous arrêtent, & qui ont fait de profondes impressions sur notre esprit. Si vous n'y répondez pas, vous ne ferez pas notre Salomon ; vous n'aurez pas deviné nos énigmes.

X. Je vois bien, pourquoi vous voulés toujours parler d'imagination, & tout expliquer par cette voye : c'étoit votre sentiment tout l'hyvers. Vous n'êtes venu au Demon que forcé ; vous l'y mettez le moins que vous pouvez ; vous le faites à regret, & je vous en suis obligé ; vous avez de la peine à livrer au Demon tant de personnes innocentes, qui n'ont point d'autre crime : que d'avoir été prier Dieu au tombeau de M. Pâris, où il les appelloit par cette multitude de miracles qu'il y opéroit, où il leur accordoit les guerisons qu'elles venoient lui demander, & sembloit leur ôter toute defiance de leur état, en leur accordant ces miracles au milieu des convulsions, & quelque fois même par leur moyen. Vous voudriez, M. si vous êtes obligé de mettre quelque chose du Demon, en mettre peu & à l'égard de peu de personnes. Vous vous trompez ; les faits qui vous forcent à l'admettre, vous forceront à l'admettre dans tous. Presque tous les faits extraordinaires se rencontrent dans tous les convulsionnaires dans la suite de leurs convulsions.

Ainsi, M. vous n'éviterez pas de tomber dans le precipice, qui vous a fait horreur ; vous serez obligé de convenir que la devotion à M. de Paris a été & est encore pour plusieurs une occasion au Demon de s'en saisir, de les dominer, de s'en rendre le maitre. En effet si le Demon est maitre des convulsionnaires jusqu'à un certain point, & que les convulsions soient concentrées, comme il est evident dans ceux qui invoquent M. de Pâris, quelle difference y a-t-il entre dire, que le Demon se saisit immédiatement d'eux dans le tems qu'ils prient

ce serviteur de Dieu, ou dire que leur imagination commence à être frappée, qu'ils ont des convulsions en conséquence. Après quoi le Demon se saisit d'eux, en est-on plus avancé? Après ce détour on a une difficulté de plus à résoudre, qui comme vous sçavez met à bout la raison; comme le système, qui a recours au Demon dominant, met à bout la Theologie.

XI. En effet, M. c'est un excès intolérable, qu'on ait osé avancer, que le Demon puisse s'emparer de ceux qui s'adressent à Dieu dans la simplicité de leur cœur, & qui invoquent un de ses Serviteurs, & qu'il s'en empare précisément parcequ'ils s'adressent à lui. Je crains fort qu'on n'ait pas grande opinion de la sainteté de M. Pâris & des miracles qui s'opèrent à son tombeau, quand on parle ainsi: on fremiroit assurément, si à la place du tombeau de M. de Paris, on mettoit celui de St. Gennevieve, de S. Denis, de S. Martin, des Apôtres S. Pierre & S. Paul. En effet tout ce que nous avons de sentimens de Religion, de foi, de confiance en Dieu, de respect pour les Saints, se revolte à une telle proposition & nous remplit d'horreur. Eh! où en sommes-nous, M. si lorsque nous nous adressons à Dieu de toute la plénitude de notre cœur, comme ont fait plusieurs de ceux qui ont eu des convulsions à S. Madard, nous trouvons à sa place l'ennemi de notre salut, qui nous répond pour lui, qui se saisit de nous, & qui n'a ce pouvoir sur nous que parceque nous sommes venus dans ce S. lieu. Je ne craindrai point de le dire, M. une telle proposition à la considérer en elle-même est un blasphème; on ne trouvera aucun Theologien qui autorise à l'avancer, on n'en trouvera peut-être point aussi qui la combatte; car je crois que c'est aujourd'hui, la première fois qu'on a entendu parler de ce paradoxe.

XII. Je ne suis pas moins choqué du tour qu'on prend pour expliquer comment le Demon a reçu un si grand pouvoir sur ceux qui s'adressent à M. Pâris: c'est M. Becheran qui est la cause de tout le mal, il a tenté Dieu, en lui demandant un miracle; son crime a été si grand que Dieu est résolu de s'en venger sur une partie de ceux qui iront au tombeau de M. Pâris; c'est une action qui a attiré la malediction sur tout le peuple. Mais depuis quand est-il permis de juger ainsi ses freres, de sonder leur cœur, de les calomnier? J'espère, que les auteurs d'une si horrible calomnie, auront été couverts de confusion par la lettre de M. Becheran où il rend compte de sa conduite, & je prie Dieu, que cette confusion leur soit salutaire: la plupart des Ecrits qui ont paru autorisent ces calomnies & battent sur les mêmes fondemens: & Dieu veuille, qu'elles ne reparoissent pas même après les éclaircissemens de M. Becheran. Je desire me tromper, mais il me paroît qu'on est plus animé contre les personnes qu'on ne l'est contre

les convulsions; & vous, M. si vous voulez écrire, vous à qui Dieu a donné le talent, que ne défendez-vous la vérité, la Religion, & vous amis, contre tous ces gens là? Laissez-là ces pauvres convulsionnaires. *Isti qui vobis sunt, quid fecerunt?*

XIII. Mais supposons que M. Becheran ait tenté Dieu, & que Dieu l'ait puni d'une manière éclatante, comme la De Lorme : voions si la Religion permet, qu'on dise que Dieu pourra étendre cette punition sur ceux qui continueront de recourir à lui par l'intercession de son Serviteur. Car c'est ce que je regarde comme un grand excès, je n'entre point dans l'examen de cette question profonde : comment Dieu peut avec justice faire porter à tout un peuple la peine des pechez de ceux qui les conduisent, & quelque fois des particuliers; cette question est décidée par l'Ecriture; mais ce que je regarde comme un principe indubitable, c'est que Dieu ne choisira pas pour punir, le tems où on s'adressera à lui & ne renfermera pas la punition dans ceux qui s'y adresseront : ce qui est horrible à penser.

XIV. Je finis, M. par une reflexion, & je vous avertis & vous prie d'y répondre, si vous voulez me convertir, car c'est une de celles, dont je suis le plus frappé. Croyez-vous, que ce soit sans une conduite particuliere de Dieu, que les convulsions soient survenues, qu'elles aient troublé la joye que causoient les miracles, qu'elles en aient presque enlevé le fruit aux yeux des hommes, qu'elles aient deshonoré les Appellans, quelles les aient divisés, qu'elles aient procuré à leurs ennemis le plaisir de les voir se battre les uns contre les autres, & d'en voir un nombre devenir les dénonciateurs de leurs freres en les nommant & les chargeant de tout ce qui peut allumer la colere de la Cour contr'eux; enfin qu'elles aient rendu en quelque sorte le tombeau de M. Paris le triomphe des ennemis : ce tombeau, qui avant les convulsions étoit la gloire des Appellans & d'une manière si éclatante. Si les convulsions sont l'effet de la miséricorde de Dieu, tout cela est un mal apparent qui se terminera à un bien réel, c'est une épreuve : mais si c'est par justice ou pour punir, que Dieu les a envoyées ou permises, que répondrons-nous à nos adversaires, si nous convenons en leur présence que le Demon a séduit la plus grande partie des Appellans? Que répondrez-vous vous-même, si vous convenez qu'une si belle cause que vous avez si bien défendue, s'est terminée par une possession du Demon & un fanatisme honteux? (car c'est de ce ton qu'on nous attaque) Vos ennemis vous diront, que votre cause, après avoir été jugée par l'Eglise, l'a été enfin au Tribunal de Dieu, que la punition n'a point d'exemple, parceque le crime n'en a point, que Dieu vous fait porter la peine due à une revolte qui dure depuis Cent ans, & que nulle décision de l'Eglise, nulle autorité n'a pu

pû reprimer ; qu'il a choisi exprès le tems & le lieu où le crime étoit porté à son comble par le culte sacrilège & superstitieux qu'on rendoit à un homme revolté contre lui, qu'inutilement pretendez-vous vous distinguer de ceux avec qui vous avez été uni jusqu'ici en toutes choses, que leur condamnation entraîne la votre après elle, que les affaires du peuple de Dieu ne sont point conduites par hazard, qu'il y a une providence, & que c'est la cause qui est ici condamnée & dont Dieu se vange & non les personnes & les fautes personnelles. Ah ! M. quand on a dit que le Demon étoit l'auteur des convulsions on n'y a pas réfléchi ; on s'est percé soi-même de sa propre épée. Je sçais, M. que vous n'avez jamais fort goûté ces sortes de réflexions sur la conduite de Dieu, que vous n'aimez pas qu'on veuille pénétrer au-delà de ce que l'on voit, que vous vous êtes toujours moqué, lorsqu'on vous a parlé des ressources de l'Eglise & qu'on vous a paru ne point compter du tout sur celles qui pourroient venir de la part des hommes. Ce qui nous plaît dans les convulsions, vous déplaît souverainement, & ce n'est pas une des moindres raisons de votre mauvaise humeur contre elles ; mais il faut répondre, ou l'argument que je vous propose ici vous accablera, ou vous reprochera de n'avoir point été averti, ni par votre propre intérêt, ni par le mérite de la cause que vous défendez, ni par le respect pour le tombeau de M. Paris, ni par la crainte de condamner vos frères, d'embrasser un système que vous ne sçauriez d'ailleurs soutenir sans ébranler la confiance qu'on doit avoir en Dieu, & la pleine assurance où l'on doit être qu'on ne doit rien craindre, quand on s'adresse à lui & qu'on a recours à l'intercession des saints qu'il glorifie par des miracles.

Le 12. Septembre 1733.



I V. L E T T R E

Sur l'œuvre des Convulsions.

M O N S I E U R ,

I. Ai-je donc si grand tort de faire à nos tems une application de l'histoire de Job. Ne sommes-nous pas aussi pauvres que lui ? N'avons-nous pas tout perdu ? Tous les établissemens sont renversés : les ennemis sont les maîtres de toutes les Ecoles & de toutes les sources de la lumière & de la vertu : ils ont détruit nos greniers & dissipé toutes les provisions pour l'avenir : ils ont enlevé nos troupeaux , qui sont à présent sans pasteurs , qui périssent de faim & de misère. Un vent impetueux a renversé nos maisons. Nous nous trouvons seuls , sans azile , sans protection , ne trouvant de sûreté nulle part , exposés à l'injure de l'air & à la violence de tous ceux qui voudront nous attaquer ; & si nous portons nos vûes dans l'avenir , nous n'apercevons que des maux qui paroissent devoir croître sans bornes , & nous n'envisageons aucune ressource , ni aucune espérance humaine. Plus nous avons de raison & de lumière , & plus nous voyons clairement que nous marchons dans un chemin qui n'a aucune issue. C'est dans cette situation où nous n'avons plus de ressource que Dieu seul , que nous nous voyons inopinément frapper par une main invisible , d'une plaie honteuse qui nous couvre depuis la tête jusqu'aux pieds. Car comment pouvons-nous regarder autrement les Convulsions ? Il nous semble que Dieu se joigne lui-même à nos ennemis pour nous écraser ; nous sommes devenus un objet d'horreur à nos meilleurs amis & à nos proches ; nous sommes exposés au mépris , aux railleries , aux reproches les plus amers ; on nous calomnie. On ne croit point que nous puissions être ainsi traités sans l'avoir mérité , & on se croit en droit de supposer dans notre conduite précédente , des crimes capables d'avoir attiré sur nous une si terrible punition. Notre état nous paroît inexplicable à nous-mêmes ; nous ne trouvons rien dans toute l'étendue des siècles qui ressemble à ce que nous éprouvons ; nous ne savons que répondre à ceux qui nous accablent d'injures ; nous savons que nous sommes innocens , & nous ne saurions le

E

prouver. Vous pouvez prétendre, Monsieur, que notre cause est différente de celle de Job ; mais vous ne sauriez nier que notre ressemblance avec ce saint homme ne soit très-grande, si nous avons raison, & que nous pouvons nous rassurer par son exemple, quoique nous n'ayons que Dieu seul pour témoin de notre innocence.

II. Cette application de l'histoire de Job à l'état présent de l'Eglise, est très-familiale aux Convulsionnaires. Je mettrai ici un de leurs Discours, vous me direz ce que vous en pensez. Il est du 24. Février 1733.

„ Mon Dieu, mettez votre main sur mon cœur, qu'il soit guéri &
 „ qu'il reprenne vie. Enfoncez votre doigt dans les plaies dont il est
 „ couvert, & faites qu'elles se referment, pour ne s'ouvrir jamais.
 „ Que toutes ses ouvertures soient fermées. Qu'il n'y ait que vous,
 „ qui soyez dans lui. Veillez à sa garde, afin d'empêcher qu'aucun
 „ autre ne veuille s'introduire. Voyez en moi l'image de votre Eglise.
 „ Son cœur est tout blessé & percé de toutes parts. Elle est étendue par
 „ terre par les blessures que ses enfans lui ont faites. Elle n'a pres-
 „ que plus de vie. Ses ennemis ont pénétré jusques dans son cœur.
 „ Ses amis mêmes paroissent morts & indifférens pour elle. Elle a
 „ beau chercher de toutes parts, personne ne lui tend les mains.
 „ Ceux qui étoient auparavant sa consolation & son appui, n'ont
 „ que du mépris pour elle, & lui insultent dans ses maux. Venez
 „ donc à son secours, vous ô mon Dieu, qui êtes le seul appui qui
 „ lui reste. Venez appliquer des remèdes à ses plaies, puisque les
 „ hommes n'ont plus de secret qui puisse lui être utile, & contribuer
 „ à la guérir. Les remèdes les plus forts n'ont plus d'effet. Elle est
 „ abandonnée de ceux à qui vous avez donné le soin de sa santé. Ce
 „ n'est que par des Miracles d'un ordre nouveau, par des prodiges
 „ surprenans, que la santé & la vie peuvent lui être rendues. Venez
 „ donc à son secours ; appliquez-y le fer & le feu ; n'épargnez rien
 „ pour la guérir ; coupez, tranchez, brûlez : il lui faut les remèdes
 „ les plus violens ; versez le vin & l'huile dans ses cicatrices, & ban-
 „ dez vous-même toutes ses plaies.

„ Epouse de mon Dieu, vous êtes abîmée dans la douleur & dans
 „ la souffrance. Voyez & considérez s'il y a une douleur semblable
 „ à la sienne. Ah ! toutes ses richesses lui sont enlevées, l'ennemi a
 „ enlevé ses troupeaux, ses enfans sont écrasés, son corps est frappé
 „ d'un ulcère universel. Elle est couchée dans l'ordure & dans la pou-
 „ sière ; les vers lui rongent les chairs ; la pourriture s'est mise jus-
 „ ques dans ses os ; une odeur insupportable exhale sans cesse de la
 „ corruption qui l'enveloppe. Le repos a fui loin d'elle ; ses yeux ne
 „ peuvent plus se fermer ; les larmes, la douleur & l'indignation
 „ leur ont ôté la lumière. Elle n'est plus qu'un objet affreux & horri-
 „ ble à considérer, elle est méconnoissable. Ses amis les plus intimes,
 „ ceux qui lui étoient le plus unis, & qui étoient les fideles dépositaires
 „ de ses plus secrètes pensées, ne peuvent voir ses plaies &
 „ l'état affreux où elle est réduite, sans la méconnoître & lui insulte.

„ Ils ne sauroient croire qu'en cet état elle soit celle que vous aimez , ô mon Dieu. Ils condamnent en elle ce que vous ne condamnez pas. O mon Dieu , quand tirerez - vous votre Epouse de l'opprobre où elle est ? Quand est - ce que vous la releverez de ce fumier où elle est couchée ? Quand guérerez - vous ses plaies , & rendrez - vous à ce corps si méconnoissable la forme & la ressemblance qu'il avoit avec vous ? Ah ! quand la ressusciterez - vous & lui rendrez - vous l'éclat & la beauté ?

„ Vous soufflerez sur cette bone , & elle paroîtra de nouveau un homme plein de beaute & de majesté. Vous répandrez l'esprit de vie sur sa face ; il le tiendra sur les pieds , & sa langue chantera vos louanges & publiera vos merveilles éternelles. Vous lui donnerez au lieu des richesses qu'elle a perdues , toute la terre pour son héritage , & toutes les bêtes de la terre seront ses troupeaux. Le tems n'est pas éloigné ; vous enfanterez , & une posterité aussi nombreuse que les étoiles du Ciel , remplacera les enfans que vous venez de perdre. Vous êtes à présent dans la douleur , dans les larmes & dans la sterilité. Tout ce qui vous environne , ne respire que l'horreur & la misère. A peine avez - vous quelques petits restes de ces vaisseaux si magnifiques qui ornoient votre Palais , pour gratter un peu vos plaies & vous donner un peu de soulagement. Ces restes sont eux - mêmes bien misérables & bien peu capables de causer quelque joie & quelque consolation dans l'état où vous êtes réduite. Pauvres restes , vous êtes les débris de ces vases autrefois si superbes , qui étoient placez avec honneur dans le Temple du Seigneur , & maintenant vous êtes jettés dans l'ordure & sur le fumier. Consolerez - vous ; celui qui vous a faits , vous ramassera avec soin. Il rapprochera tous les morceaux les uns des autres ; il saura bien en former un vase précieux , & en le teignant de son sang , il le rendra éclatant & brillant comme le diamant. Ce sera ce sang qui vous unira & vous rapprochera , pour ne faire plus qu'un tout ensemble. Vous êtes maintenant brisez en mille morceaux separez les uns des autres , & tous ces morceaux repâtris par la main d'un potier habile , seront un ouvrage d'une beauté admirable , composé de ce qui est rejeté aujourd'hui comme n'étant plus bon à rien. Le pere de famille vous placera avec distinction dans le Palais qu'il va se bâtir.

„ Servez à présent à donner quelque soulagement aux maux de votre mere. Couvrez - vous de pourriture & de cendre pour l'amour d'elle ; c'est - là votre destination , & vous êtes bienheureux d'avoir été réservé pour cet usage. Tenez - vous dans la poussiere & sur le fumier à côté d'elle pendant tout le tems de sa maladie & de son abaissement , afin qu'elle vous trouve sous sa main pour vous employer au soulagement de ses douleurs , & pour nettoyer les plaies & en ôter les vers. Qu'elle trouve en vous la consolation & la douleur que ses meilleurs amis & les enfans les plus chers lui refusent. O restes , que vous êtes précieux ! ô débris , que vous êtes heureux

„ d'avoir été destinez à être le soulagement & la consolation de l'E-
 „ pouse du Tout-puissant dans le tems de sa plus grande humiliation!
 „ Mon Dieu, que nous soyons de ces pauvres restes employez à
 „ un usage si précieux devant vous! Que notre ambition soit d'être
 „ quelques uns de ces petits morceaux rejetez & méprisez, mis au
 „ rebut comme n'étant bons à rien! Estimons-nous heureux dans
 „ cet état où nous sommes vils & méprisables aux yeux de tout le
 „ monde. Aimons ces abbaissemens & cette humiliation, & gardons-
 „ nous bien de désirer avant le tems d'être relevés du fumier. Notre
 „ tems viendra; mais ne recherchons point la gloire & l'honneur,
 „ lorsque notre mere est couverte de boue, de poussiere & d'ulce-
 „ res; prenons part à sa douleur; soyons sensibles à l'abandon où
 „ elle se trouve, & n'oublions jamais que nous avons contribué à
 „ son affliction & à l'état où elle est.

Pardonnez-moi, Monsieur, si je trouve ce Discours fort beau, & si
 des centaines de Discours semblables prononcez par des personnes
 dont l'esprit est aliéné, me paroissent une grande merveille.

III. Mais parlons présentement sans figures. Croyez-vous, Mon-
 sieur, que nous ne sentions pas aussi bien que vous, le ridicule auquel
 nous expose le parti que nous prenons sur les Convulsions. Je fremis
 quand je pense que nous allons devenir en quelque sorte responsa-
 bles de la conduite de sept ou huit cens Convulsionnaires qui sont à
 Paris, parmi lesquels il y en a plusieurs qui sont sans éducation,
 sans pitié, dont nous ne sommes pas les maîtres de régler la con-
 duite, qui tirent vanité d'un état qui devoit les humilier profondé-
 ment de quelque maniere qu'on envisage les Convulsions, qui sont
 dissipez, volages, perpétuellement en compagnie, que l'on tire de
 leur condition, & que l'on gâte continuellement par l'admiration
 qu'on témoigne pour ce qui se passe en eux, & qu'ils ne peuvent
 ignorer. On ne nous tiendra point comte du mérite d'un grand nom-
 bre de Convulsionnaires respectables qui vivent dans la retraite, la
 penitence, & que les Convulsions ne dérangent point de leurs occu-
 pations ordinaires. Nous voyons tout cela, Monsieur, nous en gémiss-
 ons, & nous ne pouvons y apporter de remede.

IV. J'ai souvent été occupé de ces pensées en la présence de Dieu,
 & je n'ai pu comprendre la profondeur de ses desseins sur nous, pour-
 quoi il avoit voulu imposer sur nos têtes un si terrible fardeau dans
 le tems que nous croyions que notre humiliation étoit à son comble,
 & que nous allions être tirez des portes de la mort où nous pensions
 avoir été conduits. Jamais, Monsieur, par notre choix nous ne nous
 serions jetez dans ces perplexitez & ces embarras: mais que pouvons-
 nous faire? Sommes-nous les maîtres? N'est-il pas visible que Dieu
 nous a frappés sans nous consulter, nous, nos enfans, nos troupeaux?
 Les abandonnerons-nous? les livrerons-nous à la fureur de leurs en-
 nemis qui les demandent pour les dévorer? Instruons-nous leur
 procès? Invoquerons-nous la puissance des hommes pour achever d'é-

crasfer

craser ceux sur lesquels Dieu semble appesantir sa main, & à qui nous n'avons rien à reprocher que leur misère ? Je suis infiniment affligé, Monsieur, quand je pense à la conduite de nos amis, & je ne suis consolé que par l'espérance qu'ils ouvriront un jour les yeux, que le mal qu'ils auront fait, les leur ouvrira, quand ils verront que ce seront eux qui auront mis les armes à la main de nos persecuteurs ; qu'ils reconnoîtront enfin notre innocence, comme les amis de Job, dont il ne font que trop littéralement le personnage. Si vous ne croyez pas, Monsieur, que les choses arrivent par hazard, & si votre Physique ne vous empêche pas de reconnoître la Providence de Dieu, vous croyez sans doute que tout ceci est conduit & réglé par l'ordre de Dieu ; où est donc notre crime, car nous ne croyons que cela ? Il est vrai que le Tombeau de M. Paris nous rassure, & beaucoup d'autres merveilles qui se trouvent jointes aux Convulsions. Après avoir connu que c'étoit l'ordre de Dieu que nous eussions des Convulsions, nous nous y sommes soumis avec joie ; nous avons renoncé de bon cœur à toute gloire humaine, à laquelle nous ne pouvons plus prétendre. Voulez-vous nous obliger à croire que les Convulsions nous sont envoyées par un ordre de justice & par un effet de la colere de Dieu sur nous, & accabler ainsi ceux que Dieu afflige ? Les plaintes que faisoit Job, viennent ici naturellement dans la bouche. Car enfin, Monsieur, que prétendez-vous par vos Ecrits ? Voulez-vous corriger les abus, donner des regles pour la conduite ? Vous ferez ce que nous voulons faire ; mais nous vous représenterons que les Ecrits imprimez ne font pas la voie prescrite par l'Evangile.

V. Je suis aussi choqué que vous, Monsieur, de tout ce qui vous choque dans les Convulsions. Vous dites qu'une Dame d'esprit à qui vous avez communiqué vos Ecrits, les a trouvez triomphans ; en pouvoit-elle juger autrement ? Je suis surpris qu'elle ne le soit pas moquée de vous, de vous être ainsi fourré dans la boue, & d'avoir trempé votre épée dans le sang de si vils animaux. Je vous l'avoue, l'embarras est grand, quand on veut expliquer comment tant de caractères bons & mauvais se trouvent ici réunis. Chaque parti paroît triomphant, quand il dissimule les preuves de ses adversaires. Je le déclare, je n'ai point réponse à tout. Je ne connois point pleinement le secret de cette œuvre & son dénouement. J'attends, & comme je vous l'ai déjà dit, je ne suis point pressé ; ce n'est point ici mon œuvre. Je ne prétends pas même décider si l'état des Convulsionnaires est, comme celui de Job, l'effet de la permission que Dieu auroit donnée au Demon d'éprouver ses serviteurs dans le creuser des humiliations. Je ne m'arrête point à cette idée ; il me suffit que les Convulsionnaires soient par leur état, de quelque maniere qu'ils y soient placez, dans la même humiliation où étoit Job, & exposez à la même contradiction. Je ne fais point le Prophete ; je ne veux rien deviner au-delà de ce que je vois ; je veux bien même ne faire aucune attention à ce que les Convulsionnaires disent d'eux-mêmes, pour

juger de ce qu'ils sont. Je considère le personnage qu'ils sont parmi nous, quand bien même le fond de leur état ne seroit qu'une maladie, ou quelque accident naturel. Je trouve que les hommes les rendent extrêmement grands, par la persécution qu'on leur fait. J'admire que des enfans qui ne sont, si vous voulez, que malades, & rien autre chose, deviennent des prisonniers d'Etat, que leur cause soit une grande affaire dans le monde, qu'on les fasse paroître devant les Tribunaux, & qu'ils soient conduits, par l'événement du monde le plus extraordinaire, à rendre témoignage aux vertitez les plus importantes de la Religion, que leurs Convulsions soient une espèce d'énôlement dans la cause des Appellans, & qu'ils trouvent dans ces Convulsions une source de lumière pour rendre leur témoignage & y demeurer fermes.

VI. Je ne vais pas beaucoup plus loin, Monsieur, dans l'examen des Convulsions; je les considère en gros, je fais attention à leur origine, je vois à quoi elles tendent, les effets qu'elles ont. Je suis pleinement convaincu qu'elles doivent leur origine au Tombeau de M. Pâris, qu'elles sont nées dans le sein des Miracles, & qu'elles sont liées indissolublement avec eux. Je vois qu'elles ne tendent qu'à faire respecter la cause de la Vérité, & à unir à ceux qui la défendent, qu'elles la mettent à portée des plus simples, & que le nombre de ceux qui la connoissent & qui l'aiment, se multiplie parmi le peuple par leur moyen. Ce fruit des Convulsions me paroît la plus grande chose du monde, je m'en tiens là. Je suis affligé quand on me rapporte des sottises de quelques Convulsionnaires; mais je n'en suis point embarrasé par rapport aux Convulsions. Comme j'en ai une fort petite idée, en les considérant dans leur être propre & dans ce qu'elles sont en elles-mêmes, que je les regarde comme un simple signe que Dieu fait paroître dans le Ciel de son Eglise, selon cette Prophetie: *Erunt signa in Sole & Luna & stellis*; je ne suis point étonné qu'elles ne sanctifient point ceux qui les ont. Je n'exige point que ce signe qui n'est imprimé sur le front des Convulsionnaires que pour consoler les uns, épouvanter les autres, & nous rendre tous attentifs, ne soit mêlé d'aucune imperfection: je n'exige pas même qu'il soit dé mêlé dans tous, & qu'on puisse toujours s'assurer qu'il n'est point contrefait, & qu'il ne vienne point dans quelques-uns de l'imagination ou du Démon. Je ne suis point surpris de trouver dans les Convulsions les obscuritez que Dieu a voulu qui se trouvaient dans toutes ses œuvres. Je jugerai des Convulsionnaires, toute proportion gardée, comme j'aurois jugé de l'Eglise de Corinthe: la différence est immense; mais plus il y aura de disproportion, & plus ma preuve sera concluante. Il y avoit des désordres parmi les Corinthiens, il y en avoit même par rapport aux dons surnaturels. Il y avoit des Chrétiens qui les déshoroient avec trop de passion, & qui n'en usoient pas comme il faut. Le Démon avoit aussi dans ces premiers tems ses faux Prophetes, qu'il n'étoit pas toujours aisé de distinguer des véritables. La règle à laquelle

il falloit s'en tenir, c'étoit d'en juger par l'analogie de la Foi, & pour la conduite de ne s'écarter jamais des regles.

VII. C'est à quoi il faut s'en tenir avec les Convulsionnaires. A proportion que d'un côté leur état est plus rabbaissé, & que de l'autre ils sont plus multipliez, le mélange doit être plus grand. On doit craindre la jalousie du Demon, & qu'il ne vienne les attaquer. La persecution qu'il leur suscite au dehors, qui fait leur gloire, & qui doit relever leur esperance, doit leur faire apprehender une persecution plus secreete & plus interieure, qui les couvrirait d'ignominie, s'ils venoient à y ceder. Il faut les avertir des dangers auxquels ils sont exposez, & qu'ils sachent que Dieu les a mis dans un état qui est un malheur pour eux, s'il ne les rend pas plus saints. Au lieu de les decrier, de les poursuivre, d'attirer sur eux la haine des hommes, il faut les instruire, les consoler, leur laisser entrevoir les grandes raisons qu'ils ont d'esperer que Dieu les benira, s'ils sont fideles, & qu'il a des desseins de misericorde sur eux.

VIII. Souvenez-vous, Monsieur, que leur état n'est pas de leur choix, que Dieu les y a placez sans les consulter, qu'ils n'ont pas été frappez dans un Temple des Idoles, que c'est dans le lieu de la priere en s'adressant au Dieu d'Israël. Au moins pour l'honneur du Bienheureux Diacre laissez-les en repos, & si vous ne voulez pas être leur protecteur, ne soyez pas leur ennemi. Détournez vos yeux de la conduite de ceux qui vous scandalisent; regardez cette multitude de personnes innocentes qui sont dans vos sentimens sur tous les principes, qui condamnent avec vous tout ce qui y est contraire, qui seroient ravis de recevoir vos avis sur leur conduite, si vous vouliez les leur donner, & qui se plaignent que vous les condamnerez sans les connoître, sans être instruit de ce qu'ils font, sans savoir leurs sentimens, qui vous représentent qu'il seroit injuste de les rendre responsables des fautes de leurs freres, dont ils gémissent avec vous, mais plus que vous, parce qu'ils en portent l'humiliation que vous ne portez pas.

IX. C'est dans ces Convulsionnaires, Monsieur, dont j'ai approuvé la conduite, que j'ai considéré les Convulsions. J'ai commencé par mettre à couvert l'intérêt des personnes que j'ai trouvées dignes d'envie & destinées à un grand bonheur, si elles consentent de bon cœur à l'humiliation où elles vont être réduites parmi les hommes, & si elles envisagent avec joie la persecution qui les attend. J'ai examiné ensuite si on pouvoit attribuer à Dieu tout ce qu'approuvent les Convulsionnaires, & j'ai été convaincu qu'il y a plusieurs choses qui ne peuvent pas venir de lui, & que le Démon a reçu le pouvoir de s'insinuer dans cette œuvre, au moins comme tentateur. Je suis même porté à lui attribuer tout ce qui me paroît choquant; mais je ne veux pas qu'on prétende me forcer à le faire, parce que je ne trouve de raison décisive pour ôter à Dieu que ce qui est contraire aux regles & que les mouvemens qui portent au péché. Je ne trouve rien

de contraire à la saine doctrine dans cette espece de mélange de l'operation de Dieu & de celle du Démon dans un même sujet & dans un même tems. Je le trouve dans l'œuvre de Dieu la plus excellente, à savoir le mystere de la sanctification. Le Démon occupe une place dans le cœur de tous les justes ; la cupidité est son ouvrage, c'est une place qu'il a toujours droit d'occuper. Il se mêle dans les actions les plus saintes qui sont quelquefois accompagnées de motifs moins purs que le Démon suggere, outre le motif principal de la charité qui les produit. Je ne vois proprement que cette question qu'il soit important d'examiner sur le sujet des Convulsions ; c'est en quoi consiste le dénouement de l'énigme. S'il est une fois décidé que le mélange est possible dans cette œuvre, vous n'avez plus d'objection solide à alléguer contre ; vous pourrez la décrier, la rendre odieuse, ridicule même à ceux qui ne la connoissent pas, mais vous ne pourrez la renverser, & les dix démonstrations de M. de Laon s'évanouiront par l'établissement de ce mélange.

X. L'œuvre des Convulsions n'en seroit pas moins étonnante en soi, quand on ne pourroit s'accorder sur aucun principe pour l'expliquer. On seroit toujours obligé de convenir qu'elle est incompréhensible, & que si elle porte des caractères qui font espérer la miséricorde de Dieu, elle en porte qui font redouter sa justice & qui font voir combien ses jugemens sont terribles. Je ne vois, comme je vous l'ai dit, que l'exemple de Job qui console & qui donne quelque lumière. Je croirois, mais sans donner mes pensées autrement que comme des conjectures, que Dieu renouvelle parmi nous le mystere des humiliations de ce saint homme ; qu'après avoir permis au Démon de ravager tous nos biens & de nous ôter tout ce qui est extérieur, il nous a lui-même frappé dans notre chair, & qu'il le fait d'une manière si terrible que nous sommes devenus méconnoissables à nous-mêmes & à nos amis, & que personne ni nous-mêmes ne comprendrons rien à notre état, jusqu'à ce que Dieu perce la nue qui le couvre, & qu'il fasse entendre sa voix. Il ne nous laisse pas cependant sans consolation dans un état si affreux ; il nous console par des Miracles frequens qu'il opere sur ceux qui sont ainsi frappés comme Job pour les éprouver. Ces Miracles sont des témoignages certains qu'il a les yeux attentifs sur nous & qu'il nous protege. Il imprime au milieu des plus horribles Convulsions le caractère auguste de la Croix de son Fils, la représentation vive de sa mort & de ses souffrances, & un si beau spectacle ôte à nos yeux tout ce que les Convulsions ont d'affreux, parce que les états les plus humilians deviennent glorieux par leur union avec les humiliations de Jesus-Christ. Que pourroit faire en effet un Convulsionnaire de plus convenable dans le tems des accès de ses Convulsions, que d'appliquer sur lui la Croix de Jesus-Christ ? Ils le font tous d'une manière très-touchante ; mais Dieu le fait pour eux, en les rendant eux-mêmes une image sensible, & quelquefois en verité, Monsieur, parfaitement belle, de celui qui est

est mort pour eux, & je ne sai si Dieu leur fait acheter trop cher un si grand honneur, ou plutôt je ne doute point que ce ne soit pour eux un grand bonheur. Vous n'en douteriez pas vous-même, Monsieur, si ce malheureux système d'attribuer ces merveilles à l'imagination, ne vous fermoit les yeux sur un prodige qui remplira d'admiration les races futures qui ne pourront comprendre l'indifférence & la stupidité de ceux, passez-moi ce terme, qui en auront été témoins & qui l'auront méprisé.

XI. Ne vous imaginez pas, Monsieur, que ce qui a rassemblé tant de monde cet hiver autour des Convulsionnaires, ce soient les cultes & les autres choses qui vous choquent. Ce sont, Monsieur, les caractères divins que vous n'avez pas assez examinés; c'est sur tout leur patience dans les plus extrêmes douleurs, les prières qu'ils adressoient à Dieu avec une incroyable ferveur au milieu de plus horribles mouvemens, leur joie dans les souffrances qu'ils paroissoient goûter, comme les autres font les délices. Je me suis souvent demandé à moi-même, lorsque j'en ai été témoin, si les Martyrs, si aucun Saint sur la terre avoit jamais fait paroître une telle constance, si même une telle disposition étoit possible à la nature, & je vous avoue que je n'en connois point d'exemple, excepté parmi les Mystiques & les Saints des derniers tems, où il faut avouer que cela est tout commun. C'est ce qui m'a fait juger que ces douleurs de Convulsions sont infiniment inférieures aux douleurs réelles, dont elles ne paroissent être qu'une représentation; mais il faut avouer que la représentation est belle. Je ne sai si elle est imitable à la nature, mais ce que je sai bien, c'est qu'il est impossible qu'elle soit contrefaite.

XII. J'ai vu une Convulsionnaire qui prie pour un pécheur & qui a une Convulsion particulière pour lui. Sa prière est admirable; mais ce qui m'a le plus surpris, c'est le concert de ses mouvemens & leur proportion avec les sentimens qu'elle exprime par ses paroles; c'est vraiment une Rhetorique divine. Je l'ai vue au milieu de sa prière, où elle s'offre à Dieu en qualité de victime pour celui qu'elle lui recommande, demander à Dieu de redoubler ses douleurs, de lui briser les os; mais de l'exaucer, & en même tems tout son corps étoit dans un redoublement d'agitations & de douleurs qui sembloient effectivement devoir la mettre en pièces. Je ne peux me faire entendre qu'à ceux qui l'ont vue. M. de Laon l'a vue, & il y a un si grand nombre de personnes qui l'ont vue & qui peuvent rendre témoignage, que je ne crains point qu'on m'accuse d'exagerer. J'en ai vu une autre qui ne dit que le *Misère* en François à la fin de sa Convulsion, mais avec une attitude & une variété de mouvemens que la Convulsion sembloit former pour exprimer le sens de chaque verset, que je ne pus m'empêcher de dire que de telles Convulsions apprennoient mieux à prier que les plus beaux discours, & que Dieu nous mettoit sous les yeux de telles représentations pour nous re-

procher notre teneur & notre dureté dans la priere. Les Convulsions de cette fille étoient cependant des plus affreuses. Elle tiroit la langue dans la priere, comme une possédée; son visage étoit tout défiguré par des contorsions horribles; rien ne représentoit mieux la fureur du Démon désespéré de ne pouvoir empêcher cette fille de prier d'une maniere si touchante. J'en ai vu une en qui la Convulsion produisoit des mouvemens de désespoir, mais uniquement dans son corps. Elle étoit portée par la Convulsion à se déchirer le visage avec ses ongles, à se jeter par la fenêtre. Elle prioit avec empressément ceux qui étoient auprès d'elle, de ne la pas abandonner & de l'empêcher de se porter à ces extrémités. Ses prieres pendant ce tems-là étoient courtes, mais très-vives & marquoient une résignation parfaite. Les faits choquans vont jusqu'à vous, Monsieur, vous en êtes avide. Les faits dont je vous parle, y vont-ils? Ils sont cependant sans nombre. Je ne vous en rapporterai pas davantage; c'est la matiere d'un Ecrit & non d'une Lettre. Je n'insisterai pas non plus sur les autres caractères par lesquels Dieu relève l'état des Convulsionnaires.

XIII. Faisons à présent quelques réflexions sur ces deux sortes de caractères qui se trouvent dans les Convulsionnaires. Ce qui m'empêche de donner au Démon tous les mouvemens convulsifs des Convulsionnaires, car je vous avoue que j'y serois porté; c'est 1°. qu'il y a des mouvemens qui paroissent opérer des guerisons qui se font sur quelques uns d'entre eux, & que le corps est manié pour parvenir à la guerison de maniere qu'il paroît être entre les mains de celui qui en est l'ouvrier. 2°. C'est que les mouvemens de la Convulsion, comme je viens de vous le montrer, sont quelquefois tellement assortis & proportionnez aux différens sentimens que les Convulsionnaires expriment dans leurs prieres, qu'il paroît qu'ils viennent du même principe, outre que cette proportion de ces mouvemens avec de très belles choses en ôte ce qu'il y a de choquant. 3°. Ce sont les Convulsions qui ne sont que des imitations de maladies de différentes personnes que les Convulsionnaires prennent réellement sur eux-mêmes, qui procurent souvent aux malades un soulagement présent, pendant que les Convulsionnaires souffrent ce qu'ils devoient souffrir. Toutes les guerisons faites par les Convulsionnaires ont été précédées par des Convulsions de ce genre.

XIV. A l'égard des caractères que je crois très-dignes d'être attribués à Dieu, il y a une chose bien extraordinaire & bien remarquable, particulièrement quand on fait attention aux sentimens de piété dont les Convulsionnaires paroissent pénétrer dans le tems de leurs Convulsions; c'est que toutes ces richesses s'évanouissent comme un songe, aussitôt que la Convulsion est passée, & que plusieurs n'en conservent aucune trace, lorsqu'ils sont rendus à leur état ordinaire.

XV. L'Auteur de la Réponse à M. de Laon, s'est trompé, lorsqu'il a cru que ces beaux sentimens que nous voyons dans les Convulsion-

naires dans le tems de leurs Convulsions, étoient semblables à ceux que Dieu forme dans le cœur des justes, & qui les rendent justes. Si cela étoit, les Convulsionnaires ieroient des Saints du premier ordre, des Seraphins. Ces sentimens sont tout au plus semblables à ce que nous appellons ferveur de Novices, quelque chose de moins encore & plus éloigné du fond de la volonté. Comme ils sont tous dans une sorte d'alienation, ceux même qui se souviennent de ce qu'ils ont éprouvé, il paroît que rien de ce qu'ils éprouvent, ne passe l'imagination & les sens. Ainsi les Convulsions sont un fort petit don par rapport à ceux qui le reçoivent.

XVI. Ce qu'il y a de plus réel & de plus avantageux pour eux, c'est l'humiliation que les Convulsions leur attirent, s'ils en savent profiter; l'association aux défenseurs de la Verité auxquels ils se trouvent tout d'un coup unis, & unis intimement par leurs Convulsions; la connoissance de la Verité que le plus grand nombre ne connoissoit pas, ou pour laquelle il s'interessoit peu; la gloire d'être aujourd'hui les plus exposés à la fureur de ses ennemis, qui ne haïssent en eux que leur union avec nous, & qui ne les persécutent, que parce qu'en les persécutant, ils croient nous attaquer & remporter sur nous une pleine victoire.

XVII. Heureux enfans, s'ils connoissent leur bonheur, & s'ils se disposent à en profiter! Ils seront comme les enfans de Bethléem, les premières victimes de la fureur des ennemis de Jesus-Christ, qui veulent anéantir parmi nous la nécessité de sa Grace & du salut qu'il est venu apporter sur la terre. Ils vous couvrent, Monsieur, pendant que vous les persécutez; la persécution que vous leur faites, vous met en sûreté. Pendant que vos ennemis seront acharnés à répandre leur sang, ils épargneront le vôtre: vous vivrez en paix, tranquille, honoré même, jusqu'à ce que ces petits soldats qui occupent aujourd'hui une place dans l'armée du Seigneur, soient renversés. Que les conseils de Dieu, Monsieur, sont impenetrables, & sa sagesse incompréhensible! Qui auroit crû que cette nuée qui s'est formée depuis un siècle, & qui menaçoit les serviteurs du Seigneur, dans le tems qu'elle paroît prête à s'ouvrir pour les écraser, se fût tout d'un coup concentrée sur la tête de ces petites créatures, & ne parût plus menacer qu'elles.

XVIII. Vous ne goûterez gueres, Monsieur, cette maniere de parler des Convulsionnaires; vous ne sauriez nier cependant que tout ce que je dis là, ne soit vrai. Que ce soit le Demon ou l'imagination qui soit la cause de leur état, vous ne sauriez nier qu'ils ne soient exposés à la persécution en haine de la Verité. On les méprise comme Convulsionnaires, & on ne les persécute que parce qu'ils sont unis aux Appellans.

XIX. Il n'y a que ces engagemens extérieurs qui sont une suite des Convulsions, qui soient vraiment utiles aux Convulsionnaires, s'ils s'appliquent à en profiter. Les Convulsions ne sont pas pour eux plus

que pour nous. Si on les considère en elles-mêmes, c'est un prodige par lequel Dieu nous parle; une figure, si vous voulez, à laquelle ils ne contribuent que comme la cire qui reçoit l'empreinte qu'on lui donne. Peu différens d'un instrument inanimé, ils ressemblent assez aux Juifs, qui ne connoissoient ni leur état, ni les mysteres qu'ils representoient, & dont très-peu profiterent des avantages réels dont le corps de la nation étoit dépositaire.

X X. Qui ne seroit étonné, Monsieur, quand on fait reflexion que ces idées qui sont les plus justes qu'on puisse se faire des Convulsions, lorsqu'on les respecte, & qu'on ne veut pas les relever au-dessus de ce qu'elles sont, ayant été développées il y a plus d'un an par les Convulsionnaires; que presque dès leur naissance, qu'en paroissant dans le monde, ils aient expliqué eux-mêmes leur état avec assurance, avec lumiere; que pendant que tout ce qui les environnoit, étoit porté à les admirer au-delà des bornes, dans le tems de la premiere surprise, qu'on se méprenoit sur eux, ils aient eux-mêmes rabbaissé l'idée qu'on s'en étoit formée? Je vous transcrirai ici une partie d'un Discours qui dit tout ce que je viens de vous dire: il est fort beau, & mériteroit d'être transcrit tout entier.

„ Quoi, Seigneur, nous ne sommes donc gueres avancez, nous „ n'avons encore que l'image de la vie; c'est la trompette qui sonne, „ qui se fait entendre de tous côtez, qui nous dit que Dieu va juger „ son peuple. Oui, voilà tout.

„ Mon Dieu, mon Dieu, sonnez, faites-vous entendre de tous côtez „ & les hommes n'en deviendront pas meilleurs; ils sont trop occupez „ à leurs interêts, ils plantent des vignes, ils se marient, ils se diver- „ tissent, ils entendent que vous venez pour les juger, ils se moque- „ ront de vos avertissemens, ils vous laisseront faire tous les prépa- „ ratifs de votre jugement, sans songer à mettre ordre à leurs affaires „ & à devenir meilleurs. Ils vous voyent bâtir votre Arche, vous „ rassemblez à leurs yeux tous les matereaux, & ils se moquent de „ votre ouvrage. Ils ne peuvent croire que vous soyez si prêt d'inon- „ der la terre du déluge de votre fureur; ce que vous faites paroît si „ informe & si peu propre à produire l'effet que vous faites annon- „ cer, qu'ils regardent comme une folie, & l'ouvrage de vos mains, „ & les avertissemens qu'on leur donne. Le jour viendra, vous paroî- „ trez comme un voleur qui vient pour surprendre; vous monterez „ sur votre Tribunal pour juger, & les hommes alors croiront ée „ qu'on leur avoit dit. Ils désireront d'entrer dans cette Arche où ils „ avoient vû entrer vos amis & tous vos animaux les uns après les „ autres, sans s'embarrasser; mais la porte s'era fermée, il ne leur „ restera plus que l'attente de votre jugement terrible.

„ Arche, vous êtes bientôt bâtie, mais vous ne renfermez point „ encore l'esprit de vie que vous devez conserver, pour être la ressource „ de la terre & l'ame de l'univers. Mon Dieu, vous n'avez point en- „ core répandu ce soufle de vie & cette semence qui doit faire germer „ toute

„ toute la surface de l'Univers, quand les eaux se seront retirées.
 „ Ordonnez donc, mon Dieu, que l'esprit entre dans ce corps. Juste,
 „ descendez, réunissez tous les animaux, faites-les entrer, conservez
 „ ces pauvres restes que le Seigneur a marquez pour échapper à l'a-
 „ nathème qu'il a prononcé contre la terre; quand vous ferez entrez,
 „ alors ils se trouveront en paix & en sûreté, & vos ennemis senti-
 „ ront la force de votre bras & l'étendue de votre fureur. O nuit
 „ terrible, où tout ne respirera que l'horreur, où l'on n'entendra de
 „ toutes parts que des cris lamentables ! Le soleil aura retiré sa lu-
 „ mière, des tenebres épaisses couvriront toute la surface de la terre ;
 „ ce sera à la fin de cette nuit profonde que vous ferez reparoître la
 „ lumière. Alors on vous offrira un sacrifice qui sera reçu de vous ;
 „ vous regarderez votre peuple, ce peuple que vous aurez conservé
 „ par miracle, avec des yeux de bonté. Vous aurez pour agréable l'hos-
 „ tie qu'ils vous présenteront, votre colere s'apaisera ; vous ferez
 „ paroître votre Arc-en-Ciel comme un signe de paix, & vous con-
 „ traçerez une alliance nouvelle avec les hommes, ou plutôt vous
 „ renouvellerez celle que vous avez déjà faite ; mais vous y ajoutez-
 „ rez le ferment de ne plus exterminer la terre jusqu'à la fin de tou-
 „ tes choses. Oui, vous ne vous repentirez plus d'avoir fait l'homme,
 „ parce que vous allez vous en former un qui vous connoitra & qui
 „ vous demeurera fidele.

„ Ah ! ô mon Dieu, que les hommes sont trompez ! les uns regar-
 „ dent ce que vous faites depuis si long-tems, comme une folie &
 „ une imagination ; d'autres a qui vous faites comprendre une partie
 „ de vos desseins, n'en connoissent point l'ordre, & se trompent comme
 „ les autres. Ils ne voyent votre ouvrage que comme dans un loin-
 „ tain, où l'on a peine à distinguer les objets ; il leur paroît en-
 „ tierement fait lorsqu'il n'est qu'ébauché : ils prennent le plan de
 „ votre ouvrage pour l'ouvrage même. Mon Dieu, ceux qui croient
 „ nous connoître, nous prennent pour ce que nous ne sommes pas.
 „ Ils ne voyent pas que nous ne sommes que le son qui appelle, que
 „ la trompette qui retentit. Oui, nous ne sommes qu'un corps, orga-
 „ nisé à la verité, à qui il manque encore quelques traits. Nous
 „ avons l'apparence de vivre, & vous n'avez pas encore soufflé sur
 „ nous. Nous sommes un ouvrage de vos mains qui a de l'ordre & de
 „ la beauté, mais nous ne sommes encore que le corps. Tout ce qui
 „ paroît vie en nous, est foible & caché au fond du cœur ; nous ne
 „ paroissions pleins de vie & de force, que parce que l'ouvrier qui
 „ nous a peints, est un ouvrier habile qui a sçu donner de l'ame à son
 „ ouvrage, & de la vivacité aux couleurs qu'il a employées.

„ Mon Dieu, dites-nous bien que nous ne sommes que cela ; dites-
 „ le à tous nos amis & à nos freres, afin qu'ils ne s'imaginent pas
 „ être dans l'état de vie, lorsqu'ils ne sont encore que dans les tene-
 „ bres & dans les ombres d'une vie si foible, qu'elle ne differe que
 „ des de la mort. Qu'ils ne s'imaginent pas vivre déjà sous la loi

„ de grace & d'amour , lorsque le regne des figures & des ceremonies n'est pas encore passé. Il est aisé de se tromper : on voit des hommes qui semblent vous connoître , qui parlent de vous avec dignité & majesté , qui connoissent le commerce & le langage des enfans avec leur pere. Qui ne croiroit que ce sont là vraiment les enfans ? & néanmoins ce n'en est que l'ombre & la figure.

„ On ne peut pas mieux représenter les enfans qu'ils les représentent ; ils leur ressemblent parfaitement , ils parlent comme eux , ils s'expriment comme eux , leur cœur semble n'avoir pas des sentimens différens de ceux des enfans ; mais sont-ils vrais enfans ? Ils ressemblent à des victimes , la ressemblance est aussi parfaite que celle qu'ils ont avec des enfans , & cependant ils ne sont que l'ombre & la figure de victimes. Ils parlent comme des victimes , ils sont résolus de souffrir , ils comptent sur votre bonté , pour demeurer fermes au milieu des souffrances. “ Est-il possible de mieux peindre ce que doivent être des victimes.

„ Ne nous trompons donc pas , & ne croyons donc pas être meilleurs que nous ne sommes. Ne nous flattons pas d'une possession entière de la justice abondante , lorsque nous n'en avons que la figure ; mais consolons-nous en même tems , ce tableau est bientôt achevé , la figure va cesser , & Dieu répandra la réalité sur la figure même. Il ne rejettera pas tous les matereaux qu'il a employez pour faire son tableau , il en tirera quelques parties pour les animer de l'esprit de vie dont ils n'avoient que l'image.

„ O mon Dieu , faites-nous cette grace , que nous ne soyons pas de simples figures qui servent à l'instruction des autres , mais qui sont inutiles pour elles-mêmes. Ayez la bonté de nous distinguer de ces instrumens que vous briserez après vous en être servi : faites-nous la grace d'être du nombre de ceux qui ne seront pas seulement baptisez dans l'eau , mais dans l'esprit & le feu. Que nous ne soyons pas des enfans en peinture , mais que nous en ayons le caractère & le cœur. Que nous ne soyons pas des corps de victimes , & que nous ne servions pas uniquement à peindre le sentiment de ces victimes , mais que votre amour nous fasse de vraies victimes dont le cœur s'immole pour vous , & dont le corps soit un jour sacrifié pour la gloire de votre nom & le salut de nos freres. Otez-nous plutôt un honneur que vous nous avez accordé par un choix libre de votre toute-puissance , mais qui ne serviroit qu'à nous tromper , & à nous perdre , si vous ne daignez graver dans nos cœurs ce que vous avez gravé sur la surface de notre visage & de tout ce qui paroît aux yeux des hommes. Mon Dieu , aimez-nous , soyez notre pere , faites-nous des enfans de la promesse , & que nous ne soyons pas seulement employez à donner de l'émulation aux enfans de la maison , & à les représenter.

XXI. Je transcrirai encore une partie d'un autre Discours qu'il fit le lendemain.

„ Mon Dieu, mon Dieu, jusqu'à quand serez-vous en colere contre nous ? Ne nous parlerez-vous jamais qu'en énigmes & en paraboles ? Sommes-nous donc devenus comme ce peuple qui n'étoit destiné qu'à peindre le bonheur des autres ? Sommes-nous donc devenus de simples instrumens qui n'ont en eux ni ame ni raison ?
 „ Vous nous traitez, mon Dieu, comme vous traitiez ce peuple ingrat & rebelle à qui vous faisiez parler pour qu'il n'entendit pas, qui n'avoit ni sens ni intelligence. Nous avez-vous réduits à n'être qu'une troupe d'esclaves à qui vous ne faites point part de vos secrets ni de vos pensées ? Ah ! jusqu'à quand dureront les ombres & les figures ? Jusqu'à quand serons-nous soumis à de simples ceremonies ? O Loi, tu nous accables de ton joug ; quand est-ce que la Grace de mon Dieu viendra nous rendre libres ? Nous avons le nom du Peuple de Dieu, on nous appelle les enfans ; mais nous ne sommes que la figure de ce Peuple & l'ombre des enfans. Oui, nous sommes revêtus comme les enfans & les amis de l'Epoux ; mais nous n'en sommes que l'image & le crayon. O image, que tu es belle ! On voit bien qu'un ouvrier habile a pris la peine de te former de ses mains ; tu as l'air d'être vivante, & tu n'as encore qu'un corps inanimé ; tu es si ressemblante avec la réalité, que les plus habiles s'y trompent. Mon Dieu, que cet ouvrage est beau ! qu'il est admirable ! C'est l'ouvrage de vos mains ; mais à qui avez-vous donné l'intelligence pour comprendre ce que vous avez fait, & pour ne le pas tromper ? Qui est-ce qui fait ce que vous faites ?
 „ Quoi donc ? n'avez-vous fait de si grandes choses au milieu de votre peuple, que pour être une occasion de seduction & comme un piège tendu pour prendre de toutes parts ? Apprenez-nous, mon Dieu, à ne point précipiter nos jugemens ; donnez-nous des yeux qui voient clair ; donnez-nous des oreilles qui entendent ; formez des cœurs qui sachent comprendre & aimer la beauté qui réside en vous ; ne vous contentez pas de nous donner des langues qui sachent parler de vous. O langue, n'es-tu remuée par la main du Tout-puissant, que pour tromper ses pauvres enfans ? Tu as été formée pour être l'organe du cœur, il semble que ce soit lui qui te remue, & ce cœur n'est pas encore formé. Tu nous parles des sentimens & de l'amour des enfans, comme si c'étoient des enfans qui te missent en usage, & à peine le Seigneur a-t'il répandu quelque légere semence de ses enfans sur la terre.
 „ O mon Dieu, jusqu'à quand nous repaîtrons-nous de figures ? Jusqu'à quand serons-nous l'ombre pour la réalité ? Mon Dieu, vous êtes donc bien en colere contre nous ; vous nous tenez un compte bien rigoureux de toutes nos fautes ; vous les avez toutes ramassées pour nous les représenter aujourd'hui & en faire un sujet de condamnation & de punition. On diroit que vous n'auriez plus d'enfans sur la terre, ou que vous avez résolu de perdre le peu qui tient encore à vous. Les graces que vous nous faites, nous

„ sont présentées de manière qu'elles sont plus propres à nous nuire,
 „ qu'à nous être utiles. Vous déployez la force de votre bras au mi-
 „ lieu de vos enfans; il semble que ce soit pour exercer envets eux
 „ une miséricorde abondante, & ce qui sort de vos mains n'est que
 „ la peinture & l'image du bien que vous ferez, quand vous voudrez
 „ faire cesser votre colere. Nous sommes nourris de vent : ô mon
 „ Dieu, est-ce ainsi qu'un pere bon & tendre comme vous êtes, en
 „ use envers ses enfans ? est-ce ainsi que vous traitez vos amis ? est-ce
 „ là ce don que celui qui a le nom de votre peuple, dont vous vous
 „ dites le Dieu, doit attendre de votre bonté. Vous saviez bien,
 „ mon Dieu, que ce n'étoit pas là ce qu'il nous falloit pour nous
 „ rendre heureux & nous faire rentrer dans vos bonnes grâces. Pour-
 „ quoi donc nous avez-vous traités ainsi ? pourquoi avez-vous ou-
 „ blié vos promesses & votre serment ? Nous sommes coupables, il
 „ est vrai ; mais avez-vous oublié à pardonner ? & si vous ne voulez
 „ pas pardonner, pourquoi agissez-vous avec nous, comme si vous
 „ nous aviez déjà pardonné ? Mon Dieu, faites cesser votre colere,
 „ n'agissez plus comme un homme qui veut tromper, délivrez-nous
 „ du joug de la Loi, ordonnez aux ombres de faire place à la Vérité,
 „ O Vérité, que tu dois être belle & brillante, si ton image a tant
 „ d'éclat & de beauté ! O enfans, que votre sort doit être doux & ai-
 „ mable ! Si des sentimens qui ne sont faits que pour vous représenter,
 „ ont tant de douceur & causent tant de plaisir à l'ame, que sera-ce
 „ quand des cœurs forment par la miséricorde de Dieu & remplis du
 „ feu de l'Esprit saint, produiront sans cesse le feu de l'amour de Dieu
 „ qui les remplira ? Vous voulez, mon Dieu, nous faire sentir com-
 „ bien le caractère de vos enfans est aimable ; vous voulez nous faire
 „ désirer le bonheur d'être de ce nombre. C'est pourquoi vous vous
 „ saisissez des créatures qu'il vous plaît de prendre pour cela ; vous
 „ remuez leur cœur pour des momens passagers, & vous vous saisis-
 „ sez de leur langue pour leur faire exprimer ce qu'il y a de plus ten-
 „ dre dans le langage du cœur, & de plus grand dans le caractère de
 „ vos enfans. Mais mon Dieu, cela même n'est qu'une image, & ce
 „ n'est pas encore là le don de votre amour. O image, toute belle que
 „ tu es, tu appartiens à la Loi de Moïse, & tu ne saurois encore
 „ donner la vie. Mais mon Dieu, abandonneriez-vous à la mort ceux
 „ sur qui vous soufflez une image aussi belle de votre amour ? Laisse-
 „ riez-vous mourir pour toujours ceux en qui la vie éternelle paroît
 „ peinte & tracée au sceau de vos Elus ? O mon Dieu, si cela est,
 „ l'honneur que vous nous faites, n'est pas desirable ; nous serions
 „ plus heureux de n'être pas revêtus d'habits si magnifiques. Notre
 „ cœur se réjouit à la lueur de votre lumière, il la prend pour la lu-
 „ mière même ; mais ce n'est pas encore là ce qu'il lui faut pour l'é-
 „ clairer & l'échauffer, ce cœur. Paroissez, ô lumière divine ; montrez
 „ votre Grâce & votre Vérité, afin que nous puissions dans les sources.
 „ Que nous voyions votre lumière, ô mon Dieu, & que le feu de
 „ votre

„votre Esprit nous dévore & nous nourrisse de votre amour. Hâtez-vous de vous achever, ô tableau qui nous éblouissez, mais qui retardez notre bonheur. Paraissez, vous qui êtes les Sauveurs d'Israël, & qui tenez entre vos mains les trésors de la Grâce & la vérité de la lumière. C'est vous qui êtes destinés à dévoiler l'obscurité des figures & des cérémonies; c'est à votre arrivée que la réalité chassera la figure pour se mettre à sa place.

Il est visible, Monsieur, que tout ce qu'on dit dans ce Discours, doit s'appliquer aux beaux caractères que je vous ai fait remarquer dans cette œuvre. Dans d'autres Discours le même Convulsionnaire met le Démon dans les Convulsions plus avant que je n'oserois l'y mettre. Qui lui a appris dès leur origine à en parler d'une manière si juste dans le tems où il avoit perdu l'usage de sa raison? Comment a-t'il su ce qu'il ne savoit pas avant sa Convulsion, & qu'il n'a appris que par le Discours qu'il a prononcé sans liberté? Ces idées sont toutes neuves, elles sont très-belles; ce n'est pas nous qui les lui avons fournies, nous ne les savions pas, nous ne les aurions jamais imaginées; cependant après toutes nos recherches nous voyons qu'on ne peut rien dire de plus juste.

XXII. Je ne crois point, Monsieur, que tout ce que disent les Convulsionnaires, soit vrai parce qu'ils le disent; mais quand je le trouve vrai, je les admire parce qu'ils l'ont dit. Les Convulsions sont-elles des figures? l'énigme est expliquée; ce qu'elles représentent, peut être fort beau, & ce qu'elles sont peut être fort laid. C'est ce qui est arrivé aux Juifs, le beau figuratif étoit mêlé dans cette nation avec le laid réel. C'est ce double caractère qui est le dénouement de toutes les Prophéties, & qui en leve les contradictions apparentes. Peut-être en pourroit-on dire autant des Convulsionnaires, mais il faut prendre juste le point de la comparaison.

XXIII. Ils ne ressemblent point parfaitement à Job, ils ne sont pas saints comme Job, ils ne ressemblent pas non plus entièrement aux Juifs, ils ne sont pas criminels comme les Juifs, ils ne sont pas libres. Il est vrai que si hors le tems de leurs Convulsions ils se conduisent mal, s'ils s'enorgueillissent, s'ils se font un amusement d'un état qui doit les faire trembler, ils peuvent tomber sous la puissance du Démon, il peut devenir dominant dans leurs Convulsions, Dieu peut se retirer d'eux & laisser le Démon le maître, comme il le seroit devenu de Job, si ce saint homme avoit cédé à l'épreuve, & qu'il ne se fût pas rabbaissé profondément sous la main de Dieu qui l'humilioit. Je crains fort, à voir la conduite que l'on tient à l'égard de plusieurs Convulsionnaires, que ce malheur n'arrive à un grand nombre, la confusion en retombera sur tous les autres, ce sera le trait le plus humiliant de leur état, & le plus difficile à supporter.

XXIV. Ils souffriront, quelques innocens qu'ils soient, comme coupables de tous les crimes dont on aura convaincu quelques-uns. Ils en porteront la confusion sur leur visage. Nous aurons part nous-

mêmes à leur opprobre , parce que nous ne voudrions point les abandonner dans cette extrémité. Nous voyons tout cela , & par la miséricorde de Dieu nous ne sommes point ébranlez , par cette raison décisive , que le remède ne dépend point de nous , que Dieu nous a mis dans une barque qui semble aller se précipiter dans un abîme , sans que nous en puissions sortir. Il nous a liez , il nous a mis les fers aux pieds. *Circumtenuit me ut non egrediar, aggravavit compedem meum, conculcit vias meas lapidibus quadris.* Non , Monsieur , si pour conserver votre estime , pour ne point perdre celle des hommes , pour vivre tranquilles & en sûreté , il faut que nous abandonnions les Convulsionnaires , que nous les voyions tranquillement conduire en prison , sans crier que nous sommes innocens de leur sang , & qu'on commet à leur égard la plus grande injustice ; nous ne le ferons jamais , & nous regarderons tout ce qui peut nous arriver comme un mal inévitable. *Non potest justus, quod non potest justus* : ce qui est injuste , est impossible aux justes.

XXV. Mais finissons. En quoi sommes-nous différens ? Nous croyons comme vous que les Convulsions sont une humiliation , & vous croyez comme nous qu'elles ne sont pas volontaires , & qu'elles ne rendent pas criminels ceux qui en sont attaqués. Quelqu'humiliantes qu'elles soient , nous croyons qu'elles sont un effet de la miséricorde de Dieu sur nous , à cause de la circonstance du lieu où elles ont pris naissance. Sera-ce sur ce point , Monsieur , que vous vous divirez d'avec nous ? Et encore , Monsieur , cette différence qui seroit entre nous , ne pourroit consister qu'en ce que nous fondons cet ordre de miséricorde sur des vûes qui regardent le bien general de l'Eglise ; car je ne crois pas que si vous étiez auprès des Convulsionnaires , vous pussiez leur dire autre chose , que de regarder leur état comme une épreuve que Dieu leur envoie pour les purifier , & qu'ils doivent s'appliquer à en profiter. Il y en a même de si purs , de si simples , de si pieux , qui ont si peu pensé aux Convulsions avant que d'en avoir , que vous n'auriez jamais le courage de les regarder dans ces petites brebis comme un châtement. Mais n'importe , passons cette différence ; du reste , vous ne les croyez pas coupables , en croyant que le Demon les possède ; elles ne le sont pas non plus , si leur état est une maladie ; vous devez donc crier à l'injustice , comme nous le faisons , si on les persécute , si on veut leur faire un crime de ce que vous devez regarder comme un malheur qui ne merite que de la compassion. Vous ne devez point travailler à les rendre odieux , ce qui ne tendroit qu'à les priver des secours dont ils ont besoin. Mais je vois ce qui vous blesse dans tout ceci ; ce n'est pas ce qui est véritablement choquant , c'est ce que nous y trouvons de plus beau. Si les Convulsions étoient restées dans le même état où elles ont paru au Tombeau , vous les respecteriez , & vous continueriez peut-être à les défendre comme vous avez fait dans les commencemens ; ce sont toutes ces vûes puisées dans l'Ecriture sur les maux de l'Eglise & sur

les ressources, qui ne sont pas de votre goût. Vous voyez avec regret que les esprits se tournent insensiblement de ce côté-là. La connoissance des tems est une science dans laquelle vous ne voulez point entrer.

X X V I. Comme Theologien, vous n'avez pu condamner qu'on parlât de la venue d'Elie, & qu'on attendît la conversion des Juifs; comme devant être la ressource de l'Eglise dans ces tems malheureux; vous n'avez rien trouvé dans ce plan que de conforme à l'analogie de la Foi & la Doctrine de l'Eglise; mais vous ne voudriez pas qu'on attendît cet événement si-tôt, vous avez été blessé par la crainte qu'on ne regardât les Convulsions comme le dernier coup de trompette qui appelle Elie. Si vous n'avez pu trouver rien à redire à nos sentimens qui vous sont connus parfaitement depuis vingt ans, & qui sont les mêmes que ceux que M. Duguet explique avec beaucoup de lumiere & de force dans ses Ouvrages, pouvez-vous nous faire un crime de ce que nous sommes ravis de voir que les Convulsions que nous croyons surnaturelles & même divines, dans le sens que j'ai expliqué, le trouvent si heureusement assorties à tout ce que nous pensons. Il est vrai que c'est pour nous un très-grand attrait, comme c'est pour vous un sujet de prévention. Nous sentons bien cependant que c'est une preuve que nous ne saurions faire valoir contre ceux qui sont prévenus, toute forte qu'elle soit en elle-même; aussi ne prétendons-nous point nous en servir. Nous ne voulons point la guerre, nous ne comprenons pas pourquoi on nous la déclare, puisqu'il les Convulsionnaires n'ont rien changé dans nos sentimens qui sont connus de tout le monde, que nous n'approuvons dans ce qu'ils disent, que ce qui est conforme à ce que nous avons toujours pensé, que nous sommes prêts à abandonner tout ce qu'on nous montrera être contraire aux regles & à la saine Doctrine, que nous ne sommes pas même suspects de pouvoir l'approuver. Comptez, Monsieur, que si les passions ne se mêloient point ici, tout l'examen des Convulsions rouleroit sur cet article, l'analogie de la Foi, & seroit bientôt fini. Je suis, &c.

Du 15. Septembre 1733.

Fautes à corriger.

Première Lettre, pag. 3. ligne 8. il ne vous fait, lisez il ne nous fait.

Ibid. p. 4. lig. 33. à un fait, lisez aux faits. Ib. p. 7. l. 6. on n'ose, lisez ou n'osent.

P. 8. l. 26. souffrante, lisez suffisante.

Seconde Lettre, pag. 2. lig. 17. sept ou huit, lisez sept ou huit cens.

Ibid. l. 19. convenoit, lisez convient. Et l. 32. n'ait pas eu lieu, lisez eu.

Ibid. p. 8. l. 2. qui n'ont pris presque aucune, lisez presque.

Ibid. pag. 10 l. 18. après surnaturels lisez le point.

Ib. l. 36. après cette crainte, lisez avec même lig. préventions, lisez précautions.

Troisième Lettre, pag. 14. lig. 39. & le commun, lisez &c. &c.

Quatrième Lettre, pag. 5. lig. qu'ils auront, lisez qu'ils nous.

Ibid. lig. 14. vous croyez sans doute, lisez si vous croyez.

Ibid. p. 27. l. 39. approuvent, lisez éprouvent.



LETTRE V.

SUR L'ŒUVRE DES CONVULSIONS,

MONSIEUR;

I. Vous croyez les miracles, & vous approuvez l'usage que plusieurs Ecrits en ont fait & en particulier ceux de M. de Montpellier en faveur de l'Appel & des Appellans; il n'en faut pas davantage, pour prouver que Dieu est l'auteur des convulsions, dans le sens que j'ai expliqué. Les convulsions sont liées aux miracles autant que l'Appel & même plus sensiblement. Elles ont la même origine, comme je vous l'ai montré. Vous ferez d'inutiles efforts pour défabuser tout Paris. On reconnoitra que cette origine vous embarrasse dans le système que vous vous êtes formé; mais vous ne convaincrez personne.

II. Les miracles qui se font sur les convulsionnaires, & auxquels ils paroissent préparés par les convulsions, vous en embarrasseront encore davantage. Vous convenez qu'il s'en est fait quelques uns, & je m'étonne que vous parliez avec tant de mépris de personnes, que les faveurs de Dieu devoient vous rendre respectables, & que leur état du moins ne tire point de l'ordre commun où sont tous les fideles. Mais je vas plus loin, M. il s'en est fait beaucoup, il s'en fait tous les jours un très-grand nombre; on vous en prepare des listes nombreuses & bien circonstanciées; on vous demandera comment il seroit possible que Dieu versât avec tant d'abondance ses bénédictions sur les convulsionnaires, s'il avoit pour elles l'horreur que vous en avez: je suis bien assuré qu'on ne trouvera point dans vos Ecrits de réponse à cette question. Vous ferez comme le Bénédictin; vous consulterez la vérité des faits; vous refuserez le témoignage de ceux qui sont favorables aux convulsions, comme il refuse celui des Appellans; vous examinerez parmi les miracles qu'on vous présentera, s'il y en a quel-

L

qu'un

qu'un de moins frappant & de moins bien prouvé; & vous vous en servirez pour affaiblir l'autorité de tous les autres; vous chicanerez & vous montrerez que vous n'avez pas raison, parceque vous imitez la conduite de ceux qui ont tort.

III. Vous consentez à admettre un peu de chacun des beaux traits que nous vous présentons dans les convulsions. Votre système & vos réponses sont assorties à cette petite mesure; mais la multitude des faits vous renverse & démontre la foiblesse de toutes vos preuves. Mettez-vous au large, M. embrassez des principes qui satisfassent à tout ce que des personnes sensées vous certifieront, supposez une centaine de miracles faits sur les convulsionnaires, & ne soyez point déconcerté quand on vous en annonce quelqu'un; examinez-le à la bonne heure, & ne le croyez point qu'il ne vous paroisse certain; mais ne craignez point de le trouver vrai, de peur d'en être embarrassé. Faites comme je fais. Avez-vous remarqué que, lorsque je suis avec vous & que vous me racontez des faits défavantageux dont vous avez toujours un grand nombre, je refuse de les croire? Aucontraire je ne manque jamais de les examiner, lorsque je vois qu'il manque quelque chose à leur certitude; je ne veux point être trompé; & comme je n'ai point d'autre système que d'approuver ce qui est bon & de condamner ce qui est mauvais, je ne suis embarrassé de rien.

IV. Où je vous trouve de plus mauvaise humeur, M. (& effectivement l'embarras est grand) c'est lorsqu'on veut vous raconter des miracles faits par quelques convulsionnaires. Je vous avois prié d'examiner celui qu'on dit qui s'est fait à votre porte; vous ne répondez que vous vous en garderez bien, & que vous regardez tout cela comme des folies. Oh! M. ne vous mêlez donc pas de juger; vous êtes partie, vous ne pouvez pas être juge. Vous avez cependant crû celui qui s'est fait au Calvaire par une convulsionnaire; à la vérité vous avez fait ce que vous avez pû pour le lui oter, & pour montrer qu'on ne devoit pas le lui attribuer, plutôt qu'à toute autre personne qui auroit appliqué des Reliques de M. Paris. Voyez, M. combien je suis facile; je vous ai sçu gré de cette défaite, & j'ai été ravi de voir par les efforts que vous faisiez & les contorsions que vous donniez à ce miracle pour ôter aux convulsionnaires, que vous étiez convaincu que le procès étoit décidé & les convulsions justifiées.

V. Si Dieu venoit à se servir des convulsionnaires pour faire des miracles, j'espérerois que ce miracle ne seroit pas le seul. On m'avoit déjà raconté des guérisons faites par des convulsionnaires qui m'avoient beaucoup frappé; aujourd'hui elles deviennent communes, vous en avez entendu parler de plusieurs, vous ne voulez pas les examiner, mais vous n'osez les nier. Quelle sera votre réponse? Je la crains,

M. & j'ose vous conjurer de demeurer long tems en suspens avant que de prononcer. Est-il donc si difficile à l'homme de reconnoître sa foiblesse? Lui est-il honteux en presence de miracles certains qui renversent ses idées, s'il ne change pas de sentiment, du moins de demeurer interdit? Il vaut mieux rester court que de prononcer un blasphème, en attribuant au Demon les miracles dont Dieu est l'auteur.

Avouiez, M. que, lorsque vous avez commencé à écrire contre les convulsions, vous n'auriez pas crû devoir apprehender qu'on vous eût conduit si loin. Il n'est pas question entre nous, comme vous voyez, de puerilités, d'indécences, de quelques histoires scandaleuses, dont vous aurez apparemment rempli vos Ecrits. Je ne les défends pas, je défends les miracles; je n'aurai pas lieu de rougir de m'être déclaré en faveur des convulsions, lesquelles m'ont conduit à défendre une si belle cause: au milieu de cette boüe, sur ce fumier on trouve de l'or; je ne divinise pas la boüe à cause de l'or que j'y trouve, mais je connois le prix de l'or au milieu même de la boüe.

VI. Vous êtes étonné que les convulsionnaires fassent des miracles, je ne le serois pas, quand je croirois comme vous que les convulsions sont une maladie. En faut-il chercher la raison bien loin? Ils font des miracles, parcequ'ils sont innocens & persecutés, & que Dieu qui les a frappés & qui n'est pas cependant irrité contre eux, les défend contre les hommes qui les haïssent sans sujet, uniquement à cause de l'état où il les a mis sans les consulter: il les traite comme les Appellans; il leur met entre les mains les mêmes armes pour se défendre. Comment vous tirerez-vous de cet embarras: vous mettrez-vous avec nous contre le Benedictin, pour prouver que les miracles décident en faveur des Appellans, & que c'est une impiété de les attribuer au Demon: & avec le Benedictin contre nous, pour prouver que les mêmes miracles ne décident point en faveur des convulsions, & qu'on doit attribuer au Demon une partie de ceux qui se font sur eux & tous ceux qui se font par leur moïen?

VII. Vous ne ferez point cela, M. L'excès, où tombent aujourd'hui nos adversaires, est le dernier terme où sont conduits ceux qui osent disputer contre Dieu & attaquer ses serviteurs. Desormais c'est à lui à répondre, puisqu'il a commencé à paroître. La dispute est aujourd'hui entre Dieu & les hommes. Nos raisons ne persuaderont pas ceux qui tiennent contre les miracles. A mesure que les hommes s'endurciront, Dieu les multipliera; il défendra par les prodiges & par les miracles ceux dont le sort sera devenu plus malheureux & plus triste de la part des hommes, parcequ'il se sera déclaré pour eux. Je suis fâché que ce soit un Benedictin qui se donne ici pour le repre-

sentant de tous les superbes qui oïent entrer en lice avec Dieu, se montrant à découvert & sans voile. Que ne laissoit-il faire ce personnage à un Jésuite? Cet homme n'est pas l'auteur de tout le mal, peut-être n'a-t-il encore rien écrit sur les matieres presentes, il vient tout d'un coup se produire, quand les hommes se taisent & que Dieu parle seul. Il a ramassé sans choix ce qu'il a entendu dire ou ce qu'il a lû dans les livres des guerisons opérées dans les ténèbres, par malefices, par sortilèges, par magie, & il vient l'opposer à cette multitude de merveilles faites au grand jour, au milieu de la plus grande Ville du monde & la plus éclairée, en présence de tout le peuple de Dieu, dans un Temple consacré à sa gloire.

VIII. Ce qui se passe sous nos yeux est certainement moins grand, que ne furent les prodiges que fit Moïse en présence de Pharaon; mais que ce soient des Prêtres, des Religieux, des Docteurs qui soient aujourd'hui les tenants de la dispute contre Dieu, l'aveuglement est assurément plus grand & plus monstreux. Les Magiciens de Pharaon imiterent quelques-unes des merveilles que fit Moïse, ils ne purent les imiter toutes, & à l'égard de celles qu'ils eurent le pouvoir de contrefaire, ils le firent très imparfaitement, ils le firent servilement, on connu la dépendance où ils étoient du Demon qui leur communiquoit ce pouvoir. Comme nous n'avons point de connoissance d'aucune histoire, où ce pouvoir du Demon ait paru plus grand & plus éclatant, cet exemple peut servir à fixer l'étendue de ce pouvoir & à montrer, combien il est inférieur à celui que Dieu s'est réservé de faire paroître, quand il veut parler aux hommes & leur donner des signes certains de sa présence, afin qu'ils pussent se fier à lui pleinement & sans aucun doute.

IX. 1. Il est certain que le Demon a reçu de Dieu une certaine mesure de puissance; il peut plus que les hommes; il y a peut-être des guerisons qui ne passent pas son pouvoir; il fera des prestiges que les plus adroits & les plus forts ne pourront imiter; il est peut-être impossible de déterminer jusqu'où cette puissance peut s'étendre & d'en marquer les bornes précises: mais on peut assurer avec le dernier degré de certitude, qu'il y a une infinité de choses qui surpassent le pouvoir du Demon. Un imposteur revêtu de toute la puissance de l'Enfer n'imitera jamais tous les miracles de J. C. quand on excepteroit même les résurrections des morts; il ne répondra point à ceux qui lui demanderoient des preuves de sa mission, allez dire à ceux qui l'a contestent: les aveugles voyent, les sourds entendent, les boiteux marchent, les lépreux sont gueris. C'est un funeste préjugé contre la Bulle, que ses défenseurs soient forcés d'abandonner l'autorité de tels miracles, en donnant au Demon le pouvoir de les imiter

imiter; c'est élever bien haut les miracles de M. Pâris; que de remonter jusques-là pour les affoiblir.

X. Nous sommes bien forts, M. si pour renverser ces miracles, il faut creuser jusqu'aux fondemens de la Religion, & les ébranler. Aurons-nous de la peine à nous défendre contre nos adversaires, qui nous placent eux-mêmes dans un si beau poste? Ce sont toutes les merveilles que Dieu a opérées depuis l'origine du monde, en y comprenant notamment celles que J. C. a faites, que le Benedictin soutient que le Demon auroit pu faire, ou du moins il pretend qu'il est impossible de prouver que le Demon n'auroit pu les imiter; il nous donne un défi de prouver le contraire; & il paroît consentir que nous attribuions à Dieu les miracles de M. de Pâris pour le prix de notre victoire, si nous la remportons. Je laisse à d'autres & en particulier à ceux qui ont défendu la Religion contre les Athées & contre les Payens, à revendiquer cette preuve qu'on veut nous ôter; pour moi je n'ai eu qu'à avoir remporté cette victoire devant les Chrétiens en leur exposant ces horreurs.

Les deux grandes preuves de la Religion chrétienne, ce sont les miracles & les Propheties; le Benedictin renverse celle des miracles, en prétendant que cette preuve n'a de force que celle qu'elle tire des Propheties. Les miracles selon lui prouvent que J. C. est le Messie, uniquement parceque les Prophetes ont annoncé que le Messie feroit ces miracles. La preuve est foible; si un autre que le véritable Messie a pu faire ces miracles, lui aura-t-il été difficile de s'appliquer les Propheties? Si le Demon peut contrefaire les miracles qu'a fait J. C. les Prophetes ont eu tort de nous donner ce caractère pour le reconnoître, ils nous ont tendu un piège, & le Demon a pu s'en servir pour nous tromper.

XI. Mais je ne vois pas pourquoi le Benedictin a plus respecté les Propheties que les miracles: c'est apparemment parcequ'il n'a pas entendu dire que M. Pâris en eût fait; car il est bien sûr, qu'on trouveroit dans les histoires plus de Propheties, ou Conjectures faites par le Demon, qui ont été suivies de l'événement, qu'on ne trouvera de guerisons extraordinaires. Si jamais Dieu communique aux Appellans le don de Prophetie, je vous assure qu'on le leur contestera; & si les événemens arrivés comme il les auroient prédits, obligeroient à reconnoître en eux la réalité de ce don, on l'attribueroit au Demon. Les hommes paroissent aujourd'hui au comble de l'endurcissement, ils répondent à tout, ils sont tous dans cette disposition désespérée du Benedictin: quelque bruit que fassent les miracles, quelqu'éclatans qu'ils soient, je ne les approfondirai pas; & si je suis forcé d'en reconnoître quelques uns pour véritables, quelques grands que je les

trouve, je suis déterminé à les attribuer au Demon. La Constitution a accoutumé les hommes, les a forcés à mettre les apparences à la place de la vérité. Les miracles que peut faire le Demon ressemblent à ceux que Dieu fait pour honorer ses Serviteurs, comme l'acceptation de la Bulle ressemble au Concile de Nicée & aux autres Conciles généraux. Ceux qui se méprennent sur cette première ressemblance, soyez assuré qu'ils se méprendront à jamais sur tout ce que Dieu fera pour montrer qu'ils se trompent. Concluons: le pouvoir du Demon est très petit si on le compare à celui que J. C. s'est réservé de faire éclater de tems en tems dans son Eglise, pour montrer qu'il est le maître & que c'est lui qui la gouverne & qui la protège.

XII. 2. Si le Demon fait des prodiges, des guérisons, il ne les fait qu'en faveur de ceux qui l'invoquent, qui s'adressent à lui, & qui ont commerce avec lui; il ne les fait qu'en vertu d'un pacte exprès ou tacite fait avec lui, en conséquence de malefices, de sort, de pratiques superstitieuses. Il est inoui qu'on ait jamais attribué au Demon des guérisons accordées à ceux qui les demandoient à Dieu, & qui ne comptoient que sur sa puissance & sur sa bonté pour les obtenir. Le Benedictin tout insensible qu'il est, a senti cette difficulté; il auroit dû comprendre en conséquence, que tous les exemples qu'il a recueillis dans toutes les histoires des opérations du Demon, n'avoient point d'application juste au tombeau de M. de Paris, puisqu'il s'adressoit à Dieu seul qu'on s'adresse, & qu'on a recours à l'intercession d'un homme mort dans la communion de l'Eglise. Il ne veut point toucher à la personne de M. de Paris, il convient de la maxime: *les vœux, dit-il, qu'on adresse à Dieu, soit pour lui demander la guérison, soit pour l'en remercier, peuvent & doivent même nous y faire respecter sa main*, il ajoute une restriction, *a moins que quelques circonstances ne les deshonorant.*

C'est dans cette restriction que consiste toute sa force, car la maxime décide pour nous de son aveu; c'est par conséquent cette restriction qui devoit être le sujet de tous ses Ecrits; c'est cette restriction qu'il devoit expliquer avec un extrême soin, & dont il devoit nous donner des exemples; il falloit supprimer tous ceux qui n'ont point ici d'application & qui ne prouvent rien contre nous. Mais il n'en avoit point, il falloit éblouir; il falloit par conséquent ramasser au hazard tout ce qu'on trouveroit d'histoires vraies ou fausses où il étoit parlé de guérisons faites par le Demon, & faire perdre de vue le point de la question. Que ne nous montrait-il un seul exemple, où un culte d'ailleurs légitime seroit devenu fécond en miracles faits par l'opération du Demon, en conséquence du peu de recueille ment des peuples & de la dissipation que des événemens extraordinaires

auroient pu causer? Je suis très éloigné de lui accorder ce qu'il avance pour deshonorar ceux qui ont eu recours au tombeau de M. Paris; c'est une calomnie: je sçais très certainement le contraire; mais je n'ai pas besoin de justifier la piété des assemblées de S. Medard pour le confondre. Qu'il nous cite un seul exemple où le Demon ait opéré des miracles dans un cas semblable à celui de S. Medard, même selon qu'il représente ce qui s'est passé? Les convulsions ont causé de la dissipation, je le veux, la dissipation est-elle un titre au Demon pour venir s'établir dans une Eglise, lui donne-t-elle le pouvoir d'y faire des miracles?

XIII. Mais que dire des miracles opérés avant le tems des convulsions, car il faut un principe qui explique tout? Que dire de cette multitude de malades, dans les Provinces les plus éloignées, qui s'adressent à M. de Paris sans éclat, dans le secret de leurs maisons & qui sont guéris miraculeusement? Aussi le Benedictin ne s'en tient pas à cette réponse absurde: que les miracles ont été opérés au tombeau de M. de Paris par une suite du peu de dévotion des peuples. Sa bonne raison qu'il n'a cependant osé montrer d'abord, c'est que le culte qu'on rend à M. de Paris est illegitime, & qu'il l'est parceque M. l'Archevêque l'a interdit: autre misérable réponse qui ne satisfait à rien. Comment pourra-t-il l'appliquer aux miracles faits du tems de M. le Cardinal de Noailles, qui bien loin de défendre la devotion à M. de Paris, a fait aucontraire constater plusieurs des miracles qu'on lui avoit rapportés? La défense de M. l'Archevêque a-t-elle un effet retroactif; comment l'appliquer aux miracles faits avant cette défense? L'autorité de M. l'Archevêque s'étend-elle hors de son Diocèze, & rendra-t-elle illegitime le culte de ceux qui ont été guéris dans les Provinces? A tout cela vous comprenez bien que le Benedictin ne trouvera point de réponse.

Mais ce qui me surprend, c'est le tort qu'il fait à M. l'Archevêque; l'a-t-il consulté pour avancer ainsi une chose qui le deshonne? Quoi c'est parceque M. l'Archevêque a interdit le culte de M. de Paris qu'il se fait des miracles à son tombeau: c'est cet interdit qui en est la véritable cause! Pour moi je le croirois volontiers dans un autre sens que le Benedictin, je trouverois très conforme à la conduite de Dieu de multiplier les merveilles & de les rendre plus éclatantes, quand les hommes font ce qu'ils peuvent pour les étouffer. Mais que le Benedictin suppose les miracles certains avec nous, & qu'agitant ensuite la question, si c'est Dieu ou le Demon qui les a opérés, il pretende que l'interdit de M. l'Archevêque decide, que c'est le Demon, c'est ce qui me paroît à moi le comble de l'extravagance & de l'impiété. Et depuis quand l'autorité de l'Eglise employée

ployée contre le Demon par les premiers Pasteurs, lui a-t-elle donné une telle puissance? C'est d'un tel mépris fait par le Demon de l'autorité des Evêques, dont il faut que le Benedictin nous donne des exemples.

XIV. Si le système du Benedictin devoit commun parmi les Constitutionnaires; s'ils reconnoissoient comme lui la vérité des miracles, & qu'ils prétendissent avec lui les attribuer au Demon, nous les preferions vivement par cet endroit; nous leur ferions le défi de chasser le Demon; nous leur représenterions que c'est leur devoir, & que si leur cause est celle de Dieu, ils en ont l'autorité. Je suis bien assuré qu'ils n'oseroient pas le tenter, ils ne se croient pas assez forts, ils ne sont pas assez certains; leur endurcissement est plus fort que les miracles, mais non pas au point de n'en être point troublés, & je doute fort que le Benedictin avec toute la confiance qu'il fait paroître, fut assez hardi pour se charger d'aller à S. Medard, pour y exorciser le Demon. Il faut cependant finir ce scandale & céder aux miracles, si c'est Dieu qui les opere; ou faire céder le Demon, si c'est lui qui nous trompe; autrement nous ne cessons de leur reprocher, qu'ils sont ou forts & braves contre Dieu, ou foibles & lâches en présence du Demon, qu'ils n'ont ni le pouvoir ni la hardiesse de chasser.

XV. Le troisième caractère qui relève infiniment le pouvoir de Dieu au dessus de celui du Demon, & qui conserve aux miracles toute la force nécessaire pour décider de quel côté est la vérité, c'est que le Demon ou quelque imposteur que ce soit revêtu de sa puissance, ou ne pourra jamais faire de miracles pour autoriser l'erreur; ou s'il en fait, Dieu en fera toujours de plus grands pour le décrediter & pour empêcher la séduction, en sorte que les miracles de l'imposteur ne serviront qu'à faire éclater d'avantage la puissance de Dieu, & à donner aux véritables miracles un degré de force supérieure à celui qu'ils auroient eu sans cette contradiction. Le pouvoir du Demon est semblable à celui qu'ont les brigans dans les Etats des plus puissans Princes. Ils se rendent maîtres des biens: ils font mourir ceux qui leur résistent: ils battent monnoye; mais tout cela se fait dans les ténèbres, dans l'obscurité en évitant la présence du Prince & de ceux qui sont revêtus de son autorité, & finit toujours par le supplice & la confusion de ceux qui ont usurpé l'autorité légitime. Il est aisé de suivre cette comparaison & d'en faire l'application au pouvoir que le Demon exerce dans le monde, & sur tout dans l'Eglise qui est singulièrement le Royaume de J. C.

Examinons maintenant sur ces principes les miracles de M. de Paris: défendons tous ceux que Dieu a jamais fait, en défendant ceux qu'il fait aujourd'hui en notre faveur: & dissipons les prestiges
du

du Benedictin qui semble par les recueils monstreux d'histoires, vouloir égaler la puissance du Demon à celle de Dieu, ce qui n'auroit à rien moins qu'à autoriser les libertins à ne rien croire. Que le Benedictin dirige donc ses réponses sur ce que nous allons dire; & s'il manque de raisons, qu'il nous donne des exemples, que le Demon ait jamais rien fait qui approche de ce que nous lui soutenons que Dieu fait parmi nous.

XVI. Il y a présentement six ans, que Dieu a commencé à opérer des miracles par l'intercession de M. de Paris. Ces miracles continuent, ils sont devenus plus fréquens & plus éclatans à mesure qu'on les a contredits & qu'on a voulu les obscurcir. Il s'en est fait un grand nombre sur ceux qui vont à S. Medard invoquer ce Serviteur de Dieu: il s'en fait dans les maisons, dans Paris, dans les Provinces les plus éloignées; ces miracles se font par l'application des Reliques du Bien-heureux Diacre, par la terre ramassée sur son tombeau; ils se font en conséquence de neuvaines qu'on fait en son honneur; il s'en fait sur des enfans qui ne sont pas en état de prier pour eux-mêmes & qui sont guéris par une suite de prières, que leurs parens ou les personnes qui s'intéressent à eux adressent à M. de Paris. Il y a de ces miracles qui sont très-grands, & le Benedictin a compris qu'on ne pouvoit les attaquer qu'en affaiblissant l'autorité de tous les miracles. M. Paris est Appellant, Reappellant, Adherent à M. de Senes, il a écrit des Lettres de communion & très honorables à M. l'Archevêque d'Utrecht, il a fait toutes les démarches pour la défense de la cause de l'Appel que nous avons faites dans tous les tems, il est mort & a persévéré en mourant dans tous ces sentimens: il fait des miracles; il n'est pas le seul Appellant qui en fasse, M. Rouillé en a fait plusieurs parmi lesquels il y en a de très-grands. Trente-deux Curés du Diocèse de Rheims ont écrit à leur Archevêque, pour le prier de les examiner. Les Curés de Paris ont fait la même chose au sujet des miracles de M. Paris, ils ont présenté deux Requêtes à M. l'Archevêque de Paris pour lui représenter la nécessité de les examiner, ils lui ont offert de lui en administrer les preuves. Tout Paris est rempli de ces merveilles: on rencontre dans tous les quartiers des personnes guéries miraculeusement. Plusieurs des personnes malades plus touchées des maux de l'Eglise que de leurs maladies qu'ils regardoient comme une épreuve qui pouvoit servir à les sanctifier, ont demandé leur guérison comme un signe en faveur des Appellans. Les Appellans publient ces merveilles, ils en triomphent, ils soutiennent qu'elles sont faites pour eux & que Dieu se déclare le protecteur de leur cause. Leurs adversaires sont dans le trouble & ne s'accordent pas encore sur ce qu'ils doivent répondre: ils sont ce qu'ils peuvent pour

étouffer ces miracles : ils les nient malgré l'évidence des faits : ils persécutent les personnes guéries : ils les obligent de se cacher, & prouvent par une conduite si déraisonnable que ces miracles sont vrais & qu'ils sont faits contre'eux. Le Benedictin renverse les fondemens de la Religion pour les renverser, l'allarme & le trouble sont dans leur camp ; la joye, la paix, la reconnaissance, les cris de triomphe sont dans le notre. Que le Benedictin cherche dans la fuite de tous les siècles un exemple qui affoiblisse la force d'un tel témoignage, & qui rende notre victoire incertaine : pour nous, nous en trouverons qui feront connoître que Dieu renouvelle en notre faveur les anciennes merveilles ; nous trouverons l'exemple d'Elie resté seul de tous les Prophetes après une persécution générale où on les avoit tous, ou exterminés, ou mis en fuite ; se présentant devant la multitude des faux Prophetes en présence du Roy Achab, leur faisant un défi, proposant un seul miracle pour fixer la créance du peuple & le tirer de l'incertitude où il étoit sur le Dieu qu'il devoit adorer, insultant à ces faux Prophetes qui reconnurent que le signe étoit décisif & qui ne purent le donner ; l'obtenant ensuite lui-même, après qu'il les eut convaincus de l'impuissance de Baal, & ramenant ensuite tout le peuple au culte du Dieu de leurs Peres. Le Benedictin ne se seroit pas rendu ; il auroit opposé à Elie ce qui est dit dans l'histoire de Job, que le Demon fit descendre le feu du Ciel sur les troupeaux de ce S. homme, mais le peuple & le Roi se rendirent : c'est que l'innocence d'Israël n'étoit pas encore montée à son comble, il y avoit encore un degré au delà ; & c'est celui où nous sommes aujourd'hui.

XVII. Je ne sçais, M. si l'on sent, comme on devoit, l'injure qu'on fait à Dieu, d'attribuer au Demon cette multitude de merveilles qu'il opere au milieu de nous. J'apprehende que les convulsions ne soient un voile pour beaucoup de personnes, comme elles en sont un pour le Benedictin, elles lui cachent la présence de Dieu revêtu de tout l'éclat des miracles, elles l'autorisent à blasphémer contre lui ; je crains, qu'elles ne diminuent l'impression que feroit une si grande impiété, si elles n'étoient pas survenues. Il semble que les hommes aient un pressentiment que Dieu vient pour les juger, & que le Pere de famille se prepare à demander compte à ses Vignerons de leur administration : ils veulent se défendre contre lui, le Benedictin leur en fournit les moyens, il ouvre une route qu'apparemment ils suivront tous : ils s'inscrivent en faux contre tous les signes que Dieu pourra donner pour se faire reconnoître : ils prétendent que tous les miracles, tous les prodiges sont équivoques, qu'on peut les attribuer également à Dieu & au Demon, que c'est par les circonstances qu'on en doit juger, & ces circonstances seront réglées suivant les intérêts

des Vignerons, qui veulent conserver la vigne dont ils s'imaginent être les maîtres. Les résurrections de morts qu'on paroît vouloir excepter du nombre des merveilles que le Demon peut imiter, seront également méprisées, si elles arrivent. On ne les attribuera pas au Demon, mais on ne les croira pas : on contestera sur la vérité de la mort : on fera des listes de personnes qu'on a crûes mortes & qu'on a enterrées sans qu'elles le fussent. Les états de mort devenus si fréquens parmi les convulsionnaires appuieront l'illusion : on dira qu'on s'est préparé à imposer par de fausses résurrections en s'exerçant à contrefaire la mort.

XVIII. Dieu fera des prodiges qui seront le fondement d'un renouvellement universel & qui convaincront tous les siècles, que c'est lui qui les a opérés. On s'en servira un jour pour confondre les libertins & les Athées, & les hommes qui en seront les témoins ne se convertiront pas. Les hommes fourniront un prodige d'endurcissement, pendant que Dieu en fera un de miséricorde. La réunion de ces deux prodiges, leur opposition, leur combat, c'est ce qui les portera de part & d'autre à leur dernier terme. Nous verrons de notre tems & sous nos yeux, un image de l'endurcissement de Pharaon & de son peuple, du tems de Moysé ; & de celui des Juifs, du tems de J. C. & c'est ce qui arrivera toutes les fois que Dieu voudra exiger des hommes tous ses droits, rendre une liberté entière à ses serviteurs & accomplir ses promesses en leur faveur dans toute leur étendue. Le peuple d'Israël étoit né pour ainsi dire dans le sein de l'Égypte : il s'y étoit multiplié d'une manière immense : il étoit chargé de tous les travaux : l'Égypte lui étoit redevable de sa gloire & de sa félicité : Pharaon exerçoit sur ce peuple une domination absolue depuis un très grand nombre d'années ; & tout d'un coup Moysé vient se présenter devant lui pour lui demander la liberté de ce peuple, & pour le lui enlever. Pharaon ne put souffrir une telle diminution de sa puissance & demeura inflexible à tous les miracles que fit Moysé pour le forcer d'obéir.

La même chose arriva du tems de J. C. Les Scribes & les Pharisiens s'étoient assujettis le peuple de Dieu depuis très-long tems, ils avoient altéré le fond de la Religion, les abus étoient invétérés & universels. J. C. venoit tout réformer, il paroissoit vouloir reprendre Pédifice par les fondemens, il remontoit jusqu'à la formation de l'homme pour régler tous ses devoirs sur la ressemblance qu'il avoit prise à Dieu de lui donner avec lui-même ; les sages de ce tems-là ne comprirent parfaitement qu'il n'y avoit point d'accommodement à faire avec J. C. qu'il s'agissoit de tout pour eux, qu'il falloit que J. C. perît, ou qu'ils perdissent tout crédit ; le parti fut pris de ne rien

écouter & de s'endurcir contre toutes les preuves que J. C. pouvoit donner, qu'il étoit l'héritier de la vigne.

XIX. C'est encore aujourd'hui la même chose, il y a un trop grand nombre de vérités qu'on n'aime pas qui reposent sur la tête des Appellans; il faudroit reformer un trop grand nombre d'abus, si l'on convenoit qu'ils ont raison; les constitutionnaires voyent avec effroi derrière eux un terrain immense qu'il faudroit céder, si les Appellans devenoient victorieux, ils ne se rendront pas. On auroit pu espérer que peut-être l'endurcissement n'étoit pas monté à son comble; que des Ministres de J. C. auroient été intimidés de ces terribles menaces qu'il fait aux Villes qui n'avoient pas profité des miracles qu'il avoit faits dans leur enfance. Il faut remarquer qu'il ne s'y étoit point fait de résurrection de mort. Mais nous voyons qu'on pose les fondemens d'une incredulité monstrueuse. Le Benedictin leve la malediction que J. C. prononce contre cette funeste disposition qui ne laisse à Dieu aucune ressource pour se faire obéir, il se presente pour être l'Avocat de tous les endurecis contre J. C. même. Qu'un peuple est malheureux d'enfanter ainsi des hommes qui lui apprennent à être impie par principe. Vous trouvez mauvais, M. que nous attendions la venue d'Elie, que nous nous croions à la fin des tems, que nous pensions aux promesses faites aux Juifs; mais c'est parceque de tels excès en font la marque, & que nous savons que Dieu vient juger les hommes quand les iniquités sont montées à leur comble, & qu'un nouveau mystere de salut commence quand le mystere d'iniquité est consommé.

XX. Je ne me suis pas écarté de mon sujet, M. en refusant le Benedictin, je n'ai pas perdu de vue les Convulsionnaires: tout ce que j'ai dit est pour eux, si leur cause est liée aux miracles: or elle l'est évidemment, cette liaison certaine par une infinité d'endroits est plus claire que le jour, si Dieu se sert d'eux pour faire des miracles. J'espère qu'on vous en présentera de si certains & de si grands que vous vous rendrez, mais je ne voudrois pas que vous eussiez la confusion d'avoir résisté même au premier. Vous êtes arrêté par une difficulté à la vérité grande, mais qui n'est certainement rien si on l'oppose à l'évidence d'un miracle. Vous ne comprenez pas, dites-vous, que Dieu se serve, pour opérer un miracle, d'une personne qui en le faisant l'accompagne de plusieurs indecences & de puerilités. Si cette personne avoit l'usage de la raison & de sa liberté, cela seroit assurément fort extraordinaire: mais ce n'est pas là notre cas; les convulsionnaires ne jouissent pas de leur liberté, ils font des miracles, comme ils font tout autre chose; ils commettent des indecences & font des puerilités, par une suite de l'aliénation d'esprit où ils sont, parcequ'ils sont en convulsion; & Dieu se sert d'eux comme d'un instrument

instrument (car c'est le terme dont il faut se servir) pour operer des miracles, & il le fait pour nous avertir que c'est par son ordre, qu'ils sont dans cet état & pour nous y rendre attentifs.

XXI Supposons, M. comme vous le croyez, que les convulsions sont une maladie & que l'aliénation où sont presque tous les convulsionnaires, soit un délire; je n'aurois aucune peine à le croire, si je n'avois pas des preuves certaines du contraire. Tout ce que je pense sur les convulsions, je le penserois quand ce seroit une maladie: c'est un exemple même dont j'aime à me servir, pourvu qu'on ajoûte que cette maladie est surnaturelle, ou du moins envoyée surnaturellement, & que Dieu veut en même tems qu'elle soit un prodige qui nous instruisse, comme celle de Job. Dans cette supposition, si Dieu operoit un miracle par un malade en délire, (ce que je ne crois nullement contraire à aucun de ses attributs) seroit-on choqué de ce que Dieu ne remédieroit pas en même tems aux accidens qui seroient une suite de l'état où se trouveroit ce malade? On démêleroit sans peine l'opération de Dieu, de la faiblesse de la nature; on ne l'en-croiroit point infectée, & personne assurément ne seroit tenté d'attribuer le miracle au Demon. Selon vous & selon moi, voilà l'état des convulsionnaires. Nous disputons de la cause qui les a mis dans cet état, mais je crois comme vous que les convulsions ne sont que ce que nous y voyons, & que les mouvemens convulsifs dans les convulsionnaires ne sont pas d'une plus grande valeur, que ceux qui leur ressemblent dans les maladies ordinaires; & vous croyez comme moi que les convulsions ne rendent pas criminels ceux qui en sont attaqués, & je suis assuré qu'il y en a plusieurs dont vous respecteriez la vertu, si vous les connoissiez. Il arrive qu'ils font des miracles, à qui les attribuerons-nous? Y a-t-il à hesiter, M. & où est le vice qui puisse corrompre l'opération de Dieu? Il est vrai que cette conduite de Dieu est très-extraordinaire & qu'elle nous passe; mais le miracle une fois bien prouvé & bien certain, qu'avons-nous à faire qu'à admirer & à en témoigner notre reconnaissance.

XXII. Vous commettez une double injustice à l'égard des convulsionnaires, vous les regardez comme des malades & des personnes en délire, vous les meprisez comme tels; & quand vous écrivez ou que vous en parlez, vous les traitez toujours de fausses Prophetesses, de filles séduites, orgueilleuses qui affectent de faire des miracles; vous voulez les rendre responsables de ce qui se passe pendant leur convulsion, dont ils n'ont le plus souvent aucun souvenir: voila ce que je ne sçaurois vous passer, & ce qui me paroît souverainement injuste. Les convulsionnaires n'ont que l'image des sentimens qu'ils font paraître, ils n'ont point à proprement parler le don des miracles, ils n'ont

certainement pas la foi qui les obtient. C'est pourquoi j'ai comparé leur état à un sommeil au milieu duquel & parmi beaucoup de choses frivoles, Dieu enverroient des songes Prophetiques & des instincts surnaturels, qui ne perdroient rien de leur prix par le mélange avec des rêves ordinaires, & qui ne communiqueroient aussi aucune valeur à ces rêves parcequ'ils en seroient ou précédés ou suivis. Je fus bien étonné de voir cette envie de faire des miracles dans la 1^e. convulsionnaire qu'on me montra; elle entreprit la guérison d'un sourd & muet qui étoit dans l'assemblée, elle bafina les oreilles avec de l'eau mêlée avec de la terre du tombeau de M. de Paris, elle appliqua des Reliques sur sa langue, elle fit des prières devant & après cette opération, & elle parla avec la même confiance que si elle eût été entièrement seure d'obtenir la guérison. Cela me déplut & je le témoignai. Je fis cependant réflexion que si c'étoit une imagination, ce que je croiois, il n'y avoit du moins aucun lieu de soupçonner que cette fille voulût en imposer qu'il n'y avoit aucune apparence qu'une fille qui paroissoit avoir de l'esprit, entreprit de faire un aussi grand miracle & s'exposât à être sur le champ couverte de confusion, en présence d'un très-grand nombre de personnes qu'elle sçavoit n'être venues que pour l'examiner.

XXIII, Je trouvai ensuite, que cet instinct de faire des miracles étoit commun aux convulsionnaires; je m'y accoutumai & je trouvai bon qu'on leur laissât faire toutes leurs petites ceremonies, pourvu qu'on ne se tint pas assuré qu'ils réussissent, car j'ai toujours crû qu'on devoit se contenter de les regarder & qu'on ne devoit jamais attendre rien au-delà de ce qu'on voyoit. J'appris ensuite que cet instinct de faire des miracles commun presque à tous, il se joignoit dans quelques uns un caractère surnaturel, & qu'ils prenoient sur eux-mêmes les maladies des personnes dont ils entreprennoient la guérison: on m'avertit qu'il y en avoit une qui étoit devenue boiteuse, parcequ'elle faisoit une neuvaine pour une petite fille qui l'étoit. J'allai la voir, elle étoit effectivement toute déhanchée hors des convulsions, & aussitôt qu'elle étoit en convulsion son corps se retablissoit, & elle étoit droite comme à son ordinaire, on la fit visiter par des Medecins & des Chirurgiens qui furent très étonnés & qui comme vous pouvez juger, n'y comprirent rien; je ne voudrois point de toutes ces visites. Je trouve que c'est une terrible humiliation pour des filles, à laquelle je ne voudrois pas qu'on les exposât même pour constater des miracles. Dieu en a fait pour épargner cette confusion à des Vierges chrétiennes qui le lui demandoient avec ardeur: on en a admiré d'autres qui ont été les martyrs de leur pudeur; toutes ces visites de Medecine ne se terminent à rien. Il est vrai que c'est un grand avantage, lorsqu'ils donnent leurs témoignages, mais ils les donnent rarement, & quand ils

les refusent, les miracles les plus assurés deviennent incertains par leur refus.

XXIV. Lorsque je vis que ce prodige de se charger ainsi des maladies, étoit devenu très commun & que c'étoit un de ceux sur lesquels il étoit moins possible de se tromper; je commençai à espérer, que les convulsionnaires pourroient faire effectivement des miracles. Ils en font, M. cela est très certain, il y en a plusieurs exemples & de fort-grands & reconnus par les Médecins.

On trouve dans la vie de S. Hylaïre d'Arles, ce caractère si extraordinaire de prendre sur soi les maladies, & on le trouve comme un signe que Dieu vouloit opérer un miracle par son moyen. [Cyrille son Diacre ayant eû le pied brisé d'une grosse pierre, S. Hylaïre ne sentit pas moins ce coup que lui-même, il eut recours à la prière, où s'étant un peu assoupi, il vit une personne qui lui demanda s'il vouloit donner son pied à couper, au lieu de celui de son Diacre afin qu'il fut guéri. Aussitôt il donna son pied & il senti en même tems une violente douleur comme si on le lui eût coupé; & sa douleur l'ayant reveillé, il envoya sçavoir des nouvelles du Diacre, dont la chambre étoit tout au près de la sienne, ne doutant pas qu'il ne fût guéri, & il apprit avec joye qu'il l'étoit effectivement. *Vie de S. Hylaïre.*] Si on cherchoit dans la Tradition, peut-être trouverroit-on dans les monumens les plus autorisés la plupart des choses qui nous étonnent le plus dans les convulsions.

XXV. Faites-nous un procès surtout le reste, M. mais n'en faites pas sur ce que nous croions voir ici le doigt de Dieu. Si nous sommes trompés, c'est Dieu qui nous trompe; démêlez tant que vous voudrez l'opération de Dieu, de tout ce qui vous déplaît dans les convulsionnaires, mais reconnoissez-la; que la crainte d'attribuer à Dieu ce qui peut venir de l'opération du Demon, ne vous fasse pas attribuer au Demon ce qui n'est propre qu'à Dieu seul. Usez de discernement. Soyez long tems spectateur de ce prodigieux événement; examinez-le long tems avant de vous en rendre le juge, attendez, ne vous précipitez pas, les œuvres de Dieu & celles du Demon ont des effets bien différens. Si le Démon est ici seul, il ne tardera pas à le manifester, mais il faut bien de l'attention. Car dans cet espèce de combat que le Demon livre ici contre Dieu par la permission qu'il a eû de s'opposer à ses merveilles, il peut devenir le maître d'un grand nombre de convulsionnaires qui n'auront pas connu leur état & qui auront vécu sans précaution. C'est par ceux qui auront été fideles à tous les devoirs & par la bénédiction que Dieu repandra sur eux, qu'il en faudra juger. Suivons, si voulez en attendant un plus grand éclaircissement, la conduite de Ss. Thérèse dans un cas tout semblable. Plusieurs personnes

de mérite étoient inquietes sur son état & croyoient que tout ce qui lui arrivoit d'extraordinaire venoit du Demon, elle en étoit elle-même très allarmée. Voila comme elle se propoſa de ſe conduire dans ſes incertitudes. [Quand je vis que plus je m'avançois dans l'oraïſon & „ plus ma crainte augmentoit, je crus qu'il y avoit en cela quelque „ grand bien ou quelque grand mal, car je connoiſſois clairement que „ c'étoit une choſe ſurnaturelle, parceque je ne pouvois, ni reſiſter à „ ces mouvemens, ni les avoir quand je l'aurois voulu, ainſi je penſai „ que le mieux que je pouvois faire pour n'avoir rien ſur ma conſcience, „ étoit d'éviter toutes les occaſions d'offenſer Dieu, quand ce ne ſeroit „ que dans des choſes venielles; puisque ſi ce qui ſe paſſoit en moi „ venoit de ſon eſprit, je profiterois beaucoup de cette conduite; & „ que ſi c'étoit une tentation du Demon, lui ſeul perdroit & non „ pas moi.] C'eſt auſſi la conduite que je pretends ſuivre dans l'examen des convulſions, c'eſt celle que je conſeille à tout le monde. Si nous obſervons exactement les regles, ſi nous le faiſons même plus ſévérement par la crainte de l'illuſion, les convulſions pourront nous être très utiles; & ce qui eſt bien certain, c'eſt que nous ne courrons aucun riſque avec elles, & nous ſerons bien aſſurés d'avoir raiſon contre vous tous, ſi vous nous condamnez.

Ce 27. Novembre 1733

VI. LETTRE

SUR L'OEUVRE DES CONVULSIONS.

*Parallele des Convulsions avec les faits extraordinaires qu'on lit dans les Vies des Saints
 & Saintes des derniers siècles.*

MONSIEUR,

Il y avoit déjà un an & demi que les Convulsions avoient commencé à paroître, lorsque j'arrivai à Paris au mois de Decembre dernier, & que je fus en état de les examiner. J'en étois extrêmement frappé sur ce qu'on m'en avoit écrit; mais si je croyois qu'elles pouvoient venir de Dieu à cause de leur origine au Tombeau de M. Paris, j'étois bien assuré qu'il y avoit plusieurs choses visiblement indignes de lui, agissant en son nom, & qui certainement ne pouvoient lui être attribuées. C'est sur ce plan que j'ai fait mon examen, aussi l'ai-je fait sans prévention. Je voulois connoître l'œuvre telle qu'elle est. Tous les faits m'étoient à peu près égaux; & quoique je fissa beaucoup d'attention à tout, je remarquois plus volontiers les faits contraires. J'étois blessé de voir plusieurs personnes qui me paroissoient entoufflées, qui admiroient tout, qui vouloient tout diviniser. Je croyois pouvoir les corriger, en leur faisant faire attention à ce qui me paroissoit laid et très-laid. A mesure que je me convainquois que Dieu étoit l'auteur de cette œuvre en premier, j'étois affligé de voir qu'on la gâtoit, & qu'on gâtoit les Convulsions. Il me sembloit qu'avec une conduite sage & exacte, telle que demandoit un état aussi extraordinaire, on auroit prévenu beaucoup d'abus, & qu'on auroit ôté aux personnes équitables la matière de beaucoup d'objections. On seroit du moins demeuré hors d'atteinte en ne mettant rien du sien dans les Convulsions, en laissant cet événement hors de soi comme il y est, le laissant gouverner & conduire par celui qui l'a ordonné sans notre participation, & en se tenant dans le rang de simples spectateurs. Il fa loit bien convaincre les hommes de ce qui est très-certain, que les Convulsions ne peuvent nous nuire, quelque système qu'on s'en forme, parce qu'elles ne

sont pas notre ouvrage. Nous demeurons ce que nous étions avant qu'elles parussent. Si elles ne nous ont pas changé, l'idée que nous pouvions avoir, qu'elles prouvent la bonté de notre cause, ne la rend ni meilleure, ni plus mauvaise. Quand même elles seroient une punition, du moins elles ne sont pas un nouveau crime. On peut nous punir comme Appellans ; si notre Appel est une révolte ; mais on ne le peut comme respectant les Convulsions, sans injustice. Voila à quoi il faut s'en tenir avec les adversaires. Et à l'égard de la question, savoir si les Convulsions sont favorables ou non aux Appellans, il faut leur faire remarquer que c'est une question de pure speculation qu'on doit examiner sans chaleur, du moins sans se quereller plus fort qu'on le faisoit auparavant.

Après ce préluce que je voudrois qu'on mît à la tête de tous les Ecrits, tant je le trouve important, je vous dirai que je ne trouve rien de plus propre pour éclairer sur les Convulsions, que certains faits qui se trouvent tout communément dans les Vies des Saintes des derniers tems. Il est vrai que c'est vouloir expliquer une énigme par une autre que je crois aussi difficile à expliquer. Mais dans une chose que nous convenons être surnaturelle & qui nous passe, les bonnes preuves sont les exemples.

Je ne prétens point comparer les personnes aux personnes, ni même l'état des Convulsionnaires à celui des Mystiques. Je me contente uniquement de remarquer les caractères qui se ressemblent dans les uns & dans les autres ; & je les trouve si multipliez que je ne doute pas que ceux qui y feront attention, n'en soient aussi frappez que je le suis, & qu'ils ne soient portez à remonter jusqu'à Dieu pour les expliquer dans les uns & dans les autres.

Il y a quelque tems qu'on m'apporta la Vie de la Sœur Marguerite du Sacrement, Religieuse Carmélite de Beaune. Je la lus, & elle me donna envie d'en voir plusieurs autres. L'Auteur de sa Vie & elle-même ont fait ce que je vous ai dit que j'ai été tenté de faire. Ils attribuent au Démon ce qu'elle éprouvoit qui étoit choquant, & à Dieu ce qui étoit beau & digne de lui. Je ne le dirai pas aussi positivement des Convulsionnaires. Je vois beaucoup de personnes de mérite qui ne veulent pas qu'on se presse de fixes en détail quelle est la cause immédiate de tous leurs mouvemens, & qui désirent qu'à l'égard de tout ce qui n'exige de nous aucun devoir, on l'examine long-tems avant que d'en juger, & je crois que c'est ce qu'il y a de plus sage.

La Sœur Marguerite n'avoit pas douze ans, quand elle commença à éprouver ses états extraordinaires. Elle fut d'abord attaquée par le Démon. „ Les „ Démon, dit l'Auteur de sa Vie, vinrent exciter en son corps des Con- „ vulsions si étranges, qu'elles donnoient de la frayeur à tous ceux qui la „ virent dans cet état. Ils lui causerent un tel assoupissement pendant dix ou „ douze jours, que rien ne fut capable de la réveiller. On eût cru quelque- „ fois que ç'eût été une apoplexie... & ce qui surpassait tout étonnement, au „ milieu de ses grandes douleurs elle conserva un visage si doux & si agréa- „ ble, qu'à la voir il fut aisé de connoître qu'elle se possédoit parfaitement, „ & qu'ainsi son mal n'étoit pas naturel. En cet état il lui survint un accident „ étrange : le malin esprit lui causa une frayeur toute extraordinaire qui la

*Vie de la Sr.
Marguer. du
Sac. Liv.
2. chap. 4.*

„ fit lever à son séant toute éperdue & fondante en larmes. Alors une des
 „ Sœurs jugeant qu'elle avoit l'imagination travaillée, lui dit : Ma Sœur,
 „ souvenez-vous que vous êtes auprès du Saint Sacrement, & soudain le re-
 „ levant avec plus de force & dans une beauté céleste, elle dit des choses ra-
 „ vissantes de Dieu & du Très-Saint Sacrement. “ (cette sainte fille futainfi
 tourmentée pendant plusieurs années, ses accidens lui reprenoient par accès,
 comme aux Convulsionnaires.

„ Le Démon ajouta à l'assoupissement, que nous avons dit qu'il avoit
 „ causé à notre petite, une telle pesanteur dans tous les membres que lorsqu'
 „ qu'elle étoit debout, elle ne se pouvoit soutenir sur ses pieds & étant cou-
 „ chée sur son lit : elle ne remuait ni bras, ni jambes, ni même tant soit peu
 „ la tête : elle avoit le corps tout perclus, & lorsqu'on la vouloit tourner
 „ tant soit peu, elle se trouvoit pesante comme une masse de plomb... Des
 „ Convulsions générales par tout le corps succéderent à ces étourdissemens,
 „ & après qu'elle eût souffert une grande agitation dans l'épaule gauche, il
 „ se fit une forte contraction des pieds & des mains, durant laquelle les on-
 „ gles lui entrèrent presque dans la chair. Des extrémités le mal se porte au
 „ cerveau où il cause des frayeurs & des rêveries étranges. “ L'Auteur ajoute
 dans un autre endroit, DES EXTRAVAGANCES. „ Ce qui étonna le plus les
 „ Medecins & qui leur donna sujet de croire que le mal étoit surnaturel &
 „ vraiment sacré, c'est que la malade ne perdit jamais la modestie Religieuse,
 „ ni ne manqua en rien à l'obéissance, ni à la douceur, ni à aucune autre
 „ vertu ; ce qui ne se peut naturellement dans ce genre de travail où l'on
 „ n'est pas maître de soi-même. “ C'est ce qui seroit arrivé aux Convulsion-
 „ naires, s'ils avoient été entre les mains de personnes attentives, & ce qui
 „ arrive en effet à plusieurs qui avoient de la vertu quand les Convulsions sont
 „ survenues, & en qui on a été attentif à conserver la docilité & la dépen-
 „ dance qui leur convient.

„ Lorsqu'elle n'en pouvoit plus, on l'entendoit crier avec l'amour
 „ d'une ame ravie : *Allons, allons, quejir des forces devant le Saint Sacrement.* On
 „ voulut la porter ; mais lorsque les Religieuses pensèrent la prendre en-
 „ tre les bras, il n'y en eut aucune qui la pût seulement soulever : les Dé-
 „ mons la retirèrent avec une violence manifeste & qui étoit sentie par ces
 „ filles charitables, dont la plus forte eut des peines qui ne se peuvent dire,
 „ à la transporter... Lorsqu'elle fut devant le Saint Sacrement, la paix lui
 „ fut rendue en un instant ; ce qui n'étoit pas une foible marque que la guerre
 „ qui lui étoit faite hors de là, surpassoit l'ordre de la nature. Il est certain
 „ que par l'obstruction des nerfs elle avoit perdu l'usage de la vue ; les épreu-
 „ ves qui en furent faites par les Religieuses, leur en donnerent, à ce qu'elles
 „ assurent, des convictions manifestes. Toutefois quoiqu'elle n'appercût rien
 „ de la terre, elle voyoit le Très-Saint Sacrement lorsqu'il étoit exposé, &
 „ une fois elle s'écria avec un transport d'amour : *O beauté éternelle, je vous*
 „ *vois, vous êtes ma force, vous êtes ma vie,* “ & le reste qui est fort beau. Ce
 „ fait qui paroît incroyable, est arrivé à plusieurs Convulsionnaires. J'en ai
 „ vu qui n'entendoient que lorsqu'on leur parloit de Dieu, ou bien qui n'enten-
 „ doient que les autres Convulsionnaires, & pour leur parler il falloit se ser-
 „ vir d'un Convulsionnaire pour truchement.

Liv. 2. ch. 5.

Chap. 6.

Liv. 2. ch. 5.

Liv. 2. ch. 5.

Liv. 1. ch. 5. „ L'efficace de ce divin remede ayant été reconnue, on la portoit au Chœur „ de tems en tems, & d'ordinaire elle y passoit trois ou quatre heures de „ suite, sans y voir ni l'Autel, ni les ornemens, ni les Sœurs, ni aucune au- „ tre chose que le Saint Sacrement, & en lui les Saints & les Anges. Après „ cette longue oraison qui ne lui duroit qu'un moment, elle ne manquoit „ jamais de s'en retourner à l'heure qu'on lui avoit marquée, bien qu'elle „ fût qu'étant hors de là, elle rentreroit dans de nouveaux martyres. “ Le „ P. Amelore Auteur de la Vie fait ensuite un Chapitre exprès pour donner „ un sens de figures à tous les mouvemens que cette sainte Fille éprouvoit „ dans ses Convulsions; ce qui peut faire plaisir à ceux qui veulent trouver des „ figures dans ceux des Convulsionnaires, & leur apprendre en même tems „ que ce sens peut subsister sans qu'il soit nécessaire que ces mouvemens aient „ Dieu pour auteur.

Liv. 1. ch. 7. „ Les Démon, poursuit l'Auteur de sa Vie, continuoient tous les jours „ leurs stratagèmes, & quoiqu'ils eussent été vaincus, ils lui donnerent sans „ cesse de nouvelles attaques. Ses Convulsions s'étant redoublées jusqu'à un „ tel excès que les Medecins ont témoigné qu'ils n'en avoient jamais vu de „ si violentes. . . . il fut conclu qu'il falloit lui décharger le cerveau par un „ prompt remede; autrement qu'elle ne pouvoit résister à son mal: ils arrê- „ terent qu'on lui appliqueroit un cautere sur la tête. . . Le Chirurgien étant „ venu pour faire l'operation, il n'est pas croyable avec quelle force d'esprit „ elle s'y prépara, ni avec quelle constance elle souffrit l'application du feu; „ mais on ne la vit pâlir & le bouton ardent lui ayant été mis sur la tête „ par deux fois, elle n'ouvrit pas la bouche pour dire la moindre parole. Ce „ remede n'ayant servi qu'à l'affoiblir davantage & les Convulsions se re- „ doublant d'heure en heure, il y eut grand sujet de craindre qu'elle n'ex- „ pirât tout-à-coup; néanmoins son esprit jouissoit d'une entiere liberté. „ On ne pouvoit considerer son corps dans le travail sans jeter des larmes „ de douleur, & la majesté de son visage sans être puissamment touché de „ Dieu. Enfin comme il sembloit à tout moment qu'elle alloit rendre l'es- „ prit, les Medecins jugerent qu'il la falloit trépaner. . . On la trépana ef- „ fectivement. Los étant percé, l'on voyoit la dure mere parfaitement „ saine; se mouvoir également de son mouvement naturel. Alors les Mede- „ cins furent fort étonnez que dans la tourmente generale qui paroissoit „ dans tous les nerfs, il y eût une telle bonace & tranquillité dans la source. „ C'est un caractère qu'on a remarqué dans les Convulsionnaires. j'ai oui dire „ à un Medecin que ce qui l'avoit le plus surpris, c'étoit que les mouvemens „ violens qui agitoient les membres malades au Tombeau, & qu'il jugeoit „ propres à les rétablir, ne se communiquoient pas aux parties superieures „ qui naturellement auroient du en être le principe.

Liv. 2. ch. 8. „ Les Convulsions continuelles que ces monstres lui causerent furent mê- „ lées de tristesses, de frayeurs, de meurtrissures de tous les membres avec „ une privation entiere du dormir & presque du manger. Comme elle eut „ passé deux mois dans cet accablant travail, un jour que les Medecins „ étoient absents ou empêchez, la Superieure appliqua sur la malade une „ partie du Canail du Cardinal de Berulle, “ comme on applique sur les „ Convulsionnaires

Convulsionnaires les Reliques de M. Pâris; „ cette petite fut délivrée tout à l'instant, & alors elle vit tous les Démons qui se précipitoient dans les enfers. „ Il y a des Convulsionnaires qui disent aussi qu'ils voyent les Démons, & j'en ai vu trois qui l'ont dit devant moi. „ Elle dormit cette nuit & avec „ autant de paix & de douceur que les personnes les plus saines. Le lendemain comme elle rentrait dans l'Infirmerie après la sainte Communion, „ une grande troupe de Démons s'apparut à elle en forme de bêtes qui recommencerent à la tourmenter plus que jamais. En un moment les ongles „ lui entrèrent dans la chair par une effroyable convulsion des muscles; l'épaule gauche lui trembla long-tems avec tant d'effort, qu'on ne pouvoit „ regarder cette pauvre petite sans frayeur. On remarqua les battemens de son cœur à travers ses habits: on lui vit aussi les dents serrées, les yeux „ lui roulerent dans la tête, & le cerveau souffrit de si cruelles agitations, „ que celles qui la virent furent touchées d'une très-vive douleur. Lorsqu'elle se sentit en cet état, elle se recommanda instamment aux prières des Sœurs; & après avoir demandé un Reliquaire & un Crucifix, elle „ perdit la parole. On lui appliqua de nouveau le camail de M. de Berulle, „ & sur le champ la malade se sentit aussi forte que si elle n'eût eu jamais aucun mal. Toutefois sur le midi, le même accès lui redoubla encore; & „ parce qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'elle y dût résister, on fit entrer le Confesseur afin de lui donner l'absolution pour la dernière fois. Il ne fut „ pas possible d'avoir de Medecins ce jour-là, si bien que la malade tirant „ à la fin avec des violences qui faisoient fondre les Sœurs en larmes, la Mere apporta encore la partie du camail, & incontinent les Démons s'enfuirent. Lorsqu'on ne pouvoit avoir de secours, on se servoit de ce même „ remede, & il fut toujours suivi de la guerison.

chap. 8.

„ Le 23. Juillet 1631. la rage des Diables monta à tel excès, qu'il n'est „ pas possible d'exprimer tous les genres de martyres dont ils accablèrent ce petit corps. Il y eut plus d'apparence que jamais qu'elle alloit mourir, „ si bien que l'on appella encore le Confesseur, qui enfin amena un Medecin extraordinaire. Celui-ci ordonna tous les remedes que l'art suggere à „ pareilles maladies; mais comme rien ne profitoit, & qu'il voyoit cette petite dans une paix & dans une beauté incomparable: *Si elle n'avoit point „ le jugement si sain*, dit-il à la Mere, *je croirois que c'est de l'épilepsie qu'elle est travaillée: mais il faut avouer que les créatures ne peuvent rien à son mal.* Alors le Confesseur ayant prié la Mere d'employer encore son remede, elle en usa comme à l'ordinaire, & à l'instant la malade se trouvant remise, le Medecin „ tout hors de soi s'écria: *Cette guerison est un véritable miracle*, de quoi il donna bonne attestation, qui se trouve à la fin de ce Livre. Les Démons revenant „ à la charge autant de fois qu'ils étoient repoussez, ils s'apparurent à elle en une innombrable multitude & en toutes formes, & vinrent par bandes „ lui livrer chacun son combat. Les uns se présentoient en figure d'hommes morts, les autres en figure de petits nains, puis ils paroissoient comme „ des monstres composez de plusieurs natures, & ensuite venoient les bêtes les plus cruelles, lions, leopards, tigres, chiens enragez, oiseaux, dragons en troupe differente, & le nombre en fut si grand, que les Religieuses

Q

„ les lui entendant nommer à mesure que chaque légion se présentoit , s'é-
 „ tonnoient qu'un enfant connût tant d'espèces extraordinaires , & que par-
 „ mi tant d'images affreuses & de si grands maux qu'elle souffroit , elle
 „ conservât une telle force & une si grande tranquillité d'esprit. Enfin il
 „ parut un puits à son esprit d'une profondeur démesurée , auprès duquel
 „ étoit le Fils de Dieu Enfant accompagné de saint Etienne & de sainte The-
 „ cle qui plongeoient ces monstres dans ce puits : alors elle devint belle
 „ comme un Ange , & on la vit battre des mains avec une joie de triomphe ,
 „ comme si elle eût contribué à renfermer ces monstres dans ce puits. plu-
 „ sieurs Filles considerant cette action , conçurent une grande esperance que
 „ Dieu lui redonneroit la santé , & firent instance auprès de la Supérieure ;
 „ afin qu'elle lui commandât de guerir pour toujours. Elle voyant ce desir
 „ universel , envoya toute la Communauté à l'Infirmierie , avec ordre de
 „ se mettre en prières. Cependant elle alla querir son remede tant de fois
 „ éprouvé , & l'ayant appliqué sur la malade , elle lui dit tout haut :
 „ *Ma Sœur , par obéissance à notre très-honoré Pere , soyez entièrement guerie , ne soyez plus*
 „ *aveugle , n'ayez plus de Convulsions ni de rêveries , & mangez librement comme les autres.*
 „ Elle n'eut pas plutôt dit ces paroles , que la petite fut délivrée de toutes
 „ les maladies , sans que depuis elle en ait eu le moindre ressentiment : ce-
 „ pendant le Cardinal s'apparut à la petite , & lui témoigna qu'elle ne seroit
 „ plus travaillée de Convulsions.

N'est-ce pas , comme font les Convulsionnaires , annoncer la fin de ses
 Convulsions ? La Sœur Marguerite du Saint-Sacrement a suivi dans les états
 extraordinaires l'ordre que l'on a remarqué dans les Convulsions. Quand
 elles ont commencé , elles ne consistoient que dans des mouvemens violens
 qui n'inspiroient que de la frayeur ou de la compassion , & où l'on ne voyoit
 rien de beau , que la patience & la joie de ceux qui en étoient attaquez ; ce
 que nous admirons dans les Convulsions , & ce qui certainement est très-
 beau , quand on est assuré qu'il n'est pas contrefait , de quelque part qu'il
 vienne , n'est survenu que long-tems après. Il en a été ainsi de la Sœur Mar-
 guerite ; après ces états terribles par lesquels nous l'avons vu passer , elle
 eut des extases , des ravissements , de grandes communications avec Dieu ,
 les souffrances s'abolirent , les mouvemens devinrent représentatifs des My-
 steres de Jesus-Christ de ce qu'il a souffert pour le salut des hommes.

Liv. 5. ch. 2. „ Elle souffrit , continue l'Auteur de sa Vie , pour les pechez que commet-
 „ tent les ames religieuses ; Jesus-Christ l'en chargea , en lui disant :
 „ *Je veux faire paroître en ta personne ce qu'elles m'ont fait souffrir :* À l'instant elle fut
 „ remplie d'amertumes & d'angoisses , elle fut dix jours pâmée de douleur , les
 „ pieds & les mains attachez l'un sur l'autre dans une honte & une confu-
 „ sion qui ne se peut dire.

Il y a une Convulsionnaire qu'on appelle la PENITENTE , qui a été ainsi
 trois jours & demi , pendant les jours gras , sans boire ni sans manger , à
 pleurer continuellement sur elle & sur les pécheurs ; elle annonça à la fin de
 sa Convulsion , le Mercredi des Cendres , qu'elle feroit le grand jeûne , &
 qu'elle ne mangeroit tout le Carême qu'à six heures du soir , ce qu'elle a
 exécuté.

„ La Sœur Marguerite souffrit ainsi pour les différentes sortes de pécheurs.
 „ Elle sentoit quelquefois les mêmes douleurs que si elle eût été hachée en
 „ pieces; on entendoit fracasser tous les os, la chair devenoit toute enflée,
 „ noire & défaite; elle devenoit d'autres fois roide comme un corps mort,
 „ ensuite qu'on ne pouvoit lui remuer le bout du pied, sans remuer tout
 „ son corps. . . Une fois elle passa tout un jour comme si elle eût été atta- *Liv. 5. ch. 7.*
 „ chée à une colonne; elle parut comme liée avec des cordes, les bras fu-
 „ rent mis en croix sur son estomach, les pieds furent attachez l'un sur
 „ l'autre, tout son corps devint roide, & son visage mourant fut baigné
 „ de larmes, de tems en tems elle jettoit de grands soupirs & crioit miséri-
 „ corde pour les pecheurs. . . Une autre fois elle passa huit jours dans une
 „ agonie continuelle; elle souffroit ainsi très-souvent pour des particuliers,
 „ (comme sont les Convulsionnaires.) Un jour un Prêtre de mauvaie vie,
 „ & connu pour tel, vint celebrer la Messe au Monastere; il fut impossible
 „ de la porter au Chœur pour entendre cette Messe. *c'est*, disoit-elle, *la puis-* *Liv. 5. ch. 4.*
 „ sance de Dieu qui me retient, toutes les forces humaines ne seroient pas capables de m'ébranler;
 „ cette ame devoit vivre d'une vie pure & angelique, elle suit misérablement le péché, qui le
 „ rend si horrible, que si la puissance de mon Dieu ne me soutenoit, je mourrois en le voyant.
 „ Comme elle disoit ces paroles, elle tomba par terre, en un instant on la
 „ vit toute en eau, toute meurtrie & mourante; au moment de la consecra-
 „ tion, on entendit s'éloquer tous ses os, & ses cheveux lui devinrent com-
 „ me autant d'épines piquantes; après la Messe, elle fut remise en son pre-
 „ mier état.

„ Sa Maitresse lui donna une fois deux lettres à tenir pendant qu'elle vou- *Liv. 5. ch. 2.*
 „ loit allumer du feu, cet enfant pensant tendre les mains pour obéir à sa
 „ Maitresse, les eut tout d'un coup percluses, en sorte qu'il lui fut impossi-
 „ ble de prendre les lettres; elle parla sur celles qui les avoient écrites, &
 „ prédit beaucoup de choses qui leur arriverent. " L'Auteur de la Vie de
 „ cette sainte Fille fait une remarque importante, & que l'on doit bien repe-
 „ ter aux Convulsionnaires; il y en a un grand nombre dans cette Vie de fort
 „ utiles, & je souhairois que ceux qui sont chargez de la conduite de ces
 „ filles, voulussent bien la lire, & suivre à leur égard les regles qui y sont
 „ prescrites, & que la Sœur Marguerite observoit exactement. Cette remarque,
 „ c'est que Dieu disposa de telle sorte les croix qu'il obligea Sœur Marguerite
 „ de porter pour les pécheurs, „ qu'il ne la mena par les sentiers élevés au-
 „ dessus de la terre, qu'en la faisant marcher par les chemins communs,
 „ de son Monastere; il ne lui fit pas faire oraison les nuits entieres, pour
 „ manquer aux Offices du Chœur, ni ne la fit pas jeûner excessivement,
 „ pour manger de la chair contre le dessein de son Institut; il fit donc pa-
 „ roître à cet enfant durant tout le cours des tourmens que nous avons rap-
 „ portez, qu'il desiroit qu'elle fatisfit entierement à sa Regle, qu'elle vè-
 „ quit dans l'abstinence exacte, qu'elle couchât sur la dure, &c. . . Sa Mere.
 „ Prieure qui la voyoit dans une si extrême foiblesse, voulut absolument
 „ qu'elle mangeât de la viande. La petite ne répliqua rien; mais la viande *Liv. 5. ch. 8.*
 „ qu'on lui voulut faire prendre, demeura seche comme du bois dans sa bou-
 „ che, & le bouillon qu'on essaya d'y faire couler avec une cuillère, s'y

„ arrêta de telle sorte, qu'elle ne put l'avalier, quelque violence qu'elle se
 „ fit; sept ou huit Religieuses en furent témoins diverses fois. Ce qui con-
 „ firme qu'il y avoit du dessein de Dieu, c'est qu'elle n'eut pas de peine à
 „ manger la portion qui lui fut servie au Refectoire. La Prieure contrainte
 „ en ce sujet, fit plus de difficulté pour le coucher, & voulut absolument
 „ lui faire donner un matelas dans l'Infirmierie; elle ne fut pas plutôt sur le
 „ lit, qu'une secrète puissance la jeta par terre; & s'étant remise deux ou
 „ trois fois, elle fut toujours repoussée par la même vertu invisible.

Ibid.

„ Dès l'âge de douze ou treize ans, qui fut le tems auquel toutes ces
 „ rigueurs commencèrent de faire des penitences extraordinaires pour les
 „ pécheurs, elle se donnoit la discipline avec une tres grande severité; elle
 „ portoit des ceintures, & faisoit d'autres semblables austerités : d'abord
 „ on eut grande peine à les lui permettre; mais Dieu donna des preuves si
 „ convaincantes que c'étoit sa volonté, que l'on fut contraint de s'y rendre.
 „ Comme ces maux durèrent fort long-tems, la Mere Prieure tenta plu-
 „ sieurs fois de l'envoyer dans l'Infirmierie, mais durant le cours de la divine
 „ justice sur elle, le zele de Dieu la chassa toujours de ce lieu de la même
 „ sorte que nous avons déjà dit; néanmoins la Maitresse qui étoit une ame
 „ très-sage & de grande lumière, ne se laissa jamais de la mettre comme
 „ l'or à la coupelle; ne jugeant pas qu'en une matiere si imporrante il se
 „ fallut rendre, ni à deux ou trois pratiques de vertu, ni à plusieurs témoi-
 „ gnages de la volonté Divine, elle tenta donc de nouveau de la mettre
 „ dans l'Infirmierie; mais la bonne Mere l'ayant voulu coucher sur un lit,
 „ car elle étoit foible comme un enfant, une secrète puissance la jeta
 „ promptement à terre, sans qu'il fût possible de s'y opposer. La Sœur Mar-
 „ guerite se releva aussitôt en larmes, & s'efforça de se remettre au lit;
 „ mais la Divine puissance la rejetta encore; & autant de fois qu'elle essaya
 „ de remonter, autant fut-elle renversée avec une pareille vehemence: ce
 „ fut un spectacle digne de compassion de la voir lutter comme un autre
 „ Jacob contre Dieu, & se pendre au tour du lit avec les deux mains, pour
 „ ne pas s'éloigner de la lice de l'obeissance; elle grimpoit à toute force sur
 „ cette couche, dont le même Dieu qui par l'organe de sa Supérieure lui
 „ commandoit de s'y tenir, la poussoit par une vertu secrète, s'opposant à
 „ l'effet dont il inspiroit le désir.

„ C'est ainsi, Monsieur; qu'on auroit dû conduire tous les Convulsionnaires,
 „ & au lieu de les laisser entre les mains de ceux qu'on a appelez avec raison
 „ leurs valets-de-chambre, parce qu'ils en avoient la soumission & la dépen-
 „ dance, il falloit leur donner de bonnes Maitresses de Novices qui fussent les
 „ contenir dans la regle, & qui eussent assez de fermeté pour les y contrain-
 „ dre; il falloit même essayer d'y assujettir leurs Convulsions, & je suis per-
 „ suadé qu'on y auroit réussi. J'en connois que tres peu de personnes ont vues,
 „ & qui sont dans la dépendance de personnes de merite, comme les Convul-
 „ sions les prenoient à toutes sortes d'heures, & dérangoient l'ordre de la
 „ maison, on leur a dit que Dieu étoit l'auteur de l'ordre, qu'il vouloit qu'on
 „ le conservât; qu'elles lui demandassent que leurs Convulsions n'y missent
 „ point d'obstacle: elles l'ont demandé, on l'a demandé avec elles, & verita-
 „ blement

blement leurs Convulsions se sont réglées ; elles leurs prennent le soir & quand elles durent trop long-tems, on les couche en Convulsion sans s'en embarrasser davantage ; le dérangement que causent plusieurs Convulsionnaires dans les maisons où elles sont, ces grandes assemblées, ces nuits qu'on passe autour d'elles, me paroïtroient former un caractère desavantageux, si je ne croyois devoir mettre tous ces défordres sur le compte de ceux qui en sont chargez ; l'on trouve même dans les Convulsions le beau caractère que nous venons de remarquer dans la Sœur Marguerite. Quelques violentes qu'elles soient, elles n'interrompent point les abstinences, les jeûnes prescrits par l'Eglise ; c'est une maxime parmi plusieurs, que je ne crois pas cependant vraie, (ce n'étoit pas celle des Supérieures de la Sœur Margueritte) que pour toutes les maladies qui surviennent aux Convulsionnaires qui ne sont pas quitte de leurs Convulsions, il ne faut faire aucun remède ni se dé ranger de la manière de vie ordinaire. Les Convulsions au contraire en obligent plusieurs à de longues abstinences, des jeûnes prolongez plusieurs jours, dont nulle infirmité ne peut rompre le cours.

Mais revenons à la Sœur Marguerite. „ Après toutes ces grandes souffrances, Dieu répandit sur elle une eau vive & comme une sacrée onction, par laquelle son corps & son ame furent parfaitement rétablis ; les Convulsions changerent & devinrent representatives de tous les Mysteres de „ la Vie de Jesus-Christ ; elle les representa tous depuis sa naissance jusqu'à „ la mort ; elle éprouva une partie des dispositions où Jesus-Christ s'étoit „ trouvé dans ses differens états ; autant que les sentimens intérieurs peuvent „ paroître sur le visage, autant furent-ils gravez sur celui de la Sœur Marguerite, qui ne disant mot, mais demeurant toujours ravie, fit concevoir à celles qui l'approcherent, les grandes choses qui se passoient dans „ son ame.

„ Le 2. de Mars 1632. elle fut ravie en esprit au Jardin des Olives, où le „ Sauveur du monde lui fit voir la tristesse de son ame Divine ; la peine de „ son délaïssement intérieur fut si extrême, & sa tristesse si pressante, qu'elle „ demeura l'espace de deux heures baignée en larmes, avec un visage si pâle „ & si défait, qu'à la voir on jugea qu'elle avoit le cœur fort failli ; elle se „ mit en prières, à l'imitation du Fils de Dieu, & se tint un quart-d'heure „ toute droite les yeux élevez au Ciel, transie de crainte ; après elle se mit à „ genoux, joignit les mains, baissa la tête, & passa l'espace d'une heure en „ cette posture, ensuite son corps s'abbaissa insensiblement avec ses mains „ croisées sur l'estomac, elle entra dans une telle frayeur, que tout le corps „ lui trembla long-tems. Après avoir été une heure en cet état, elle tomba „ sur la face, & alors elle embrassa de tout son cœur la Croix & le reste des „ souffrances du Fils de Dieu qui lui furent manifestées.

„ Le 3. de Mars elle representa la prise de Jesus-Christ. D'abord on la vit „ dans une paix & une douceur si grande, qu'elle parut agréable comme un „ Ange ; peu après elle devint comme morte par un accablement subit, ses „ mains s'attachèrent l'une sur l'autre comme si elles eussent été liées avec „ des cordes, & les marques en furent imprimées si avant, que les bords „ des ongles toutes noires s'éleverent des deux côtez, montrant la place

„ des cordes qui sembloient enfoncées dans la chair ; elle fut liée tout au-
 „ tour du corps, & eut les bras si serrez sur l'estomac, que nulle force hu-
 „ maine ne les eût pû separer. . . . Les meurtrissures en furent si excessives,
 „ qu'il étoit impossible de la regarder sans douleur ; néanmoins son visage,
 „ qu'elle tint un peu baissé, conserva une douceur & une majesté toute cé-
 „ leste ; on jugeoit à la voir qu'elle n'étoit pas en cet état à regret. Avant
 „ de représenter la flagellation, elle fut l'espace d'une heure belle comme
 „ un Ange, & l'on s'aperçut que la puissance Divine descendit peu à peu
 „ sur elle, purifiant son corps ; enfin elle le courba doucement, & lui joignit
 „ les bras derrière le dos, sans qu'il fût possible de les separer, étant aussi
 „ panchée par devant, & ses bras étant de la sorte liés si étroitement, qu'ils
 „ en demeurèrent tous noirs & tous meurtris ; les pieds étoient aussi atta-
 „ chés en deux endroits. Après elle leva doucement la tête qui panchoit sur
 „ l'estomac, & la renversoit sur les épaules d'une façon très-pitoyable, &
 „ la confusion ne paroissant pas moins sur le visage, que la douleur. . . .
 „ Etant liée & couronnée d'épines, elle devint une image du Sauveur du
 „ monde présenté aux Juifs par Pilate ; elle marcha un peu, quoiqu'avec
 „ grande peine & avec de vives douleurs ; la main droite étoit dans un geste
 „ qui représentoit le Fils de Dieu tenant le roseau ; car les doigts & le pouce
 „ étoient si serrez l'un contre l'autre, qu'aucune des Sœurs ne les put ou-
 „ vrir, elle avoit les yeux si enflés & si meurtris, & toute la face si livide,
 „ que l'on étoit tout attendri de la voir. Le jour suivant elle fut ravie de la
 „ même sorte, & le Fils de Dieu lui fit continuer le chemin du Calvaire.
 „ Elle marcha long-temps panchée jusques contre terre, un bras élevé de-
 „ vant l'épaule, toute en eau à force de pleurer & de suer par tout le corps,
 „ elle tomba sous la Croix, & se releva avec une extrême peine, à cause
 „ qu'elle étoit oppressée de son fardeau.

Liv. 6. ch. 6.

„ Le Vendredi-Saint étant venu, elle fut tout le jour ravie en contem-
 „ plation. Sur le midi elle prit un Crucifix, demeurant toujours ravie, &
 „ incontinent elle se prosterna en terre, appuyant sa tête sur le pied du Cru-
 „ cifix, & embrassant la Croix de ses deux bras, elle demeura trois heures
 „ en cet état, sans qu'il fût possible de changer tant soit peu la posture où
 „ elle fut mise par une secrète puissance. A trois heures après midi tout son
 „ corps devint roide comme celui d'un mort, sa tête s'abaisa, & son visage
 „ fut rendu pâle & défait. A la voir on la jugea morte, ne paroissant en elle
 „ aucune marque de vie, ses bras & ses pieds étoient si tendus, que c'étoit
 „ un spectacle tout à fait admirable ; les douleurs des playes du Fils de Dieu
 „ lui furent visiblement communiquées, elle demeura un quart-d'heure com-
 „ me morte, elle demeura en perpetuelle adoration depuis le soir du Ven-
 „ dredi-Saint jusqu'au jour de Pâques.

Ibid. ch. 8.

„ Les Religieuses quoique remplies d'admiration de ce qu'elles voyoient
 „ dans cette sainte Fille, étoient quelquefois si épouvantées, qu'elles appre-
 „ hendoient qu'il n'y eût de l'illusion. Les Meres ne cessèrent de l'avertir,
 „ que si elle ne venoit dans une voie commune, elle ne seroit jamais Pro-
 „ fesse. Cette petite fit des prières continuelles au Fils de Dieu pour être
 „ mise dans l'état que l'on desiroit d'elle, & enfin après avoir fait de grandes

„ dévotions pour ce dessein , elle dit un jour à la Mere Marie sa Maitresse :
 „ *Ma Mere, je vous donne le S. Enfant Jesus pour ma caution ; Jesus est mon être & ma vie,*
 „ *c'est lui qui me fait agir.*

„ Elle n'avoit que treize ans lorsqu'elle tomba dans une Convulsion d'en- Liv. 7. ch. 1.
 „ fance , pour représenter celle de Jesus-Christ : cet état dura trois mois
 „ sans presque aucune interruption. „ Ces Convulsions d'enfance qui sont
 „ différentes des puérilités qu'on remarque dans les Convulsionnaires sont très-
 „ communes ; elle a eu encore ce trait de ressemblance avec les Convulsion-
 „ naires , qu'elle a représenté dans les extases les tourmens des Martyrs.
 „ Ce fut une chose prodigieuse , qu'elle se sentit tous les jours le corps brisé Liv. 7. ch. 3.
 „ en une infinité de manieres différentes , qu'on lui entendit souvent démet-
 „ tre & fracasser tous les os , & que l'on vit en un mot sur sa personne des
 „ marques de toutes sortes de tourmens ; très-souvent elle demouroit dans
 „ ces travaux l'espace de sept à huit heures , mais encore des jours entiers ,
 „ & il n'y eut aucun intervalle de cette conduite de Dieu depuis le jour de
 „ la Pentecôte de l'année 1634. jusqu'au jour de S. Bernard de l'année 1635.
 „ tous les jours elle fut dans des tortures différentes , & souvent elle souffrit
 „ toutes sortes de supplices en un seul jour ; cependant son visage conserva
 „ toujours une douceur & une beauté admirable durant tous les quinze mois,
 „ elle perdit l'usage de ses facultez naturelles , tous les muscles se relâche-
 „ rent. . . Le Médecin & le Chirurgien du Monastere, après l'avoir vûe deux
 „ ou trois fois dans ces tourmens inouis , l'abandonnerent à la puissance Di-
 „ vine , avouant franchement que les choses qui se passoient en elle , étoient
 „ au-dessus de l'ordre & des forces de la nature. Ce qui redoubla les mer-
 „ veilles de l'opération de Dieu en cette ame , c'est que durant tout ce tems
 „ consacré au martyre , le Fils de Dieu l'appliqua à honorer l'état ou le
 „ tems de son enfance ; elle fut condamnée à ne prendre que du lait pour
 „ toute nourriture , & il lui fut impossible d'en prendre d'autres.

Autre caractère commun chez les Convulsionnaires. „ Si une Sœur lui Liv. 7. t. 8.
 „ eût présenté quelque ouvrage ou quelque autre chose qui eût été faite par
 „ son propre mouvement ou sans permission de la Supérieure , elle devenoit
 „ immobile , & tout son corps paroïssoit dans une gêne cruelle. Il se trou-
 „ voit quelquefois des Religieuses qui avoient des applications superflues à
 „ la netteté & à la propreté de leurs habits ; ou de quelque autre chose
 „ dont elles avoient l'usage , cette petite ne les pouvoit approcher ; & si
 „ par rencontre elle se plaçoit auprès d'elle , elle souffroit de grands
 „ maux , de quoi néanmoins elle ne faisoit rien paroître , de peur de faire
 „ de la peine à ses Sœurs. Une Sœur qui par un esprit semblable faisoit des
 „ fleurs pour un Oratoire , ayant apporté son ouvrage à la recreation à des-
 „ sein d'y travailler , tout le corps de cette petite fut à l'instant réduit à un
 „ état pitoyable ; ce qui obligeant la Prieure à demander ce que l'on faisoit ,
 „ la Religieuse s'accusa humblement d'avoir entrepris ces fleurs sans permis-
 „ sion ; & les ayant emportées hors de la chambre , la Sœur Marguerite fut
 „ guerie aussi-tôt.

„ La Sœur Marguerite avoit le discernement des Reliques. On avoit don-
 „ né à la Mere Marie une parcelle d'un os de S. Jean-Baptiste ; mais elle

„ craignoit en elle-même que la Relique ne fût pas bien assurée. Elle s'en
 „ alla avec cette incertitude voir Sœur Marguerite à l'Infirmerie, sans avoir
 „ rien témoigné à personne du doute qu'elle avoit dans le cœur, ni qu'on
 „ lui eût seulement présenté des Reliques. Elle ne fut pas plutôt dans la
 „ chambre, que la Sœur malade se leva de dessus son lit & se mit à genoux
 „ en grande dévotion. La Mere lui demanda pourquoi elle faisoit cette cere-
 „ monie extraordinaire; alors la Sœur toute transportée de joie, lui dit:
 „ C'est, ma Mere, que vous tenez une Relique de S. Jean-Baptiste.

Je ne voudrois pas, Monsieur, vous obliger sur l'autorité de la Sœur Marguerite, à croire que cette Relique soit véritablement de Saint Jean-Baptiste, si l'on n'en a pas d'ailleurs des preuves bien certaines. Je vous laisse raisonner sur les faits, & je ne vous les cite que pour prouver que le parallele de ces Saintes avec les Convulsionnaires, est très-étendu. Sœur Marguerite connoissoit souvent le secret des cœurs, l'état de différentes personnes; elle connoissoit l'avenir, le prédisoit; & si l'on en croit l'Auteur de la Vie, cela est arrivé une infinité de fois; elle entendoit le Latin dans ses extases; c'étoit en Latin que Jesus-Christ lui citoit l'Ecriture. Sainte Therese l'entendoit aussi dans ses ravissements.

Je n'ai transcrit de la Vie de cette bienheureuse Fille, que ce qui a rapport aux Convulsionnaires. J'ai laissé beaucoup de choses aussi merveilleuses; j'ai rapporté les faits tout au long, parce qu'en les rapportant, j'ai compris que je vous faisois une description exacte des Convulsions que vous ne connoissez pas, & que je vous les rendrois respectables, en les autorisant par l'exemple d'une Fille d'une sainteté reconnue. J'ai choisi cette Vie préférablement à toutes celles que j'ai lues, parceque j'y ai trouvé tous les faits dont j'avois besoin réunis. Cette Vie d'ailleurs m'a paru avoir toute l'autorité qu'on a droit d'exiger pour s'assurer de la vérité des faits; le Pere Amelote après l'avoir composé, l'a soumise à l'examen; les trois Supérieurs des Carmelites l'examinèrent les premiers. Ils desirerent qu'elle fut publiée, *à la réserve de diverses graces dont la sublimité leur sembloit surpasser la portée de la plupart des lecteurs.* L'Auteur retrancha tout ce qu'ils jugerent à propos, & j'en suis bien fâché; car je voudrois bien savoir ce qui pourroit être plus extraordinaire que ce que j'y ai vu. Elle fut ensuite remise entre les mains de dix Religieuses de tous les Ordres, *sous du Corps de la Faculté de Paris*, qui l'ont tous approuvée. Enfin, la Reine qui s'intéressoit à la Sœur Marguerite, parce qu'elle avoit prédit la naissance de Louis XIV. engagea M. d'Attichi Evêque d'Autun, d'examiner cette Vie & les miracles dont le bruit remplissoit son Diocèse. M. d'Attichi se transporta à Beaune; il reçut la déposition de tous les témoins oculaires, il leur fit prêter serment, il examina ensuite la Vie, & l'approuva, comme conforme aux informations qu'il avoit faites. Elle est encore approuvée par quatre autres Evêques.

Il faut vous avouer, Monsieur, que malgré toutes ces autoritez auxquelles je ne trouve point qu'on puisse opposer rien de raisonnable pour les rendre suspectes, je trouve les faits que je viens de rapporter si extraordinaires, que j'aurois toutes les peines du monde à les croire, si je n'en voyois la réalité de mes yeux. Les Convulsions sont nécessaires pour rendre ces faits croyables

croiables quand on les lit dans toutes ces Vies, & ces Vies servent à les faire respecter dans les Convulsionnaires. C'est exactement la même chose, & il ne seroit pas raisonnable de vouloir en porter un jugement différent, & de condamner dans les Convulsionnaires ce qu'on est obligé de respecter dans les Saints, & qu'on doit trouver parfaitement beau, quand on l'a trouvé vrai. Si l'Auteur des Examens a crû faire la description des Convulsions, il s'est trompé : il a décrit les assemblées où se trouvoient les Convulsionnaires ; tout ce qui blesse dans sa description, pouvoit & devoit être retranché par les soins & la vigilance de ceux qui avoient autorité sur les Convulsionnaires ; mais tout ce qui se trouve dans celle que je viens de vous faire, n'y a point été mis, & j'ai tout le public pour témoin de tous ces faits, qui appartiennent véritablement aux Convulsions, comme il l'est par rapport à la description que fait l'Auteur des Examens de tout ce qui n'y devoit pas être, & qu'on en pouvoit ôter avec un peu d'attention & de fermeté.

Comme je n'ai rapporté de la Vie de la Sœur Marguerite que les choses qui ont rapport aux Convulsions, & que je l'ai fait à dessein de vous en donner une idée exacte que vous eussiez toujours présente dans vos Ecrits, si vous ne voulez pas combattre un phantôme, regardons cette Fille comme une Convulsionnaire, dont l'état auroit été constaté par l'autorité publique sur l'examen des pieces & la confrontation des témoins, & voyons si par votre Physique vous pourrez expliquer tout ce que j'ai rapporté. Vous avez trop d'esprit, Monsieur, pour le tenter, & assez de Physique pour juger que cela est impossible. Vous ne trouverez pas non plus dans l'histoire rien à nous opposer, vous savez que les Mystiques sont les premiers en qui on a remarqué ces prodiges. Les Convulsionnaires ont un exemple ayant eux, celui des Mystiques ; les Mystiques n'en ont point, si l'on fait attention à la multitude des caractères & à leur réunion ; car peut-être trouveroit-on dans l'antiquité des faits séparés & des exemples de tout ce qu'on remarque de plus singulier, soit dans les Convulsionnaires, soit dans les Mystiques, mais on ne le trouvera pas réuni.

J'avois dessein, Monsieur, de vous faire l'extrait de plusieurs Vies de ces saintes Mystiques ; car j'en ai déjà lu un grand nombre que j'ai toutes crayonnées dans les endroits qui ont rapport aux Convulsions : mais je vous prie de m'en dispenser ; vous en avez lu vous-même plusieurs, & vous savez qu'elles se ressemblent toutes, c'est un caractère qui leur est commun avec les Convulsionnaires. Il y en a où l'on trouve plus de traits réunis ; mais les mêmes traits se trouvent dispersés dans toutes ces Vies, & toujours en grand nombre dans chacune. Je vous demande seulement que vous m'accordiez que ces voies extraordinaires ont été très-communes, très-autorisées, que les plus grands hommes de l'Eglise les ont respectées, que la plupart des Saints des derniers tems qui ont été canonisés, y ont marché. Il y a eu assurément plus de personnes qui ont passé par ces états extraordinaires, qu'il n'y a aujourd'hui de Convulsionnaires.

Considérons, je vous prie, les caractères communs à tous ces Saints & Saintes ; ce sont à peu près les mêmes que l'on remarque dans les Convulsionnaires. Il auroit été bien plus naturel d'accuser les Mystiques de les avoir

dressez, que nous, à qui ces voies sont si nouvelles & si étrangères, & qui en avons si peu de connoissance. Toutes les Saintes dont je parle, ont eu de grandes maladies inconnues aux Medecins, & qui étoient au-dessus de tous les remèdes qui ne faisoient que les augmenter. Ces maladies les prenoient souvent par accès, & ces accès finissoient quelquefois miraculeusement, après quoi ces Saintes avoient des intervalles d'une parfaite santé. Lisez, je vous prie, dans la Vie de sainte Catherine de Genes, celle qu'elle eut pendant neuf ans; c'étoit visiblement ce que nous appelons aujourd'hui des Convulsions. Toutes ont éprouvé toute leur vie de grandes douleurs, du moins celles dont j'ai lu les Vies, & malgré ces douleurs qu'elles nous représentent comme excessives, elles avoient une très-grande joie de souffrir, & n'auroient voulu pour rien au monde que leur état fût changé. Le plaisir qu'elles éprouvoient étoit différent de la joie que la patience procure aux Saints qui marchent par les voies communes; cela causoit de l'embaras à sainte Thérèse, qui ne comprenoit pas comment la peine & le plaisir pouvoient se rencontrer ensemble. J'ai toujours crû qu'il en étoit ainsi des Convulsionnaires, & que des personnes qui hors des Convulsions me paroissent d'une vertu médiocre, n'auroient pas désiré le retour de leurs accès qui paroissent les faire souffrir horriblement, & qui leur faisoient jeter des cris affreux, s'il n'y avoit eu quelque dédommagement que nous n'entendons pas, qui adoucissoit leurs souffrances, & les rendoit même agréables.

Tous ces Saints & Saintes Mystiques ont été remplies de l'idée de victime des Convulsionnaires; ils se sont regardés comme destinés à souffrir pour des pécheurs, & c'est une chose qui leur étoit ordinaire, de souffrir pour les particuliers dont ils demandoient à Dieu la conversion, & même pour les défaits des gens de bien. „ La même chose, dit sainte Thérèse, arrivoit pres- „ que toujours, lorsque Dieu me faisoit la grace de profiter à quelque ame „ par mes avis. „ Elle ajoute une chose bien difficile à approuver. Comme elle prioit pour un Prêtre qui lui devoit sa conversion, & qui se plaignoit à elle des grandes tentations qu'il éprouvoit, & qui étoient la suite de ses crimes, elle demanda à Dieu de vouloir faire cesser les tentations & les peines de cet Ecclesiastique, & de permettre que les Démon les lui fissent endurer, pourvu qu'elle ne l'offensât pas. Elle souffrit ensuite durant un mois de très-grands tourmens. J'ai vu un fait d'un Convulsionnaire qui a grand rapport à celui-là. Elle éprouvoit de grandes tentations pendant ses Convulsions. Après que l'accès étoit passé, étant encore en Convulsion, elle prioit les personnes chez qui elle étoit de veiller sur elle, & de l'empêcher de rien faire d'indécemment. Elle nous dit que cela lui arrivoit en conséquence des prières qu'elle faisoit pour deux personnes.

Toutes ces Saintes ont été livrées au Démon jusqu'à un certain point. Dieu lui permettoit d'affliger leurs corps par de violentes douleurs & des contorsions horribles; ou leur esprit & leur imagination, par des tentations affreuses. La connoissance du secret des cœurs, les prédictions, les miracles, les conversions, les extases sont des caractères communs à tous, & afin que vous compreniez le rapport sensible de tout cela avec ce qui se passe dans les Convulsionnaires, il faut que je vous fasse remarquer la disposition du:

corps, selon sainte Thérèse & sainte Catherine de Sienne, pendant ces extrêmes qui étoient si fréquentes. „ Elles me réduisent en tel état, dit sainte Thérèse, que celles de mes Sœurs qui commencent à s'accoutumer de me voir „ ainsi, disent qu'elles me trouvent sans poulx : les jointures de mes os se „ relâchent : mes mains sont si roides que je ne les saurois joindre, & la „ douleur que je sens dans les artères & dans le reste du corps, est si violente „ qu'elle continue jusqu'au lendemain, & qu'il semble que toutes les parties „ de mon corps n'ayent plus de liaison les unes avec les autres. „ Sainte Catherine de Sienne éprouvoit la même chose. „ Les ravissements la faisoient „ avec tant de violence que ses membres se roidissoient comme des glaçons, „ ses nerfs se retiroient, les mains lui devenoient contrefaites & crochues, „ ses bras torts & inflexibles, les oreilles & tous les autres sens étoient entièrement privés de leurs fonctions, elle n'entendoit ni ne sentoit non „ plus que si en effet son corps eût été sans âme. „ Il y a un grand nombre de Convulsionnaires dont les Convulsions n'ont rien de plus choquant que ce qui est rapporté ici. Il y en a même plusieurs dont c'est la l'état & la disposition du corps lorsqu'ils tombent dans leurs accès. Cependant ces Saintes sont très-éloignées d'attribuer au Démon ces sortes de Convulsions malgré ce qu'il y avoit de choquant ; elles les regardoient au contraire comme un signe de la présence de Dieu qui se communiquoit à elles.

Il faut avoir été témoin de ces merveilles, Monsieur, ou en avoir vu de semblables pour les croire & pour en être touché. Quoique je ne me sois jamais appliqué à l'étude des Mystiques, & qu'il n'y ait que deux ans que j'ai lu la Vie de Sainte Thérèse, il y a cependant long-tems que je suis porté à croire une partie des choses qu'on rapporte de ces Saints & Saintes, & je vous dirai ce qui a fait sur moi cette impression favorable. Il y a environ trente ans que je passai trois ou quatre jours à la campagne avec une personne qui avoit connu la Sœur Rose. Elle nous dit des choses si étonnantes & en si grand nombre de cette fille, qu'elles égaloient ou surpassoient même ce qu'on fait de sainte Thérèse. Au retour de la campagne, plein de ce que j'avois entendu, j'allai voir M. Duguet à qui je dis qu'on m'avoit entretenu de la Sœur Rose, & que j'étois étonné de tout ce que j'avois appris. Je vis bien que je lui faisois plaisir, car il a toujours été fort porté pour elle, comme vous savez. Il me confirma tout ce qu'on m'avoit dit, & ajouta plusieurs autres choses, une entre autres que je vous rapporterai. Un jour, me dit-il, que j'étois occupé d'une pensée peu ordinaire, je desirai que la Sœur Rose en eût connoissance ; je m'adressai à Dieu, je m'adressai, reprit-il, au Dieu d'Israël, je le priaï que si cette fille lui étoit agréable, il lui fit connoître ce qui m'occupoit. A quelque tems de là elle me vint voir & me dit dans la suite de la conversation : Vous devriez faire telle chose ; c'étoit précisément ce que j'avois désiré qu'elle sût. Je lui répondis : Y pensez-vous ? cela seroit-il raisonnable ? Elle me dit : Vous l'avez pensé & vous l'avez voulu. Il me dit qu'on avoit beaucoup murmuré contre lui, parce qu'il voyoit cette fille & qu'il l'écoutoit ; qu'il avoit toujours répondu qu'il étoit redevable à tout le monde ; que quand cette fille seroit dans l'illusion, il continueroit de la voir, si elle n'étoit que trompée, & qu'elle marquât de la docilité. Il m'a-

jouta qu'il avoit toujours été sur ses gardes, & l'avoit toujours examinée toutes les fois qu'il l'avoit vûe; qu'il reconnoissoit qu'il n'étoit qu'un enfant en présence du surnaturel. Il me parla avec beaucoup d'humilité; de charité & de prudence, & sans vouloir diminuer l'opinion que j'avois conçue de la Sœur Rose sur ce qu'on m'en avoit dit, il insista beaucoup sur la sagesse dont on doit être rempli quand on examine des choses qui nous passent.

C'est la conduite que j'ai tâché d'observer à l'égard des Convulsionnaires, je les examinerai toujours & je ne vois pas pourquoi on voudroit me faire un crime de leur être favorable, pendant qu'on me permet de l'être à l'égard des Mystiques en qui si je voulois, je montrerois qu'il se trouve beaucoup de choses difficiles à expliquer. Mais je les respecte trop pour relever plusieurs choses que j'aperçois, & je serois infiniment affligé d'affoiblir l'idée que j'en ai moi-même, & que je crois qu'on en doit avoir. Je ne veux pas cependant vous faire violence, Monsieur, & je vous passe que dans les Mystiques il y a plusieurs choses qui ne viennent que de leur imagination, peut-être même de l'illusion du Démon; qu'il y en a d'autres où l'opération de Dieu peut se trouver mêlée avec la foiblesse de l'homme. Je ne crois pas qu'il y ait de Theologien assez dévoué aux Mystiques, pour oser dire que dans toutes ces Vies il n'y ait rien qui ne soit pur & qui ne vienne de Dieu. Ceux qui les respectoient le plus pendant leur vie, les ont toujours examinés & leur ont toujours fait craindre l'illusion. Je ne crois pas non plus qu'il y en ait d'assez téméraires, si vous exceptez les hommes du caractère de l'Auteur des Examens, pour dire que toutes les visions de ces Saints & Saintes viennent de leur imagination & que rien ne venoit de Dieu. Ce milieu où l'on admet du mélange, est justement ce qu'il me faut pour justifier les Convulsions, & cet argument sera plus fort contre vous que contre moi car je suis sûr que vous admettez dans ces visions un mélange fort étendu.

Pour moi, Monsieur, comme à l'égard de tout ce qui regarde le futur ou que je ne sais pas, j'attens l'événement pour en juger, je m'en tiens aux faits. Tout ce qui n'a que la Sainte pour témoin & qui ne s'est passé que dans son esprit, je l'approuve si je le trouve bon; je l'admire si je trouve qu'il passe sa portée; je le condamne s'il est mauvais, & je le laisse si je n'y entends rien; mais à l'égard des choses extérieures qui ont pour témoins les personnes qui vivoient avec ces Saints & qui étoient auprès d'eux, je les crois si elles sont bien prouvées. Je crois par exemple, que sainte Thérèse étoit quelquefois élevée au dessus de terre pendant les visions, & je le crois parce qu'elle le dit & que ce fait est arrivé en présence de toute la Communauté.

Ne croyez pas cependant, Monsieur, que je veuille égarer les Convulsionnaires aux Saints & aux Saintes avec qui ils ont tant de traits de ressemblance; ils ne leur ressemblent, pour ainsi dire, que par les traits du visage, ils n'imitent que ce qui se passoit dans leur corps & tout au plus dans leur imagination, ils ne prêtent à l'opération de Dieu que la machine & une superficie de leur esprit bien éloignée de la liberté & de la volonté. Il est certain que cela est vrai de la plupart, on ne le peut pas dire cependant de tous; car il y en a qui conservent une connoissance très-parfaite & qui sont en état de rapporter tout ce qui s'est passé dans leur esprit; ceux-là ressembloient plus parfaitement

parfaitement aux Saints auxquels nous les comparons. Je ne sais jusqu'à quel point ces Saints conservoient la liberté dans leurs extases. Il est certain qu'ils la perdoient par rapport à plusieurs choses. Sainte Thérèse le reconnoît ; „ Je connoissois clairement, dit-elle, que c'étoit une chose surnaturelle, „ parce que je ne pouvois résister à ces mouvemens, ni les avoir quand j'au- „ rois voulu. “ Je ne sais pas non plus si la situation que prenoit leur corps pour représenter les Mystères de Jésus-Christ & plusieurs autres choses, leur étoit connue dans le tems qu'elles étoient aliénées de leurs sens. Les Auteurs de leurs Vies n'en disent rien. Ils ne disent pas non plus si elles se souvenoient toujours des Discours qu'elles prononçoient sans liberté. Je ne prétens pas épuiser le parallèle qu'on peut faire entre les Convulsionnaires & les Mystiques. Il y auroit beaucoup de choses à examiner pour savoir jusqu'où il peut être suivi, & s'il y auroit des Convulsionnaires par rapport à qui il seroit entier. Je m'en tiens à ce qui est general & plus connu.

Comme les Convulsionnaires ne se souviennent ordinairement de rien, on doit regarder les Convulsions comme un nouvel état différent de ce premier, mais que ce premier autorise. Si les Convulsionnaires ont moins d'avantage, ou plutôt s'ils n'en ont point lorsqu'on les considère précisément comme ayant des Convulsions : s'ils ne sont qu'un simple prodige : s'ils sont plus pour les autres que pour eux-mêmes, d'un autre côté ils ont infiniment moins de peril ; ils n'auroient même point à craindre l'illusion, s'ils se renfermoient exactement dans les bornes de leur état & qu'ils ne s'en fissent pas des idées chimeriques & arbitraires. Les Convulsions ne les écartent en rien de l'ordre commun, elles sont même une raison de les y réduire plus severement. Comme ils perdent totalement ou en partie l'usage de leur propre raison, ils deviennent nécessairement plus dépendans de celle des autres entre les mains de qui ils tombent & qui deviennent leurs peres, leurs tuteurs, leurs gardiens, & qui doivent par consequent répondre de leur conduite. Et c'est par cette raison, Monsieur, que je ne peux souffrir qu'on se serve pour attaquer les Convulsions, de tout ce qu'on auroit dû empêcher, & qu'on en veuille tirer un argument pour les condamner. Si quelque Convulsionnaire veut s'écarter de cette dépendance où leur état les réduit naturellement, c'est une présomption que la Convulsion bien loin d'autoriser, rend plus criminelle & qu'elle convainc même de folie. Ainsi les Convulsions laissent le monde tel qu'il est, & ne sont, comme je ne cesse de le dire, qu'un simple spectacle que nous pouvons mépriser ou étudier ou respecter, mais qui n'est pas dans le genre Moral pour que nous puissions le condamner. Elles peuvent être un occasion de fautes & d'abus, elles ne le sont point nécessairement, il faut condamner les fautes, corriger les abus & laisser les Convulsions pour ce qu'elles sont, si on ne croit pas avoir assez de lumière pour aller plus loin.

Il n'en est pas de même de ce qui arrivoit aux Saints & Saintes auxquels nous les comparons. Leur état étoit pour eux. Dans le tems qu'ils paroissent aliénés par rapport aux hommes, leur esprit étoit présent devant Dieu, ils savoient ce qui se passoit, ils s'en souvenoient, ils s'en occupoient, ils s'en nourrissoient ; cette grande familiarité qu'ils avoient avec Dieu, les grandes choses qu'ils apprennent de ses desseins sur eux, cette suite de vi-

sions qui n'étoient presque pas interrompues , & qui faisoit qu'ils passoient plus de tems avec Dieu , avec les Anges & avec les Saints qu'avec les hommes , cette efficace & cette puissance que Dieu leur promettoit de donner à leurs prières & à leur intercession qui étoit presque toujours suivie de la conversion de ceux pour qui ils s'interessent ; ce caractère de victimes que Dieu leur faisoit porter en les faisant souffrir & en rendant leurs souffrances salutaires à ceux en faveur desquels il les rendoit victimes ; ajoutez , Monsieur , qu'ils avoient tout ce que je viens de dire comme par état , puisqu'ils passoient ainsi toute leur vie : voilà ce que j'appelle de grandes choses , & où l'illusion est infiniment à craindre : voilà des voies qui mettent à bout toute la sience des personnes les plus éclairées , quand ils rencontrent des âmes que Dieu y conduit ; car si par malheur il n'y avoit rien de réel , rien qui vint de Dieu , que tout vint de l'imagination dans une âme qui auroit ainsi passé toute sa vie dans des chimères , & des chimères qui ne tendroient qu'à favoriser l'orgueil , quel jugement devoit-on porter d'une personne si malheureuse ?

Il y a plus , Monsieur ; c'est que dans des voies si cachées , si sublimes , où il faut toujours s'en rapporter au sentiment des personnes qui y sont élevées , j'apprehendrois fort que le Démon ne s'insinuât pour faire illusion. Sainte Thérèse reconnoît que cela peut être , & elle dit qu'au commencement le Démon s'efforça trois ou quatre fois de lui faire voir Notre Seigneur de la même manière qu'elle le voyoit dans ses visions , par une fausse représentation. Elle donne des règles pour faire le discernement de ces fausses apparitions , d'avec les véritables visions. Ces règles sont utiles , je le veux ; mais qui nous répondra qu'elle les ait toujours suivies , & qu'elle ne se soit jamais trompée ? Je ne crois pas que la vision où elle aperçoit les Jésuites dans le Ciel , portant dans leurs mains des étendards blancs , soit véritable ; car c'est d'eux dont elle parle , quoiqu'elle ne les nomme pas , non plus que ce qui lui fut dit dans une autre vision , qu'un certain Ordre (ce sont les Jésuites) rendroit à l'Eglise dans les derniers tems de grands services , & défendrait la Foi avec beaucoup de force & de courage. Ce que sainte Cathérine de Sienne dit de S. Dominique , est intolérable , & a paru si outré au Jacobin qui a écrit sa Vie , qu'il s'est cru obligé d'y faire un Commentaire , & ce Commentaire se réduit à dire qu'il n'en faut rien croire , & il a raison ; car cette vision prise à la lettre , me paroît renfermer un blasphème. Il est visible que c'est la prévention de ces deux Saintes pour leurs Directeurs qui les a trompées , & que les révélations & les extases étant devenues comme l'état ordinaire de ces saintes Filles , elles y ont porté les foiblesses inséparables de la vie des Justes. C'est une grande leçon pour ceux qui donnent aux Discours des Convulsionnaires plus d'autorité qu'ils ne méritent , & une réponse aux difficultez que l'on pourroit faire sur ces Discours. L'état extrêmement rabbaissé où se trouve les Convulsionnaires par rapport à ces saintes Filles , les met à couvert de tous ces dangers ; mais vous direz peut-être que je les fais si petits , & que le surnaturel que je reconnois en eux est d'un si bas aloi , qu'il n'est pas digne qu'on l'attribue à Dieu. Ils sont petits & grands , Monsieur , ce sont des images qui représentent les plus belles choses du monde.

J'insiste toujours, Monsieur, sur le rapport des Convulsionnaires avec les Mystiques. Ce ne peut être certainement l'effet du hazard, c'est un même esprit qui a conduit ces deux œuvres, il n'y a pas un trait qui manque. Il est vrai qu'il y a beaucoup de choses dans les Mystiques que les Convulsionnaires n'ont point imitées ; & s'ils doivent tout copier, il leur reste un grand terrain à parcourir ; mais les Mystiques ont tout ce qu'on voit dans les Convulsionnaires ; & si l'on fait une histoire des Convulsions, ce que je desirerai fort, je conseille à celui qui l'entreprendra de mettre à côté de chaque trait qu'il rapportera des Convulsionnaires, celui qui y répond dans la vie des Mystiques. Nous trouvons encore le parallèle parfait dans la ressemblance des difficultez qu'on a opposée à ces deux œuvres. On a fait contre les Mystiques les mêmes objections qu'on fait contre les Convulsions ; on leur a reproché leur nouveauté ; on a dit, & cela est vrai, que les plus grands Saints de l'Eglise, les Apôtres, les Martyrs, les Peres n'ont point été conduits par ces voies extraordinaires. On s'est plaint de ce qu'il n'y avoit presque que des filles qui fussent ainsi conduites, & l'on a dit que la foiblesse de leur sexe les rendoit fort suspectes. On a demandé à quoi bon toutes ces extases & ces ravissements, puisqu'ils ne rendoient pas plus parfaits ceux qui en étoient favorisés, & qu'ils se trouvoient même souvent dans des personnes inférieures en vertu à ceux qui étoient conduits par les voies communes. On pourroit faire des recueils de tout ce qui se trouve de bas, de puerile, de faux, & même d'extravagant dans quelques-unes de ces Vies, pour les décrier toutes. Le Pere Amelore dans la Préface de la Vie de la Sœur Marguerite, témoigne le mépris qu'il sent bien que son travail va lui attirer.

„ Ceux qui se croient sages, dit-il, se riront de ma simplicité, & soupçonneront d'être atteint de quelque maladie d'esprit, de m'être attaché à un sujet si bas de foi & peu important, comme la Vie d'une fille. Pourquoy me suis-je même attaché à celle-ci, qui contient, dira-t-on mille choses ou enfantines, ou si extraordinaires, qu'elles auront peine à trouver croyance ; ce ? “ Si ceux qui sont contre les Convulsions avoient été de ces tems là, ils auroient fait de beaux Traitez pour prouver que l'operation de Dieu ne pouvoit se trouver parmi tant de petites filles, & auroient conclu, sans autre examen, que tous ces Saints & Saintes que nous respectons avec raison, étoient dans l'illusion. Les plus grands hommes de l'Eglise étoient partagez sur leur sujet, comme on l'est aujourd'hui sur les Convulsions. Sainte Thérèse témoigne que c'étoit une de ses plus grandes peines, & une des plus grandes humiliations de son état.

„ Des serviteurs de Dieu, dit-elle, avec qui je communiquois en ce même tems, avoient peine à croire qu'il y eût de la sûreté dans le chemin où je marchois ; je me voyois quelquefois réduite en tel état, que tout ce que je pouvois faire étoit de lever les yeux vers le Ciel ; car que peut-il y avoir de plus pénible à une femme foible, imparfaite & timide comme je suis, que de voir sa conduite condamnée par des gens de bien ?

Il y avoit des choses qui autorisoient ces soupçons, & qui faisoient qu'on devoit être en garde, c'est que le Demon avoit reçu pouvoir sur toutes ces Saintes, & qu'elles en convenoient elles-mêmes. C'étoit une grande énigme ;

car on ne voyoit rien de semblable dans ceux qui n'étoient point ainsi privilégiés, & qui se contentoient de la pratique commune des commandemens de Dieu. On ne comprenoit pas que les faveurs de Dieu fussent une occasion à son ennemi de tourmenter ceux à qui il les faisoit, & qu'il lui donnât aussi grand pouvoir sur eux; peut-être étoit-ce le mystère de Job qui se renouvelloit sur la terre, & que ce mystère a commencé dès que le Démon a pu se vanter sous les yeux de Dieu, qu'il étoit devenu, à cause de la multitude des méchans qui ont inondé l'Eglise, le maître de son héritage, & qu'il n'avoit plus sur la terre de serviteurs fideles. Toutes ces Saintes étoient occupées de ce saint homme, elles se consoloient par son exemple, & puisoient dans la patience les motifs de la leur, comme font aujourd'hui les Convulsionnaires dans leurs plus beaux Discours. Il y avoit outre cela un grand nombre de fourbes & d'hipocrites qui contrefaisoient les personnes inspirées, pour se faire valoir, & acquérir de la réputation. Il y en avoit beaucoup qui étoient trompées & séduites par leur imagination. On aimoit mieux tout condamner, que de faire un discernement qui auroit beaucoup coûté. On ne voyoit dans cet état que le peril, sans en voir l'utilité. Ce qui étoit le plus embarrassant, c'est qu'il y avoit de ces fourbes en qui le Diable opéroit d'une maniere surnaturelle, & en qui il faisoit des choses semblables à celles qu'on admiroit le plus dans les Saintes conduites par l'esprit de Dieu. Cette Nicole, par exemple, dont il est parlé dans la Vie de la Sœur Marguerite de l'Incarnation, étoit de ce caractère. Si ce qu'on en rapporte est vrai, je ne comprends pas pourquoi l'Auteur de l'Examen Physique en a fait mention, si ce n'est par une suite du caractère commun à tous ces demi-sçavans, qui ramassent indifféremment tous les faits qu'ils rencontrent, sans examiner si ces faits ne sont pas plutôt contre eux, & s'ils ne favorisent pas leurs adversaires. Celui-ci est de ce caractère, je m'y arrêterai quelque tems.

Si l'Auteur de l'Examen Physique suppose que ce qui est rapporté de la Nicole est vrai, assurément il est un pauvre Physicien, s'il prétend l'expliquer par la Physique. Si ces faits sont faux, & que l'Auteur qui les rapporte se soit trompé, c'est un fait qui appartient à la critique, & non à la Physique, & qui ne nous regarde pas. Si notre Physicien veut prouver qu'il peut y avoir des Convulsions qui nous trompent, il ne faut pas aller si loin, & étaler tant d'éru lition, nous en avons des exemples, & nous en convenons; mais pour moi, je supposerai les faits qu'on rapporte de cette Nicole vrais, parce que je n'ai aucune raison d'en douter, ces faits sont à peu près les mêmes que ceux qui sont rapportez dans la Lettre qu'une Dame Angloise a écrite à M. P. & qui a été imprimée dans la Réponse au Coup d'Oeil. L'une ou l'autre histoire se trouvera vraie, & cela m'est égal; car il nous faut de pareilles histoires. Il y a un Frere Augustin qui, à ce qu'on m'a dit, fait des prestiges; cela peut arriver à d'autres Convulsionnaires. Il faut nous tenir sur nos gardes, le Demon s'introduit dans toutes les œuvres de Dieu pour les gêner; quand Dieu agit d'une maniere spirituelle & invisible, le Demon agit de même. Il ne seroit pas étonnant que lorsque Dieu agit d'une maniere surnaturelle & sensible, il réunisse le pouvoir de le combattre par les mêmes armes,

armes, & cela pour apprendre à conserver l'humilité dans les états si propres à inspirer de l'orgueil. De tels exemples sont de grandes leçons, il faut les constater comme ceux qui sont favorables, & je désirerois bien que les disciples du Frere Augustin voulussent les méditer & en profiter, & que l'on pût les guerir de cette fausse prévention, que le Demon n'a aucun pouvoir sur les Convulsionnaires lorsqu'ils sont en Convulsion; car non seulement il peut les tenter, être cause d'une partie de leurs mouvemens, mais il peut devenir leur maître, s'ils se livrent à lui par l'orgueil.

J'ajouterai une autre réflexion qui est très-importante: Si les faits qui regardent cette Nicole se sont passés exactement comme on les rapporte, ceux qui ont été trompez à son sujet, l'ont été innocemment, ils n'ont eu aucun tort de la respecter, ce n'est pour eux ni une faute, ni un sujet de confusion, tant que cette fille ne leur a fait paroître que les caractères qu'on doit respecter dans les Saints. La Sœur Marie de l'Incarnation connut que cette fille étoit fourbe & trompée par le Démon, pendant qu'elle trompoit tout le monde; mais l'Auteur de la Vie remarque que c'étoit par une lumière surnaturelle qu'elle le connut. Voyez, Monsieur, tous les avantages que nous procure l'Auteur de l'Examen Physique par ce trait d'histoire qu'il nous fournit, nous en tirerons même un nouveau trait de ressemblance des Mystiques avec les Convulsionnaires: car j'ai remarqué que les vrais Mystiques ont souvent connu, en conséquence des lumieres que leur fournisoit leur état, ceux à qui Dieu faisoit les mêmes graces. L'exemple de la Nicole prouve qu'ils discernent aussi ceux qui trompent; voilà le don des Convulsionnaires, ils reconnoissent les vrais Convulsionnaires, & souvent ils démaqu岸ent les faux. Mais concluons. C'est par les effets bons ou mauvais qu'on doit juger de tous ces états surnaturels, Dieu n'a point revelé à son Eglise tout ce qu'il s'est proposé de faire dans toute la suite des siècles. Il lui a confié toutes les veritez qui regardent le salut, & la conduite de ceux qu'il lui a donné pour enfans. Il est vrai qu'il l'a rendue Juge de toutes ses œuvres, mais sans lui donner d'autre lumiere que les veritez qu'il lui a confiées. Tout ce qui sert à établir les regles, vient de lui, ou du moins ne peut être condamné: tout ce qui les renverse, quelque grand qu'il paroisse, fussent des choses qui sembleroient pouvoir être attribuées aux Anges du Ciel, il faut le rejeter sans autre examen; c'est sur ces regles saintes qu'on doit juger les Mystiques & les Convulsionnaires.

A l'égard des Mystiques, comme les dons qu'ils reçoivent leur sont personnels, & qu'ils paroissent singulierement se rapporter à eux, c'est par leur avancement dans les vertus communes à tous les Chrétiens, qu'on en doit juger. Les dons surnaturels peuvent servir d'ornement à ces vertus; mais ils ne peuvent jamais en tenir la place. A l'égard des Convulsionnaires, ils sont, comme je vous l'ai dit, un simple prodige, & je ne crois pas qu'on puisse en avoir une autre idée, soit que ce soit l'imagination, ou le Demon, ou Dieu qui en soient la cause. Etudions ce prodige. S'il est l'effet de l'imagination, il ne nous dira mot: si c'est le Démon qui le produit, il tendra à nous séduire; si c'est Dieu qui en est l'auteur, il nous consolera & nous instruira.

J'ai examiné les Convulsions sur ce plan là, & je vous avoue que jusqu'à présent je n'ai rien vu qui ne leur fût favorable. Il est certain qu'ils ont servi à faire connoître au peuple, aux plus petits, aux plus simples, l'Appel & les Appellans; ils les ont rendus attentifs aux affaires de l'Eglise, auxquelles ils ne prenoient aucun intérêt. Chaque Convulsionnaire est un Prédicateur né de l'Appel, & un adversaire de la Bulle; ils prêchent toutes les veritez condannées; ils font le panegyrique de tous ceux qui les défendent; ils font revivre la mémoire de Messieurs de Port-Royal, dans les travaux de qui nous sommes entrez; ils marquent la liaison qui se trouve entre notre cause & la leur. Il peut leur avoir échappé quelque ignorance; mais je ne sçai si l'on peut leur reprocher d'avoir enseigné aucune erreur, au moins ne paroît-il en eux aucun dessein formé d'en introduire aucune. Nous sommes bien habiles, si nous avons sçu apprendre tant de choses, & à les si bien dire à un si grand nombre de personnes de toutes sortes de caracteres. Si les Convulsions sont une maladie, nous sommes bien adroits pour avoir sçu en profiter, pour annoncer des veritez qui nous intéressent si fort. Si c'est le Démon, nous sommes bien forts, d'avoir pu l'obliger à plaider lui-même notre cause, à en publier la justice, & à faire luire la lumière dans les tenebres. Si c'est Dieu, nous sommes bienheureux de ce qu'il fait parler des enfans en faveur de sa cause & de la nôtre, dans le tems qu'on s'efforce de fermer la bouche de tous ceux qui sont en état de la défendre, & de ce que le voile sous lequel il se cache en venant à nous, est si transparent, que nous ne pouvons ignorer que c'est lui-même qui vient pour nous consoler.

Voilà, Monsieur, de quelle maniere je contemple les Convulsions, & que j'envisage ce grand événement que Dieu nous met sous les yeux, & que je regarde comme étant hors de moi. Je suis bien résolu de les suivre, de m'exposer même pour elles tant qu'elles seront pour nous. Si elles marchent de travers, si elles nous abandonnent les premières, je suis bien résolu de les abandonner; mais je n'ai pas lieu de l'apprehender.

Vous me trouverez peut-être d'un goût bizarre, Monsieur; une chose qui me plaît dans les Convulsions, & qui m'y attache, c'est la guerre qu'on fait aux Convulsionnaires; je ne dis pas celle que vous leur faites, celle-là m'afflige, vous êtes notre ami; mais celle que leur font les ennemis de la Verité & de notre cause. Les Convulsionnaires me sont devenus chers depuis que je vois qu'on les persecute à cause de nous. Je serois fâché que pendant un tems ils prissent notre place, & qu'ils fussent les seuls à qui on en voulut, j'aurois une secreete honte de marcher la tête levée, pendant que je verrois des troupes d'Archers commandez pour les prendre; ce seroit même une énigme pour moi. Je ne comprendrois pas comment cette longue persecution qu'on fait aux Justes depuis si long-tems, auroit été tout d'un coup modérée & presque suspendue, & que l'orage se fût détourné sur l'œuvre du Démon, qui seroit par conséquent le seul poursuivi, ou du moins celui qui le seroit le plus; & ce qui seroit fort plaisant, qu'il le seroit comme Appellant & comme ennemi de la Bulle; car je vous le repete, Monsieur, les Convulsionnaires ne sont poursuivis & persecutez qu'à ce

titre. Je vous avoue, Monsieur, que si un Convulsionnaire étant devant les Juges, & interrogé sur son état, avoit le courage de répondre, qu'il n'en connoît pas le secret, qu'il ne sauroit cependant s'en affliger, parce que c'est dans un lieu saint, & en s'adressant à Dieu de tout son cœur, qu'il a été frappé, & qu'il est ravi de joie qu'il lui procure un honneur qu'une personne comme lui n'auroit jamais osé espérer, de pouvoir confesser la Vérité devant les Tribunaux, & l'innocence de ceux qui la défendent; je ne rougirois pas de souffrir dans la compagnie d'un tel Convulsionnaire, j'admirois son bonheur, & je serois ravi d'y participer.

Je ne contemple pas seulement, Monsieur, les Convulsions, les Convulsionnaires, le bien qu'elles font, le mal dont elles font l'occasion, ce qui leur appartient véritablement, ce qui leur est étranger, ce que les hommes ajoutent du leur, les différens systèmes que chacun se forme sur leur sujet, le bien & le mal, le beau & le laid, qui se trouve en elles indépendamment des abus, ce qu'on peut corriger, retrancher, ce qui subsiste après toutes les précautions, ce qui est en commun à toutes, ce qui est particulier à quelqu'un; mais ce que je considère avec une extrême attention, c'est cette guerre si fâcheuse qui s'est allumée tout d'un coup à leur occasion, entre des freres, des amis, des personnes liées de tout tems & réunies par des intérêts communs, fondez sur la Vérité & sur la Religion; je regarde, Monsieur, les Combattans, j'examine qui sont ceux à qui les Convulsions nuisent véritablement, je regarde de quel côté se trouvera l'exacte vérité, la moderation, l'équité, l'amour pour ses freres. Je sonde d'où peut venir un si grand zele dans une affaire qu'on auroit dû traiter pacifiquement, je le compare au refroidissement ou l'on est à l'égard des miracles, & je vois que les Convulsions sont devenues sans raison un sujet à division entre les amis, au lieu qu'on devoit se réunir pour terrasser les ennemis, en faisant valoir contre eux la force invincible que l'on tire des miracles. Enfin, Monsieur, je vois ce qu'il y a à gagner ou à perdre pour les Combattans, & j'apprends que le sort des uns devient plus fâcheux, que celui des autres devient plus tranquille, & qu'ils obtiennent un espece de repi qui les laisse respirer; que les Ecrits des uns paroissent avec l'agrément de l'autorité publique, & que les Ecrits des autres continuent à paroître avec la même timidité, le même tremblement & le même risque que tous les Ecrits, qui depuis un siecle ont paru pour la défense de la Vérité.

Quand je considère d'un côté, Monsieur, combien le nombre de personnes à qui on en veut dans quelques-uns des Ecrits contre les Convulsions, ou qui leur sont unis, est grand, & que j'envisage de l'autre avec quelle violence ces mêmes Ecrits les déchirent, la plume me tombe des mains; & je n'ai presque plus d'envie de me défendre; cette racine amere poussera plus de rejettons que nous n'en pourrons détruire, les plus justes défenses ne feront que lui donner de la force en augmentant la passion. D'ailleurs nos victoires tourneroient à notre confusion, les querelles domestiques sont toujours infiniment honteuses, & quand c'est sous les yeux du public que la cause est plaidée, plus on a raison & plus on paroît avoir tort de le montrer. Contentons-nous d'avoir Dieu pour témoin de notre innocence; cette

multitude de miracles qu'il fait tous les jours sur les Convulsionnaires, ou par leur moyen, sont une appologie qui doit nous suffire, puisque nous ne pouvons rien ajouter à la force d'un tel témoignage. Il ne nous met hors d'état de répondre, que parce qu'il le veut faire pour nous; il nous jette dans l'abîme afin que nous soyons convaincus que c'est lui seul qui nous en aura tirez. Puisque nous reconnoissons que son dessein est de nous humilier, contentons-y de bon cœur; mettons-nous sur le fumier & dans la poussière, puisque c'est là où nous voyons qu'il nous veut, *Ponet in pulverem os suum si forte fit spes*; reconnoissons que l'humiliation où nous sommes est une suite de nos pechez, espérons qu'elle en fera le remede.

Voilà, Monsieur, la conduite que j'espère que Dieu me fera la grace de tenir au milieu de cette horrible confusion; je vous aimerai tous également, favorable ou opposez aux Convulsions, je ne me plaindrai de rien, je n'exigerai rien, je vous pardonnerai tout ce qui me blessera, & je tâcherai de me souvenir que ceux qui ont raison, sont chargez de tous les devoirs, & que c'en est ordinairement la preuve, quand on est fidele à les remplir.

EXTRAIT de la Vie de Sainte MADELEINE DE PAZZI, écrite en Italien par Vincent Puccini, & traduite en François par Louis Brochand, Bachelier en Théologie de la Faculté de Paris, pour servir d'Addition au Parallele precedent.

ON trouve un si grand nombre de traits dans la Vie de Sainte Madeleine de Pazzi, qui ressemblent à ce que l'on remarque dans les Convulsionnaires, qu'il faudroit la transcrire toute entiere si on vouloit les rapporter tous.

Cette Sainte fille a passé toute sa vie dans les plus cruelles douleurs. Elle a eu plusieurs grandes maladies, dont les Medecins confessoient qu'ils ne connoissoient ni la cause ni le caractère, & qu'aucun remede ne pouvoit soulager. Elle apprit même dans une extase pour sa consolation, que tous les tourmens qu'elle enduroit n'avoient point de cause naturelle; & ce qui montroit qu'elle avoit une force surnaturelle pour les supporter, c'est que pour tous les maux, quelques fâcheux qu'ils fussent, elle ne se dispensa jamais des exercices de sa Communauté.

Le Demon reçut le pouvoir pendant cinq ans de l'affliger dans son corps par tous les supplices imaginables, & dans son esprit par les plus horribles tentations. Et elle fut condamnée & forcée par l'ordre de Dieu pendant tout ce tems de faire des penitences excessives.

Enfin les extases où Dieu paroissoit le plus la favoriser, étoient accompagnées des plus terribles douleurs, & il paroît que c'est le tems où elle a le plus souffert.

Tous ces états extraordinaires commencerent dans le tems de sa Profession. Lorsque son Noviciat fut fini, on l'obligea de consentir que sa Profession fut différée, afin qu'elle la fit avec quelques autres Novices, dont le tems approchoit; elle en fut extrêmement affligée, & répondit aux Religieuses par un esprit prophetique,

Vie de Sainte Madel. de Pazzi, p. 8. « Que toutes leurs mesures étoient inutiles, qu'elle ne seroit pas sa Profession avec les autres, & qu'on seroit contraint avec bien de la douleur de lui permettre de la faire seule. La chose arriva comme elle l'avoit prévue; car elle tomba par après dans une si étrange maladie que quatre des plus celebres Medecins de la Ville consentirent qu'ils n'en connoissoient point la nature. Cette pauvre fille étant desespérée des Medecins, ... on resolut qu'elle seroit sa Profession. Elle pria instamment qu'on la portât devant un Autel de la sainte Vierge, ... La ceremonie étant ache-

vée,

» vée, on la reporta dans l'Infirmierie. On la mit dans son lit & tout le monde se retira
 » pour lui laisser un peu de repos. Une heure après lorsqu'on revint, ou la trouva en
 » extase, son visage étoit d'une beauté surprenante. Les couleurs de son teint étoient
 » & plus vives & plus animées. Ses yeux qu'elle tenoit attachés à un Crucifix, étoient
 » plus brillans qu'à l'ordinaire. Cette extase dura deux heures. Tout son mal se
 » dissipa, & elle se trouva dans un moment dans la meilleure disposition où elle eut
 » été de sa vie.

Elle continua à avoir de semblables extases pendant 40. jours. » Tous les matins
 » après la communion elle perdoit insensiblement l'usage des sens; on voyoit d'a-
 » bord sur son visage une impression de joie, après quoi il en succédoit une de dou-
 » leur; elle entretenoit ordinairement un Crucifix, elle le tournoit de tems en tems
 » du côté de ses Compagnes, elle leur montrait ses playes, & elle leur disoit :
 » *Considérez jusqu'à quel excès Jésus-Christ nous a aimés.* Elle passa dans un de ces 40.
 » jours six heures entières, tenant un Crucifix à la main, meditant la passion du
 » Sauveur du monde, ses yeux étoient fixement attachés sur cet objet; mais ce qui
 » doit passer pour un miracle aussi surprenant que nouveau, c'est qu'elle vit successi-
 » ment tous les tourmens, que cette victime du genre humain avoit approuvez
 » pour la racheter; elle versoit des torrens de larmes. Les supplices & les tourmens
 » que Jésus-Christ souffrit avant sa mort, firent de si vives impressions sur elle, que ses
 » yeux étant devenus comme deux fontaines, elle mouilla son lit de tant de larmes,
 » qu'il fallut, quand elle fut revenue de son extase changer jusqu'à son macelas.
 » Cette douloureuse vision la reduisit dans un si pitoyable état, qu'ayant perdu ses
 » forces & son visage paroissant d'une couleur livide & plombé, les Religieuses
 » croyoient que la faveur quelle venoit de recevoir du Ciel devoit être suivie de la
 » mort. Elle demeura tout le tems que duroit son extase les yeux attachés sur un
 » Crucifix. Quand les Religieuses la pouissoient, pour la tirer de l'ailoupissement où
 » elles croyoient qu'elle étoit, ou elle ne le sentoit pas, ou si elle le sentoit, il lui
 » étoit autant impossible de se remuer que si elle eût été attachée de quelque forte
 » chaîne.

Elle parloit souvent dans ses extases; sa vie n'est presque qu'un long tissu des dis-
 cours quelle prononçoit. Il y avoit deux Religieuses qui étoient chargées de les re-
 cueillir. Quoique les discours soient fort édifiants, ils sont cependant inférieurs à
 ceux de plusieurs Convulsionnaires; on y trouve de grands défauts d'exactitude,
 des ignorances, des choses qui sont véritablement la suite de les préventions. Elle
 fait souvent parler Dieu en son nom, comme font quelque fois les Convulsionnai-
 res. Je consens qu'on porte le même jugement des uns & des autres; mais il n'y au-
 roit aucune raison de faire valoir contre les Convulsionnaires des difficultés, qui
 sont peut-être plus fortes contre les discours & les visions de cette sainte Fille.

Ce qui empêche qu'on ne sente, comme on devoit, combien l'exemple des Mysti-
 ques a de rapport à l'état des Convulsionnaires. C'est le nom de Convulsions qu'on
 a donné à tout ce que l'on voit aujourd'hui d'extraordinaire, parce que cet événe-
 ment a commencé par de simples Convulsions; on a confondu tous la même idée
 ce qui est survenu dans la suite, quoiqu'il n'ait assurément aucun autre rapport aux
 Convulsions, que d'y être uni. Il y a même plusieurs Convulsionnaires en qui on ne
 remarque aucun mouvement convulsif, & qui n'en ont jamais eues, d'autres en
 très grand nombre en qui on en voit si peu dans l'espace quelquefois de plusieurs
 heures, que c'est donner dans une grande méprise de ne les considérer que comme
 Convulsionnaires. On aura bien de la peine à revenir de ce préjugé.

Notre Sainte avoit peur quelquefois comme Sainte Thérèse, que le *Démon n'eût*
part à ses extases. Je consens, Monsieur, que vous ayez cette crainte par rapport aux
 Convulsionnaires; je desiré même que les Convulsionnaires l'aient, & qu'ils s'en
 servent pour marcher avec une grande circonspection. Leur état ne les met point
 en sûreté contre cet ennemi du salut; je crois même qu'ils sont plus exposés à ses
 attaques par leur état, & que leur périls sont plus grands que ceux du commun des
 Chrétiens.

Le 21. Mai 1785. un an après sa Profession la sœur Madeleine se sentit interi-u-
 remment agitée par une impression intérieure, aussi-tôt elle quitta son ouvrage &

X

Pag. 9.

Pag. 12.

« se retira au dortoir des Novices ; à peine y fut-elle arrivée quelle fut renversée
 « par terre avec violence : en la voyant on auroit cru quelle auroit été surprise d'une
 « mort lubite. Elle apprit dans cette extase que Dieu demandoit d'elle que sa nour-
 « riture ne fut que du pain & de l'eau, y ajoutant seulement les Dimanches quelques
 « legumes, & qu'elle devoit faire toutes ces abstinences en qualité de victime, qui
 « devoit satisfaire pour les pechez des hommes. Le Jeudi suivant elle fut jetée
 « par terre comme la premiere fois, cette extase ne dura que demie-heure, pendant
 « laquelle on remarquoit quelle souffroit prodigieusement ; le lendemain elle fut en-
 « core jetée par terre pour la troisième fois, & elle dit tout d'un coup, comme au
 « nom de Dieu : *demain tu ne mangeras que du pain, & tu ne boiras que de l'eau ; que le De-*
mon, cet ennemi des hommes ne se fasse point de peur, il est vrai qu'il l'attaquera, mais il ne
remportera pas sur toi de victoires.

Pag. 14.

« D'abord quelle fut revenue à elle-même, elle conféra avec ses Directeurs de ce
 « qui lui étoit arrivé ; mais comme on avoit peur que dans une conduite si extraordi-
 « naire il n'y entrât de la ruse & de la tromperie du Demon, on lui ordonna de
 « demeurer dans l'obéissance, & de manger les viandes qu'on lui presenteroit au Re-
 « fectoir. Les Directeurs étant persuadés que si c'étoit la volonté de Dieu, il la feroit
 « connoître d'une manière si évidente, qu'on n'en pourroit douter ; & de fait la chose
 « arriva comme ils l'avoient prévue ; car le lendemain à l'heure du repas, lorsqu'on
 « lui servit la portion de la communion, il ne lui fut pas possible d'en avaler, & elle
 « fut obligée de la vomir autant de fois qu'elle en voulut prendre : on fit plusieurs
 « fois la même épreuve, mais ce fut toujours inutilement.

« Le jour suivant elle fut encore ravie en extase pendant deux heures ; il lui fut
 « ordonné de ne donner pas plus de cinq heures au sommeil, & encore il fallut quelle
 « fût couchée sur quelque mechant sac. « Dieu voulloit par une si grande penitence la
 « préparer à soutenir les grandes tentations par lesquelles il vouloit permettre au
 « Demon de l'éprouver.

« Elle bruloit d'une telle ardeur pour Dieu, « que l'impression s'en remarquoit sur
 « son visage ; il étoit ordinairement si enflammé, quelle étoit souvent obligée de le ser-
 « vir du coin de sa robe ou de son voile pour faire un peu de vent afin de le rafraichir.
 « C'est une chose très commune dans ces saintes, que ces chaleurs sensibles que leur
 « causoit l'amour dont elles étoient pénétrées. J'ai vu un Convulsionnaire à qui la
 « même chose arrive, elle est toute brulante dans ses extases ; son visage est enflammé
 « & tout rouge, elle n'a aucun mouvement convulsif ; tout ce quelle éprouve con-
 « siste dans une impression très vive & non libre, qui la porte à prier.

« Le jour de la Pentecôte 1585. elle vit tous les préparatifs de la guerre dans la-
 « quelle elle alloit entrer, cette vue l'effraya, une pâleur mortelle parut sur son visa-
 « ge, & tout son corps en fremit ; on connut par quelques paroles entrecoupées de
 « soupirs, quelle appercevoit une infinité de Demons ; on ne put jamais faire un re-
 « cueil des discours qu'elle tint dans un état si lamentable ; car ils étoient mêlés de
 « tant de larmes, pousées avec tant de violence, & interrompus par une si grande
 « multitude de soupirs, qu'à peine put-on recueillir quelques paroles qu'elle pro-
 « nonça à genoux, & d'un ton à fendre les cœurs de douleur. Jesus-Christ lui fit
 « connoître que c'étoit parce qu'il en vouloit faire une victime pour les pecheurs,
 « qu'il alloit l'abandonner à une si terrible épreuve. Les Demons lui causerent les
 « douleurs les plus cuisantes. Quand après un si rude travail elle vouloit prendre la
 « nuit quelque repos, c'est pour lors qu'ils redoublaient leur fureur, & qu'ils em-
 « ploient cinq heures entières à lui faire souffrir tous les supplices imaginables.

« Dans le même tems Dieu lui imposa une nouvelle penitence pour la fortifier dans
 « cette guerre, qu'elle alloit soutenir contre le Demon : « Un jour qu'elle venoit de
 « servir les Religieuses à table, elle fut arrêtée tout d'un coup par un bras invincible, &
 « ayant entendu comme une voix qui lui parloit, elle se mit dans la posture d'une
 « personne qui écoute attentivement ; étant sortie de cette meditation, elle ôta ses
 « souliers & les bas, & étant montée à la cellule, elle en ôta tous les meubles, ne
 « laissant sur le lit qu'une paillasse pour se coucher, & un ais pour lui servir d'o-
 « reiller ; & étant entrée dans le lieu où l'on garde les habits des Religieuses, on
 « trouva qu'elle avoit pris le plus mechant. Le Pere Confesseur l'ayant sçû, la fit

« appeller, & lui commanda de reprendre ses souliers & son habit. Elle obéit sans
 « différer; il est vrai qu'elle ne put s'empêcher de laisser couler quelques larmes,
 « par l'apprehension que la volonté de son Confesseur, ne se trouvant pas conforme à
 « ce qu'elle avoit cru que Dieu lui avoit inspiré, cette vision ne fût qu'une illusion
 « du Démon; & dans une vision qu'elle eut le lendemain, Dieu lui fit connoître que
 « cette prompte obéissance lui avoit été plus agreable que les plus grandes actions
 « de sa vie.

Comme elle se sentit de nouveau pressée dans ses extases de suivre ce que Dieu lui
 avoit inspiré, « elle alla trouver son Confesseur & lui parla en ces termes: *Puisque* P. 45 & 46
 « *mon Jesus vous a commis pour être l'Ange Gardien de mon ame, & qu'il veut que je vous*
 « *considere comme le maître à qui je dois obéir, je vous demande la permission d'aller nus*
 « *pieds, & de n'être vêtue que d'une simple tunique, cette singularité n'est point un effet de ma*
 « *volonté.* Le Confesseur continua à lui commander de suivre la Règle de la Commu-
 « nauté; notre Sainte obéit, & aussi-tôt elle fut atteinte d'une douleur si piquante
 « à la plante des pieds, qu'il lui fut impossible de se soutenir; c'étoit à la vérité
 « un pitoyable spectacle de voir cette pauvre Fille se traînant contre terre, être
 « obligée de se servir de ses mains pour s'appuyer. Le Pere Confesseur ne se fut pas
 « encore rendu à ces preuves, s'il ne se fût aperçu que la douleur augmentant de
 « momens en momens, il y avoit lieu de craindre quelque accident funeste. Il y
 « y consentit donc & la Prieure pour lui en porter la parole, lui dit en presence
 « de toutes les Religieuses: *Si vous croyez, ma Sœur, que ce soit l'inspiration de votre Epoux*
 « *que vous marchiez nus pieds, je vous ordonne de la part de votre Directeur que vous*
 « *vous déchaussiez tout à l'heure, & que reprenant votre première santé, vous marchiez com-*
 « *me nous autres.* C'est une chose étonnante, & qu'on ne sçauroit assez admirer
 « que cette Fille qui rempoit comme un ver de terre, après avoir ôté ses chausses &
 « ses souliers marchât avec autant de facilité, comme si cette chaussure eût été les en-
 « traves & les seuls obstacles qui l'empêchoient

« Le 13. Juillet 1587. étant en extase, elle se sentit tout d'un coup portée de pren-
 « dre une image de la Vierge, devant laquelle elle avoit fait une priere à genoux,
 « & d'aller à l'Infirmier, où étoit une Converse travaillée d'une très-grande ma-
 « ladie. Notre Sainte étant arrivée dans la chambre, fit d'abord le signe de la Croix, Pag. 43.
 « avec l'image qu'elle avoit apportée, & l'ayant ensuite posée à côté du lit, elle se
 « prosterna à ses pieds, & lui presenta ses prieres tout bas, puis élevant la voix,
 « elle prononça ces propres mots les yeux fixés vers le Ciel: *O Dieu tout puissant &*
 « *tout charitable, que votre volonté soit faite.* Ces mots furent un remède si efficace, que
 « la maladie fut guérie à l'instant, & retourna aux exercices ordinaires de la maison
 « avec autant de forces, que si elle eût toujours été dans une parfaite santé.

« Le 31. Décembre 1592. s'étant trouvée dans l'Infirmier auprès d'une malade, Pag. 2 :
 « elle tomba en extase. Dans cet état elle s'approcha du lit de la malade, en lui di-
 « sant: *Unissons, ma chère Sœur, nos prieres pour demander à Dieu votre guérison.* Elle fit
 « ensuite trois signes de Croix sur la place, puis étant demeurée quelques tems en
 « oraison, elle le retira sans dire mot. La douleur excessive que cette pauvre mou-
 « rante souffroit par un miracle surprenant, cessa tout d'un coup, sa fièvre même
 « diminua notablement, enforte que les Medecins & Chirurgiens étant venus la visi-
 « ter à leur ordinaire, furent si surpris d'un si subit changement, qu'ils confessèrent
 « d'un commun accord, que le rétablissement de sa santé ne provenoit que d'une
 « cause beaucoup au-dessus de la nature.

« La même année la R. M. Sœur Orlandini étoit dangereusement malade d'une Ibid.
 « espèce de lépre, comme la tenoient les Medecins: ce mal sale & vilain, occupoit
 « particulièrement la tête. Un matin après que la Sœur Madeleine eut communiqué,
 « étant ravie en extase, elle courut au lit de la malade: d'abord qu'elle y fut, elle
 « lava les linges qui couvroient sa tête, & la lava toute entiere, & particuliere-
 « ment les oreilles, s'arrêtant aux lieux les plus infects, & semblant en vouloir tirer
 « avec sa langue tout le venin. Cette grande action de la plus ardente charité, pût si
 « fort à Jesus-Christ, qu'il rendit en peu de jours la santé à cette pauvre affligée,
 « qui toute pleine de reconnaissance pour la bienfaisance, en a donné la déposition
 « en Justice, & a confirmé par serment qu'elle devoit ce grand miracle à l'interces-

» sion de l'incomparable M. Madeleine. « Il est impossible qu'on ne soit frappé de la ressemblance de ces trois miracles avec ceux que font les Convulsionnaires. Cette sainte Fille étant en extase & sans liberté lorsqu'elle les opéroit, & l'on ne peut douter que le dessein de Dieu ne fût assurément de faire respecter l'état si extraordinaire par lequel il la conduisoit. La Sœur Madeleine éprouvoit dans ce tems-là des tentations si horribles de désespoir & d'impureté, les Démon les tourmentoient d'une si étrange manière & dans le corps & dans l'esprit, qu'il sembloit que Dieu qui l'avoit mise dans une si affreuse situation, devoit la railler elle-même & ses Sœurs par ces prodiges. Cette raison est encore plus forte à l'égard des Convulsionnaires; ils sont exposés à la contradiction de tous les hommes; on prend contre eux des résolutions extrêmes; les plus gens de bien sont dans la perplexité & l'incertitude à tout sujet; quelques-uns par ignorance croient qu'il est de l'intérêt de la Vérité de se déclarer contre eux; la mauvaise conduite de quelques-uns les déshonorent tous. Doit-on être étonné que Dieu qui les expose aussi sans les consulter, se déclare en leur faveur jusqu'à opérer des miracles par leur moyen?

Pag. 44. » Les tourmens extérieurs que les Démon s'en firent endurer à cette sainte Fille, commencèrent le 19. Juillet 1589. mais avec tant de cruauté & avec tant d'excès, qu'il ne s'en est jamais guères vu de semblables. Un soir qu'elle le dispoit à donner quelques heures au sommeil, elle fut travaillée d'une oppression d'estomach si violente, qu'on croyoit à tout moment qu'elle alloit étouffer: la bouche le retreignoit si excessivement, que son visage en devint tout difforme; & les douleurs qu'elle ressentit dans cet instant furent si aiguës & si pressantes, qu'elle ne put s'empêcher de se plaindre, & de dire d'une voix si languissante, qu'à peine la pouvoit-on entendre: *A mon secours, on m'écoute, défends-moi, ou je vais mourir.* Toutes les Religieuses s'employèrent à la consoler & à chercher des remèdes pour lui donner quelque soulagement; mais en même tems elles s'appergurent que leurs efforts étoient sans effet, & que ses tourmens augmentoient si prodigieusement, que l'on voyoit de grosses gouttes de sueur sortir de toutes les parties de son corps. Ce rude travail dura trois heures entières. Son esprit étoit travaillé en même tems par des visions horribles, & ces sortes d'accès lui reprenoient très-souvent. Il est constant que ces visions affreuses l'abattoient tellement, que si la certitude où elle étoit que ces rudes épreuves n'étoient que l'effet des ordres du Ciel, ne lui eût donné du courage, elle auroit succombé à tant de maux; mais aussi il faut avouer que les cœurs qui succédoient, lui faisoient regarder ses peines passées avec quelque sorte de plaisir, & lui en faisoient souhaiter de nouvelles, pour goûter encore un fruit aussi délicieux & aussi charmant.

Pag. 50. » Le Démon la précipitoit quelquefois du haut de l'escalier, souvent il la faisoit tomber dans le Chœur; mais par un miracle qui ne pouvoit être que l'effet de la Providence, elle tomboit toujours sans se blesser. « Il arrive la même chose aux Convulsionnaires; il ne leur arrive jamais aucun mal ni des chûtes qu'ils font, ni des secours imprudens qu'on leur donne. » Elle tomboit quelquefois par terre, & demouroit des six heures entières dans une espece de léthargie, & n'en sortoit que pour sentir les mêmes douleurs qu'on lui auroit fait souffrir, si on l'avoit hachée par morceaux.

Les tentations qu'elle éprouvoit dans son esprit étoient encore un plus cruel tourment. « Elle tomboit quelquefois dans des secheresses spirituelles si grandes, que les exercices de la Religion ne lui donnoient que du dégoût. Elle n'alloit qu'avec peine au Chœur & aux autres lieux où la Règle l'appelloit. Toutes ses actions étoient accompagnées d'une certaine tiédeur qui faisoit compassion à tout le monde. Elle étoit tentée contre la Foi. Elle fut attaquée le 7. Septembre 1587. d'une tentation pressante de la chair: elle alla aussitôt dans le bûcher, où ayant défilé des fagots d'épines, elle en fit un lit, & ayant ôté ses habits, elle s'y roula jusqu'à ce que le sang qui sortoit d'une infinité de plaies, eût éteint le feu que le Démon avoit allumé. Lorsque ce brasier secret sembloit augmenter sa vivacité, elle avoit recours à

Pag. 58. » une discipline de fer & une ceinture toute pleine de petits cloux pointus, dont la seule vue étoit capable de faire fremir. Elle étoit tentée quelquefois de désespoir, & elle n'étoit portée à rien moins qu'à le donner la mort: elle en éprouva le plus violent

« violent accès la nuit de S. André en chantant Matines ; car étant agitée de cette terrible pensée, elle quitta brusquement le Chœur, entra dans la cuisine, & y prit un couteau. Celles qui se trouverent à cette action, frémissent de peur qu'elle ne se l'enfonçât dans le sein ; mais elles furent encore plus surprises quand elles virent qu'étant rentrée dans le lieu où l'on chantoit, elle monta sur l'Autel de la Vierge, & lui ayant mis le couteau entre les mains, elle lui dit, que c'étoit d'elle qu'elle attendoit la victoire de cette épouvantable tentation qui la pressoit ; elle Ibid. reprit ensuite la couteau avec l'air d'une victorieuse, & l'ayant jeté contre terre, elle le foula long-tems aux pieds. L'Auteur de la Vie ne marque pas si elle étoit pour lors aliénée, il y a bien de l'apparence qu'elle n'auroit pas fait des choses si extraordinaires en présence de toute la Communauté qui étoit au Chœur, si elle n'eût été dans une espèce d'extase. » Quand elle étoit plus violemment tourmentée, elle alloit trouver la Supérieure & la prioit de la lier comme une furieuse, & de l'attacher à son lit comme une désespérée de qui il y avoit tout à craindre. Il y eût eu lieu d'avoir peur qu'elle n'eût à la fin succombé à d'autres rudes attaques, si Dieu par les extases dont il l'honoroit, ne l'eût pas fortifiée pour soutenir de nouvelles attaques.

« Comme le Démon s'étoit aperçu que le combat qui lui avoit donné de plus grandes espérances, étoit cette pressante sollicitation qui l'avoit poussée jusqu'à prendre un couteau pour se l'enfoncer dans le sein, il la renouvella plusieurs fois avec beaucoup plus de violence & d'empressement. Il la pressoit de se donner la mort à elle-même, tantôt en se plongeant un couteau dans la gorge, tantôt en se mettant une corde au col pour s'étrangler. Souvent lorsque la Mere Prieure lui commandoit quelque chose, elle étoit forcée par le Démon de dire qu'elle n'en feroit rien, quoique véritablement elle fût dans la volonté de l'exécuter, puis qu'à peine en avoit-elle fait refus, qu'elle se jetoit à genoux & protestoît qu'elle mourroit plutôt que d'apporter la moindre résistance aux ordres de ses Supérieures.

« Pendant les cinq années que le Ciel l'abandonna à la cruauté des Demons, elle ne prit pour toute nourriture qu'un peu de pain & un peu d'eau ; durant trois de ces années elle fut sans chausses & sans souliers, & toute délicate qu'elle étoit ; elle souffroit dans chacun état les rigueurs de trois rudes Hivers ; ses mains & ses pieds étoient déchirés par la violence du froid. Il est vrai que l'excès de ces tourmens engageoit souvent les Religieuses à lui envelopper les jambes. Elle ne portoit qu'une méchante tunique qui n'étoit que de pièces & de lambeaux ; elle en étoit si incommodée, que le continuel tremblement où elle étoit dans l'Hiver lui étoit la liberté de parler ; mais ce qui cautoit de l'admiration à tout le monde, c'est que bien loin d'en devenir plus faible par les excessives austérités, il sembloit que la Grace voulant l'emporter sur la pénitence, lui donna plus de force & plus de courage. Comme une partie de ses pénitences lui étoient ordonnées, & quelle y étoit forcée comme les Convulsionnaires, il arrivoit qu'elle n'en étoit point incommodée, comme on le remarque dans tous ceux qui sont aujourd'hui forcés comme cette Sainte Fille par leur Convulsion de faire des pénitences extraordinaires.

Si cette sainte Fille étoit aujourd'hui parmi nous, il y a bien de l'apparence que ceux qui succombent sous le mélange qu'on remarque dans les Convulsions, en auroient porté le même jugement qu'ils portent des Convulsionnaires ; car il faut convenir que l'état où les Demons la réduisirent pendant les cinq années qu'ils reçurent un si grand pouvoir sur elle, étoit accompagné d'une terrible humiliation, que la sagesse humaine auroit eu peine à comprendre qu'une même personne pût en même tems être si élevée par les dons les plus sublimes, qui l'égalèrent presque aux Anges, & être si rabaisée par les plus horribles tentations. Ce mélange est cependant un des premiers principes de la Religion ; on ne peut le contester que par un défaut d'attention. C'est ainsi que S. Paul a été traité ; Dieu permit qu'il ressentit dans la chair un aiguillon qu'il appelle l'Ange de Satan, de peur que la grandeur de ses révélations ne le fit tomber par l'orgueil. Les grandes choses que la Sœur Madeleine dit d'elle-même, seroient pour moi une grande objection sans ce contre-poids. La conduite que Dieu tenoit à l'égard de tous ces Saints, est la même que celle qu'il tient

sur tous les justes , & leur humiliation est plus sensible , parce que leur grandeur l'est d'avantage. Il y a des Convulsionnaires , à la vérité en petit nombre , que les Convulsions portent au desespoir & même à l'impureté , & qui après ces terribles épreuves , ont les mêmes retours de pénitence & de religion que l'on remarquoit dans la Sœur Madeleine. Il seroit à désirer qu'ils suivissent tous l'exemple de cette sainte Fille , qui ne se rassuroit point sur ce qu'elle étoit dans un état extraordinaire , & qui tâchoit de flechir la miséricorde de Dieu par des pénitences volontaires , & par tous les moyens que les justes doivent employer pour demeurer fideles. Il y a en effet des Convulsionnaires qui suivent ces règles : ce sont eux que j'ai toujours en vue , lorsque je défend les Convulsions ; & si ceux qui attaquent les Convulsions les avoient considérées dans ceux qui n'en abusent pas , ils auroient retranché les trois quarts de leurs objections , & ils se seroient convaincus que tous les Saints dont je parle , sont exposés aux mêmes difficultez que les Convulsionnaires , qui ne se dérangent point d'une conduite sage par leurs Convulsions. Ce n'est pas que je croie que les Convulsions de ceux qui vivent avec moins de précaution , ne viennent pas de Dieu , je sai que ces sortes de dons peuvent être communs aux justes & aux méchans ; & lorsqu'ils plaît à Dieu de les rendre aussi communs que les Convulsions le sont aujourd'hui , il seroit même contraire à sa conduite d'empêcher qu'aucun n'en abusât.

Pendant ce tems où la Sœur Madeleine étoit exposée à toute la fureur des Démon , elle continua d'être favorisée de ces magnifiques extases où elle représentoit les Mysteres de Jesus-Christ , & participoit à ses douleurs. » Elle nomma un jour tous les » instrumens qui avoient servi au supplice de la Croix les uns après les autres. Elle » étendit les bras , & les oroisit sur son estomach , pour marquer qu'elle les rece- » voit très-volontiers. Dans cette posture elle tomba contre terre ; on jugea par le » tremblement de tout son corps , qu'elle souffroit des douleurs inconcevables.

Le tems de les tentations étant achevé , elle reprit l'usage ordinaire du Monastere. » Elle eut des souliez comme les autres , elle quitta les viandes de Carême pour pren- » dre celles qu'on presentoit à la Communauté , & les Juëdis elle but un peu de vin ; » mais les autres jours elle continua encore pendant vingt mois à jeûner au pain & » à l'eau. Les Supérieurs lui commanderoient , en vertu d'obéissance , de faire d'inflan- » tes prieres pour obtenir la permission de mener une vie conforme au Reglement de » la Maison. Elle l'obtint en effet , & elle mérita d'apprendre de son divin Epoux , que » tout ce qu'elle executeroit par l'ordre de ses Supérieurs , seroit agréable à la Di- » vinité.

On a vu plus d'une fois que lorsque dans ses extases la Mere Prieure » lui ordon- » noit de venir à quelque exercice , elle reprenoit aussi-tôt ses sens , & executoit » promptement l'ordre qu'elle venoit de recevoir. « Je sai un grand nombre de faits de » Convulsionnaires tout semblables ; ils obtiennent assez souvent que leurs Convulsions » s'arrangent selon ceux qui les conduisent le desirer pour leur bien & celui des » endroits où ils demeurent. J'en sai une à qui Dieu a accordé de n'avoir point de » Convulsions les Fêtes & les Dimanches. J'en ai vu un autre qui ne les avoit que le » soir , & qui avoit toute la journée libre pour gagner sa vie , & qui les avoit les Fê- » tes & les Dimanches presque tout le long du jour. J'en connois trois autres dont » les Convulsions se sont placées à une heure qui ne dérange rien dans l'ordre de » la maison où elles sont. Il y en a d'autres qui n'en ont jamais devant les person- » nes à qui il seroit dangereux de faire connoître qu'ils en ont. Les exemples de cette » espee sont très-frequens. J'ai été ravi de trouver que la Sœur Madeleine éprouvoit » la même chose ; car lorsqu'on raconte ces prodiges , qui sont très-certains , à ceux » qui sont opposés aux Convulsions , ils ne les croient pas , & s'imaginent que ce sont » des preuves que les Convulsions sont contrefaites dans ceux qui en paroissent ainsi » les maîtres.

Souvent la Sœur Madeleine dans ses extases ne laissoit pas de continuer son travail , & » de l'achever avec autant de perfection que si elle avoit employé toute l'application » imaginable. Les Religieuses voulurent éprouver si dans ces sortes d'occasions elle » se servoit de la lumiere pour la conduite de ses ouvrages , elles fermerent les fe- » nêtres , lui banderent les yeux , & elles reconnoissent qu'il y avoit une main invi-

» sible qui conduisoit son éguille ou son pinceau, car elle s'appliquoit quelquefois à
 » peindre. On conserve à Florence plusieurs tableaux qu'elle a peints dans ces espe-
 » ces de ravissements. « Je connois plusieurs Convulsionnaires qui sont ainsi dans leurs
 extases. Il y en a qui écrivent sans voir.

Entre toutes les extases dont notre Sainte fut favorisée pendant sa vie, une des
 plus remarquables fut celle qui dura quatre jours & quatre nuits de suite, à l'excepti-
 on du Dimanche, qu'elle employoit à réciter son Office, & à prendre un peu de
 nourriture. Ce ravissement commença par une plainte qu'elle fit à Jesus-Christ de ce
 qu'il lui ordonnoit de parler haut. *Apprenez-moi*, disoit-elle, *pourquoi après m'avoir dé-*
couvert tant de belles choses en particulier, vous me commandez de les publier dans le tems
même de mon extase. J'en conçois les motifs; vous voyez toute la répugnance que j'ai à décou-
vrir des saveurs qui m'acquièrent trop d'estime parmi les hommes, & vous vous appercevez que
la crainte de cette gloire m'imposeroit un silence qui vous pourroit être injurieux. Vous sçavez
de plus que j'ai trop peu d'esprit pour pouvoir faire de moi-même le récit de toutes les hautes intelli-
gences dans lesquelles vous me faites entrer, & enfin vous connoîtrez qu'on ajoutera soi plus fa-
cilement aux discours dont ma bouche n'est que l'instrument qui les prononce, & dont vous êtes
l'esprit qui les dicte, & qui les anime; vous pouvez cependant vous servir d'une autre voie
pour exécuter vos desseins; mais si c'est votre volonté qu'ils paroissent de cette manière, je me
soumets, en vous disant que vous êtes un Dieu bien admirable, de vouloir bien vous servir du
ministère de la moindre de vos créatures, ayant une infinité d'autres moyens de se faire
entendre. Elle exagéra très-fortement dans cette extase les besoins que les Religions
 avoient d'être réformées. Elle dicta même plusieurs Lettres à un grand nombre de
 Prélats des plus considérables dans l'Eglise, dans lesquelles elle représenta avec au-
 tant d'éloquence que de force, la nécessité d'un si saint ouvrage.

La Sœur Madeleine eut le Jeudi-Saint 1585. une extase qui dura vingt-six heu-
 » res, pendant laquelle Jesus-Christ lui communiqua d'une manière si particulière
 » les tourmens qu'il avoit enduré, qu'à voir les gestes qu'elle faisoit, & à entendre
 » les discours qu'elle tenoit, il étoit aisé de juger que tous les maux que Notre-
 » Seigneur avoit ressentis lui étoient communiqués. Pendant cette extase elle alla
 » dans plusieurs chambres du Monastère meditant dans chacune un Mystère de la
 » Passion. Il sembloit qu'elle étoit présente à tout ce qui se passoit, & qu'elle étoit
 elle-même traitée comme Jesus-Christ l'a été. » Elle parut attachée à une colonne
 » comme Jesus-Christ y a été, elle se mit dans la même posture où il étoit, & s'é-
 » tant appuyée contre une colonne qui étoit dans la chambre, elle fit juger par ses
 » gestes & ses actions qu'il y avoit des Bourreaux invisibles qui lui déchargeoient
 » autant de coups qu'ils en avoient donné à Jesus-Christ; elle se tournoit tantôt
 » d'un côté, tantôt de l'autre, & elle versoit des larmes en abondance.

Elle se disposa à porter la Croix : » Ayant donc ajusté son voile & s'étant mise
 » dans la posture où elle devoit être pour une si pénible action, elle sortit de la
 » chambre & monta l'escalier pas à pas avec toutes les peines que lui pouvoit cau-
 » ser un fardeau si lourd; quand elle fut arrivée au milieu, elle tomba; mais ayant
 » pris un peu de vigueur & s'étant relevée par le secours de quelques Religieuses
 » qui la suivoient, elle continua son chemin, jettant de profonds soupirs, repe-
 » rant continuellement ces paroles; *il a été conduit à la mort comme un brebis, & il n'a*
pas ouvert la bouche pour se plaindre. Dans ce triste équipage, suant sous le poids,
 » & n'y ayant plus que le désir de souffrir qui la soutenoit, elle passa par une galerie,
 » elle entra dans le jardin dont elle fit le tour, disant incessamment, *Filles de Jeru-*
salem, ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous-même. Du jardin elle passa dans le Cha-
 » pître, & entra dans plusieurs chambres, les unes après les autres, jusqu'à ce qu'é-
 » tant arrivée à l'Oratoire, elle se mit à genoux & s'étant abîmée dans une pro-
 » fonde meditation, elle parut pendant une demi-heure comme une statue, sans au-
 » cun mouvement.

» Etant sortie de cette espèce d'assoupissement, elle s'écria: *Pere Eternel, je vous*
 » *offre pour tous les hommes ce grand ouvrage de la Rédemption.* Elle se coucha ensuite sur
 » la terre. Elle donna lieu de croire qu'elle étoit étendue par des mains invisibles sur
 » cette Croix qu'elle venoit d'apporter avec tant de fatigues; toutes les circonstan-
 » ces confirmèrent cette pensée; car ayant approché ses deux pieds l'un de l'autre,

» elle poussa tant de soupirs, elle jeta tant de larmes, & elle fit des cris si éclatans, qu'il fut aisé de juger qu'on les avoit percez pour les attacher à la Croix. A peine » cette douleur fut-elle passée, qu'ayant donné son bras gauche, & ensuite le droit, » elle renouvella toutes les plaintes, & elle fit encore des cris plus grands que les » premiers.

» Elle demeura contre terre dans cette posture d'une crucifiée presque une demie- » heure, puis d'une manière qu'on ne sauroit assez admirer, elle se leva toute droite » sans ployer ni bras ni jambes, & sans les remuer; elle s'appuya contre le mur; elle » resta pendant un tems considerable dans cette posture, disant tout haut par inter- » valles les sept paroles que Jesus-Christ prononça sur l'arbre de la Croix avec un » ordre merveilleux & avec une dévotion & un amour qui ne se peuvent assez repre- » senter. Les Religieuses crurent plusieurs fois qu'elle étoit morte: les unes lui ta- » toient le pouls, les autres lui mettoient la main sur le cœur pour voir s'il battoit » encore, il n'y avoit que les paroles qu'elle prononçoit de tems en tems qui leur » firent juger qu'elle n'étoit pas encore passée. Dans cet état d'une personne mourante, » elle dit: *Tout est consommé*; & quelque tems après elle ajouta: *Et ayant baissé la tête,* » *il redit l'esprit.* Dans cet instant paroissant comme morte, elle se laissa tomber com- » me une pierre, en sorte que si les Religieuses qui étoient présentes ne l'eussent pas » soutenue, elle se seroit blessée notablement; son extase finit aussi-tôt, & son visage » perdant tout ce qu'il avoit de funeste, parut d'une beauté si admirable, que ce chan- » gement ne put être l'effet que d'un fort grand miracle.

Elle eut souvent de ces sortes d'extases où elle représentoit les Mysteres de la Pas- sion. Elle en eut une particuliere où Jesus-Christ lui imprima ces sacrées plaies aux pieds, aux mains & au côté, d'une manière invisible, comme dans les Convulsion- naires. Elle fut une fois quarante heures dans une extase où elle fut occupée du tems que Notre Seigneur étoit dans le tombeau. Elle en eut une le jour de l'Ascension, elle y tomba en lisant l'Evangile du jour; cette vision dura toute la nuit. Elle demeura long-tems en silence, elle parla ensuite sur le Mystere; ce qu'il y a d'assez particulier, c'est que son extase ne cessa qu'autant de tems qu'il en fallut pour approcher de la sainte Table. Après avoir beaucoup parlé, elle se leva avec une agi- lité inconcevable; & ayant ouvert les bras & levé les yeux au Ciel, elle sembloit vouloir voler pour suivre Jesus-Christ montant au Ciel. Dans ce moment son vi- sage devint si brillant, qu'on l'eut pris pour un de ces corps lumineux qui nous éclairent pendant la nuit.

Elle avoit quelquefois des extases qui duroient quatre jours de suite, comme on a vu dans les Convulsionnaires. Ses extases étoient variées de la même manière & pour le tems de leur durée, & pour les differens objets qu'elle représentoit. Elle reçut une fois dans une vision la couronne d'épines de la main de Jesus-Christ; elle ne sentit pour lors aucune douleur, mais elle en sentit après; & tout le tems qu'elle » vécut, elle fut affligée d'un grand mal de tête, qu'elle avoit de la peine d'enten- » dre parler à côté d'elle. On remarquoit que cette incommodité augmentoit si » sensiblement les Vendredis, qu'elle avouoit n'avoir jamais senti de douleur si » piquante & si insupportable. Elle éprouvoit aussi tous les Vendredis à trois heu- res un sentiment qui lui rappelloit le souvenir de la mort de Jesus-Christ, & il y a des Convulsionnaires qui ont ainsi des Convulsions particulieres tous les Vendredis; il y en a même qui n'ont des Convulsions que ce seul jour de la semaine.

La Sœur Madeleine avoit tous les autres caractères qu'on remarque dans les Con- vulsionnaires; elle souffroit comme eux pour les perionnes auxquelles elle s'inter- ressoit, & pour qui elle prioit; elle avoit dans ses extases un instinct qui la portoit à penser les malades, à laver leurs playes, quelques insectes qu'elles fussent. Elle connoissoit souvent le fond des consciences; elle prédisoit plusieurs choses particu- lieres; elle paroissoit avoir été présente à des actions qui s'étoient passées dans le secret, elle le rapportoit ensuite aux personnes à qui elle vouloit donner des avis; elle se sentoit portée à en donner. Elle eut une fois dans une de ses extases l'inspi- ration d'entretenir Monseigneur le Cardinal de Medicis, Archevêque de Florence, de plusieurs choses de grande consequence; elle avertit qu'elle se proposoit de le faire, lorsqu'il viendrait pour l'élection d'une Prieure. Les Directeurs craignant que

que son Eminence ne fût dégoûtée de ses manieres toutes extraordinaires, résolut de l'en empêcher adroitement, en lui ôtant l'occasion de s'en approcher : mais Dieu en disposa autrement ; car le jour qu'il devoit venir elle tomba en extase dans le lieu où il devoit faire la ceremonie, & elle demeura tellement attachée au lieu qu'elle occupoit, qu'il fut impossible de la transporter, enforte que son Eminence la trouva dans la même posture. Aussi-tôt qu'elle l'aperçut, elle rompit le silence, & elle lui découvrit tout ce qu'elle avoit eu ordre de lui dire de la part de Dieu. Ce grand homme reçut ses avis avec admiration ; elle lui prédit qu'il seroit élevé sur la Chaire de S. Pierre : aussi-tôt que l'entretien fut fini, & qu'on eut dit le *Veni Creator*, l'extase finit, & elle fut en état de donner son suffrage comme les autres.

J'admire, Monsieur, le pouvoir des préventions dans ceux qui ne seront pas frappés d'un parallele si suivi, ou qui s'imagineront qu'il est l'effet du hazard. Il faudroit transcrire toute la Vie de cette sainte Fille, si on vouloit en recueillir tous les traits qui ont rapport aux Convulsionnaires ; je n'y ai presque rien vu que je n'aye remarqué moi-même, ou que je n'aye entendu dire à des personnes dignes de foi. Elle étoit presque toujours en mouvement dans ses extases, comme les Convulsionnaires ; elle faisoit mille symboles qu'on tâchoit de deviner par des paroles qui lui échappoient. « Elle representa une fois toutes les ceremonies d'une prise d'habit, elle n'en omit aucune ; il sembla qu'elle communioit à la Messe qui se faisoit, » elle dit le *Confiteor*, *Domine non sum digna* ; & aussi-tôt qu'elle eut fini les prières, » on aperçut qu'elle ouvrit la bouche en élevant un peu la tête, & qu'elle faisoit » toutes les autres postures d'une personne qui reçoit le très saint Sacrement, son » visage parut aussi-tôt animé d'une joie extraordinaire. « Il est bien certain qu'on ne distingueroit pas aujourd'hui des autres Convulsionnaires une personne qui lui ressembleroit, & qu'elle augmenteroit même le nombre des difficultez ; car si on retranche des objections, comme on le doit, les abus, elle avoit le petit, le choquant qu'on remarque dans des Convulsionnaires, & il y en a certainement où l'on en trouve moins. Il paroit qu'elle le sentoit elle-même, puisqu'elle disoit à ses Sœurs avec une impression un peu trop hardie : « *Ne savez-vous pas, mes Sœurs, que la tendresse que mon Jesus a pour moi, tient quelque chose de la folie.* » Elle sauta une fois avec une agilité incroyable sur un Autel de la Vierge qui étoit dans le Monastere, elle » en ôta tous les chandeliers, elle prit en suite le petit Jesus entre les bras, lui fit » mille caresses, elle le donna à baiser à toutes les Religieuses, elle presentoit aux » unes la tête, aux autres l'estomac, à celles-ci les mains, à celles-là les pieds. Les Religieuses & l'Auteur même de la vie trouvoient de grands mysteres dans ces distinctions. « On l'a vu plusieurs fois courir dans le Convent & dans les jardins, » disant qu'elle cherchoit quelqu'un qui aimât l'amour ; quand elle avoit couru un » tems considerable, elle prenoit les cordes des cloches, & en les sonnant elle s'é- » croit autant qu'elle pouvoit : *Venez cheres ames, aimez cet amour qui vous aime si ten- » drement.* Quand on voit de pareilles choses dans les Convulsionnaires, on les mé- » prise ; peut-être les regardera-t-on comme l'effet d'une imagination dérangée dans cette Sainte. L'Auteur de la Vie rapporte cependant, » qu'on ne pouvoit assez ex- » primer l'admiration & la devotion que ces saints emportemens causoient aux per- » sonnes qui les voyoient. « J'ai déjà remarqué qu'on ne vouloit pas qu'elle parût devant le Cardinal de Medici, parce qu'on craignoit qu'il ne fût dégoûté de ses manieres toutes extraordinaires. » Un jour s'étant retirée dans le Chœur, elle pria » une Religieuse de lui lier les mains derriere le dos avec une grosse corde qu'elle » avoit apportée, & de lui bander les yeux avec son mouchoir, & dans cet état de » l'attacher à la grille du Chœur, afin que les Religieuses passant par cet endroit, » la traitassent de folle. « Elle prit une fois une discipline en main pour chasser le De- » mon : » on la vit tout d'un coup monter sur des sieges, frapper sur les murailles, » courir d'un bout à l'autre de la salle avec une agilité incroyable. « Elle se mettoit quelquefois à sauter par un transport, qu'on regarderoit aujourd'hui comme une folie.

Ces traits suffisent pour se convaincre qu'il ne faut pas exiger des personnes qui sont en extase, & qui sont aliénées de leurs sens, le même sang froid & la même retenue qu'on est en droit d'exiger de ceux qui jouissent de leur liberté. Comme l'alienation des sens où elles sont les transporte hors du commerce des hommes, elles ne sont pas assujetties à tout ce qui n'est que de pure bienséance, & on ne peut pas

leur faire un crime d'y manquer. Je n'attribue pas à l'esprit de Dieu tout ce que ces Saints disoient & faisoient dans leurs extases : on y voit, & sur tout dans leurs discours, des caractères sensibles d'imagination, de prévention, d'ignorance. En effet, comment traiter autrement ce qui est rapporté de la Sœur Madeleine, qu'elle aperçut Jesus-Christ, « qui avant que de se préparer à offrir son sacrifice, alla trouver sa sainte Mere pour lui demander la benediction, qui le mit à genoux devant elle, & lui demanda permission d'achever l'ouvrage d'où dépendoit le salut des hommes, » & qu'elle fut la premiere à qui il se montra après qu'il fut resuscité. Elle vit une fois une Religieuse dans le Purgatoire, qui n'y étoit que pour cette seule raison, qu'elle avoit violé la regle de la Maison, qui l'obligeoit d'approcher tous les jours de la sainte Table ; cette regle étoit un grand abus, & on ne peut regarder que comme une illusion de l'imagination, ou du Demon, une vision qui tendoit à l'autoriser ; on ne trouvera pas non plus fort conforme aux regles de la Theologie le contract qu'elle prétendit faire avec Dieu, « par lequel elle renonçoit solennellement à tous les goûts, spirituels, qui ôtent l'amertume des souffrances. » On ne peut regarder non plus que comme un excès ce qu'elle dit à Jesus-Christ, « *Je vous demande la grace de m'accorder aujourd'hui la conversion d'autant d'ames que je ferai de pas.* Elle dit aussi des choses d'elle-même auxquelles on a toutes les peines du monde à donner un sens raisonnable. *Viens, mon Epouse, fait-elle dire à J. C. c'est moi qui t'ai tiré de mes idées éternelles, & qui t'ai formée dans le ventre de ta mere pour être l'objet de mon amour & de mes complaisances :* Il y a un sens où tous les Chrétiens pourroient dire la même chose ; mais de le faire dire par privilege, cela est difficile à supporter. Elle relève aussi trop la qualité de victime qu'elle portoit, du moins les termes sont terriblement exagerez : *O mort, dit-elle dans une extase, de qui je dois être bien-tôt la victime, & qui devra être la heureuse cause de la vie des hommes criminels, je vous regois : ô souffrances glorieuses, mais pourtant insupportables ; glorieuses parce que je les souffre pour l'amour de Dieu, & qu'elles doivent produire la reconciliation des pecheurs ; insupportables, puisque je puis dire avec vérité qu'il y a peu de douleurs comparables à celles que s'endure.*

Quand on trouveroit les mêmes défauts d'exaëtitude dans les discours des Convulsionnaires, on devroit les excuser comme on les excusa dans ces Saintes. J'ajouterai, en finissant cet extrait, un mot sur la conduite que la Sœur Madeleine observoit à l'égard des personnes qui étoient dans le même état où elle étoit elle-même ; les Convulsionnaires verront par là celle qu'ils doivent suivre. Cette sainte Fille fut choisie pour conduire les jeunes Professes ; & lorsqu'elle s'apercevoit que quelqu'une, par une grace du Ciel particuliere, eût goûté de ces douceurs interieures, qui sont le plus beau fruit des saintes actions, elle moderait ce plaisir par quelques austerez, disant qu'il n'étoit pas juste qu'elles partageassent les délices sans avoir bien sçu ce que c'est que la penitence qui les devoit meriter, que pour prendre ces fleurs, il falloit sentir les épines. « Comme il s'en trouvoit quelquefois, qui n'étant pas bien instruites de la vie spirituelle, ne souffroient qu'avec peine qu'on les punit de ce qu'elles croyoient qui leur devoit attirer des récompenses, elle leur faisoit connoître leur erreur. Apprenez, disoit-elle, qu'on ne doit sortir de l'Oraison qu'avec un esprit de soumission qui doit être prêt de recevoir toutes sortes de réprimandes ; & pour leur imprimer plus fortement qu'il ne falloit pas qu'elles le laissassent emporter à ces goûts sensibles & spirituels qui sont si propres à insinuer l'estime de soi-même, elle leur ordonnoit mille petites penitences ; & quand elle connoissoit qu'une de ces filles avoit une forte inclination pour l'Oraison, elle l'envoyoit dormir dans le tems qu'on la faisoit, ou elle lui commandoit de tirer de l'eau, & de faire toutes les choses pour lesquelles elle témoignoît le plus d'averfion, pour lui apprendre à dompter la volonté, & la rendre parfaitement soumise à l'ordre de ses Supérieurs. Telle est la conduite que tous les Maîtres de la Vie spirituelle ont tenue à l'égard de ceux qui étoient conduits par des voies extraordinaires, quelques persuades qu'ils fussent que cet état venoit de Dieu, & que c'étoit une grande faveur ; ils apprehendoient les perils qui l'accompagnoient, & croyoient qu'on pouvoit s'y perdre & tomber dans l'illusion, si on ne s'y conduisoit avec une grande circonspection.

J'ai trouvé dans le recueil des Lettres de M. Nicole une Lettre dont j'insérerai ici un extrait. C'est la XLV. il est important de l'avoir sous les yeux, & de la lire toute entière ; elle est tres-propre à guerir les esprits d'une mauvaise disposition, qui s'est ré-

pandue presque universellement, & que l'on peut regarder comme une maladie épidémique à plus juste titre que les Convulsions; elle est certainement plus contagieuse. Cette disposition est de mépriser tout ce qui est extraordinaire, de le condamner sans l'examiner, & de regarder comme des visionnaires ceux qui s'appliquent à le vérifier, & qui le respectent après s'en être assuré. Il y a d'ailleurs dans cette lettre une maxime importante, qui est la contradictoire de celle qui sert de bâte à vos raisonnemens & à ceux de l'Auteur des Dissertations Theologiques contre les Convulsionnaires. *C'est une vérité importante à l'Eglise, dit M. Nicole, que celle-ci que Dieu permet qu'il se mêle de fausses impressions dans les lumières véritables des gens de bien, & qu'ainsi il faut tout examiner & ne conclure pas, que qui a tort en un point, ait tort en tout; & que qui a raison en plusieurs points, ait raison en tout.* Il y a trois autres Lettres dans ce recueil, la LXII. la LXXIX. la XCVI. que je conseille de faire lire aux Convulsionnaires, & à ceux qui sont chargés de leur conduite. Ils y apprendront les vraies règles pour ne point se tromper, ou du moins pour éviter tout péril d'illusion, & les moyens d'éviter beaucoup d'abus.

EXTRAIT DE LA LETTRE XLV. DE M. NICOLE.

Qu'il faut vérifier autant que l'on peut les choses extraordinaires & miraculeuses.

Quelque envie que j'aye, Madame, d'épargner votre tête... pour venir à la chose générale, s'il est bon ou non d'examiner les choses extraordinaires, je conviens avec vous de presque de tout... Si on n'examine aucune des choses extraordinaires que Dieu fait en ce tems, & qu'il fait sans doute à dessein qu'elles soient utiles, elles sont toutes inutiles, non seulement aux gens de bien, mais à toutes les personnes sages: car il y a un tel mélange de vrai & de faux par la crédulité, l'imposture, le manquement de lumière de ceux qui les rapportent, qu'une chose extraordinaire que l'on propose, & qui n'est pas distinguée de la foule des autres par quelque marque particulière, doit, selon la raison, être rejetée; c'est-à-dire, qu'on n'y doit point avoir égard. Cela supposé, je demande si l'Eglise, si les gens de bien, les personnes de bon sens doivent être privées de l'utilité d'une merveille que Dieu aura opérée par cette seule considération, qu'il se pourra peut-être faire que les examens rendant incertaines des choses qui passent pour merveilleuses, il y aura des ébourdis qui en seront scandalisés; car il ne faut point se tromper: toutes les choses extraordinaires non examinées & non prouvées, deviennent inutiles; & plus elles sont grandes, plus elles se tournent facilement en ridicule. Il faut donc avoir un soin extraordinaire de les bien établir quand on le peut; car quand on les néglige, c'en est fait... Ne vous imaginez pas de même que ce soit une petite chose que ce qu'on dit être arrivé à la Sœur Scraphine, d'avoir été enlevée, en sorte que quatre personnes la tirant en bas, n'en purent venir à bout. Cela ne prouve rien du tout pour elle; mais la chose bien vérifiée, prouve Dieu & le Diable, c'est-à-dire, toute la Religion; aussi ceux à qui l'on rapporte ces sortes de faits, ne les méprisent point, comme n'étant rien, & comme étant faux; & ils prennent même la négligence que l'on a eue à les vérifier comme une marque de fausseté. Aussi si j'eusse eu quelque autorité au lieu où l'on dit que cela est arrivé, j'aurois bien poussé la chose plus loin, & j'aurois crû rendre service à Dieu en portant ce fait jusqu'à la dernière évidence.

Il est vrai qu'il y a beaucoup de différence entre la vérification d'une vision & celle d'un événement extérieur; car une vision prouve peu, quoique vérifiée, & un événement extérieur prouve beaucoup. C'est pourquoi comme il y a moins à gagner & plus à perdre, on y doit être plus retenu. Il y a pourtant quelque chose à conclure de toutes les différentes vues que M. Lecfeda a eues; & pourvu que cet examen se fait avec prudence, comme il est possible, il ne seroit nullement impossible d'éviter ce que l'on craint, & de profiter de ce qu'on trouveroit de certain & d'assuré....

Il faut que vous sachiez que la grande hérésie du monde n'est plus le Calvinisme

ou le Lutheranisme, que c'est l'Athéisme, & qu'il y a de toutes sortes d'Achéés, de bonne foi, de mauvaise foi, de déterminez, de vaillans & de tentez; c'est trop dur de dire, qu'il ne faut point avoir égard à une si méchante disposition. Tout homme vivant étant susceptible de la grace de Dieu, il ne faut ni désespérer d'aucun, ni le priver des moyens extérieurs qui y peuvent contribuer. Les raisons spéculatives peuvent peu sur l'esprit de ces gens-là, elles n'y font qu'une impression sombre. Il n'en est pas de même d'un miracle, ils n'en disputent d'ordinaire que la vérité; car ils ne sont pas assez fins pour dire qu'un corps peut être naturellement élevé en l'air un quart-d'heure, ils disent nettement que cela n'est pas.

Que gagnerez-t-on, me direz-vous, quand on aura prouvé que ce fait est vrai? Vous gagnerez tout; car vous les forcerez de conclure qu'il y a un Dieu & un Diable, & c'est tout ce qu'ils ne croient pas.

Ils ne s'amulent pas à chicaner sur le reste; cela ne conclut donc rien pour la Sœur Seraphine, mais cela conclut tout pour l'Eglise contre ces fortes de personnes; c'est pourquoi je vous assure que si j'avois eu quelque autorité au lieu où l'on dit que cela est arrivé, j'aurois poussé les choses plus loin. La plupart du monde ne songe qu'à foi ou à ceux qui les environnent, & ils jugent inutile tout ce qui ne leur sert pas; mais il faut étendre ses vues plus loin.

Il faut regarder le general de l'Eglise & toute la posterité; & les petites inconveniens particuliers paroissent peu de chose, quand on est occupé de ces vues plus étendues. Faute d'avoir ces vues generales, on laisse perdre & disperser pour l'Eglise tout ce que Dieu y a fait, toutes les marques de sa présence dans le monde & dans l'Eglise. Mais on ne voit pas, dites-vous, qu'on ait jamais pris soin de vérifier tout jusqu'à la dernière exactitude. Il est vrai, mais vous en voyez l'effet: c'est que tout devient incertain & inutile à l'Eglise, & se tourne enfin en ridicule. Que sçavez-vous aussi si cette négligence qui paroît déraisonnable, n'est point un jugement de Dieu sur ceux qui méritent d'être aveuglez, que Dieu veut par là priver des lumieres qui les pourroient redresser?

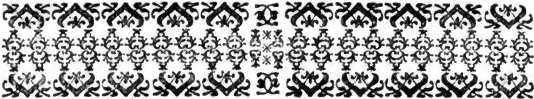
Il faut ajouter quelque chose sur la deuxième partie de votre Lettre. La regle de dire le bien & le mal des Saints a besoin à la vérité de plusieurs exceptions.... On la doit reduire aux choses qui enserment un certain mal, clair, & indubitable, comme une erreur, une fausse imagination; & en ce cas, je crois encore vrai qu'il ne faut jamais dire les choses sans correctif. Mais si je sçavois, par exemple, qu'un homme de bien eût fait quantité de propheties veritables, & que parmi ces propheties veritables, il y eût une certaine impression fautive, j'aimerois mieux dire le tout, que de ne dire que le bien. La raison en est que c'est une vérité importante à l'Eglise que celle-ci, que Dieu permet qu'il se mêle des fausses impressions parmi les lumieres veritables des gens de bien, & qu'ainsi il faut tout examiner, & ne conclure pas que qui a tort en un point, ait eu tort en tout, ni que qui a raison en plusieurs points, ait raison en tout.

Je dis qu'elle est importante, & pour empêcher les illusions d'une trop grande credulité qui se livre sans reserve à ceux en qui on a vu quelque chose d'extraordinaire, & pour empêcher qu'on ne condamne durement quantité de gens de bien à qui il peut arriver de semblables surprises.

Je n'ai donc pas droit d'ôter à l'Eglise cette instruction que Dieu lui donne, & s'il y a des étourdis qui en tirent de mauvaises conséquences, c'est leur faute: mais il n'en est pas plus permis de priver l'Eglise d'une vérité utile.

FAUTES A CORRIGER.

Page 57. ligne 20. Convulsions *lis* Convulsions. P. 62. lig. 33. les souffrances, *lis* ses souffrances. P. 63. l. 12. souffroit ainsi, *lis* souffroit aussi. P. 63. l. 22. autant. *lis* tant. P. 63. l. 41. sa mere *lis* la mere. P. 64. l. tous les Convulsionnaires *lis* toutes les. P. 70. l. 17. paroissent *lis* paroisoient, *ibid*. lig. 25. des *lis* les. P. 72. l. 11. choses difficiles, *lis* aussi difficiles. P. 73. l. 36. étudier ou respecter, *ajoutez*, sans à examiner si c'est avec raison. P. 75. l. 25. & soupçonneront *lis* & me soupçonneront. P. 76. l. 4. aussi *lis* un si. P. 76. l. dernière, il réunit, *lis* il reçut. P. 78. l. 47. qu'il le seroit, *lis* qui le seroit. P. 81. l. 34. veritablement, *lis* visiblement. P. 82. l. 20. Communion, *lis* Communauté. P. 83. l. 51. elle lavat *lis* elle leva. P. 84. l. 33. étant, *lis* étoit. P. 84. l. 12. tout sujet, *lis* leur sujet. P. 84. l. 13. la mauvaise conduite de quelques-uns, *lis* de quelques Convulsionnaires.



SEPTIEME LETTRE SUR L'ŒUVRE DESCONVULSIONS.

REPONSE

à l'Ecrit intitulé *Nouvelles Observations, & aux autres Ecrits du même Auteur qui ont paru contre l'Œuvre des Convulsions.*

AVERTISSEMENT.

On n'avoit point lu les Ecrits auxquels on répond dans cette septième Lettre, lorsqu'on a écrit les six premières. On savoit seulement qu'on les imprimoit. On étoit cependant instruit des sentimens de l'Auteur par plusieurs conversations qu'on avoit eues avec lui, & on savoit qu'il ne connoissoit les Convulsions que par les dehors, qu'il n'avoit jamais voulu voir de Convulsionnaires, qu'il n'écoutoit avec plaisir que les bistoires qui fortifient les objections, qu'il ne souffroit qu'avec peine qu'on lui rapportât ce qui prouve le surnaturel; & qu'il ne vouloit jamais croire ce qui démontre le divin. C'est par rapport à ces dispositions qui sont aujourd'hui si communes, qu'on a dirigé ce qu'on a écrit. On n'a eu d'abord aucune pensée d'écrire pour le Public, ni que ces Lettres auroient une suite. On a écrit chacune sans penser qu'on en écriroit d'autres; c'est ce qui fait qu'il y a moins d'ordre, & qu'on a été obligé de revenir quelquefois sur les difficultés qu'on n'avoit pas suffisamment éclaircies la première fois.

MONSIEUR;

J'AI lu vos Ecrits contre les Convulsions; je les ai trouvés conformes à l'idée que je m'en étois faite. On voit que vous ne connoissez pas par vous-même l'Œuvre dont vous voulez juger, & que vous n'avez cru de

A a

tout ce qui vous a été rapporté, que ce qui s'est trouvé propre à confirmer vos préventions. Il y a un soupçon de faux répandu dans vos Ecrits sur tous les faits qui vous embarrassent, nécessaire à la vérité pour faire passer vos réponses, mais très-propre à convaincre que vous n'auriez jamais tenté de les expliquer, si vous les aviez cru certains.

Il y avoit bien des raisons qui devoient vous détourner de choisir une de mes Lettres, pour en faire le sujet d'un Ecrit public. Mais puisque vous avez cru devoir passer par dessus cette considération, ma Lettre n'étoit pas si longue, vous auriez du la mettre toute entière à la tête de vos Ecrits, le Public auroit jugé si vous y aviez répondu. Quoiqu'il en soit, je vous suivrai article par article, & je ne laisserai rien sans réponse.

1. Vous n'avez pas entendu l'endroit de ma Lettre où je dis qu'il seroit à propos de faire un recueil de tout ce qui se trouve de bas, de pueril, de faux, de choquant & même d'extravagant dans les Vies des Saints des derniers tems qui ont été conduits par des voies extraordinaires. Je n'ai point eu en vue la conduite ordinaire de ces Saints, je n'y ai rien trouvé que d'édifiant. La crainte, Monsieur, de m'attribuer une idée que vous jugez avec raison capable de fournir aux libertins & aux hérétiques une ample matière pour insulter à la Religion, & qui ne seroit de rien à mon sujet, auroit du vous rendre plus attentif à prendre mon vrai sentiment. C'est de ce qui se trouvoit mêlé dans les extases & dans les ravissements de ces Saints, pendant qu'ils paroissent selon vous sous l'opération immédiate de Dieu, que j'ai entendu parler, & je vous avoue que je suis encore de ce sentiment, qu'un pareil recueil seroit extrêmement utile pour arrêter d'un côté la témérité de ceux qui traitent d'illusion tous les états extraordinaires où il se trouve des choses mêlées qu'on ne sauroit approuver, & de l'autre la superstition de ceux qui approuvent tout sans discernement, dès qu'ils voyent des caractères surnaturels que la piété les porte à attribuer à Dieu.

I I. Si vous aviez lu ma Lettre avec plus d'attention, vous auriez trouvé plus de justesse dans la comparaison que j'y fais de l'état des Convulsionnaires avec celui d'un sommeil où l'on auroit des songes surnaturels; 1° parce qu'il n'est point vrai, & que vous ne le dites que parce que vous n'en avez pas été témoin, que l'aliénation des sens où sont les Convulsionnaires lorsqu'ils prononcent leurs Discours, rienne d'une sorte de fausseté semblable à celle de la Prêtresse de Delphes. Ils sont au contraire, comme vous dites que l'on est dans les songes, dans un état tranquille que l'on conçoit être fort propre à recevoir la communication de l'esprit de Dieu, & quoique souvent ils ne se souviennent point de ce qu'ils ont dit, la connoissance qui en demeure dans ceux qui les ont entendus, met en état d'en faire usage; ce que vous paroissez exiger afin que la comparaison soit parfaite.

2° L'état d'un homme qui dort, dites-vous, n'est point un état divin & surnaturel, quoique dans quelque partie de son sommeil il puisse recevoir quelque communication de l'esprit de Dieu; mais l'état entier d'un Convulsionnaire est divin tant que dure la Convulsion. Ai-je dit quelque part, Monsieur, que l'état entier d'un Convulsionnaire est divin? L'ai-je dit dans ma Lettre? Je m'y plains

*Nouv. Ob.
pag. 2.*

*Nouv. Ob.
pag. 2.*

*Nouv. Ob.
pag. 2.*

*Nouv. Ob.
pag. 3.*

au contraire dell'impression trop forte qu'avoit faite contre les Convulsions une premiere Lettre que j'avois écrite, où je représentois fort librement le mélange qui se trouve dans cette Œuvre. Ne vous ai-je pas dit à vous-même une infinité de fois la même chose? Ne l'avez-vous pas mandé? Je crois les Convulsions surnaturelles, comme je croirois surnaturel un sommeil procuré par un Miracle, quoiqu'il ne fût en rien different d'un sommeil ordinaire dans le tems de la durée. Ce seroit une difference purement exterieure de ce que cette durée ne seroit pas réglée par le besoin de la nature, mais par la liberté d'une puissance supérieure. Je ne regarde point les Convulsions comme un effet du souffle du S. Esprit qui annonce la prophetie. Je crois que c'est afin qu'on ne s'y trompât pas, que Dieu a voulu que les Convulsions fussent long-tems séparées de ces beaux caracteres que nous y voyons, & qu'elles continuassent encore de l'être dans plusieurs Convulsionnaires. Les rayons de divinité, pour ainsi parler, surviennent comme dans le sommeil sur un fond qui n'est par lui même d'aucun prix, ils ne le rendent pas plus précieux en venant s'y placer; & c'est ce fond qui produit tout ce qui vous blesse. C'est ainsi que j'ai toujours pensé, Monsieur, ne m'accusez pas d'avoir varié & de montrer par là combien on est dérouteré, & qu'en effet on ne sait à quoi se prendre dans l'engagement où l'on s'est mis de trouver l'Œuvre de Dieu dans les Convulsions.

*Nouv. Ob.
pag. 3.*

Je transcrirai ici l'endroit de ma Lettre. » Pour moi, y disois-je, je » comparerois volontiers ce qui se passe dans les Convulsions avec ce qui » se passe dans les songes. Vous savez que toutes les histoires sont remplies de songes prophetiques. Du tems de S. Cyprien plusieurs fideles furent avertis par des songes de la persecution qui devoit arriver, il le fut lui-même. Il y eut à Port Royal avant la premiere dispersion un grand nombre de Religieuses qui eurent des songes que je regarde comme prophetiques. Je suis persuadé qu'ils étoient mêlez avec plusieurs autres qui ne l'étoient pas. Ces Religieuses ne laissoient pas d'être fort consolées, quoiqu'elles n'eussent point de règle assurée pour en faire le discernement. La proportion de ces songes avec l'état où elles se trouvoient, des circonstances qui se rencontroient dans ces songes & que l'on voyoit s'accomplir avant le principal événement qui faisoit l'objet du songe, augmentoient leur confiance, & je ne doute point qu'à près l'événement elles n'ayent été extrêmement fortifiées par ces songes, & qu'elles ne les aient regardés comme un secours que Dieu leur avoit envoyé pour les soutenir. Or, Monsieur, à proportion que ces songes se seroient multipliés dans la même personne, il est certain qu'on en auroit été plus frappé, & qu'on l'auroit regardée comme singulièrement favorisée de Dieu, sans être déconcerté de ce que la même personne auroit eu en même tems une infinité de songes aussi frivoles que le sont tous les songes. La raison est que ces songes ne doivent point servir de règle, qu'ils sont soumis à l'examen & que c'est par l'événement qu'on en doit juger. C'est sur ce principe qu'on doit examiner les Convulsionnaires. Ils ne sont ni des Docteurs, ni des Prophetes à notre égard; tout ce qu'ils disent, doit être confronté avec les règles de

*Lettre du
30. Janv.
1733.*

» la foi & de la raison , & si ils disent souvent des choses , ou qu'on ne sa-
 » voit pas , ou auxquelles on ne faisoit pas assez d'attention , mais que l'on
 » trouve très-justes & très-belles , après les avoir apprises d'eux , on doit
 » être épouventé & en même tems fort consolé de ce que Dieu nous les
 » apprend par leur bouche. «

Que trouvez-vous donc , Monsieur , de si déraisonnable dans cette maniere de raisonner sur les Convulsions ? En quoi me trouvez-vous contraire aujourd'hui à ce que je croyois pour lors ? Ne voyez-vous pas que dès le premier jour je me suis placé dans un point de vue , où je ne serois embarrassé de rien & où on ne pourroit jamais me forcer de rien approuver qui fût contre les règles , ni m'en rendre responsable ?

III. Vous devriez , Monsieur , respecter les bonnes raisons. Il n'est pas supportable que vous répondiez si cavalierement à celles que j'ai apportées pour prouver que les Convulsions tirent leur origine du Tombeau de M. de Paris. Vous savez que c'est le sentiment de tout Paris, amis & ennemis. Quand les Convulsions seroient une maladie épidémique & qu'elles seroient contagieuses comme la peste , on vous demanderoit avec raison pourquoi elles ne prennent qu'à ceux qui invoquent M. de Paris. A proportion qu'on les croit contagieuses , la difficulté deviendroit plus embarrassante. Quand on est une fois prévenu , on trouve réponse à tout. Votre réponse , Monsieur , c'est que cette contagion ne fait impression que sur ceux qui désirent les Convulsions. C'est trop dire , Monsieur , dites sur ceux qui respectent M. de Paris ; car il est certain & notoire qu'il y a beaucoup de personnes qui ont eu des Convulsions & qui ne les ont point désirées , qui en avoient même de l'éloignement , ou qui n'y pensoient pas.

Je vous en ai rapporté dans ma première Lettre des exemples décisifs. J'en mettrai ici trois nouveaux auxquels je ne prévois pas ce que vous pourrez répondre. Car je suis assuré que vous ne contesterez pas les faits. Les personnes dont il s'agit , sont éloignées de cent lieues les unes des autres. Elles se sont adressées à M. de Paris uniquement dans le dessein d'obtenir leur guérison. Elles ont été guéries toutes trois parfaitement & dans un instant dans le cours de leurs neuvaines. Toutes ces trois ont eu des Convulsions immédiatement avant les Miracles qui se sont opérés sur elles , & les Convulsions ont continué depuis leur guérison.

La première est une femme de Saint Malo malade depuis quatre ans , qui étoit tombée en paralysie deux mois avant sa guérison. Le soir du premier jour de sa neuvaine elle a eu des Convulsions , & le lendemain elle s'est trouvée guérie. Ses Convulsions ont continué. Elle paroît occupée dans ses Convulsions de divers objets comme presque tous les Convulsionnaires , & elle laisse échapper des paroles qui paroissent avoir rapport aux choses dont elle est frappée.

Il y a à Agen une personne qui depuis long-tems étoit malade d'une phthisie & sans esperance de pouvoir se rétablir. Elle a fait écrire à une personne de votre connoissance dont le témoignage ne vous sera pas suspect , de choisir ici un Prêtre pour faire une neuvaine à son intention. Elle a prié
 en

en même tems qu'on lui marquât le jour auquel on commenceroit de prier pour elle, afin qu'elle fit sa neuvaine en même tems. Le troisiéme jour elle a eu des Convulsions, a été guérie & a continué à avoir des Convulsions.

Enfin à Miséré près Grenoble un jeune Confrere de l'Oratoire est tombé malade d'une pleurésie qui a dégénéré en hydropisie de poitrine. Comme on n'esperoit plus rien des remedes, on s'est réuni dans la maison pour faire une neuvaine à M. de Pâris. Il s'est trouvé plus mal pendant tout le cours de cette neuvaine. Le dernier jour on ne croyoit pas qu'il pût passer la nuit, & tout d'un coup il est tombé en Convulsion & s'est trouvé parfaitement guéri. Il a fait une seconde neuvaine en action de grâces, & a eu encore un accès de Convulsion.

Quand je n'aurois, Monsieur, que ces trois faits pour prouver que les Convulsions sont surnaturelles & qu'elles sont liées avec les Miracles par l'ordre de Dieu, j'en serois pleinement convaincu. Il y en a une infinité d'autres ou semblables ou encore plus embarrassans. Il est assurément désagréable pour vous de n'avoir jamais d'autre réponse à faire à tout ce qu'on vous rapporte, que ce seul mot *Imagination*. Pourquoi vous êtes-vous pressé d'hazarder un système qui vous expose au désagrément d'entendre tous les jours raconter de nouvelles histoires qui le contredisent, pendant que ceux que vous attaquez sont au large, que les événemens se développent en leur faveur, & que pour peu qu'ils tardent à vous répondre, les Miracles que Dieu fait continuellement leur fournissent des preuves en abondance, pour le faire avec avantage.

Dans la Lettre que j'écrivis au mois de Janvier, je n'avois fait qu'une réflexion sur cette liaison des Convulsions avec les Miracles. Vous l'avez passée, je la rapporterai ici afin qu'on connoisse que j'ai toujours raisonné de la même maniere.

» Il ne faut point perdre de vûe, disois-je, que c'est au Tombeau de M.
 » de Pâris que les Convulsions ont commencé; que plusieurs de ceux qui
 » vont tous les jours à S. Médard pour demander leur guérison, en revien-
 » nent avec des Convulsions; que l'attouchement des Reliques de M. de
 » Pâris les augmente dans plusieurs, ou les leur donne avant l'heure où ils
 » les ont ordinairement; que cette vertu se trouve aussi dans les pierres de
 » Port Royal & dans toutes les Reliques de ces premiers défenseurs de l'E-
 » glise. C'est après que Dieu a honoré sa cause par un si grand nombre de
 » Miracles, qu'il a fait éclater ce nouveau prodige comme pour l'accrédi-
 » ter, en le liant si indissolublement aux Miracles qu'il est impossible d'en
 » appercevoir la couture. Or, Monsieur, concevez-vous qu'après que Dieu
 » a désigné le Tombeau de M. de Pâris comme le lieu d'où il vouloit répan-
 » dre ses miséricordes, ceux qui continueront de venir l'invoquer en recou-
 » rant à l'intercession de son Serviteur, s'en retournent ou possédés du Dé-
 » mon, ou affligés d'une maladie plus terrible & plus humiliante que celle
 » dont ils venoient demander la guérison? Si cela étoit, ne faudroit-il pas
 » convenir qu'il seroit plus difficile d'expliquer la conduite de Dieu sur ses
 » Serviteurs, que de résoudre toutes les difficultés qui obscurcissent l'Œu-
 » vre de Dieu dans les Convulsions? Ce seroit un lieu renfermé précisé-

» ment dans ceux qui défendent la cause de Dieu ; car les Convulsions ne
 » prennent qu'à ceux qui sont unis à cette cause , ou en les prenant elles
 » les y unissent. «

» Tant que le Cimetiere a été ouvert & que les Convulsions se sont pas-
 » sées sur le Tombeau , elles ont été regardées presque par tous ceux qui en
 » ont été témoins comme un prodige favorable aux Appellans qui en ont
 » été consolés ; leurs ennemis en ont été alarmés. Il y a eu un grand nom-
 » bre de Médecins & de Chirurgiens qui ont reconnu que le doigt de Dieu
 » étoit marqué dans cette Œuvre , & que les Convulsions étoient surnatu-
 » relles. Nos adversaires ont senti que ce prodige étoit contre eux , & ils
 » ont mieux aimé recourir à l'imposture & forcer les Convulsionnaires par
 » la crainte & les mauvais traitemens à se déclarer eux-mêmes imposteurs,
 » que de se servir des moyens que nos amis leur présentent aujourd'hui en
 » recourant à une possession ou à une maladie qui comme vous écrit quel-
 » quefois M *** , met à bout toute sa Physique. Pourquoi a-t-on recours
 » à des moyens si odieux & si capables de déshonorer ceux qui les emploient
 » par le désaveu des prisonniers qu'on ne peut espérer de retenir toujours ,
 » si ce n'est qu'après avoir tout examiné on avoit cru que c'étoit ce qu'il y
 » avoit de plus plausible ? «

Étoit-ce là , Monsieur , une raison que vous eussiez dû dissimuler , si vous
 vouliez répondre à ma Lettre ? Est-ce que la preuve n'est pas faite ? Auroit-
 on pris quelque intérêt à faire déclarer que les Convulsions n'étoient qu'u-
 ne imposture , si on n'avoit été convaincu qu'en les supposant réelles , on
 ne pouvoit contester ni l'origine qu'elles tirent du Tombeau , ni s'empêcher
 de reconnoître qu'on devoit les regarder comme un prodige favorable aux
 Appellans supposée cette origine ? A quoi bon faire assembler avec un si
 grand éclat les plus habiles Médecins & Chirurgiens de Paris , pour rendre
 plus authentique le témoignage qu'on forçoit les Convulsionnaires de ren-
 dre contre eux-mêmes en leur présence , si ce n'étoit pour empêcher l'im-
 pression que faisoit naturellement sur l'esprit des peuples la vue d'un événe-
 ment si extraordinaire ? Pourquoi ne vint-il dans l'esprit d'aucun de ces
 Messieurs qu'on pourroit faire croire au Public que les Convulsions n'a-
 voient avec le Tombeau de M. de Paris qu'une liaison d'imagination ? On
 auroit fait sortir sur le champ tous les prisonniers. C'est cette liaison avec
 le Tombeau dont tout le monde étoit convaincu , qui les avoit fait pren-
 dre & qui a été cause qu'on les a retenus si long-tems. Vous enfantiez pour
 lors votre système ; il a fallu que vous vous soyez dit souvent que les Con-
 vulsions n'avoient aucun rapport réel avec le Tombeau de M. de Paris ,
 avant que de le croire. La vérité & l'évidence firent sur vous dans les com-
 mencemens la même impression que sur tous les autres ; vous crûtes que les
 Convulsions étoient surnaturelles & favorables.

Mais il faut vous entendre vous expliquer vous-même ; car vous le faites
 de maniere à convaincre tout le monde qu'on doit juger des Convulsions ,
 comme vous fîtes d'abord , & que c'est sans raison que vous avez changé
 de sentiment. » Ce que j'entendois dire , dites-vous , du merveilleux de ces

*Obser. sur
 l'orig. &*

» mouvemens qui avoient tous les jours grand nombre de Médecins & de

» Chirurgiens pour témoins & pour observateurs, & encore plus ce qu'on *le progrès*
 » disoit des effets qu'ils produisoient, me mettoit dans une situation où je *des Conv.*
 » me laissois aller sans peine à porter le même jugement que presque tout *page 5.*
 » le monde en portoit. Les Chirurgiens les plus habiles étoient dans l'ad-
 » miration à la vue de ces mouvemens extraordinaires. Ils y trouvoient
 » une proportion merveilleuse avec le rétablissement des parties malades ;
 » les règles de l'art y paroissoient parfaitement observées. Il étoit ordinaire
 » de leur entendre dire que s'ils étoient maîtres de diriger le cours des ef-
 » frits & de produire les mêmes mouvemens, ils ne procederoient point
 » d'une autre maniere. Ce jugement des maîtres de l'art devint le jugement
 » commun, il passa pour constant que c'étoit Dieu qui agissoit d'une ma-
 » niere particuliere dans ces opérations si surprenantes & si merveilleuses....
 » Ce qui a aussi contribué beaucoup à faire regarder les Convulsions com- *Obs. p. 7.*
 » me surnaturelles, & ce qui en effet devoit faire une grande impression,
 » c'étoit de voir des effets des plus étonnans dont il ne paroissoit pas que
 » l'on pût assigner aucune cause naturelle. Ce que l'on voyoit de mouve-
 » mens & d'agitations violentes de toute espèce dans des malades, dans des
 » enfans même assez jeunes, mouvemens qui duroient autant de tems qu'ils
 » étoient sur la Tombe & qui cessoient lorsqu'on les en retiroit, passoit tou-
 » te imagination, & l'on se sentoit comme forcé de recourir à Dieu com-
 » me à la cause immédiate d'effets si singuliers & si inouis, & dont on cher-
 » choit inutilement des exemples. «

Permettez-moi, Monsieur, de vous demander ce que vous exigeriez de plus, quelle nouvelle marque vous voudriez qu'on vous donnât pour vous convaincre que les Convulsions tirent effectivement leur origine du Tombeau de M. de Paris. Je vous dirai pour moi que cette origine me paroît constante par vos aveux, & que rien ne sera capable d'affaiblir dans mon esprit l'évidence d'une pareille preuve. Les faits qui décident, demeurent certains par votre témoignage & par celui de tous ceux qui attaquent aujourd'hui les Convulsions. Ils seront conservés pour un tems où les esprits seront plus tranquilles, & serviront à convaincre toute la terre que la main de Dieu étoit dans cette Œuvre & que les hommes l'ont méconnue. Ce qui m'étonne, c'est que vous ayez mis cette preuve dans un si beau jour, sans faire attention que vous n'avez rien à dire pour la détruire.

Car vous n'alléguez aucune raison; vous ne dites absolument rien pour infirmer un témoignage aussi considérable que l'est celui d'un grand nombre de témoins oculaires sur des faits qui se répétoient tous les jours, rendu *avec*
assurance par des personnes judicieuses & de réputation, attesté par des Médecins & des Chirurgiens habiles, donné dans un tems où l'on devoit toujours se placer pour juger sainement de cet événement, parce qu'on en jugeoit pour lors sans passion & qu'on ne prévoyoit pas l'intérêt qu'on auroit un jour à nier ce que l'on voyoit de ses yeux.

C'est parce que ces merveilles se sont multipliées, que vous avez cessé de les regarder comme des merveilles. *C'est*, dites-vous, *le progrès des Convulsions* *Obs. p. 6.*
dont tout le monde a été témoin, qui me donna de la défiance. Ce progrès a fait sur moi une impression toute contraire. J'ai compris qu'à proportion que les

Convulsions se multiplioient , il falloit être plus attentif à examiner ceux qui en avoient , & prendre garde s'il ne s'en trouvoit point en qui elles feroient l'effet d'une imagination frappée , ou qui voudroient les contrefaire. C'est la seule défiance raisonnable que devoit inspirer ce progrès prodigieux des Convulsions. Mais à qui persuaderez-vous qu'un prodige que tous ceux qui en ont été témoins , ceux que vous appelez les maîtres de l'art , ont jugé surnaturel & divin , tandis qu'il étoit renfermé dans un petit nombre de personnes , perde tout ce qu'il a de surprenant & d'extraordinaire , parce qu'il est devenu très-commun & qu'il s'est étendu sur un très-grand nombre.

Au reste je ne prétens conclure de l'origine des Convulsions au Tombeau de M. de Paris , que ces deux points : qu'elles sont surnaturelles & favorables aux Appellans. Je n'en demande pas davantage & j'accorderois volontiers à l'Auteur de la Réponse au Laïc , s'il le vouloit , que cette origine ne prouve rien de plus ; mais il faut qu'il m'accorde qu'elle les prouve. S'il s'en tient à la comparaison de Job qu'il a répétée deux fois dans son Ecrit , je n'ai point de dispute avec lui ; car c'est mon sentiment que ce qui est arrivé à Job , peut donner un grand jour pour expliquer les Convulsions & résoudre les difficultés qu'on leur oppose. Que l'on mette Dieu à la tête de cet événement , parce qu'il y est , & qu'on le regarde comme favorable à cause de son origine dans le sein des Miracles , je suis d'accord , & je conviens avec cet Auteur que le Laïc n'a point démontré que Dieu étoit l'auteur immédiat de tous les mouvemens des Convulsionnaires. Il a conclu au delà de ses preuves. Il peut y en avoir de naturels , le Démon peut survenir pour combattre contre Dieu , & par conséquent être l'auteur de plusieurs de ces mouvemens. Je n'exclus que l'idée d'une maladie , car les Convulsions n'en sont pas une. Ni vous , Monsieur , ni l'Auteur de la Réponse n'en pouvez juger , vous ne les avez pas assez examinées. Montrez-moi une maladie que les Reliques communiquent , dont elles avancent ou arrêtent les accès , dont les malades annoncent le commencement , la fin , le retour après plusieurs mois ou plusieurs semaines , dont ils fixent le jour , l'heure précise. Ces caractères & une infinité d'autres que l'on remarque dans les Convulsionnaires , obligent de reconnoître un esprit supérieur qui préside à cette Œuvre , & vous n'en douteriez pas , Monsieur , si vous étiez aussi instruit des faits que je le suis.

I V. J'ai allégué pour seconde preuve que les Convulsions viennent de Dieu , qu'il y en a quelques unes qui servent à la guérison & qui en sont le moyen. Vous convenez du droit en avouant que si cela étoit , *leur surnaturalité ou divinité seroit démontrée*. Vous me donnez des preuves convainquantes du fait , comme on le peut voir dans les passages que je viens de citer. Dans vos premières observations vous persistez à le croire , & vous y dites qu'il y a eu des Convulsions au Tombeau de M. de Paris qui ont contribué à la guérison. Vous devez par conséquent le croire surnaturelles. Vous les comparez avec les Convulsions dont il est fait mention dans les Auteurs Ecclésiastiques , & qui étoient jointes aux guérisons opérées aux Tombeaux

Obscr. sur des Saints. » Ces douleurs , dites-vous , étoient des effets & des suites de l'or. &c. » l'action de Dieu qui opéroit les guérisons. Il plaçoit à Dieu qui les guériffoit

» rissoit par degrés, de les faire passer pour éprouver leur foi, par les dou-
 » leurs qui ont été jointes en quelques uns à des Convulsions, bondissemens
 » de corps & craquemens des os, comme on en a des exemples dans les rela-
 » tions des Miracles de M. de Paris. Il s'en trouve aussi dans l'antiquité. Il
 » est parlé dans les Actes de S. Gal & dans ceux de Ste. Walpurg, de gué-
 » risons qui dans le tems qu'elles s'opéroient, étoient accompagnées d'agi-
 » tations & de Convulsions pareilles à certaines que l'on a vues dans quel-
 » ques malades guéris au Tombeau du Bienheureux Diacre. On y trouve
 » aussi des craquemens d'os, & il est bon de le remarquer pour montrer
 » que ce que Dieu a opéré par l'intercession de M. de Paris, a un très-grand
 » rapport aux Miracles qu'il a opérés autrefois aux Tombeaux & par l'in-
 » tercession de ses Serviteurs. « Accordez-vous, Monsieur, avec vous-mê-
 » me, & ne dites pas généralement que toutes les Convulsions sont naturel-
 » les. Reconnoissez, puisque vous le dites ici, qu'il y en a une partie qui sont
 » surnaturelles & dont Dieu est l'auteur, & cette portion est plus considéra-
 » ble que vous ne pensez. Presque tous les Convulsionnaires malades ont une
 » Convulsion particuliere qui a rapport à leur guérison, distinguée de ces
 » grandes agitations qui paroissent ne se terminer à rien. J'en ai vu une qui
 » ne pouvoit pas poser le pied à terre sans ressentir de grandes douleurs. Sa
 » Convulsion la porte à frapper la terre de toutes ses forces avec son pied,
 » & présentement elle s'appuye dessus en marchant. On m'a montré le sou-
 » lier dont elle se servoit avant que d'aller à S. Médard. Il est visible qu'il
 » s'est opéré sur elle un très-grand Miracle, quoiqu'elle ne soit pas encore
 » parfaitement guérie. M. B. . . que vous connoissez, a été guéri de la même
 » maniere d'une maladie qu'il avoit depuis quatre ans. Il nous a dit que sa
 » Convulsion le déterminoit à se frapper rudement avec le coude le côté où
 » il sentoit de la douleur. Vous pouvez, si vous voulez, être témoin de ce
 » que je vous dis, car c'est une chose qui se répète tous les jours; mais il est
 » impossible de vous déterminer à rien voir: c'est qu'il est plus court de nier
 » les faits, que de les expliquer.

L'Auteur des Examens convient qu'il y a eu des Convulsions qui ont
 été moyen de guérison. Il se fait honneur de céder sur cet article au témoi-
 gnage de ce grand nombre de témoins qui attestent le fait, & il persiste à le
 croire. Il ne conclut pas comme vous, que si cela est, *leur surnaturalité ou*
divinité seroit démontrée. C'est tout le contraire. » N'avons-nous pas vu, dit-
 » il, des Médecins qui dans l'observation des Convulsions de S. Médard
 » admiroient la proportion qui se trouvoit entre ces moyens & le rétablif-
 » sement des parties affectées. Toutes les règles de l'art leur y paroisoient
 » merveilleusement observées, & malgré la persuasion prématurée du sur-
 » naturel qu'ils y croyoient voir, ils avoient que s'ils avoient été maîtres
 » de diriger le cours des esprits, ils n'y procederoient pas autrement. Sup-
 » posons donc aujourd'hui les Convulsions purement naturelles, & raison-
 » nons comme eux: Les mêmes opérations auroient les mêmes effets par quel-
 » que cause qu'elles soient procurées... & si des Convulsions dont le prin-
 » cipe seroit surnaturel, peuvent procurer des soulagemens & des change-
 » mens considérables, ces mêmes Convulsions destituées de surnaturalité les

Exam. p.
121.

» produiront infailliblement. Voilà donc les grands Miracles opérés en faveur des Convulsions. . . . infiniment au dessus de ceux qui se sont sou-
 » vent à nos yeux par les simples loix de la nature. « Il faut convenir que cet homme étoit un étrange raisonneur, il est rare de trouver des Auteurs capables de donner aussi aisément & aussi souvent dans les sophismes les plus grossiers & qui soient si peu soutenus par l'impression de la nature contre la foiblesse de la raison. Les personnes qui ont le sens droit, reconnoissent qu'un raisonnement est faux par sentiment, sans pouvoir souvent démêler par la raison en quoi il pêche. Dans le cas présent notre Auteur se trompe aussi grossièrement que si étant dans un jeu de billard, il voyoit les billes se remuer toutes seules & l'être avec la même justesse, que si elles étoient poussées selon toutes les règles du jeu par les plus habiles joueurs, & qu'il voulût soutenir que puisque toutes les loix du mouvement seroient exactement observées, il n'y auroit rien d'étonnant que les billes tombassent dans les blouses & qu'on ne devroit point regarder cet effet comme surnaturel. On se mocqueroit d'une pareille extravagance, parce que ce qui surprendroit, ce ne seroit pas assurément de ce que les billes tomberoient dans les blouses posée une telle chose, mais de ce qu'elles se remueroient d'elles-mêmes, & plus leur mouvement seroit juste, plus l'étonnement seroit grand. C'est là la grande merveille des Convulsions. Ce qui paroît divin, c'est de ce qu'elles sont dirigées par rapport à un effet aussi surprenant qu'une guérison & de ce qu'elles opèrent réellement cette guérison. Plus la guérison paroît naturelle en conséquence de la Convulsion, & plus la cause d'une pareille Convulsion paroît admirable & surnaturelle.

Je ne voudrois pas assurer que le travail de la Convulsion sur les membres malades fût toujours suffisant pour les rétablir; peut-être ne le fait-elle qu'en partie. Ce n'est peut-être qu'un signe pour consoler ceux qu'un accident si terrible auroit pu épouvanter, en leur faisant connoître qu'il est dirigé pour opérer leur guérison, ou pour la faire espérer. Je ne disputerai pas avec l'Auteur de la Réponse au Laïc, pour savoir s'il est démontré ou seulement bien prouvé que les Convulsions sont quelquefois un moyen de guérison. Je ne prétens pas que tous les caractères singuliers que l'on remarque dans les Convulsions, prouvent tous séparément que Dieu dirige cette Œuvre & qu'il en est le premier auteur. C'est la réunion de tous les caractères qui décide que Dieu en est le principe. Que les Convulsions soient un moyen ou un signe de guérison, cela est à peu près égal, & la preuve est aussi forte pour montrer qu'elles sont dirigées par celui qui guérit. On ne peut en douter, lorsqu'on voit le progrès des guérisons au milieu de ces Convulsions.

Il est vrai que toutes les Convulsions n'ont pas été moyen de guérison. Vous remarquez fort bien qu'il y en a qui paroissent plutôt nuire & qui ont servi à faire éclater les Miracles, & non à les produire. Il y en a eu de toutes les sortes; il ne paroît pas même que les Convulsions, si on les regarde dans leur totalité, soient survenues précisément pour être moyen ou signe de guérisons, ni même pour les faire espérer. Il y a plusieurs personnes qui ont eu des Convulsions, & qui jusqu'à présent n'ont reçu aucun soulagement. Il y en a un grand nombre qui en ont eu, & qui n'étoient pas mala-

des quand elles les ont eues. Si les Convulsions ont été accompagnées de guérisons, si quelquefois elles en ont été le moyen, si elles sont nées dans le sein des Miracles, si elles sont liées à un Tombeau que Dieu a rendu le trône de sa miséricorde, ç'a été pour les autoriser & afin qu'on les regardât comme un prodige favorable.

Présentement, Monsieur, que vous connoissez mieux nos sentimens, & que vous êtes instruit que nous pensons que le Démon pourroit avoir quelque part dans les Convulsions, vous croyez en pouvoir conclure qu'elles ne peuvent jamais être un moyen de guérison, parce que si cela étoit, dites-vous, on devroit attribuer au Démon ces guérisons opérées par un moyen dont il seroit l'auteur. Votre conclusion n'est pas juste, & je ne l'ai comment vous l'avez tirée; car vous ne doutez pas que nous ne regardions la part que Dieu a dans les Convulsions, comme fort considérable.

Vous dites que nous donnons des armes au Bénédictin pour affoiblir l'autorité des Miracles, parce qu'il a fort bien prouvé, dites-vous, que toutes les Convulsions viennent du Démon. Je suis fâché qu'un Théologien comme vous, un bon Chrétien ait pensé qu'on pût donner à qui que ce soit de bonnes armes contre les Miracles. Y en a-t-il dans le monde des armes contre les Miracles? Les Miracles ont la suprême autorité pour persuader. Qui-conque a montré que sa cause est liée aux Miracles & qu'ils sont pour lui, a remporté la victoire; c'est Dieu qui la lui donne. C'est le Bénédictin qui nous donne des armes, & des armes invincibles pour défendre les Convulsions, en nous abandonnant les Miracles & en convenant de bonne foi, comme il est évident, que les Convulsions sont liées indissolublement avec eux. C'est à vous à les en détacher, si vous pouvez; sinon il faut vous rendre: car pour nous, nous ne cesserons de dire à tout le monde d'ouvrir les yeux & de remarquer si cette liaison des Miracles avec les Convulsions n'est pas évidente.

V. J'ai donné pour troisième preuve que les Convulsions étoient un prodige qui venoit de Dieu, de ce qu'il se faisoit un grand nombre de Miracles sur les Convulsionnaires, & de ce qu'il s'en faisoit plus ordinairement sur eux. Au mois de Janvier 1733. on comtoit 30. Convulsionnaires qui avoient été guéris parfaitement, & trente autres qui avoient reçu des soulagemens considérables. Il ne vous plaît pas de trouver cette preuve bonne; pour moi je la trouve évidente, & je ne saurois perdre du tems à le prouver. Ceux qui liront nos Ecrits, en jugeront.

V I. J'ai apporté pour quatrième preuve les Miracles que sont les Convulsionnaires. J'en rapportois un & je disois qu'on m'avoit parlé d'un autre que j'examinerois. Ce n'étoit pas celui que vous avez rapporté pour avoir le plaisir de montrer que les Convulsionnaires tentent quelquefois de faire des Miracles auxquels ils ne réussissent pas. La Convulsionnaire dont vous parlez, qui entreprit la guérison d'un sourd, n'avoit pas encore de Convulsions lorsque j'écrivois au mois de Janvier. Aujourd'hui je suis bien sûr, car je l'ai plusieurs Miracles certains dont on vous fournira des preuves auxquelles j'espère que vous vous rendrez. Vous vous mettez en pièces pour ôter à la Convulsionnaire du Calvaire le Miracle qu'elle a opéré sur une Religieuse de la

Maison; vous n'en viendrez pas à bout, il y a trop de choses qui forcent à le lui attribuer. Il y avoit du tems que cette jeune Pensionnaire paroïssoit s'intéresser d'une manière particulière dans les Convulsions à cette Religieuse, comme il arrive assez ordinairement aux Convulsionnaires de s'intéresser à différentes personnes & de souffrir pour elles. Un mois avant que la Religieuse tombât malade, la Convulsionnaire lui dit que Dieu se serviroit d'elle pour faire éclater sa puissance. Aussitôt que la Religieuse fut attaquée, la Convulsionnaire prit dans les Convulsions les différens symptômes de la maladie. Elle assura que la malade guériroit, & beaucoup de personnes de la Maison étoient persuadées que le Miracle se feroit, touchées de plusieurs choses frappantes dont elles avoient été témoins. C'est pendant que les esprits étoient ainsi préparés, que ce Miracle a été opéré par cette petite Convulsionnaire, & il a été accompagné d'une infinité de circonstances dans le tems de l'action qui le lient merveilleusement aux Convulsions. J'ai eu envie de rire de ce que vous dites que vous appréhendez *que cet exemple ne soit contagieux, & qu'il ne serve à enhardir d'autres Convulsionnaires pour tenter aussi de faire des Miracles.* Il faut les régler, Monsieur, sur cet article, comme sur tout le reste, & s'assurer autant qu'il est possible, que cet instinct ne vient point d'imagination & de fantaisie; car il faut convenir que cela peut arriver. Mais si effectivement les Convulsionnaires font des Miracles, croyez-vous que nous y serons trompés? vous en ferez sûrement embarrassé. Pour moi je le desiré de tout mon cœur & je l'espère de la miséricorde de Dieu sur vous aussi bien que sur nous; car je ne crois pas que vous teniez persévéramment contre des Miracles.

*Nouv. Ob.
page 15.*

V I I. J'ai apporté pour cinquième preuve les magnifiques représentations qu'on voit dans les Convulsions, sur tout celles de la passion & de la mort de Notre Seigneur jointes à une impression de douleur quelquefois très-vive aux endroits où Jesus-Christ a été percé. Vous me demandez *comment je pourrais prouver que ces douleurs sont réelles, & non de pures fictions.* Je veux croire que ce terme vous est échappé; vous ne l'auriez assurément pas mis, si vous aviez fait attention aux personnes respectables, que vous respectez vous-même, en qui on a remarqué ce prodige; mais je vais vous le prouver. J'allai une fois avec M * * * voir un Convulsionnaire aux pilliers des Halles. Il y avoit quinze mois qu'il avoit des Convulsions. Il étoit vû de très-peu de monde, il n'y avoit ordinairement qu'une seule personne pour l'assister, & deux ou trois filles ou femmes ses parentes qui logeoient avec lui. Il représenta le Crucifiment; il avoit les stigmates sans qu'on s'en fût apperçu, car les personnes avec qui il demouroit n'avoient fait sur lui aucune expérience. Je le touchai aux endroits des plaies, il fit paroître une extrême sensibilité. Nous apprîmes à ces bonnes gens ce que c'étoit, ils en furent touchés jusqu'aux larmes & commencerent le *Te Deum*. Voilà les faits qui me rassurent sur la sincérité. Vous avez la Convulsionnaire qui demeure à votre porte, elle a eu les douleurs aux endroits des plaies d'une manière très-marquée. Demandez à celui qui la conduit s'il les croit une *fiction* dans cette fille. Vous ne direz pas qu'elle a désiré les Convulsions, vous l'avez vûe, vous savez qu'elle étoit aïlligée d'en avoir, vous l'avez consolée.

Cette

*Nouv. Ob.
page 16.*

Cette fille n'a point été donnée en spectacle, on n'a laissé approcher d'elle aucun de ceux qui auroient pu lui faire respecter son état. Elle ne se souvenoit de rien après sa Convulsion, on étoit attentif à ne lui rien dire de ce qui s'y passoit. Il faut vous rendre par rapport à celle-là pour ce qui regarde la sincérité. J'en ai vûe une que j'ai touchée dans son crucifiement au milieu de la main. Elle eut aussitôt une Convulsion horrible dans tout le bras, qui dura bien un demi quart d'heure, & il parut sur son visage une telle impression de douleur, que nous n'eûmes pas le courage de renouveler l'expérience une seconde fois pour satisfaire des personnes qui survinrent, & qui auroient désiré d'être témoins de ce que nous leur rapportions. Il y a d'autres Convulsionnaires d'une probité reconnue, que l'on doit assurément croire sur leur parole.

Comment un homme d'esprit, comme vous, a-t-il pu s'imaginer qu'entre plus de deux cens Convulsionnaires qui ont eu les stigmates, & sur qui cette merveille s'est répétée une infinité de fois, il fût impossible de s'assurer dans aucun qu'elles n'étoient pas contrefaites? Plus vous vous montrerez incrédule, & plus nous serons convaincus que vous ne pouvez expliquer ce que vous ne voulez pas croire. En effet que dites-vous? Vous citez l'histoire d'une fourbe reconnue pour telle, qui contrefaisoit le crucifiement & qui ne contrefaisoit pas les stigmates; puis vous alléguez l'exemple de plusieurs Saintes en qui l'on trouve la plupart des choses que nous voyons dans les Convulsionnaires. Mais y pensez-vous de nous donner ce renfort? car pour ce dernier exemple, je le reçois. Vous savez que j'ai fait intervenir tous ces Saints & Saintes dans la cause des Convulsionnaires; car c'est la leur, & au lieu de traiter d'imagination dans ces Saints & Saintes ces représentations augustes des Mystères de Jesus-Christ, comme vous le faites par un manque de respect pour eux que vous m'avez attribué sans fondement, je vous obligerai à les respecter dans les Convulsionnaires, pour ne les pas condamner dans ces Saints, & à les attribuer à Dieu dans les uns & dans les autres. Je conviens avec vous, Monsieur, qu'il faut user d'un grand discernement, quand on lit toutes ces Vies dont les Auteurs ont pu être trop crédules; mais je vous avoue que c'est une chose intolérable, & qu'on ne pourroit accorder avec leur sainteté, d'abandonner à l'illusion de l'imagination ce qui leur arrivoit si fréquemment & que l'on trouve être commun à presque tous.

J'en dis de même des Convulsionnaires: il peut y avoir de l'imposture ou de l'illusion dans quelques uns; mais cet événement est trop grand & embrasse un trop grand nombre de personnes pour en parler avec tant de mépris. Il y a trop de beaux caractères qui marquent que la main de Dieu est ici. Vous n'y faites pas réflexion, de mépriser indifféremment tous les Convulsionnaires, comme vous faites. Il y a un discernement à faire; faisons-le. Transportons si vous voulez sur les Mystiques la question qui est entre nous au sujet des Convulsions. Commençons par décider ce premier procès: celui des Convulsionnaires sera ensuite bientôt terminé; car le parallèle est fort grand entre ce qu'on remarque dans les uns, & ce qui est arrivé aux autres. Je vous en ai donné un échantillon, & vous savez que les traits de ressemblance ne me manqueront pas, & que je peux faire ce parallèle aussi étendu.

du quo je voudrai. Il n'y a pas une objection dans votre Ecrit, qui ne soit aussi forte & même plus forte contre les Mystiques, si on se renferme dans ce qui est hors de l'ordre commun. Je vous le montrerai en particulier des Discours. Voyez, Monsieur, ce que c'est que la prévention & combien elle change les idées. Nous avons recours l'un & l'autre à l'exemple des Mystiques : moi pour justifier les Convulsionnaires, vous pour les condamner. Mais il y a cette différence entre nous, que vous en condamnant dans les Mystiques ce qui a rapport aux Convulsionnaires, vous le faites pour vous tirer d'embarras; & moi je suis autorisé à les respecter par leur sainteté reconnue & par le sentiment des plus grands hommes de l'Eglise qui en ont porté le même jugement.

Je tremble, Monsieur, toutes les fois que je défens contre vous quelques uns des caractères que je crois divins dans les Convulsions. Vous m'opposez toujours trois retranchemens qu'il faut pénétrer pour aller jusqu'à vous. Le premier c'est l'imposture dont vous soupçonnez la plupart des Convulsionnaires, & dont vous ne voulez garantir aucun avec assurance. Le second c'est l'imagination à laquelle vous attribuez ce que vous ne pouvez contester. Enfin vous donnez au Démon ce que vous ne pouvez expliquer. Je crains de vous forcer dans les deux premiers, de peur que vous ne vous retiriez dans le troisième. Serait-il possible qu'on pût vous forcer d'attribuer au Démon la représentation de la Croix de Jesus-Christ, de sa passion, de sa mort, de ses divines plaies sur peut-être deux cens personnes au milieu de Paris, qui retracent tous les jours pendant un tems considérable une si belle image? Faudra-t-il le faire auteur d'un si grand prodige, sur ce qu'on rapporte quelques histoires mal approfondies où peut-être une fois en passant il aura fait dans les ténèbres quelque chose de semblable? Suffira-t-il que le Démon puisse imiter par ses prestiges quelques unes des merveilles de Dieu, pour rendre équivoques & douteuses celles qui lui sont les plus propres & qui sont opérées avec le plus grand éclat? Dieu pour consoler ses Serviteurs dans un état qui nous rappelle les humiliations de Jesus-Christ, imprimera sensiblement sur nos corps le sceau sacré de la Croix, de la passion, & de la mort de son Fils, & nous en serons effrayés! Cela s'opérera dans le sein de l'Eglise sur des Catholiques qui se sont adressés à Dieu par l'intercession d'un de ses Serviteurs qu'il glorifie par des Miracles; & le sceau de la Croix imprimé dans de telles circonstances, nous le regarderons comme le sceau même du Démon imprimé sur nous pour nous tromper! Il y a ici quelque chose que l'on sent mieux qu'on ne peut l'exprimer, mais assurez-vous bien que vous ne me le ferez jamais croire.

V I I I. Venons présentement à vos réflexions sur les Discours des Convulsionnaires. C'est l'endroit le plus travaillé de votre ouvrage. On voit bien que ces Discours sont ce qui vous déplaît le plus dans les Convulsions. Je ne vous contredirai pas sur ce que vous dites que j'en suis charmé, car cela est vrai; je m'en tiens à ce que j'en ai dit dans la Lettre que vous réfutez. Je le transcrirai ici.

» En dernier lieu, disois-je, un des plus beaux caractères des Convulsions, ce sont les Discours sublimes que font quelques Convulsionnaires. Je vous

« en ai envoyé un , & je vous ai écrit qu'on pourroit vous en envoyer un
 « très-grand nombre , dont plusieurs sont beaucoup plus beaux. Vous me ré-
 « pondrez froidement que cela ne vous touche pas ; qu'avec de l'esprit & de
 « l'instruction & une imagination échauffée on peut dire de très-belles cho-
 « ses. Je vous répondrai aussi , comme je fis à une personne à qui je rappor-
 « tois les Discours d'une fille de quatorze ans , dont je lui exagérois la su-
 « blimité. Aussi , me dit-il , il faut avouer qu'elle a bien de l'esprit ; à quoi je
 « repartis : c'est comme si je vous disois , Monsieur , qu'un homme a renver-
 « sé le pillier de Notre-Dame qui soutient S. Christophe , & que vous me
 « répondissiez : aussi faut-il avouer que cet homme-là est bien fort. En véri-
 « té , Monsieur , il y a des proportions. On conçoit aisément que la force
 « des esprits aussi bien que celle des corps , peut augmenter selon qu'on est
 « différemment remué par l'imagination & par les passions ; mais la force
 « d'une fille ne parviendra jamais à celle d'un homme robuste dans la fleur
 « de son âge , & à plus forte raison dans l'ordre des esprits qui sont supé-
 « rieurs les uns aux autres dans une proportion infiniment plus étendue , que
 « celle qui se trouve entre les corps. Mais quand on accorderoit que cela
 « pourroit arriver une fois en passant , pour satisfaire ceux qui parlent sans
 « le savoir des ressources secrètes de la nature , jusqu'à prétendre que les Mi-
 « racles mêmes peuvent être expliqués par cette voie , que dira-t-on de ce
 « qui arrive tous les jours par un cours réglé ? Quand je dis à quelqu'un que
 « la Sœur *** fait depuis trois mois tous les jours de fort beaux Discours ,
 « je puis lui dire : allez-vous-en ce soir à dix heures , c'est le tems où finit sa
 « Convulsion , & c'est en finissant qu'elle fait un Discours par maniere de
 « priere , & vous verrez par vous-même la vérité de ce que je vous dis. Cet
 « homme y va & les personnes du plus grand mérite , des Avocats du pre-
 « mier ordre y ont été , & il revint pleinement convaincu de ce prodige. »

Vous voulez que l'on donne ces Discours au Public afin qu'on en juge ,
 & vous avez raison ; car il n'y a rien sur quoi il faille moins s'en rapporter
 au témoignage des autres , que sur ces sortes de choses qui dépendent du
 goût , & dont on ne peut justifier le jugement qu'on en porte par des preu-
 ves sensibles. Je n'aurois jamais allégué les Discours pour preuve que Dieu
 a part dans les Convulsions , si je n'avois été en état de les montrer ; mais je
 suis bien sûr que lorsqu'on les donnera au Public , ils feront une grande im-
 pression. Vous me demandez ce que je pense de ces Discours , & si je les
 crois divins. Vous avez cru apparemment m'embarasser ; il vous auroit cepen-
 dant été bien aisé de deviner ma réponse. Je crois qu'il y a du surnaturel ,
 & je ne les crois pas divins. Je n'attribue ce caractère qu'à l'Ecriture ,
 d'être un Livre divin. Les Prophètes parloient au nom de Dieu , ils le re-
 présentoient , ils étoient son organe & sa voix , leurs discours étoient sa pa-
 role. Il faut tous ces caractères , afin qu'un discours soit divin , à parler ex-
 actement. Les Discours des Convulsionnaires sont à une distance immense
 de ce caractère de divinité qui convient à l'Ecriture seule , & quand il y au-
 roit quelque Discours de Convulsionnaire où l'imagination & la liberté du
 Convulsionnaire n'auroient rien contribué , & qui auroit passé par sa bou-
 che comme par un instrument inanimé , nous n'en serions pas plus avancés

pour le croire divin ; car nous n'en pourrions rien savoir , & il seroit impossible , comme vous l'avez fort bien remarqué , d'en donner des preuves , outre que nous devons être toujours en garde contre l'illusion du Démon. Nous lisons dans la vie de sainte Thérèse que le Démon se présenta à elle trois ou quatre fois dans ses extases , & lui parla comme si c'étoit Jésus-Christ même. Elle nous avertit qu'il faut se défier de ces sortes d'illusions & elle donne des règles pour les discerner.

Il faut bien distinguer , Monsieur , une chose divine en soi d'une autre qui ne l'est que par la manière dont elle est opérée. Quand nous composons un bon livre , que nous prononçons un beau discours , que nous donnons un avis utile , c'est Dieu qui nous fait agir , qui nous fait parler ; car il est l'auteur de tout bien. On ne dira pas cependant que nos paroles soient divines : ce n'est pas Dieu qui parle , mais c'est lui qui fait parler. On ne dira pas même que nos paroles sont surnaturelles , parce qu'il y a une proportion entre nos connoissances précédentes & nos discours , & que Dieu en nous les faisant produire les fait comme naître du fond de capacité naturelle qu'il a mise en nous , au lieu que ces mêmes discours sont surnaturels dans les Convulsionnaires , quand ils sont indépendans de dispositions antérieures ; ils le sont dans tout ce qui s'y trouve de tout-à-fait neuf , & lorsque les Convulsionnaires n'ont rien fourni du leur pour les produire.

Comme les savaus par une suite de leurs préventions & de leur foiblesse naturelle peuvent mêler beaucoup d'imperfections dans des discours , où tout ce qui est bon vient de Dieu & doit lui être rapporté ; de même les Convulsionnaires peuvent mêler beaucoup de choses de leur imagination & des idées dont ils sont remplis dans les Discours que Dieu leur fait prononcer. C'est pour cette raison principalement , quoiqu'elle ne soit pas la seule , qu'on ne doit point regarder comme divins ni les discours des personnes d'esprit , ni ceux des Convulsionnaires. Dieu n'en est point garant ; il n'est point caution que ce qui vient de lui n'a point été altéré. On doit examiner ces Discours en les confrontant avec la règle de la foi qui leur est toujours supérieure ; quelque preuve que nous ayons qu'ils sont surnaturels , ils peuvent ne l'être pas en tout.

Le faux qui s'est trouvé généralement dans tous les Convulsionnaires , quoique plus rarement dans les uns que dans les autres , a du rabbaïsser extrêmement leur autorité dans notre esprit ; c'est un avertissement que Dieu nous a donné de ne le point prendre pour règle , & de ne point nous décider par ce qu'ils disent. Mais après les avoir examinés , lorsque nous sommes convaincus & qu'ils disent vrai & que ce ne sont pas eux qui le disent , ne devons-nous pas être remplis d'admiration & de reconnaissance de ce que Dieu se sert d'eux pour nous parler , sans nous arrêter à raisonner sans fin sur le moyen qu'il lui a plu d'employer. Et à l'égard de ce qu'ils prédisent pour l'avenir , s'ils se réunissent tous à le prédire , si ce qu'ils prédisent est digne de Dieu , s'il ne renferme rien de contraire à ce dont nous sommes assurés par la foi , soyons-y attentifs , attendons l'événement pour en juger. S'il n'arrive pas , nous n'y perdrons rien ; & s'il arrive , nous serons infiniment consolés de nous ressouvenir qu'il a été prédit.

J'ai

J'ai interrogé un Convulsionnaire qui conservoit le souvenir de ce qui se passoit dans ses Convulsions. Je lui ai demandé la manière dont lui étoient donnés les Discours qu'il prononçoit , & j'ai su de lui que cette manière n'étoit pas uniforme ; que quelquefois les paroles lui étoient données aussi bien que les pensées , que sa langue précédoit son intelligence , qu'il écoutoit ce qu'il disoit comme les assistans , & qu'il ne le faisoit qu'à mesure qu'il le prononçoit ; que d'autres fois il n'y avoit que les pensées qui lui fussent données , & qu'il avoit le choix des paroles ; qu'il ne perdoit pas totalement l'usage de sa liberté dans ses Convulsions , & qu'il pouvoit pécher. On en a interrogé un autre de ceux qui parlent le mieux ; il a répondu la même chose. J'ai vu ce dernier en Convulsion demander à Dieu un signe pour distinguer ce qui venoit de lui , d'avec ce qui ne seroit que l'effet de son imagination , par la crainte de s'y méprendre & de mettre quelque chose du sien dans ses Discours. Je sai des personnes qui ont interrogé une fille qui parle assez bien & qui ne se souvient de rien après ses Convulsions. On lui a demandé lorsqu'elle étoit en Convulsion si elle avoit de la liberté , & si elle ne devoit pas craindre de parler quelquefois par son propre esprit. Elle en est convenue ; elle dit que cela lui étoit arrivé , & qu'on ne devoit attribuer qu'à son propre esprit ce qu'elle disoit de faux ou qui n'étoit pas juste. Elle annonça un jour en ma présence qu'une Convulsionnaire qui étoit en Convulsion à côté d'elle , tomberoit en paralysie à la fin de sa Convulsion. La chose n'arriva pas ; je lui fis des reproches de l'avoir assuré avec beaucoup de fermeté. Elle me répondit que Dieu l'avoit punie à cause de son orgueil ; mais je lui dis que si nous l'avions crue , nous aurions été tous punis de notre simplicité.

Un de mes amis a fait la même question à une autre Convulsionnaire qui parle assurément d'une manière fort supérieure à son âge & à sa capacité. Cette fille ne se souvient de rien quand ses Convulsions sont passées. Elle dit à la personne qui l'interrogeoit : Présentement que je vous parle , je suis à peu près dans ma situation naturelle , excepté que je suis fortement occupée d'une idée ; c'étoit pour lors une image très-vive des jugemens de Dieu sur son peuple. Elle dit que ces idées qui venoient de la Convulsion , étoient compatibles avec d'autres idées différentes ; qu'elle sentoit qu'elle avoit le pouvoir de mêler quelque chose de son imagination dans les Discours , & que cela lui étoit arrivé. J'ai interrogé des personnes qui conduisoient des Convulsionnaires , & j'ai appris que les Convulsionnaires assez souvent conservoient quelque liberté & pouvoient en faire un mauvais usage. Je sai qu'on en a convaincu d'avoir ajouté à leurs Convulsions pour se faire estimer. Qu'on juge par là s'il convient de les donner en spectacle & de les exposer ainsi à la tentation d'embellir leurs Convulsions. On s'est trompé si on a cru que les Convulsionnaires , & en particulier ceux qui oublient ce qui s'est passé dans leurs Convulsions , n'avoient nulle liberté & ne pouvoient jamais faire de fautes. Ils en ont fait , & quelquefois une très-grande ; & c'est ce qu'il ne faut point perdre de vue , pour juger de leurs Discours & régler leur conduite.

J'ai lu plus de deux cens Discours de Convulsionnaires. Ce sont des Discours choisis , ce ne sont pas ceux que vous citez ; je les ai tous trouvés très-

beaux, la Théologie m'en a paru exacte; je ne voudrois pas en justifier toutes les expressions, ni m'en rendre garant avant que de les avoir examinées plus à loisir; je crois cependant pouvoir assurer qu'on ne trouvera pas dans ces Discours de dessein formé d'enseigner aucune erreur. Or je suis convaincu que si ces Discours n'étoient que l'effet d'une imagination échauffée, il seroit impossible que des filles, des personnes qui ne sont pas instruites & qui parleroient dans un état d'aliénation, le fissent d'une manière si suivie & si exacte; & si c'est le Démon qui est l'auteur de ces Discours, il ne parleroit pas si long-tems & par tant de personnes Théologie & Religion, sans insinuer des principes propres à séduire, comme on l'a remarqué dans quelques Convulsionnaires qu'on a abandonnés. Vous ne voulez pas apparemment faire de cet esprit de ténèbres un prédicateur persévérant de la Vérité.

Je prie Dieu, Monsieur, de vous pardonner la comparaison que vous avez faite de l'Œuvre des Convulsions avec le Fanatisme des Cévennes. En avez-vous compris la conséquence? y avez-vous pensé de nous comparer avec ces Fanatiques? car selon vous c'est nous qui sommes les Docteurs des Convulsionnaires, & qui leur inspirons ce qu'ils disent. Je suis persuadé que cette comparaison paroitra bien injuste à ceux qui liront mes Lettres; car assurément elles sont bien éloignées du fanatisme. Je ne vous en ferai pas de reproche davantage; mais j'ai voulu que vous fussiez combien j'ai été touché de l'injure que vous nous faites & du tort que vous vous faites à vous-même, en traitant avec si peu d'équité les personnes qui vous respectent le plus, & vos plus anciens amis. Je voudrois avoir ces Discours qui furent prononcés dans les Cévennes. Je suis bien assuré, Monsieur, qu'en les comparant avec ceux des Convulsionnaires, on verroit plus clair que le jour, que ce n'est pas le même esprit qui a fait parler les uns, & qui fait parler les autres. Je vous ai montré par la ressemblance de ce qu'on trouve dans les Vies des Saints avec ce qu'on remarque dans les Convulsionnaires, qu'il y a beaucoup de choses dans leur état qu'on peut attribuer à Dieu. Si j'avois les Discours des Cévennes, je vous montrerois par l'énorme différence qui se trouve entre les Convulsionnaires & les Fanatiques, que leur état n'est pas diabolique.

Vous n'avez point trouvé de milieu entre être inspiré comme les Prophètes, & parler par l'impression de l'imagination ou du Démon; & comme vous croyez avec raison qu'on doit refuser aux Convulsionnaires la qualité de Prophètes, vous les croyez ou visionnaires ou possédés selon que vous y êtes forcé. Mais que direz-vous de tout ce que sainte Thérèse rapporte de ses extases & de ses visions, de tout ce qui est rapporté dans les Vies des Saints & Saintes des derniers tems & même des premiers. Car nous voyons que S. Cyprien annonce avec la même assurance à son peuple la persécution qui étoit prête d'arriver, la venue de l'Antechrît & la fin du monde. Il joint ces trois objets comme lui ayant été révélés tous trois. Il avoit joint ce qui étoit une suite du préjugé où il étoit, avec la révélation qui lui avoit été faite. Porterez-vous de tous ces Saints à cause des défauts que l'on remarque dans leurs révélations, le même jugement que vous portez des Convulsionnaires? les abandonnerez-vous tous & pour toute leur vie à l'illusion de l'imagination & du Démon? n'y reconnoîtrez-vous rien qui vienne de Dieu, à

cause qu'on ne doit point regarder ces Saints comme des Prophètes, & que l'on trouve dans tous un très-grand mélange?

Je suis assuré, Monsieur, que vous êtes très-éloigné d'une pareille témérité, & je ne doute pas que vos sentimens sur toutes ces révélations ne soient conformes à ceux de M. Nicole, & que vous ne condamnerez aussi sévèrement que lui ceux qui voudroient les mépriser universellement & sans distinction. » Je ne crains point de dire, dit M. Nicole, que ce seroit une » force d'esprit très-mal entendue de traiter cela d'imagination. Il faudroit » en être assuré, pour être en droit de les mépriser. Or on est bien éloigné » de pouvoir avoir cette assurance à l'égard des visions que sainte Thérèse » rapporte. On peut dire au contraire avec vérité qu'y ayant deux choses » qu'on peut mettre en doute dans ces sortes de choses, 1°. si la personne » qui les rapporte est sincère, 2°. si ce n'est point une illusion de son imagination, les personnes de bon sens qui examineront sans prévention les » ouvrages de cette illustre Sainte, seront d'abord pleinement convaincus » de la première, qui est son entière sincérité. Et à l'égard de la seconde, » elles auront de la peine à se persuader que des imaginations mettent les » âmes dans un état aussi saint & aussi divin, que celui où il paroît que Dieu » la mettoit, ni que Dieu ait voulu joindre tant d'effets miraculeux à des » illusions phantastiques. « Ces dernières paroles renferment une vérité qui se fait sentir d'elle-même. Les visions & les extases forment une si grande portion de la vie de sainte Thérèse, qu'il est impossible de la regarder comme une personne favorisée de Dieu, si l'on soutient qu'elle étoit si souvent & pendant un tems si considérable dans l'illusion à se repaître de chimères. M. Nicole ne croyoit pas assurément qu'il n'y eût aucun mélange dans les révélations de sainte Thérèse; mais il a grande raison de dire qu'il seroit difficile de comprendre que Dieu joignît des Miracles à un état qui seroit tout entier d'illusion.

Vous m'avez demandé ce que je pensois des Discours des Convulsionnaires, & si je les croyois divins. Je vous demande à mon tour ce que vous pensez de ceux que sainte Thérèse rapporte, comme lui ayant été faits en vision. Je vous ai répondu, répondez à votre tour; Je ne crois pas que vous puissiez le faire sans vous servir de ma réponse. Quelle si grande difficulté y a-t-il donc à reconnoître que ce qui est bon, vient de Dieu? & si l'imperfection dont ce bien se trouve mêlé, empêche d'en attribuer l'origine à la plus sublime opération de Dieu par laquelle il communique le don de prophétie, est-on forcé de le regarder comme l'effet d'une imagination déréglée ou de l'illusion du Démon? Dieu n'a-t'il qu'une seule manière d'agir? Saint Thomas reconnoît un don surnaturel qu'il appelle instinct prophétique, & qu'il place au dessous de celui de prophétie. Par ce don Dieu ne dirige pas l'esprit de ceux qui le reçoivent, aussi infailliblement que par celui de prophétie. On peut le recevoir dans différens degrés, & à proportion que la mesure qu'on reçoit est petite, le faux peut s'y trouver plus souvent mêlé.

Mens Propheta dupliciter à Deo instruitur; uno modo per expressam revelationem, S. Th. 2. alio modo per instinctum quemdam occultissimum quem nescientes humana mentes patiuntur. Ad ea que cognoscit per instinctum, aliquando sic se habet, ut non plane as-

cernere possit utrum hac cogitaverit aliquando instinctu divino vel per spiritum proprium. Non autem omnia que cognoscimus divino instinctu, sub certitudine prophetica nobis manifestantur: talis enim instinctus est quiddam imperfectum in genere prophetia. Dieu se communique aux hommes dans des degrés différens & avec une variété infinie. On peut être inspiré sans le savoir, sans même le soupçonner, sans pouvoir le discerner. On peut quelquefois s'y méprendre; on peut avoir des visions & des songes prophétiques sans savoir ce qu'ils signifient, ni même s'ils signifient quelque chose, sans s'en souvenir comme Nabuchodonosor, dans des extases où l'on n'est plus maître de soi, où l'on est totalement aliéné des sens comme dans le sommeil.

Lisez le 12^e. Livre de S. Augustin de *Genesi ad litteram*. Vous y trouverez des principes pour démêler ces différens degrés de surnaturel, & ce qui est plus important, vous y verrez avec quelle sagesse un aussi grand homme raisonne sur cette matière qu'il reconnoît être au dessus de sa portée. Je voudrois bien que de part & d'autre on suivit son exemple, & qu'on gardât la même retenue & la même réserve dans l'examen des Convulsions; qu'on ne méprisât rien qu'après l'avoir examiné, & qu'on ne voulût pas tout expliquer, ni condamner ce qu'on n'entend pas; qu'on sût hésiter; qu'on ne crût pas tout savoir, & qu'on rencontrât quelquefois dans les Ecrits ce beau mot, *Ignoro*. Comme les plus grands hommes ne savent pas tout, ils ne méritent notre confiance qu'autant qu'ils discernent les premiers ce qu'ils savent de ce qu'ils ignorent, & l'on devroit assurément mettre dans le rang de ceux qui ne savent rien ceux qui n'hésitent jamais sur quoi que ce soit.

1^o. S. Augustin ne croit pas qu'on doive donner la qualité de Prophètes à ceux qui ne comprennent pas le sens de ce qu'ils ont vu dans le sommeil, ou dans des extases, quoiqu'il soit l'effet d'une opération surnaturelle. Pharaon, Nabuchodonosor n'étoient point des Prophètes.

2^o. Tous les songes qui signifient quelque chose, aussi bien que ce que l'on apperçoit dans les extases, viennent d'un esprit étranger qui se mêle avec le nôtre. *Commixtione alterius spiritus fieri potest, ut ea que ipse fecit, per hujusmodi imagines ei cui miscetur ostendat sive intelligenti, sive ut ab alio intellecta pandantur.*

3^o. Quand on parle par une opération surnaturelle, il est difficile de discerner si c'est un bon ou un mauvais esprit qui fait parler, tant que celui qui parle ne dit que des choses vraies & utiles, & lorsqu'il parle tranquillement, & je ne crois pas, dit S. Augustin, qu'il soit possible de le connoître, si on n'a pas reçu le don du discernement des esprits dont parle S. Paul; car lorsque le Démon qui ne dit jamais la vérité que pour séduire plus facilement, commence à débiter des mensonges, il est facile à tout le monde de s'assurer que c'est lui qui fait parler.

4^o. Nous nous trompons sans danger, si notre imagination & nos sens sont seuls trompés, & que notre esprit ne tombe point dans aucune erreur contre la foi & dans aucune fausse opinion. *Hac quando aliter fuerint inventa, quam putata sunt cum viderentur, non nos panites*, remarquez ce mot, *ita nobis fuisse visa, si non arguatur vel infidelitas dura, vel opinatio vana sive sacrilega; quapropter cum visis corporalibus Diabolus fallit, nihil obest quod ludificantur oculi; si non erratur in fide & intelligentia sanitate quam docet Deus subjectos sibi.*

Pourquoi

Pourquoi, Monsieur, n'avez-vous pas fait mention dans vos Ecrits d'une maxime si importante ? car cette maxime est le principe fondamental de l'examen des Convulsions, comme de toutes les voies extraordinaires ; on ne doit jamais la perdre de vûe. Si vous y aviez seulement pensé, vous auriez vu que cette question sur les Convulsions qui est agitée aujourd'hui avec une si grande chaleur, devoit l'être avec une parfaite tranquillité par les personnes qui pensent différemment, & qu'elle ne pourroit devenir de conséquence que lorsqu'on s'écarteroit de quelque point de la saine doctrine, & que c'est à quoi on doit être attentif de part & d'autre. L'excès de zèle pour ou contre les Convulsions peut engager à avancer des maximes outrées, soit pour les défendre, soit pour les combattre.

Je vous prie, Monsieur, de lire un petit traité de M. Nicole, intitulé *Le jugement équitable*. Il roule sur cet article unique, que dans toute dispute lorsqu'on est d'accord sur la doctrine & sur les principes, les questions qui restent ne peuvent jamais être assez importantes, pour se diviser de ceux qui pensent différemment. J'ajoute, Monsieur ; si ce sont des amis, ces différences ne doivent rien diminuer de l'amitié, de l'estime & même de la cordialité avec laquelle on vivoit ensemble. Je ne serai content que lorsque nous en serons tous venus là. Il faut commencer par civiliser la cause & la tirer du criminel ; car en vérité il seroit indécent & souverainement déraisonnable qu'on parût refroidi, parce qu'on ne s'accorde pas sur le jugement qu'on doit porter des Convulsions, quoiqu'on continue de penser sur tout de la même manière.

S. Augustin après avoir posé ces principes, rapporte plusieurs histoires sur lesquelles il fait des réflexions qui montrent avec quelle précaution on doit juger des effets surnaturels. J'en mettrai ici trois que je trouve toutes semblables à ce que j'ai vu arriver à des Convulsionnaires. La première est celle d'un phrénétique qui pendant sa maladie ne vouloit écouter personne, ni recevoir de la nourriture de la main de ceux qui avoient soin de lui. Il n'avoit du respect que pour un Prêtre, il étoit modeste & soumis devant lui, & faisoit ponctuellement tout ce que le Prêtre lui disoit. Lorsque ce Prêtre qui demouroit à douze mille pas de l'endroit où logeoit ce phrénétique, se mettoit en chemin pour venir le visiter, le malade en étoit instruit ; il avertissoit que ce Prêtre étoit en marche, il nommoit les endroits par où il passoit, il disoit quand il étoit arrivé sur le terrain appartenant à la maison, quand il y entroit & qu'il étoit prêt d'entrer dans la chambre. J'ai vu une Convulsionnaire à qui la même chose arrivoit à l'égard de son Confesseur, & qui n'étoit extraordinaire que par cet endroit ; car du reste elle avoit toujours la raison parfaitement libre, & sa Convulsion ne consistoit que dans de simples mouvemens. S. Augustin dit qu'on croyoit que ce phrénétique étoit possédé à cause uniquement de cette circonstance. S. Augustin ne dit pas qu'il le crût, au contraire il pensoit que cet homme pouvoit n'être que phrénétique. *Foris revera phreneticus erat*. En effet puisque cet homme guérit de sa maladie par les remèdes, *sicut phrenetici sanari solent* ; pourquoi attribuer au Démon la connoissance qu'il avoit de ce Prêtre, qu'on peut également attribuer aux bons Anges.

J'en ai connu un autre, dit S. Augustin, qui étoit certainement phrénétique. Il prédit la mort d'une femme qui se portoit bien ; dans le tems qu'il annonça la mort, il en parla avec une entière assurance, comme étant déjà arrivée. Elle est morte, dit-il, je l'ai vûe porter en terre, on a passé par ici avec son corps ; ce qui arriva quelques jours après, comme il l'avoit prédit. On a des exemples de pareilles prédictions de la part des Convulsionnaires. J'ai une fort belle priere que fit un Convulsionnaire au sujet d'une personne malade qu'on lui avoit recommandée pendant sa Convulsion. Il fit entendre que la personne mourroit, & en finissant sa priere il tomba lui-même pendant une heure en état de mort, comme pour annoncer cette mort par son action aussi bien que par son discours. La personne mourut effectivement deux jours après.

Pour la troisième histoire, il y a cinquante Convulsionnaires à qui la même chose est arrivée. C'est celle d'un jeune homme qui avoit une maladie extérieure très-douloureuse. Lorsque les accès de son mal le prenoient, il jetoit de grands cris & s'agitoit extrêmement ; après quoi il tomboit dans une espece d'extase où il devenoit insensible ; il ne voyoit personne quoiqu'il eût les yeux ouverts. Lorsqu'il étoit revenu à lui, il racontoit plusieurs choses qu'il avoit vûes ; il disoit qu'il voyoit presque toujours deux personnes, un vieillard & un enfant qui lui montroient & lui disoient tout ce qu'il rapportoit qu'il avoit vu & entendu. Il vit une fois les Bienheureux dans une lumière céleste, qui chantoient des cantiques avec des transports de joie ; il vit dans la même vision, toujours conduit par ses deux guides, les différents supplices des damnés. Il eut cette vision le jour de Pâques. Il avoit passé tout le Carême sans souffrir, quoiqu'ordinairement il ne fût jamais trois jours sans tomber dans ses accès de douleurs. Il avoit vu ces deux mêmes personnes au commencement du Carême, qui lui avoient promis qu'il ne souffriroit point pendant les quarante jours. Ils lui ordonnerent ensuite d'avoir recours aux Chirurgiens pour faire un retranchement dans la partie malade. Son mal fut interrompu ; il lui reprit de nouveau, il eut les mêmes extases, il vit les mêmes personnes, elles lui conseillèrent de se baigner dans la mer jusqu'à la ceinture & d'y rester quelque tems, & ils l'assurèrent qu'il seroit guéri pour toujours de ses grandes douleurs, & qu'il ne lui resteroit qu'une incommodité. Il guérit comme il l'avoit prédit, & ses visions finirent avec sa maladie. Les Médecins acheverent ce qui restoit à guérir. Il ne persévéra pas dans les saintes dispositions où il avoit été pendant la durée de son mal.

Vous croirez ces trois histoires, Monsieur, parce que S. Augustin les rapporte, & vous aurez raison ; son autorité est suffisante pour les faire croire. Mais pourquoi ne voulez-vous pas croire des faits tout semblables sur le témoignage d'un grand nombre de personnes de mérite que vous connoissez, & qui offrent de vous en convaincre par vous-même & de vous en rendre le témoin ? Mais puisque vous croyez celles-ci, je vous prie de me dire ce que vous en pensez, & en quoi vous les trouvez différentes de ce qu'on vous a rapporté des Convulsionnaires. La comparaison est modeste ; car il y a ici deux phrénétiques, & les Convulsionnaires ne le sont pas assurément.

Croyez-vous qu'on puisse s'égarer en raisonnant sur les Convulsions, comme S. Augustin a raisonné sur ces trois histoires? Si quelqu'un, dit-il d'abord, est en état de comprendre la cause de ces visions & de ces prédictions, & d'expliquer la manière dont elles s'exécutent, j'aurois mieux l'écouter, que d'être obligé de dire ce que je pense. Je dirai cependant mon sentiment, mais à condition que les savans ne se moqueront pas de moi comme si je voulois décider, & que ceux qui sont moins instruits ne s'imaginent pas que je veuille les enseigner; mais que les uns & les autres fassent réflexion que je cherche ce que je ne sai pas. Je comparerois volontiers toutes ces choses aux rêves & aux songes qui arrivent dans le sommeil; car comme parmi les songes il y en a de vrais, il y en a de faux; il y en a qui sont plus agités & plus confus, d'autres où l'on est plus tranquille; il y en a qui se trouvent tout-à-fait conformes à des événemens qui arrivent dans la suite; il y en a où le sens est manifeste, & d'autres où il est caché sous des figures & des symboles: il en est ainsi de toutes ces histoires. *Israrum visionum & divinationum causas & S. Aug. modos vestigare si quis potest & cerit comprehendere, eum ego magis audire vellem, libro 12. quam de me expectari ut ipse dislicerem. Quid tamen putem, ita ut nec docti me tam- de Genesi quam confirmantem derideant, nec indocti tamquam docentem accipiant, sed utrique ad litter. disceptantem & quarentem potius quam scientem, non occultabo. Ego visa ista omnia visis comparo somniantium: sicut enim aliquando & hec falsa, aliquando autem vera sunt; aliquando perturbata, aliquando tranquilla; ipsa autem vera aliquando futuris omnino similia, vel aperte dicta, aliquando obscuris significationibus & quasi figuratis locutionibus prænunciata: sic etiam illa omnia.*

Ne conviendrez-vous pas, Monsieur, que j'ai suivi dans mes Lettres la conduite de S. Augustin? Ne vous ai-je pas dit que je ne savois point le dénouement des Convulsions? Ai-je proposé mes vûes autrement que comme des conjectures? La comparaison que j'ai faite des Convulsions avec les songes que vous trouvez si fausse, n'est-ce pas celle que S. Augustin trouve la plus juste pour expliquer des faits tout semblables? S. Augustin s'en tient à cette comparaison, & ne veut pas décider par rapport à toutes les histoires qu'il rapporte, quelle en étoit la cause. *Hac nosse cui non sufficit, unde existant querat ab aliis, me ignorare confiteor.* Je crois qu'il auroit été moins embarrassé, s'il n'avoit voulu assigner la cause que de ce qui étoit arrivé dans ces trois histoires; mais il en joint d'autres dont il est effectivement très-difficile de dire le principe. Il ne doute point que ce ne soit un esprit qui soit la cause des extases qu'on a dans la veille, lorsqu'on se porte bien & qu'on ne peut les attribuer à la maladie: *à spiritu verò cum omnino sano atque integro corpore in alienationem rapiuntur.* Lorsque c'est le malin esprit, il rend ceux qu'il saisit ou possédés ou faux Prophètes; au contraire lorsque c'est un bon esprit, il fait que les simples fideles disent des choses cachées; il les rend même de vrais Prophètes, lorsqu'il leur donne l'intelligence de ce qu'ils disent, ou il leur fait voir & rapporter pendant un tems ce que Dieu veut que nous apprenions par leur moyen; *cum autem bonus, fideles mysteria narrantes, aut accedente etiam intelligentiâ veros Prophetas, aut ad tempus quod per eos oportet ostendi videntes atque narrantes.*

Je crois, Monsieur, que si S. Augustin vivoit de notre tems, il mettroit

les Convulsionnaires dans cette classe. Surement il les auroit examinés mieux que vous n'avez fait, & il me semble, si j'ai bien pris son esprit, que ç'auroit été par la conformité de ce que disent les Convulsionnaires avec la règle de la foi qu'il en auroit jugé; car je ne vois dans ses Ecrits que cette marque qu'il croit bien certaine.

Je ne sai pourquoi vous faites mention des Montanistes & de ce que les Peres ont dit de leurs prophéties. Ces hérétiques se donnoient pour Prophètes, ils prétendoient avoir une mission divine, ils vouloient qu'on les crût sur leur autorité, ils se revoltoient contre l'Eglise & refusoient de se soumettre à son examen. Quel rapport ces hérétiques ont-ils aux Convulsionnaires qui n'ont aucun caractère, que nous regardons comme un simple prodige & rien autre chose, & que vous regardez vous-même comme des malades. Quand il y auroit des Convulsionnaires à qui ce qu'ils éprouvent d'extraordinaire, seroit une occasion de fanatisme, qui voudroient en conséquence s'arroger quelque autorité, & qu'il y auroit des personnes peu instruites qui respecteroient sans distinction tout ce qu'ils disent, ce seroit un abus qu'il faudroit réprimer, mais qui n'empêcheroit pas que l'événement en lui-même ne fût un très-grand spectacle & très-digne d'être considéré.

Avant que de finir cet article des Discours des Convulsionnaires, je veux vous rassurer sur deux choses qui vous ont extrêmement déplu dans ces Discours. Vous convenez allèz qu'ils ne disent ordinairement que les vérités communes; & à l'égard de la conversion des Juifs & de la venue d'Elie, qu'ils en parlent conformément à la maniere dont cet événement a été développé dans plusieurs Ecrits. A cet égard vous n'avez rien à dire de nouveau; vous êtes seulement fâché par la crainte que vous avez, que ce que nous croyons déjà, nous ne le croyions plus fermement & plus proche, parce que les Convulsionnaires le disent. A l'égard de ce qu'ils ont ajouté à ce système connu & autorisé de la conversion des Juifs, vous l'avez fort bien expliqué dans une Lettre que vous m'avez écrite. Je le réduirai à six chefs & je ne changerai presque rien à ce que vous en dites.

1°. La venue d'Elie doit être précédée par des victimes.

2°. Ces victimes sont des personnes de l'un & de l'autre sexe qui doivent répandre leur sang pour la Vérité, avant que ce Prophète paroisse.

3°. Ce sera en conséquence de ce sang répandu, que Dieu dont la colere sera apaisée, enverra ce Prophète pour opérer le grand renouvellement de l'Eglise.

4°. Ce sont les Convulsionnaires tout imparfaits qu'ils sont, que Dieu a choisis pour représenter ces heureuses victimes.

5°. Mais ces mêmes Convulsionnaires qui ne sont actuellement que des victimes de représentation, deviendront des victimes réelles.

6°. Tous les Convulsionnaires n'auront pas ce bonheur; mais quelques uns seulement.

Il faut convenir que c'est là le système des Convulsionnaires, & que s'il n'arrivoit rien qui y eût rapport, ce seroit une difficulté contre les Convulsions.

Ces idées, me dites-vous, sont toutes nouvelles & inouïes jusqu'à présent. Mais combien

combien depuis l'origine de l'Eglise est-il arrivé de choses inouïes & auxquelles on ne se seroit pas attendu avant l'événement ? L'état présent de l'Eglise est bien aussi surprenant que ce que les Convulsionnaires nous annoncent, & empêche qu'il ne soit hors de toute vraisemblance. La dispute qui est entre nous à leur sujet, au point où elle est portée est un événement bien extraordinaire : que nous écrivions l'un contre l'autre ; vous, Monsieur, de gayeté de cœur, & moi forcé, c'est ce que je n'aurois pas cru assurément sur la parole des Convulsionnaires il y a un an. Quand j'entendis la première fois les Convulsionnaires annoncer une grande persécution, ce qu'ils en disoient me parut un songe ; la manière dont on les attaque & nous avec eux, me persuade qu'ils pourroient avoir dit vrai, & cela bien plus que leurs Discours. Vous réaliserez leurs prédictions en voulant prouver avec tant de chaleur qu'ils sont de faux Prophètes, & en les décrivant sous ce prétexte comme si nous les donnions réellement pour Prophètes. Ce que vous ajoutez est raisonnable, il falloit vous en tenir là ; *du moins*, dites-vous, *vous conviendrez avec moi que pour les croire sur des points si inouïs, il faut nécessairement supposer que c'est par l'inspiration du Saint Esprit qu'ils découvrent ces merveilleux secrets.* Oui, Monsieur, assurément pour le croire bien ferme, il faudroit en avoir des preuves certaines. Mais qui vous oblige à les croire ? je ne les crois pas moi-même, je me contente de m'en souvenir & d'y être attentif. Il y a ici assez de choses extraordinaires qui méritent cette attention ; regardez ces prédictions comme nous avons regardé celles de Ste. Hildegarde. Après tout pourquoi regardez-vous leurs idées comme si étranges & si inouïes ? Une persécution qui arriveroit avant la venue d'Elie, & qui dans les desseins de Dieu seroit liée avec la venue de ce Prophète, rempliroit tout ce qu'ils annoncent.

Vous faites une difficulté que je rapporterai avec plaisir. » Il vous paroît
 » tra nouveau, dites-vous, que je me mêle de parler de figures ; mais je crois
 » que vous m'accorderez facilement que si ce grand ouvrage de la conversion *Lettre à M*** sur la non. Théol. des Convuls.*
 » des Juifs auquel le Prophète Elie est destiné, a été figuré dans l'Ecriture,
 » comme il s'y trouve clairement prédit, il l'a été dans ce qui arriva du temps
 » d'Achab. L'impiété regnoit dans Israël, la terre étoit frappée de stérilité,
 » il ne tomboit ni pluie ni rosée du Ciel depuis plus de trois ans, tout pé-
 » rissoit & l'on paroïssoit sans aucune ressource au milieu de la désolation la
 » plus extrême. Lorsqu'on étoit bien éloigné de s'y attendre, Elie qui ne pa-
 » roissoit nulle part, se montre tout-à-coup à un Officier de la Cour d'A-
 » chab, il fait dire à ce Prince d'assembler le peuple au mont Carmel ; ce
 » Prophète s'y rend, il y fait éclater la gloire du Dieu d'Israël par un mira-
 » cle des plus grands ; tout ce peuple qui en étoit témoin, prosterne par ter-
 » re glorifie le Seigneur, renonce au culte de Baal & retourne au culte du
 » vrai Dieu : rien n'est plus juste ni plus naturel que cette figure. Il en sera
 » de même lorsqu'Elie viendra pour accomplir ce que ce grand événement
 » n'avoit fait que figurer ; il n'y a aucune raison d'obscurcir cette figure en
 » voulant que le Prophète qui s'étoit montré tout-à-coup, lorsqu'il a été
 » question de représenter la conversion de la nation Juive, se fasse annoncer
 » par des précurseurs d'une espèce inouïe, lorsqu'il sera question de l'exé-
 » cution. «

Je répondrai assurément à cet argument ; vous l'avez proposé avec une justesse & une précision qui vous donneroit rang parmi les Figuristes, si vous vouliez l'accepter. Je vous ferai donc remarquer que si vous voulez suivre la figure & faire attention à tous les traits , on trouve du tems d'Achab une persécution qui précède la venue d'Elie , & qui avoit été jusqu'à la mort ; & si l'on ne trouve point de Prophète qui l'ait annoncée , il avoit fait lui-même une apparition trois ans & demi avant qu'elle se produire devant tout le peuple , & tout Israël parloit de lui & l'attendoit comme étant seul le maître de faire cesser la stérilité. Mais si vous voulez qu'il surprenne quand il arrivera , tranquillisez-vous , les Convulsions n'empêcheront pas qu'on ne soit surpris , & ce seroit pour vous & pour bien d'autres la matière d'une grande surprise, s'il venoit à la suite des Convulsions qui en ce cas serviroient bien plus à cacher sa présence qu'à la manifester. Ne croyez rien de tout cela , Monsieur , si vous voulez , je ne vous prie pas même d'y faire attention ; je vous demande seulement de ne point vous en fâcher , & de croire qu'on peut être un fort honnête homme & un bon Chrétien & attendre l'événement pour juger du prix de ce que disent les Convulsionnaires.

La seconde chose & celle qui a servi le plus à rendre les Convulsionnaires odieux dès les commencemens , c'est un certain discernement entre les Appellans , dont ils ont dit que les Convulsions seroient l'occasion ; car il est vrai que tous l'ont dit. Il n'est pas impossible qu'on ait abusé de ces Discours des Convulsionnaires , & que des personnes trop vives en ayant fait des applications téméraires. Les Convulsions ne sont point un nouveau mystère auquel on soit obligé de croire pour être sauvé. Si elles sont une Œuvre de Dieu , elles sont dans le rang des œuvres ordinaires que Dieu fait. C'est perdre un avantage d'y être indifférent ; c'est un malheur de les mépriser ; c'est une faute de les attaquer , & une faute qui peut devenir considérable , si on persécute , si on décrie , si on tâche de rendre odieux ceux qui sont assez heureux pour reconnoître la main de Dieu où elle est. Quand il seroit vrai , comme les Convulsionnaires le disent , que les Convulsions auroient des liaisons dans les desseins de Dieu avec des événemens importans auxquels on sera obligé de s'intéresser , il faudroit attendre que ces événemens fussent arrivés , pour condamner ceux qui ne voudroient pas y prendre de part. Je n'ai appréhendé que la division , & j'ai été persuadé qu'il n'y avoit d'autre discernement présent à craindre , que celui qui naîtroit du défaut de charité ; que ce discernement ne seroit criminel que par rapport à ceux qui en manqueroient ; qu'il ne le seroit pas précisément pour penser plus ou moins favorablement des Convulsions , mais qu'il pourroit le devenir en conséquence de l'opposition aux personnes qui penseroient différemment. J'étois bien résolu de ne point m'en tenir aux Discours des Convulsionnaires , s'ils alloient plus loin. J'ai été bien aise en les lisant , de voir qu'ils ne disoient rien de plus que ce que je marque ici ; & ce qui m'a fait le plus de plaisir , c'est que les Convulsionnaires qui ont parlé avec plus d'étendue & de justesse , ont tous dit que cette division ne seroit que passagère , & que vous reviendriez presque tous.

En vérité , Monsieur , n'êtes-vous pas bien maltraités , pour crier tous ,

comme vous faites, que les Convulsionnaires ont levé l'étepard du schisme? Ils l'ont prédit, ils l'ont condamné & ont assuré le retour de ceux qui s'en feroient rendus coupables. Aujourd'hui vous faites un manifeste, vous & la plupart de ceux qui ont écrit, pour avertir le Public qu'on doit vous discerner de ceux qui sont favorables aux Convulsions, & vous vous plaignez que les Convulsionnaires aient annoncé un discernement. Vous appréhendez qu'en voyant l'événement répondre d'une manière si juste à ce qui a été annoncé, on ne se persuade que c'est une vraie prédiction. Vous les condamnez & vous ne voulez pas qu'ils disent que vous le faites, même en assurant que vous ne le ferez pas toujours.

Comparez, Monsieur, les Discours des Convulsionnaires avec les Ecrits qui attaquent les Convulsions, & voyez de quel côté le discernement est établi d'une manière plus odieuse; presque tous ces Ecrits traitent de fanatisme & d'illusion & les Convulsions & le respect qu'on a pour elles. L'Auteur du Journal dit, & je ne crois pas qu'il soit le seul qui le dise, que le Tombeau de M. de Paris est un van dont le pere de famille s'est servi pour séparer la paille d'avec le bon grain, & que c'est par les Convulsions & le cas qu'on en fait que le fera ce discernement. Ce que vous dites est encore plus fort car vous croyez à cause du surnaturel que vous reconnoissez dans les Convulsions, qu'elles pourroient servir à l'accomplissement de la Prophétie de saint Paul aux Thessaloniens, & être un moyen pour procurer cette efficace d'erreur qui fera croire au mensonge, prédire pour les derniers tems. On ne sauroit assurément rien dire de plus terrible contre les Convulsions; mais c'est bien rabbaïsser la prophétie de S. Paul, que de la réduire à la séduction de quelques Convulsionnaires & de ceux qui ne veulent pas les croire livrés au Démon. Si les Convulsions entroient pour quelque chose dans les signes qui doivent précéder les derniers tems, il faudroit faire attention à l'effet qu'elles auroient sur la multitude, & si elles servent de voile pour cacher la vérité au grand nombre. Vous devez être bien éloigné, Monsieur, de l'idée que vous aviez autrefois, que les Convulsions ne sont qu'une maladie ordinaire, si vous faites de pareilles réflexions; car si vous êtes persuadé que les Convulsions sont une suite d'un conseil de Dieu très-profond, très-difficile à pénétrer, très-effrayant, nous sommes d'accord; je vous prierais seulement d'être sobre dans vos applications, & je vous ferai remarquer la différence qui se trouve à cet égard entre les Convulsionnaires & ceux qui les attaquent.

Les Convulsionnaires annoncent un autre discernement bien plus terrible. Pendant qu'ils en usent avec vous avec ménagement, on les voit traités avec la dernière sévérité dans leurs propres Discours, leur état s'y trouve rabbaïssé, leur personne humiliée; ces Discours sont pleins de reproches très-vifs contre leur conduite, de menaces terribles de la colere de Dieu sur eux, parce qu'ils n'ont pas répondu à l'honneur que Dieu leur a fait de les choisir pour servir à ses desseins; on y prédit nettement la chute du plus grand nombre, on n'y fait point espérer leur retour. Selon ces Discours il y en aura très-peu à qui leur état soit utile pour l'éternité. Selon les Convulsionnaires, les Convulsions sont une espece d'Œuvre figurative qui séduit & qui trompe ceux qui s'y méprennent & qui la prennent pour la réalité. Il ne

faudroit que ces Discours pour tenir les Convulsionnaires dans la crainte, pour leur apprendre que les Convulsions ne les sauveront pas seules, & pour les obliger à chercher leur sûreté dans la pratique des règles communes. J'en ai vu un qui étoit épouvanté de son propre Discours après l'avoir prononcé, parce qu'il renversoit ses idées. J'en ai vu un autre qui hors de ses Convulsions relevoit assurément trop l'état des Convulsionnaires, & qui s'impatientoit lorsqu'on lui opposoit ce qu'il avoit dit lui-même en Convulsion qui le rabbaïssoit. Il faut bien distinguer dans les Convulsionnaires ce qu'ils disent hors de leurs Convulsions, ce qu'ils disent même dans des Convulsions qui leur laissent la liberté de converser avec ceux qui sont présents, & les Discours qu'ils prononcent dans leurs extases où ils paroissent aliénés par rapport à tout ce qui les environne. A mesure que ces Discours sont plus beaux & qu'ils passent plus visiblement la capacité de ceux qui les prononcent, on les trouve plus justes. Vous avez raison, Monsieur, de dire que j'en suis charmé, car ce n'est pas là assurément le caractère de l'esprit séducteur.

Vous rapportez plusieurs exemples de personnes auparavant stupides, qui étant en délire faisoient des Discours admirables. L'un parloit *aussi purement & aussi éloquemment que Cicéron*; l'autre faisoit *des vers aussi bons que les meilleurs Poëtes*; une femme de village pendant trois jours entiers parloit *bon & disert François* qu'elle n'avoit jamais su parler devant ni après son délire; un autre enfin parloit *Grec sans l'avoir appris*. Je jugerai, Monsieur, de tous ces exemples, s'ils sont vrais, comme vous jugez de ce dernier; je ne serai point la dupe de tous ces exemples. Je ne vois point une plus mauvaise maniere de raisonner; on ne fait que transporter la difficulté sur l'exemple qu'on cite pour répondre à un fait inexplicable. Je ne veux point qu'on me présente la nature ou le Démon comme des puissances sans bornes, auxquelles on se croie en droit d'attribuer tout ce qui nous passe, quelque incroyable qu'il soit. Je ne vois que la puissance de Dieu qui nous présente un fond que nous ne puissions sonder; partout ailleurs je veux voir des proportions & des caractères qui conviennent aux différentes causes créées; je ne croirai point qu'un homme en délire parle juste de ce qu'il ne fait pas. Vous avez donné dans le travers du Physicien; vous citez des exemples qui fortifient ceux que vous voulez expliquer & qui en rendent la solution plus difficile, si on vous engage de les expliquer tous par un même principe.

I X. Je suis étonné que vous vous soyez si fort étendu contre les secours qu'on a rendus aux Convulsionnaires, en refusant une Lettre où l'on ne donnoit point ces secours comme une preuve de divinité. Je ne crois pas en effet que ces secours prouvent autre chose que le surnaturel; je ne trouve même qu'ils le prouvent décisivement, que parce qu'on doit les regarder comme formant un caractère particulier des Convulsions présentes, & que ce qu'on voit assez rarement dans les histoires, & que l'on regarde toujours comme un prodige de la nature, quand on le voit arriver, se rencontre ici tout communément & avec une variété infinie. Une des choses qui me frappent le plus dans les Convulsions, & qui me paroît marquer davantage qu'elles sont surnaturelles, c'est ce caractère; elles nous mettent sous les yeux tout ce qu'on a jamais entendu dire de plus extraordinaire; elles épuisent toutes les recherches

cherches de ceux qui veulent leur opposer des faits semblables, & ces faits singuliers sont répétés tous les jours pendant des mois & des années.

Les secours sont ce qui vous a le plus frappé; vous les croyez surnaturels, & au lieu de conclure que s'ils le sont, les Convulsions méritent donc qu'on les considère avec une extrême attention, & que peut-être ce caractère qui s'y trouve, n'est pas le seul qui soit surnaturel, vous employez le quart de votre Ecrit à prouver qu'on ne devoit pas rendre ces secours aux Convulsionnaires, comme si c'étoit là de quoi il s'agit entre nous. Tout ce que vous dites sur ce sujet est outré. Il n'est pas vrai qu'on puisse faire un crime de les avoir rendus à ceux qui l'ont fait dans les commencemens; ils ne les ont rendus que parce qu'ils les croyoient nécessaires; ils ne se sont pas déterminés à les rendre sur la simple demande des Convulsionnaires; c'est parce que les Convulsionnaires tomboient dans des états affreux, quand on refusoit de les rendre, ou même qu'on tardoit à le faire. On a été conduit par degrés aux plus violens & en cédant aux cris des Convulsionnaires qui paroissent souffrir les plus horribles douleurs, & qui n'étoient soulagés que par ce moyen. On n'appréhendoit pas de les faire mourir en leur rendant ces secours; mais on appréhendoit quelque accident fâcheux, si on ne les leur rendoit pas. Vous, Monsieur, qui dans ce tems là croyiez que les Convulsions étoient une maladie naturelle, vous auriez dû les permettre; car dès que la violence du mal demandoit une telle compression, le corps auroit extrêmement souffert, si l'on ne s'étoit opposé à l'effort de la Convulsion. C'est une règle générale que dans les maux subits qui paroissent aller à la mort, ou vouloir se fixer par des paralysies ou d'autres maladies aussi fâcheuses, tout ce qui soulage est regardé comme nécessaire.

Pour moi qui ai toujours cru que les Convulsions avoient une origine divine, j'ai raisonné autrement. J'ai toujours cru premièrement que ces secours ne devoient point être rendus par des personnes de différent sexe, à cause du péril où l'on mettoit les Convulsionnaires en les laissant si long-tems & si persévéramment exposés à la tentation; que puisque c'étoit Dieu qui avoit ordonné qu'ils fussent dans cet état, il béniroit nos craintes & empêcheroit lui-même les inconvéniens que nous appréhendions. L'événement a justifié cette manière de raisonner: les Convulsionnaires à qui on a refusé de rendre des secours, ne sont tombés dans aucun accident, ils s'en sont passés, & dans la suite ils n'en ont plus eu besoin & ne les ont plus désirés. Ce devoit être une règle aujourd'hui de ne point laisser approcher des Convulsionnaires des personnes de différent sexe pour les servir. Il y a même des secours indécens que des personnes du même sexe ne devoient pas rendre.

J'ai appris qu'il y en avoit que j'aurois cru innocens, parce que je ne suis pas instruit & que je ne dois pas l'être, & qui cependant peuvent avoir des effets funestes. Tout le monde ne doit pas assurément s'appliquer à les démêler; il seroit par conséquent à désirer qu'on supprimât la plupart des secours, & qu'on avertit les Convulsionnaires que puisqu'ils se regardent avec raison comme étant sous la protection de Dieu dans le tems de leurs Convulsions, ils doivent s'abandonner entièrement entre ses mains, & mettre entre eux & le péril la plus grande distance qu'il est possible. Je remarquerai cependant

pour l'honneur des Convulsionnaires que l'Auteur du Naturalisme convient que les secours dont il exagère le danger, n'ont pas toujours les mauvais effets qu'il fait appréhender avec raison; mais il suffit qu'il y ait à craindre pour les supprimer, & la réserve dont il use doit empêcher de condamner avec trop de sévérité ceux qui les ont demandés.

Il y a des secours qu'on n'auroit jamais du rendre par une autre raison, c'est qu'ils paroissent de nature à écraser les Convulsionnaires, qu'on en venoit & qu'on ne les auroit jamais rendus, si on n'avoit conté l'un un Miracle; comme de s'élever un pied en l'air sur le col d'une jeune fille, & quelquefois c'étoient les hommes les plus pesans qu'on choisissoit exprès. Il étoit impossible à l'égard de ces secours & de quelques autres semblables de se mesurer si exactement sur la force de la Convulsion, qu'on fût assuré de ne point aller au delà.

J'ai été porté à croire que la plupart des secours en général étoient naturels, & que le surnaturel lorsqu'il y en avoit, étoit dans la Convulsion qui les exigeoit, & que posée une telle disposition dans le corps, le secours étoit bienfaisant; ce que j'ai conjecturé de l'impatience des Convulsionnaires, lorsqu'on les refusoit ou qu'on tardoit à les rendre. Si cela étoit, il seroit facile de sauver ceux qui en ont rendus de cette espèce, du reproche d'avoir tenté Dieu, pourvu qu'en les rendant ils aient été attentifs à suivre la Convulsion & qu'ils les aient augmentés chaque fois insensiblement, à mesure qu'on remarquoit que les degrés précédens avoient fait du bien. Mais il est vrai qu'on ne peut appliquer cette règle à tous les secours qu'on a rendus, & que l'on doit appréhender à l'égard de plusieurs d'avoir tenté Dieu.

Nous tentons Dieu tous les jours en bien des manières. On tente Dieu, ou en prenant pour signes de sa volonté des choses qu'il n'a pas établies pour la manifester, ou en employant des moyens qui ne peuvent réussir que par un Miracle, ou en s'exposant à des dangers en contant sur la protection sans qu'il l'ait promise; mais ce péché n'est grand qu'à proportion que nous avons moins lieu d'espérer ce que nous attendons. C'est un grand péché que de conter sur un Miracle que Dieu n'a pas promis; mais si ce Miracle se répète tous les jours, s'il porte le caractère de secours ordinaire dans un nouvel état que l'on est assuré être surnaturel, si on a l'expérience qu'il n'a jamais manqué, quoique tous ces caractères ne tiennent pas lieu d'une promesse, il faut cependant convenir que si c'est une faute de conter sur un tel Miracle la mil-lième fois, elle est plus légère que si on avoit conté dessus la première.

Vous conviendrez, Monsieur, que si on a jamais tenté Dieu, c'est dans le tems où les épreuves étoient si communes, lorsqu'on se servoit du feu & de l'eau pour s'assurer de l'innocence de différentes personnes, qu'on ne pouvoit reconnoître par aucune voie humaine; cependant Dieu a souvent pardonné à l'ignorance de ceux qui lui demandoient des Miracles, & les a accordés à leur simplicité & à la droiture de leur cœur. Pourquoi faut-il que l'obligation où vous croyez être d'admettre une opération du Démon dans les Convulsions, vous donne des pensées noires qui vous fassent tout prendre au criminel. Au reste je ne vous dis toutes ces choses, que pour vous faire comprendre combien votre Ecrit est outré, & que c'est sans y avoir fait assez de

réflexion que vous dites au sujet de ces fautes commises dans les services que l'on a rendus aux Convulsionnaires , qu'il n'y a pas lieu d'être fort étonné que Dieu par un terrible jugement ait permis à l'esprit ennemi de l'homme d'entrer dans l'Œuvre des Convulsions ; car je suis persuadé qu'on doit tendre à retrancher tous les secours , & vous savez bien qu'il y a long-tems que je suis dans ce sentiment. Que demandez-vous de plus afin que nous soyons d'accord sur cet article ? ne fust-il pas que la conduite soit à couvert ? ne fust-il pas même qu'en convenant avec vous que les Convulsions qui exigent de pareils secours sont surnaturelles , je n'institute point du tout sur ce caractère pour prouver qu'elles viennent de Dieu ? voulez-vous me forcer à reconnoître que cette force invincible qui met de petites Convulsionnaires en état de résister à des efforts qui écraseroient les hommes les plus robustes, vienne du Démon ? Je ne le ferai pas , & vous ne sauriez me donner aucune preuve tirée de la raison ou de la religion pour m'y obliger.

*Nouv. Ob.
pag. 41.*

L'Auteur de la Recherche de la Vérité a remarqué en citant les passages des Peres, qu'on étoit persuadé dans la Tradition que c'étoit Dieu qui préservait les possédés mêmes de tous les accidens auxquels ils étoient exposés, lorsque leurs Convulsions redoubloient en présence des Tombeaux des Saints. Pourquoi ne dirions-nous pas la même chose de la protection qu'il paroît accorder aux Convulsionnaires dans le tems de leurs Convulsions ? On ne peut s'empêcher de regarder comme un très-grand Miracle de ce qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun se soit blessé en tombant , en se heurtant contre différentes choses, ou s'il se faisoit quelque mal, il étoit rétabli aussitôt par l'application des Reliques de M. de Paris ou de la terre de son Tombeau. Je crois que s'il y a eu des exceptions, il faut qu'elles aient été extrêmement rares, puisqu'elles ne sont pas connues. Il est arrivé quelquefois que cette protection de Dieu s'est étendue non seulement sur les personnes qu'il a empêchées de se faire du mal, mais même sur les choses extérieures en rétablissant celles que les Convulsionnaires avoient endommagées dans leurs Convulsions. On m'en a rapporté un exemple très-singulier & en même tems très-certain. Une Convulsionnaire qui étoit couturiere, renversa une fois sa lampe dans ses Convulsions sur un habit de soie fort propre ; elle le lava après s'être recommandée à Dieu avec de l'eau où elle avoit mis de la terre du Tombeau , & le lendemain à son réveil elle le trouva parfaitement rétabli & avec tout son lustre, sans qu'on pût discerner ce qui étoit arrivé que par une petite tache d'huile qui se trouva dans un pli & qu'on n'avoit pas apperçue pour y mettre de l'eau de M. de Paris. A qui attribuerez-vous, Monsieur, une telle merveille ?

X. Je ne sai, Monsieur, pourquoi vous avez fait si peu d'attention à une des principales preuves de la divinité des Convulsions, celle qui fait le plus d'impression, parce qu'elle se répète tous les jours. C'est le discernement que font des Reliques un très-grand nombre de Convulsionnaires, l'impression que ces Reliques font sur eux & le respect que les Convulsionnaires ont pour elles. Ce caractère n'est que la continuation de ce que tout Paris a vu au Tombeau, & dont vous convenez vous-même lorsque vous reconnoissez que les Convulsions ne prenoient que sur la Tombe & cessoient dans l'instant

qu'on en ôtoit les malades. On remarqua cet effet des Reliques du Bienheureux Diacre sur la première personne qui eut des Convulsions ; ce fut la muette de Versailles. *Dès le premier jour*, dites-vous, *les Convulsions de cette fille furent fort violentes, elle les éprouvoit lorsqu'on la mettoit sur la Tombe, elles cessoient lorsqu'on l'en retiroit, & cela arrivoit toutes les fois qu'on l'y mettoit.* Il étoit assurément impossible que Dieu donnât une preuve plus évidente & plus sensible de la liaison qu'il vouloit qu'on reconnût que les Convulsions avoient avec le Tombeau de M. de Paris.

Pourquoi avez-vous laissé sans réponse une telle difficulté, dont il est impossible que vous ne sentiez pas la force jusqu'à un certain point ? Vous auriez pu cependant l'é luder, comme vous avez fait toutes les autres, & tâcher de la faire perdre de vue, en rapportant quelques histoires où les Convulsionnaires se seroient trompés ; car il est certain qu'ils se trompent. Je n'en suis pas étonné, lorsque c'est en manquant de discerner de véritables Reliques qu'ils se trompent ; il n'est pas nécessaire que des effets surnaturels aient un cours réglé. Je le suis davantage, lorsque cela arrive à l'occasion de fausses Reliques qu'ils croient véritables, & qu'ils tombent en Convulsion parce qu'ils le croient ; cela doit être remarqué : Dieu l'a réglé ainsi apparemment, pour nous avertir de ne les prendre pour règle sur quoique ce soit.

Mais qu'est-ce que cela prouve contre peut-être trente mille expériences qui ont toujours réussi ? J'en mettrai ici une dont j'ai été témoin. Je dinois un jour avec des Convulsionnaires ; après le diner on fit semblant de vouloir les divertir en rompant devant elles de ces larmes de verre, qu'on réduit en poussière lorsqu'on les rompt par l'extrémité, & qu'on a de la peine à casser en frappant sur le corps de la larme. On invita les Convulsionnaires d'essayer de les briser avec un marteau, & on mit sur la table pour servir d'appui une pierre de Port Royal qui se trouva dans la chambre comme par hasard. Aussitôt que la Convulsionnaire qui commença & qui ne se desioir assurément de rien, eût seulement touché la pierre, elle tomba à la renverse dans une très-violente Convulsion. Toutes les autres ensuite qui voulurent essayer de frapper cette larme, tombèrent de même. Je ne fis attention qu'à la première qui tomba en Convulsion ; car je compris qu'à l'égard des autres qui la virent tomber, on ne pouvoit pas avoir la même assurance que l'imagination n'avoit aucune part dans ce qui leur arriva.

Un Abbé de condition de votre connoissance, qui n'est pas encore décidé sur les Convulsions, mais qui les connoit assez pour condamner la témérité de ceux qui les méprisent sans les avoir examinées, m'a raconté un fait que je vous rapporterai. Le discernement des Reliques s'y trouve prouvé incontestablement, & ce qui est encore plus considérable, la liaison des Convulsions avec les Miracles. Il y a dans une maison où cet Abbé va souvent, une fille de service qui étoit incommodée depuis long-tems. Comme ses maux augmentoient, que les remèdes étoient sans effet & que les Médecins n'en esperoient rien, elle eut la pensée de s'adresser à M. de Paris. Elle avoit entendu parler des Miracles que Dieu opéroit par son intercession, mais elle ne connoissoit point la liaison de tout cela avec les affaires de l'Eglise. Avant que de commencer sa neuvaine, elle alla, pour s'y disposer, aux Théâtres où elle

elle se confessa & communia. Dès le premier jour qu'elle invoqua M. de Paris pour demander sa guérison, elle eut des Convulsions & fut parfaitement guérie. Les Convulsions continuèrent après la guérison. Après que cette première neuvaine fut achevée, elle en recommença une seconde pour demander à Dieu par l'intercession de M. de Paris de lui ôter ses Convulsions. Pendant cette seconde neuvaine les Convulsions redoublèrent & elles devinrent si violentes que six personnes pouvoient à peine la retenir. Le dernier jour elles furent les plus violentes de toutes. Elle ne se ressouvenoit de rien après ses Convulsions. Lorsqu'elle fut sortie de ce dernier accès, elle dit, mais avec une pleine assurance, qu'elle étoit guérie & que les Convulsions ne reviendroient plus. Sur quoi cet Abbé qui étoit présent, lui dit qu'elle prenoit bien son tems pour témoigner sa foi, parce qu'il n'y avoit aucune apparence que ce qu'elle annonçoit dût arriver. De ce jour là elle n'eut plus effectivement de Convulsions, comme elle l'avoit prédit. Au bout de quelque tems une Dame qui favoit que cette fille avoit eu des Convulsions, & qui étoit curieuse de savoir si les Convulsionnaires avoient le discernement des Reliques, comme on le disoit, vint dans la maison où demeure cette fille, & demanda à la voir. Elle avoit insinué sous un de ses ongles un fil d'une étoffe qui avoit servi à M. de Paris. Elle fit plusieurs questions à cette fille, & elle voulut lui tâter le poulx, & aussitôt qu'elle l'eût touchée avec le fil qu'elle avoit caché, cette fille commença à ressentir des frémissemens qui finirent dans l'instant. Cette Dame se rapprocha d'elle & la toucha dans plusieurs endroits, comme pour voir si les chairs étoient fermes, & comme ne se lassant point d'admirer le Miracle qui s'étoit opéré sur elle. Elle laissa tomber ensuite sur son col le fil qui avoit appartenu à M. de Paris; cette fille tomba aussitôt dans les plus violentes Convulsions. Ces dernières Convulsions se trouverent différentes des premières en ce qu'elles laissoient une grande lassitude après les accès. Depuis ce tems cette fille qui est très-dévotée à M. de Paris, très-reconnoissante du Miracle qu'elle a obtenu par son moyen, ne veut pas qu'on approche d'elle avec des Reliques. Si vous trouvez, Monsieur, que ce fait en vaille la peine, je vous le ferai raconter par celui de qui je le tiens, qui vous fera, s'il faut cela pour vous convertir, voir la personne & entendre les témoins.

On a fait, Monsieur, mille tentatives semblables pour s'affûter si ce don de discerner les Reliques étoit réel dans les Convulsionnaires; on a imaginé tout ce qu'on a pu pour les surprendre; nous ne sommes pas plus crédules que vous, & c'est parce que nous avons été forcés à croire que nous sommes si décidés. Il y a des Convulsionnaires que les Reliques brûlent, & ils arrivent quelquefois qu'il s'est élevé une cloche à l'endroit où l'on avoit appliqué la Relique, comme si on y avoit appliqué un fer rouge. Le fait est arrivé une fois en présence de dix-huit personnes qui en dressèrent sur le champ un acte qu'ils ont tous signé. On a un exemple de cet effet qu'ont les Reliques de brûler dans la relation de la D^{re} Marie-Anne Tridon III. Recueil. Elle enveloppa dans un linge de la terre qu'elle avoit apportée du Tombeau de M. de Paris avec un morceau du bois de son lit, & elle mit le tout sur son sein; elle ressentit aussitôt une chaleur aussi violente que si on lui avoit passé

sur le sein un fer chaud; elle se récria & crut qu'elle seroit obligée de retirer ces Reliques. Ce discernement des Reliques, Monsieur, est un fait certain; il vous est aisé de vous en assurer par vous-même, dès que vous le voudrez. Il est grand, il est inoui, il n'a point d'exemple, quand on fait attention à toutes les circonstances, & sur tout à la répétition qui s'en fait tous les jours sur un si grand nombre de personnes; il est décisif, il est impossible de l'attribuer au Démon. La liaison des Convulsions avec les Reliques de la part des Convulsionnaires, est une liaison de respect, de vénération, de confiance; & du côté des Reliques elle est bienfaisante, elle les délivre de plusieurs accidens fâcheux qui leur arrivent pendant leurs Convulsions, comme de paralysie, de surdité, d'aveuglement, & les guérissent de presque toutes les incommodités qui leur surviennent hors des Convulsions.

Vous avez fait tous vos efforts pour empêcher qu'on ne regardât le Tombeau de M. de Paris comme la source des Convulsions. A quoi cela vous sert-il? L'impression que font sur les Convulsionnaires les Reliques de ce grand Serviteur de Dieu, prouve sans réplique cette origine que vous contestez; elle prouve de plus que le dessein de Dieu est que nous ayons cette origine continuellement devant les yeux, pour nous guider dans le jugement que nous devons porter de cette Œuvre. C'est pour cette raison qu'il permet que les Reliques du Bienheureux Diacre servent à les perpétuer, à en augmenter les accès, qu'elles les rendent plus violens, & qu'elles remédient à tous les accidens que l'état où les Convulsions mettent quelquefois les Convulsionnaires, fait appréhender à ceux qui en sont témoins. On n'a rapporté qu'une Convulsionnaire que j'ai vûe & qui avoit des Convulsions depuis plus d'un an, avoit cessé d'en avoir, du jour qu'elle ne porta plus de Reliques sur elle; ce qui arriva, parce que le cordon où étoit attachée la Croix dans laquelle étoient enfermées ses Reliques de M. de Paris, étant venu à se rompre, elle avoit négligé d'en mettre un autre pendant six ou sept semaines, pendant lesquelles elle n'a point eu de Convulsions; mais sa vûe s'affoiblit tout d'un coup, de sorte qu'elle ne pouvoit presque plus travailler; on lui fit acheter des conserves qui furent inutiles. Sa mere crut que ce mal d'yeux aussi bien que la cessation des Convulsions, pouvoit venir de ce qu'elle avoit quitté les Reliques. Elle les a reprises quoiqu'avec un peu de peine, parce qu'elle appréhendoit le retour des Convulsions, & le jour même qu'elle les remit sur elle, les Convulsions revinrent, & la foiblesse d'yeux disparut entierement.

XI. Dieu a voulu de plus lier sensiblement les Convulsions à la cause des Appellans, & montrer que cet événement leur étoit favorable. Non seulement tout ce qui a appartenu à M. de Paris, fait impression sur les Convulsionnaires, mais les Reliques du P. Quesnel & d'autres Appellans distingués la font, les livres, les Ecrits qui ont rapport à l'Appel. Il y en a sur qui tous les Appellans indifféremment font la même impression. Vous êtes étonné, dites-vous, de ce que c'est plutôt un Appellant qu'un vertueux Laïc, qui agisse ainsi sur les Convulsionnaires; mais vous n'y faites pas réflexion. Il convient mieux que ce soit en conséquence d'une qualité extérieure & sensible que cette impression se fasse; ce seroit un caractère embarrassant & très-

suspect, si les Convulsionnaires paroissent faire le discernement des justes & de ceux qui ne le sont pas.

Afin qu'on ne prit point en mauvaise part cette liaison de l'Appel & des Appellans avec les Convulsions, Dieu a voulu que toutes les Reliques des Saints, les bourses mêmes où sont renfermés les Corporaux qui servent au Saint Sacrifice, servissent à donner ou à augmenter les Convulsions. En vérité, Monsieur, le moyen quand on est assuré des faits, de ne pas trouver un événement comme celui-là, bien grand & bien extraordinaire. Je ne doute pas que vous n'en fussiez vous-même frappé autant que nous le sommes, si vous étiez convaincu des faits; mais vous ne voulez ni les examiner, ni vous en rapporter à ceux qui en sont témoins.

C'est apparemment pour vous débarrasser d'une objection si forte, que vous avez pensé à la tourner en preuve contre nous, en voulant rendre coupables d'avoir tenté Dieu ceux qui ont fait toucher des Reliques aux Convulsionnaires. Si vous aviez entrepris de le prouver, au lieu de vous contenter de le dire, vous auriez vu d'abord que cela n'est pas vrai. Tenter Dieu, c'est vouloir savoir son secret, & prendre pour le savoir un moyen qu'il n'a pas établi pour le faire connoître. Ceux qui ont fait toucher aux Convulsionnaires des Reliques dont ils n'étoient pas certains, dans le dessein de s'en assurer par l'impression que ces Reliques seroient sur eux, ont tenté Dieu; il y a des personnes simples qui l'ont fait, mais cet abus n'a pas duré: les méprises grossières où sont tombés les Convulsionnaires qu'on a consultés, la contradiction qui s'est trouvée entre eux au sujet d'une même Relique, a convaincu tout le monde que Dieu ne les avoit pas établis pour faire ce discernement. Mais comment prouveriez-vous que ce seroit tenter Dieu, d'appliquer des Reliques sur des Convulsionnaires pour les guérir des accidens qui leur arrivent pendant leurs Convulsions? J'en ai vu une, & cela est arrivé à plusieurs, qui devenoit muette pendant les Convulsions & qui continuoit de l'être après que les Convulsions étoient passées. La parole lui étoit rendue, lorsqu'elle prenoit des Reliques entre ses mains; c'étoit une Marchande. On la vint appeler devant moi, pour aller parler à des Marchands qui la demandoient. Elle mit des Reliques dans sa main, descendit, finit son article avec eux, monta après avoir fini, quitta ses Reliques, redevint muette & reprit sa Convulsion. L'on nous dit que la Convulsion n'y perdoit rien, & que le tems qu'elle avoit été interrompue, étoit récompensé, parce que la fin de l'accès étoit reculée d'autant de tems qu'il avoit été interrompu. Vous ne direz pas que dans tous ces cas qui forment cependant la multitude des expériences, on ait tenté Dieu. On ne l'a pas tenté non plus, quand on a voulu connoître si les Convulsionnaires avoient réellement ce discernement des Reliques; ce n'étoit pas Dieu qu'on tentoit, c'étoient les Convulsionnaires; on ne vouloit rien apprendre des Convulsionnaires ni par leur moyen, c'étoient eux-mêmes qu'on vouloit connoître.

X I I. Restez, Monsieur, dans votre premier sentiment; pensez que les Convulsions sont une maladie; vous nous plaindrez & vous nous aimerez. N'ayez point recours au Démon; cette funeste pensée vous conduiroit plus loin que vous ne voudriez. On vous forceroit de reconnoître que ce

lui attribuez , est plus ancien que les abus. Il faudroit dire avec l'Auteur du Journal que les Convulsions sont survenues pour discernere la paille d'avec le bon grain , & conclure par conséquent que c'est Dieu qui est l'auteur de ce discernement , ou plutôt qu'il ne fait que manifester par les Convulsions celui qui subsistoit devant lui ; qu'il punit des fautes plus anciennes que les Convulsions ; qu'il démasque des hypocrites qui n'étoient connus que de lui par la punition éclatante qu'il exerce sur eux ; qu'il autorise à les juger & à les condamner pour se conformer au jugement qu'il en porte lui-même ; qu'il ne leur laisse d'autre ressource que de se confesser coupables , pour justifier sa conduite à leur égard , & qu'il les abandonne à la haine & au mépris de toute la terre , s'ils continuent à se dire innocens. Je sai , Monsieur , combien vous êtes éloigné d'avoir ces idées de ceux qui sont favorables aux Convulsions ; c'est pourquoi je vous prie de vous arrêter , car il vous sera impossible de vous empêcher d'aller jusques là , si vous venez à regarder les Convulsions comme une malédiction & comme une œuvre du Démon.

X I I I. Enfin , Monsieur , on voit bien que vous êtes déterminé à ne trouver rien de beau dans les Convulsions. La découverte du secret des cœurs vous paroît une grande merveille , quand elle se trouve dans une personne qui ne se trompe jamais. Elle ne vous paroît plus rien , ou vous croyez qu'on doit l'attribuer au Démon dans tous ceux qui se trompent quelquefois & en qui même on ne trouveroit aucune autre marque de son opération , que de n'avoir pas toujours répondu juste. Voudriez-vous souscrire cette proposition , en vertu de laquelle on vous obligerait d'abandonner au Démon la plupart des prophéties qui ont été faites par les Saints & Saintes des derniers tems , parce que parmi plusieurs qui sont arrivées , on en rencontre quelques unes qui ne se sont pas trouvées vraies. Voilà pourquoi j'avois dit qu'il seroit à propos de faire un recueil des prophéties fausses qui se trouvent mêlées avec d'autres très-certaines dans les Vies des Saints , afin d'obliger les Théologiens de réfléchir sur cette matière qui n'est pas assurément aussi claire que vous la supposez. L'apparition de sainte Thérèse que cite M. Nicole , si elle est vraie , prouve ce mélange , & je ne sai pourquoi vous l'avez rapportée , car c'est une de mes preuves.

Vous ne faites jamais attention qu'à l'idée d'un Prophète qu'on est obligé d'écouter & de croire sur sa parole , & vous mesurez sur cette idée tous les faits extraordinaires qu'on vous rapporte. Vous avez raison de dire après S. Thomas que *le vrai Prophète est toujours inspiré par l'esprit de vérité qui ne souffre point de fausseté* ; je suis de votre avis. La règle n'a jamais souffert d'exception & n'en peut souffrir ; dès lors qu'un Prophète est reconnu pour avoir menti une seule fois , il doit être rayé du nombre des vrais Prophètes , & il est commandé de ne le point écouter. Cette dernière expression est trop forte ; il suffit de dire qu'on n'est point obligé de l'écouter , & qu'il faut user de discernement. Etes-vous sûr que Dieu ne puisse donner des pressentimens , des songes qui viennent de lui , des révélations à des personnes à qui il ne donneroit aucun caractère par rapport à nous , & qui dans d'autres occasions se méprendroient sur de fausses visions qu'ils prendroient pour véritables , & qui n'auroient non plus que nous d'autre règle que l'événement pour les distinguer ? & pourroit-on dire que dans

ce

ce cas tous ces avertissemens seroient sans utilité ? Est-ce que lorsque l'événement prédit arriveroit , on ne seroit pas infiniment rassuré & consolé en se souvenant qu'il auroit été prédit ? Distinguez les dons de Dieu de l'autorité qu'il communique quelquefois à ceux qui les reçoivent. C'est l'autorité de se faire croire qui est incompatible avec le mélange du faux ; ce ne sont pas les dons de Dieu : Dieu les peut donner à des hommes foibles , sans les garantir de leurs foiblesses ; il le fait à l'égard de la charité qui est le plus excellent de tous les dons : pourquoi ne pourroit-il pas de même communiquer des lumières surnaturelles à des personnes à qui il ne donneroit aucune autorité parmi son peuple , sans les préserver de toute erreur , sans leur donner un discernement sûr de ce qu'il seroit en elles , afin de les tenir dans l'humilité , & pour les conserver dans la dépendance des Supérieurs ? Il est certain que Dieu le peut & qu'il n'y a rien dans cette conduite de contraire à la manière dont il agit dans l'ordre commun de la grace. Ce ne pourroit être que par un décret arbitraire qu'il auroit réglé que les dons surnaturels fussent toujours distribués selon un ordre différent , & je ne crois pas qu'on puisse nous en citer quelqu'un.

Vous auriez bien moins de difficultés, si vous aviez été vous-même témoin des faits dont vous entendez parler ; vous ne les croyez pas, vous ne les voyez que dans un lointain où ils disparaissent à vos yeux. Si étant chez un Convulsionnaire, il vous eût dit les pensées les plus secrètes de votre cœur , qu'il vous eût averti d'une faute considérable où vous seriez tombé , qu'il vous eût marqué une occasion précise où vous auriez négligé de prendre le meilleur parti , celui que votre conscience vous indiquoit , pour lui en préférer un qui convenoit moins , mais qui étoit plus selon votre goût ; s'il vous eût prescrit d'y revenir , & que votre conscience vous eût répondu intérieurement que le Convulsionnaire avoit raison ; si , dis-je , ce fait qui est arrivé aussi bien que plusieurs autres aussi circonstanciés , étoit arrivé à vous-même , vous en seriez demeuré bien étonné , que dis-je ! étonné ; vous en auriez été renversé , & vous n'auriez pu vous empêcher de reconnoître qu'un pareil avertissement venoit de Dieu & étoit l'effet d'une grande miséricorde sur vous.

Ces faits sont à peu près semblables à ceux que rapporte cette Dame Angloise qui a écrit à M. Petitpied. Je voudrois bien qu'on suivit l'histoire de cette fille qui a parlé si juste , & qu'on priât la Dame qui a écrit , de donner un plus grand détail & de nous apprendre quelle a été la fin de cette fille & à quoi cela s'est terminé. Ce qu'il y a de plus remarquable ici , c'est que la même chose est arrivée à plusieurs Convulsionnaires & par rapport à un grand nombre de personnes , & que nous connoissons l'origine des Convulsions & à quoi elles tendent. Cette Dame a cru que c'étoit le Démon qui lui avoit parlé par cette jeune personne. Vous dites que vous ne croyez pas qu'on en puisse douter , ni s'empêcher de souscrire à la judicieuse réflexion qu'elle fait , *que le Démon étant contraint par une puissance supérieure de dire certaines vérités pour le bien de quelques âmes , méloit du sien pour décréditer ce qu'il avoit été forcé de dire.* Vous avez raison , Monsieur , quand on voit un aussi grand bien que la conversion d'une âme procurée par une découverte surnaturelle du fond de son cœur , c'est parler en Chrétien que de remonter jusqu'à Dieu pour l'en rendre l'auteur ,

K k

*Nouv. Ob.
pag. 42.*

& de ne regarder les causes secondes que comme des moyens qu'il a employés & dirigés exprès pour le procurer. Nous avons obligation à cette Dame d'avoir tourné vos vûes vers la miséricorde de Dieu, même dans un événement où l'on seroit obligé de reconnoître l'opération du Démon. Raïsonnez du moins sur les Convulsions, comme cette Dame le fait sur la jeune personne qu'elle croyoit possédée. Dites, si vous voulez, que le Démon est l'auteur de tout ce qui se passe dans les Convulsions; mais dites qu'il fait comme forcé & comme contraint par une puissance supérieure, tout ce qui se trouve de beau, de consolant, d'édifiant, les Discours sublimes, les belles représentations, la découverte du fond des consciences. Quand vous aurez fait ce premier pas, & que vous aurez établi que Dieu est à la tête de cet événement, qu'il y préside, qu'il le dirige, & qu'il le fait avec tant de bonté pour nous qu'il oblige même le Démon à nous servir, vous trouverez peut-être très-digne de Dieu de faire seul & en son nom ce que le Démon ne pourroit faire que forcé & par son ordre.

Selon S. Thomas Dieu fait quelquefois parler les Démon, il peut inspirer les faux Prophètes, & faire annoncer par leur moyen des choses vraies & importantes. Il paroît par ce passage cité dans vos Observations que c'est aussi votre sentiment; mais si cela est, que deviennent les X. démonstrations de l'Auteur des Dissertations? que devient le Problème qu'on a proposé depuis peu au Public? comment pourra-t-on prouver que le mélange de l'opération de Dieu avec celle du Démon est impossible, lorsque l'on conviendra que les inspirations divines peuvent se trouver même dans le Démon & dans les faux Prophètes qui sont animés de son esprit? Quand on donneroit au Démon une plus grande part dans les Convulsions, qu'il n'a effectivement, on devroit encore examiner, posé le principe de S. Thomas que je crois incontestable, si Dieu n'agit point sur lui, s'il n'agit point immédiatement sur les Convulsionnaires sans passer par son canal, comme S. Thomas le croit des faux Prophètes. Or, Monsieur, lorsqu'il arrive que Dieu fait ainsi parler un faux Prophète, croyez-vous qu'il soit impossible d'avoir aucune assurance que ce faux Prophète ait parlé pour cette fois par l'esprit de Dieu? de quelle utilité seroit une telle inspiration dont on ne pourroit jamais avoir aucune preuve? 2°. Je vous prie de me dire s'il n'y a point de milieu, s'il faut nécessairement être vrai ou faux Prophète pour recevoir des impressions passagères de l'esprit de Dieu. Je comprends qu'on ne doit point mettre au rang des Prophètes ceux qui reçoivent des inspirations divines, mais qui ne sont pas pleinement assurés qu'ils les ont reçus de Dieu, & à qui il est impossible de discerner avec une certitude entière ce qui viendroit de leur propre esprit ou de l'illusion du Démon, de ce qui leur seroit donné de Dieu. Il est visible qu'il ne faudroit s'arrêter à ce que diroient ces personnes qu'avec de grandes précautions, qu'il faudroit toujours l'examiner, & qu'on ne devoit jamais se tenir assuré de leurs révélations, que lorsqu'on auroit des raisons distinguées de leur autorité pour les croire. Ce que je vous demande, Monsieur, c'est si vous croyez qu'un homme doive être regardé comme un faux Prophète précifément & uniquement, parce qu'il manque des qualités nécessaires pour être reconnu vrai Prophète & en avoir l'autorité. Vous suffit-il que cet homme ait dit quelquefois faux? vous l'avez dit; mais je ne veux pas vous

*Propheta
Dæmonum
non semper
loquitur ex
Dæmonum
revelatione,
sed interdum
ex inspira-
tione divi-
na... & se-
cundum verum
quod Dæmo-
nes annun-
tiant à Spi-
ritu sancto,
est... Pro-
pheta autem
falsitatis non
semper in-
struitur à
Spiritu falsi-
tatis, sed
quandoque
est instru-
tus à Spiritu
veritatis.*

prendre au mot ; je veux que vous me disiez une seconde fois ce que vous en pensez après y avoir réfléchi. Ne faudroit-il pas , Monsieur , faire attention à la maniere dont il débiteroit le mensonge ? pourroit-on le regarder comme un imposteur sans la plus grande de toutes les injustices , s'il se contentoit de rapporter ce qu'il auroit cru voir ou entendre sans l'assurer , sans prétendre qu'on le crût , & en fourmettant tout ce qu'il auroit vu ou entendu au jugement & à l'examen des personnes qui sont établies pour en décider ? & pourroit-on dire qu'il seroit impossible qu'un tel homme fût favorisé d'une véritable vision , par cette raison unique qu'il ne seroit ni Prophète ni imposteur ? La solution de toutes les objections tant soit peu raisonnables qu'on a faites contre les Convulsions , dépend de l'examen de toutes ces questions que je viens de proposer. Si vous voulez continuer d'écrire contre les Convulsions sans être obligé d'examiner les faits , je vous en dispenserai. Si vous voulez approfondir cette matiere , montrez si vous pouvez , que le mélange est impossible , séparez la cause des Convulsionnaires de celle de tous les Saints qui ont passé par des états extraordinaires , ôtez-leur cet appui , & traitez ces questions de maniere que vous ne les enveloppiez pas dans une condamnation commune , & que vous ne donniez pas des bornes à la toute-puissance de Dieu sur ses créatures.

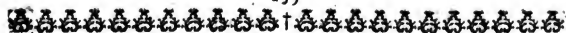
Je ne suis point témoin par moi-même de la manifestation du secret des cœurs ; j'en sai plusieurs histoires que je crois sur le témoignage de personnes de mérite qui avoient été présentes , ou à qui les Convulsionnaires avoient parlé. D'ailleurs c'est presque toujours en secret qu'ils parlent , lorsqu'ils disent quelque chose de particulier. On m'a rapporté qu'un Abbé de condition étant allé voir une Convulsionnaire , elle le regarda fixement & commença à parler ; comme il crut que ce qu'elle disoit , ne pouvoit convenir qu'à lui , il avoit une très-grande peur qu'elle ne dit des choses plus particulieres. La Convulsionnaire s'approcha de lui , & lui dit : Vous avez peur , ne craignez point ; si Dieu me donne quelque chose de particulier sur vous , je vous le dirai en secret. Ce dont je suis témoin , c'est que les Convulsionnaires reconnoissent souvent différentes personnes qu'ils n'avoient jamais ni vûes ni connues auparavant. Il y en a qui répondent ordinairement juste , lorsqu'on leur présente des Lettres ou d'autres choses qui ont appartenu aux personnes qu'on leur recommande , & qui font des prieres dans lesquelles ils les désignent de maniere qu'il est impossible de s'y méprendre. J'en ai voulu faire moi-même l'expérience ; je fis donner à une Convulsionnaire pendant qu'elle étoit prosternée le visage contre terre , une Lettre de M. l'Archevêque d'Utrecht ; on la mit sous ses mains , elle demeura long tems sans y faire attention , elle la prit ensuite & fit une priere fort belle sur lui ; elle marqua qu'il étoit mort , elle pria pour son Eglise & demanda à Dieu de lui donner un Successeur qui fût digne de remplir sa place. Il est certain qu'elle ne pouvoit par aucun indice connoître de qui étoit cette Lettre , & qu'il faut qu'elle l'ait connu surnaturellement. Il y en a qui sans nie connoître m'ont parlé d'une maniere qui me convenoit parfaitement , & qui auroit convenu à très-peu de personnes.

J'ai été très-attentif à suivre ce caractère , parce que c'est celui de tous où il m'a paru qu'il pouvoit se glisser plus d'abus , & même de plus importants.

Il y a un fond de curiosité dans tous les hommes, & sur tout dans les femmes, de savoir le secret de Dieu sur eux, un desir de se rassurer sur leur salut par une autre voie que par la pratique fidele de ses devoirs & par la confiance dans la miséricorde de Dieu, un goût démesuré pour tout ce qui est extraordinaire, une facilité à se livrer sans réserve à tout ce qu'on croit surnaturel, qu'on doit nécessairement retenir dans certaines bornes, si on veut se préserver de l'illusion. On seroit ravi d'avoir un Convulsionnaire chez soi, dont on se feroit une petite Idole, comme celle de Michas, & qu'on consulteroit sur tout. C'est par où a commencé le Fanatisme où sont tombés quelques Convulsionnaires, & je crains ce malheur sans exception pour tous ceux qui ne seront point en garde contre cette dangereuse disposition. Vous voyez, Monsieur, que j'ai connu le danger, & je vous assure que j'y ai été attentif pour moi & pour les autres.

Je voudrois qu'à l'égard des Lettres de différentes personnes qu'on leur présente, ou lorsqu'on recommande quelqu'un à leurs prieres, on en usât, comme j'ai dit qu'on devoit faire à l'égard des Reliques; qu'on fût pleinement décidé sur ce qu'on doit penser de ces personnes. C'est un grand abus quand on le fait pour savoir ce qu'ils en diront, & pour se conformer à ce qu'ils auront dit soit en bien soit en mal. C'en est encore un fort grand de les consulter pour s'en tenir à leur réponse, & si on le fait à ce dessein & avec la résolution de ne point soumettre ce qu'ils disent à l'avis des personnes sages dont on prend conseil, on s'expose à un très-grand danger, & il pourroit arriver en ce cas que Dieu permit au Démon de répondre par la bouche du Convulsionnaire; ce que je dis, s'il arrivoit que le Convulsionnaire donnât des signes surnaturels pour prouver qu'on doit faire ce qu'il dit; car ces signes bien loin de rassurer, devroient faire trembler. On peut les écouter dans la vue de soumettre à un avis supérieur ce qu'on apprendroit par cette voie; mais si l'on craignoit que l'avis du Convulsionnaire ne troublât, si celui d'un Directeur sage n'y étoit pas conforme, il ne faudroit pas même écouter le Convulsionnaire. Les Convulsionnaires doivent suivre les mêmes règles pour leur propre conduite, se desier toujours des instincts qui leur sont donnés dans leurs Convulsions, ne les suivre jamais que lorsqu'on le leur permet. C'est par cette soumission & cette dépendance qu'on doit juger si leurs Convulsions leur sont véritablement utiles. Sœur Rose de son tems donnoit des avis, comme font les Convulsionnaires. Ste Thérèse le faisoit, sainte Catherine de Sienne & tous les autres Saints & Saintes. On suivoit ces règles. Il y avoit dans ce tems là comme dans celui-ci, des personnes qui ne vouloient rien examiner, & qui trouvoient plus court de tout condamner. Je ne trouve rien de plus sage que de s'en tenir à la règle qu'établit Gerçon: Il ne faut, dit-il, ni les rejeter entièrement comme on seroit un songe, ni les regarder comme un ordre de Dieu auquel on soit obligé d'obéir; mais il faut les regarder comme un avis utile qui nous est donné pour éviter le mal ou faire le bien.

Altera potest addi super hujusmodi visionibus recipiendis, vel non recipiendis cautela, qualis de somniis tradit unus dicens: Si monitiones aliqua bona, inquit, fieri videntur in somniis, vel ex personis defunctorum, vel aliunde recipiantur, eas non quasi somnia penitus abijciedo; neque eis ex adverso velut authenticis vel divinis adbarendo, recogitentur potius tanquam rememorationes aliqua ad faciendum bona, vel mala declinanda, juxta seminatorum qualitatem. De probat. Spirit.



S U I T E

D E L A

V I I . L E T T R E

S U R L'ŒUVRE

D E S C O N V U L S I O N S .

M O N S I E U R ;

X I V . Je n'ai point parlé dans ma Lettre du mois de Janvier 1733. des pénitences auxquelles les Convulsionnaires sont portés & même forcés par leurs Convulsions. Il y en avoit pour lors peu d'exemples. Ils ne sont devenus communs que depuis que les Convulsionnaires sont tombés dans les états de mort , qui devinrent si ordinaires avant le Carême de l'année passée. Depuis ce tems on a vu les Convulsionnaires condamnés à différentes sortes de pénitences par leurs Convulsions. Il y en a un très-grand nombre qui ont passé par ces épreuves. Tous ces jeûnes de Convulsion sont prolongés jusqu'au soir. Il y a certains jours de la semaine où ils ne peuvent manger que du pain , & boire que de l'eau , ou quelques légumes cuites à l'eau. Il y en a dont les jeûnes sont prolongés plusieurs jours de suite. Il y en a un qui a passé cet Aven toutes les semaines cinq jours de suite sans boire ni manger ; il continue ce terrible jeûne ce Carême , & il ne lui arrive pas , comme à plusieurs Convulsionnaires , de ne sentir aucun besoin ; il éprouve toutes les rigueurs de la faim & de la soif , qu'éprouveroient ceux qui se détermineroient à un si long jeûne par leur choix. Une personne très-instruite & très-sûre m'a rapporté qu'on lui en avoit nommé un autre qui avoit été obligé deux différentes fois de passer six jours entiers sans boire ni manger , & qui pendant tout ce tems là souffroit comme un homme qu'on auroit condamné à mourir de faim. Les derniers jours de son jeûne il pria qu'on le menât promener sur le rempart , & quand il y fut , comme il étoit dévoré par la soif , il se jeta à terre & voulut brouter l'herbe pour se rafraîchir , mais il ne put , sa Convulsion l'empêcha d'y toucher. J'en connois un dont les Convulsions ont cessé à la Pentecôte l'année passée ; elles l'obligèrent en finissant d'être quatre jours entiers sans boire ni manger. Pour lui , il n'étoit point du tout incommodé de son jeûne , il ne ressentoit la faim que le matin & le soir dans le tems où il avoit coutume de faire ses repas.

J'ai vu un enfant de sept ans qui a été obligé pendant deux différentes

neuvaines de faire toujours maigre, & qui ne pouvoit rien manger où il y eût du gras, quoiqu'il n'en sût rien, sans tomber en Convulsion. J'en ai vu une autre, c'est une petite fille d'onze ans; elle a commencé à jeûner le 7. de Février dernier, trois fois la semaine elle ne mange que le soir un morceau de pain, une pomme, & ne boit que de l'eau; les autres jours elle fait maigre, elle mange à midi, & fait collation le soir. Le Mardi gras comme elle étoit en Convulsion, elle renversa un tabouret, elle se coucha ensuite à terre, ajusta comme elle put sa tête dans ce tabouret ainsi renversé, dont elle se servoit comme d'un oreiller. Elle dit ensuite à sa mere: Voyez, ma mere, comme je suis, c'est ainsi qu'il faudra que je sois couchée pendant mes grands jeûnes, & que je ne mange que du pain de seigle. Le Mercredi au soir on voulut qu'elle se couchât à l'ordinaire, mais il fut impossible de la retenir dans son lit; les Convulsions devinrent si violentes qu'on fut obligé de lui permettre d'en sortir, mais on ne voulut pas souffrir qu'elle couchât sur le plancher; on l'obligea de se tenir sur une paillasse qu'on étendit par terre, elle fut très-agitée toute la nuit & ne dormit point, & le lendemain toute la journée elle ne pouvoit se tenir sur ses jambes, & étoit sans forces comme une personne rompue. Quand on a vu que la Convulsion vouloit être la maîtresse, on a laissé cet enfant faire comme elle a voulu; elle s'est toujours couchée sur des planches toute habillée avec un tabouret renversé pour oreiller, & a dormi à merveilles sans ressentir aucune incommodité.

Un des premiers en qui on a remarqué cette singularité de ne pouvoir coucher dans son lit, est un homme de votre connoissance qui vous l'aura apparemment raconté. Son témoignage ne vous sera pas suspect, car il est fort opposé aux Convulsions & voudroit bien en être délivré, quoiqu'il ait été guéri d'une grande maladie & fort promptement presque aussitôt qu'il en a eu. Il nous a dit lui-même qu'il avoit passé quatre mois entiers sans dormir & sans en être incommodé, & que c'étoient les Convulsions qui l'en avoient empêché. Tous les soirs aussitôt qu'il s'étoit mis dans son lit, il étoit sur le champ saisi de ses Convulsions qui sembloient vouloir l'obliger d'en sortir; il disputoit long-tems pour ne point se lever parce qu'il étoit accablé de sommeil, mais il falloit céder, les Convulsions étoient toujours victorieuses; il se levait & passait toutes les nuits à lire & à prier, & le jour il ne s'apercevoit point de ces longues insomnies, & il étoit aussi peu assoupi que s'il avoit dormi à son ordinaire. Cette Convulsion a cela de singulier au dessus des autres, qu'elle empêchoit le sommeil & qu'elle en étoit le besoin. Je ne fais s'il y en a eu d'autres exemples, mais je n'en connois point.

Ce caractère qui s'est joint aux Convulsions, d'obliger un grand nombre de ceux qui en ont, à faire des pénitences forcées, surprit d'une étrange manière ceux qui en furent témoins la première fois. Aussi il faut convenir qu'il se trouva accompagné de circonstances qui n'ont point été effacées par tout ce qui est survenu depuis. Il y avoit dans une maison de campagne plusieurs personnes rassemblées, je les connois toutes; c'étoit au mois de Novembre 1732. Le maître de la maison qui ne pensoit nullement qu'il pût avoir des Convulsions, se sentit tout d'un coup dans une disposition machinale toute corporelle qui faisoit qu'il lui étoit insupportable qu'on lui rendit aucune

marque de respect. Quand son valet entra dans sa chambre pour le servir, il se sentit sur le champ porté par la Convulsion à se jeter à terre & à se prosterner devant lui. Il continua de se prosterner ainsi devant tous ceux qui lui faisoient quelque civilité. Il fallut s'accoutumer à le traiter comme il desiroit. Quand l'heure du diner fut arrivée, il se mit à table avec la compagnie; mais il ne put rien manger de ce qui étoit servi: quand il vouloit porter les morceaux à sa bouche, sa main se détournoit vers son oreille, sans qu'il lui fût possible de l'empêcher; il sentoit comme une force étrangère qui lui pressoit le col & lui rejettoit la tête en arrière. Lorsqu'il se mettoit à table avec les autres, il étoit toujours obligé de prendre la dernière place. Il ne demandoit rien & gardoit toujours un silence profond; dès qu'il demandoit quelque chose à table ou ailleurs, il se sentoit forcé de mettre le visage contre terre; & dans cette situation il répandoit des torrens de larmes avec des cris & des sanglots qui excitoient la compassion de tous ceux qui étoient présens. Mais ce qu'il y a de plus remarquable en tout cela, c'est que son ame n'étoit touchée d'aucun sentiment qui répondit à cet extérieur triste & lugubre qui paroïssoit au dehors, & il jouissoit intérieurement d'une santé parfaite. Il fut conduit promptement par la Convulsion à ne manger que du pain des domestiques; il étoit quelquefois déterminé à ne se nourrir que des restes qui étoient demeurés sur les assietes; il mangeoit souvent à terre; dans certains jours, comme le Vendredi, il ne pouvoit manger que de la soupe & un seul mets de légumes. Le soir quand il voulut se coucher, il ne put approcher de son lit; il fut obligé de se coucher & de dormir sur le plancher. Il a passé deux mois entiers dans cette humiliante situation, ses Convulsions paroissant le bannir du commerce des hommes, & en faire un symbole des pénitens publics ou de ceux qu'on excommunique & qui sont condamnés à l'anathème. Il jouissoit de toute sa raison pendant ce tems là. Son corps se remuoit sous ses yeux indépendamment de sa volonté; il étoit déterminé à tout ce qu'il devoit faire par un mouvement corporel dont il n'étoit pas le maître: il se sentoit conduit à chaque pas par son bras qui se portoit devant lui, sans qu'il sût où il alloit, ni ce qu'il alloit faire. Il n'avoit presque aucun tems libre dans toute la journée, où il fût hors de Convulsion. Il faisoit souvent des actions qui étoient visiblement symboliques, mais son intelligence n'y avoit aucune part; il ne savoit point ce que tout cela signifioit, ni même si ce qu'il faisoit signifioit quelque chose. On a souvent remarqué que des Convulsionnaires qui étoient dans la salle où il étoit, mais qui ne pensoient pas à lui, ou même qui quelquefois ne pouvoient le voir, expliquoient dans leurs Discours ce qu'il représentoit par ses actions, & qu'il y avoit entre eux un concert admirable.

Ce qui surprend extrêmement les personnes qui y sont attentives, c'est la variété qui se trouve entre les Convulsionnaires qui font les mêmes choses, car ils le font avec des circonstances qui leur sont propres; chacun est singulier dans son genre, & forme un tableau qui paroît nouveau. Il y a une Convulsionnaire par exemple, qui fait pendant les Convulsions le pain dont elle se nourrit, elle le paétrit, elle le fait cuire, elle y mêle de la terre avec la farine: j'en ai vu un morceau, on ne peut rien voir de plus affreux; je ne com-

prenez pas comment elle le peut digérer, car il m'a paru dur comme une pierre. Il y en a une qui couche depuis près d'un an toute habillée sur deux vollets de fenêtre, & qui jeûne presque continuellement au pain & à l'eau. Ces jeûnes lui sont imposés, lorsqu'elle est déterminée par ses Convulsions à prier pour différentes personnes; elle prend sur elle leurs maladies, elle en a les différens symptômes, elle jeûne pour obtenir leur guérison, & comme il se présente sans cesse de nouveaux malades dont elle se charge, il n'y a presque point d'interruption dans ses jeûnes. Il y a dans cette fille des choses bien plus extraordinaires que ses jeûnes, & si je continue ces Lettres, je pourrai vous en entretenir plus au long.

X V. Mais ne nous arrêtons point aux circonstances particulières, considérons cet événement dans son tout. Y a-t-il jamais eu rien de plus extraordinaire que ce que nous voyons aujourd'hui sous nos yeux, & qui soit plus sensiblement surnaturel & en même tems plus effrayant? Avez-vous donc l'imagination si ferme & l'esprit si fort, que vous ne soyez pas épouvanté de voir peut-être cent ou cent cinquante personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, faire devant vous des jeûnes affreux, les faire forcément & comme contraints par une puissance supérieure, & avertir en même tems que ce qu'ils sont obligés de faire, est un prodige de la part de Dieu pour faire redouter sa colere, & pour annoncer que la pénitence est le seul moyen de l'éviter? Quand les Convulsionnaires ne seroient portés à ces rigoureuses abstinences, que par un instinct qui les réuniroit tous dans un régime si pénible à la nature, je ne le regarderois pas comme un effet du hazard, & encore moins comme une suite d'un dérangement d'imagination; je croirois cet instinct surnaturel, mais Dieu n'a pas voulu qu'on pût s'y tromper: on voit sensiblement que c'est une main invisible qui les force d'embrasser les pénitences qui leur sont imposées, ils ne peuvent ni les changer, ni les omettre. Il y en a qui se sentent frappés comme d'un coup de barre sur le bras, & qui tombent sur le champ en Convulsion, lorsqu'ils étendent la main par mégarde pour prendre ce qui leur est défendu. Il y en a à qui la bouche tourne, lorsqu'ils veulent y mettre les choses qui leur sont interdites, ou même qui sont avertis par ce moyen, lorsqu'ils ont suffisamment mangé de celles qui leur sont permises. Il y en a qui après avoir mis les morceaux dans leur bouche, ne peuvent les avaler, parce que leur gorge s'enfle & que les passages se trouvent fermés; d'autres qui tombent en Convulsion, lorsqu'ils ont pris ce qu'ils ne devoient pas prendre, & qui sont obligés de le rejeter.

Il n'y a rien sur quoi on ait fait plus d'expériences pour n'être point trompé, sur tout les peres & meres & ceux qui ont été chargés d'enfans ainsi condamnés à jeûner. Il s'en est trouvé plusieurs qui ne comprenoient rien à une chose si extraordinaire, qui étoient même opposés aux Convulsions, & qui ne vouloient pas souffrir que leurs enfans en qui ils regardoient les Convulsions comme une fantaisie & une imagination, exposassent ainsi leur vie & leur santé par des jeûnes excessifs; car il y a des enfans de 14. ou 15. ans, qui ont été forcés de demeurer quelquefois deux jours entiers sans boire ni manger: on les a tentés en mille manières. Je dinois une fois avec des Convulsionnaires, on les avoit servis en maigre, je leur fis présenter des pois où

il y avoit du gras, je n'avois pour complice de mon expérience que le domestique qui servoit à table; il y en eut deux qui en mangerent, & aussitôt elles tomberent dans de très-violentes Convulsions: on fut obligé de les emporter dans une autre chambre, de les deshabiller, de leur ôter leurs corps, & si on n'avoit pas su ce que c'étoit que les Convulsions, on les auroit crues en danger, & l'on auroit été extrêmement effrayé. Je montai dans la chambre où on les avoit mises, quand elles furent dans un état où on les pouvoit voir; elles étoient dans des contorsions affreuses: il y en eut une qui fut bientôt délivrée, parce qu'elle rendit assez promptement les pois qu'elle avoit mangés, & ce qui m'étonna fort, c'est que quoiqu'elle eût fort bien diné, elle ne rendit que les pois sans aucun mélange d'autre nourriture. La seconde ne rendit rien; aussi elle resta plus d'une heure en Convulsion, paroissant souffrir extrêmement.

XVI. Un autre caractère, qui montre encore bien sensiblement que les Convulsions sont surnaturelles, c'est qu'il n'y a point de Convulsionnaires qui soient incommodés par toutes les pénitences auxquelles ils sont ainsi forcés par leurs Convulsions; & ce qui est encore plus extraordinaire, c'est qu'il y en a plusieurs à qui les Convulsions ôtent le sentiment de la faim & le besoin de manger, en les empêchant de le faire. Vous êtes bien habile, Monsieur, si vous pouvez expliquer tout cela par l'imagination; mais en ce point vous n'aurez pas M. Nicole pour vous.

» Je ne suis pas de ceux, dit-il, qui traitent tout ce qu'on dit d'extraor- Lettre 60.
 » dinaire, ou de fable ou d'imagination; c'est une injustice manifeste d'accu-
 » ser de mensonge tant de personnes, & ce terme d'imagination ne me pa-
 » roît qu'une couverture de la paresse & de l'ignorance, par lesquelles on
 » condamne ce qu'on ne veut pas examiner, ou ce qu'on ignore absolument,
 » Quand ce seroit même des imaginations, ce seroit des imaginations ex-
 » traordinaires que tout le monde n'a pas & ne peut pas avoir, & je trouve-
 » rois aussi admirable qu'il y eût certains ressorts dans l'ame des hommes,
 » qu'on ne pût pas faire agir comme on voudroit, & qu'il n'y eût que cer-
 » taines personnes qui le pussent, que non pas que Dieu agisse par lui-mê-
 » me d'une manière extraordinaire sur certaines ames. Cela se peut appliquer
 » à tout ce qu'on trouve dans les Livres des Mystiques des divers états de la
 » vie Mystique. «

J'espère, Monsieur, que les raisons de M. Nicole feront encore plus d'impression sur vous que son autorité, & qu'il ne sera plus question entre nous d'imagination; mais n'allez pas recourir au Démon pour mettre sur son compte ce que vous ne pourriez plus avec honneur attribuer à l'imagination: car si vous voulez être d'accord avec ce grand homme, il faut que vous examinez long-tems les Convulsions & les Convulsionnaires, avant que de prétendre en juger. Il faut sur tout que vous soyez attentif aux effets bons ou mauvais qui en sont la suite; car c'est la seule règle bien claire que M. Nicole établit pour faire le discernement nécessaire. *Lorsqu'on voit dans certaines personnes, dit-il, des effets extraordinaires qui sont justifiés par toute la suite de la vie, il faut être bien hardi pour les condamner.*

Une chose dont vous serez certainement frappé, lorsque vous considérez-

M m

rez de près cet événement que vous n'avez voulu voir que de loin jusqu'à présent, c'est l'effet qu'ont produit ces prodigieuses pénitences des Convulsionnaires sur plusieurs de ceux qui en ont été témoins. L'année passée les Convulsions ont étonné & surpris; cette année on en est touché, & les pénitences forcées ont produit des pénitences volontaires. Il y a aujourd'hui un grand nombre de personnes qui n'ont été instruites que par les Convulsions, ou qui n'ont été touchées qu'à leur occasion, que l'esprit de Dieu conduit dans la retraite pour y mener une vie pénitente, laborieuse, éloignée de toutes les occasions. Il semble que les Convulsions aient levé le voile que la coutume & les mauvais exemples avoient jetté sur la loi de Dieu; on a compris que l'affaire du salut est une grande affaire qui demande qu'on s'y applique tout entier. Mais ce que je trouve de plus admirable, c'est que ceux qui sont ainsi touchés, connoissent les vraies règles de la pénitence & consentent de tout leur cœur de s'y conformer.

X V I I. Il y a des Convulsionnaires qui joignent les discours aux symboles. J'en ai vûe une dont les Convulsions étoient toutes entières dirigées pour annoncer la pénitence & en faire comprendre la nécessité. Ses accès durent trois ou quatre heures, & pendant tout ce tems elle est comme interdite par la vûe des malheurs dont elle est occupée. Elle étoit continuellement en priere ou prosternée, ou à genoux les bras étendus; elle répétoit souvent le *Miserere*, elle fit reciter les sept Pseaumes & quelques autres prieres; elle se levait par intervalles, & marchant fort vite dans la chambre où elle étoit, elle répétoit sans cesse d'un air fort triste & fort touché, *la pénitence, la pénitence, la pénitence, la retraite, la retraite, le silence, la priere*; c'est ainsi que se passoit presque toute sa Convulsion. Il y avoit trois semaines quand je la vis, qu'elle étoit forcée par ses Convulsions à faire une pénitence effroyable. Elle couchoit sur des planches toute habillée: le premier jour que ses Convulsions l'empêcherent de se mettre dans son lit, elle se coucha sur une table; elle sentit du froid au milieu de la nuit & voulut se remettre dans son lit, mais elle fut repoussée à terre comme par une main invisible. Elle jeûne tous les jours jusqu'au soir, trois fois la semaine au pain & à l'eau; les autres jours elle a permission d'ajouter des seves à l'eau sans aucun assaisonnement. Elle a continué ce jeûne tout le Carême: la semaine de la Passion elle n'a mangé que de deux jours l'un, & la semaine Sainte elle n'a pris de la nourriture que le Dimanche & le Jeudi. Sa santé ne souffre point d'une si rude pénitence; elle est cependant chargée de tout le travail de la maison, & ce qui est très-singulier, quoique ce caractère se remarque dans quelques autres, elle fait étant en Convulsion tout l'ouvrage qui se présente à faire pendant ses accès; elle fait le souper & prépare tout ce qui est nécessaire sans manquer à quoique ce soit. Elle fit en notre présence, étant toujours en Convulsion, son unique repas sur les six heures & demie du soir; elle alla à l'armoire, coupa tout au plus quatre ou cinq onces de pain, elle prit ensuite une assiette où il y avoit un reste de seves à l'eau & froides; elle mit tout cela à terre, se prosterna, fit sa priere, dit le *Miserere*, & pendant tout son repas elle étoit dans une agitation continuelle, comme une personne pénétrée de douleur. Sur la fin de ses Convulsions elle tomba en croix & représenta le crucifisement; elle avoit

la sensibilité aux endroits des plaies & elle jetoit des cris, quand on la touchoit dans ces endroits : elle fut environ une demie heure dans cet état. Après ce tems, comme elle voulut se relever, elle tomba dans une autre Convulsion. Elle se trouva dans l'impossibilité de se relever, elle faisoit de grands efforts sans en pouvoir venir à bout ; elle paroissoit comme liée, ses bras étoient étroitement serrés l'un contre l'autre, comme avec des cordes. Elle disoit quelques mots qui marquoient qu'elle étoit occupée de la difficulté que les pécheurs ont de se relever de leur état. C'est une vérité dont les Convulsionnaires sont très-pénétrés, & qu'ils inculquent souvent. Après bien des efforts elle se releva, & tournant en rond autour de la chambre, elle recommença sa triste lamentation, *Dieu est terriblement irrité, la pénitence, la pénitence, faites pénitence, la retraite, la retraite, le silence, la prière*. Elle faisoit un signe de la main en passant devant ceux qui étoient présens, pour les avertir de se faire l'application de ce qu'elle disoit.

Je pensai à vous dans ce moment, & comme je ne voyois rien dans cette Convulsionnaire, qui me fit de la peine, que cette fille est fort sage, qu'elle n'est point montrée, que les personnes avec qui elle demeure, sont très-vertueuses, très-amies des règles, très-persuadées qu'on doit y assujettir les Convulsionnaires, je m'imaginois qu'en voyant une chose si extraordinaire séparée de tout ce qui vous choque, vous en seriez touché, ou du moins que vous seriez convaincu qu'il y auroit de la folie à la mépriser, & que c'est un devoir de l'approfondir.

Cette fille n'a jamais voulu souffrir qu'on lui rendit aucun secours, quoique sa Convulsion la portât à les desirer ; elle se les rendoit à elle-même. Elle parloit souvent dans les Convulsions contre cet usage de donner des secours, & vouloit absolument qu'on les retranchât à tous les Convulsionnaires. Un jour elle obligea une personne qui en avoit beaucoup rendu, & qui n'étoit pas encore convaincu qu'on dût les ôter, de promettre qu'il n'en rendroit plus ; ce qu'il fit. Il y eut dans sa Convulsion quelques mouvemens qui me déplurent. Je fus cependant édifié de ce que, lorsqu'elle sentoit approcher ces sortes de Convulsions, elle se retiroit & cherchoit à s'enfermer pour n'être vûe de personne. Je priai un homme de mérite qui étoit présent & qui la venoit voir assez souvent dans ses Convulsions, d'essayer de la corriger sur cet article. Il l'en avertit, lui en fit quelque honte, & l'exhorta de s'adresser à Dieu pour lui demander qu'il la délivrât de cette humiliation. Cela a réussi, & elle n'a plus rien absolument qui puisse choquer.

Il est impossible de n'être pas frappé de la ressemblance qui se trouve entre cette Convulsionnaire & ce Jésus fils d'Ananus qui parut en Judée sept ans avant la ruine de Jérusalem, & qui étoit suscité de Dieu pour l'annoncer. Je mettrai ici son histoire, & je vous demanderai ensuite en quoi vous trouvez son état plus surprenant & plus digne d'attention que celui des Convulsionnaires.

Quatre ans avant la guerre de Judée, sept ans & cinq mois avant le siège de Jérusalem, lorsque cette ville étoit dans une profonde paix, cet homme qui étoit un paysan, étant venu à la Fête des Tabernacles, commença tout d'un coup à crier ; *Malheur au Temple, malheur au Temple, vois du côté de l'Oc-*

*cident, voix du côté des quatre vents, voix contre Jérusalem & contre le temple, voix contre les mariés & les mariées, voix contre tout le peuple, & il ne cessoit point jour & nuit de courir par toute la ville en répétant la même chose. Dans tout le tems qui se passa ensuite jusqu'à la guerre, on ne le vit jamais parler à personne; il répétoit seulement sans cesse, *Malheur sur Jérusalem, sans injurier ceux qui le battoient, ni remercier ceux qui lui donnoient à manger. Toutes ses paroles se réduisoient à ce triste prélage, & il les répétoit seulement d'une voix plus forte dans les jours de Fête. Il continua ainsi pendant sept ans, sans que sa voix en fût ni affoiblie, ni enrouée. Quand le siège eut été mis devant Jérusalem, il faisoit continuellement le tour des murailles & crioit d'une voix encore plus haute: *Malheur, malheur sur la ville, malheur sur le peuple, malheur sur le Temple, à quoi ayant ajouté, malheur aussi sur moi, une pierre lancée par une machine le jeta par terre, & il rendit l'esprit en proferant les mêmes paroles.***

Ce prodige dont nous sommes aujourd'hui si frappés, parut fort peu de chose à ceux qui en furent témoins, & qui avoient un si grand intérêt à l'approfondir. On regarda cet homme comme un insensé; on fut d'abord allarmé ou plutôt choqué comme d'un mauvais présage, de l'entendre continuellement répéter ses lamentations sur Jérusalem; on fit ce qu'on put pour lui imposer silence. La puissance publique en prit connoissance, le Gouverneur Romain le fit cruellement fouetter pour l'obliger à se taire, & quand on vit qu'on ne pouvoit l'empêcher de faire ses cris ordinaires, on le méprisa, on le laissa aller, & il y a bien de l'apparence qu'on n'y fit plus d'attention. Après l'événement, lorsqu'on vit Jérusalem ruinée de fond en comble, & que toute la nation avoit éprouvé une désolation qui n'avoit jamais eu d'exemple, on trouva que le prodige qu'on avoit méprisé, étoit proportionné à de si grands maux, & qu'il avoit été digne de les annoncer; on reconnut que la voix de Dieu s'étoit fait entendre au milieu de ce peuple pour le menacer de sa ruine prochaine, & qu'on avoit eu grand tort de n'en être pas effrayé. Ces deux points de vûe si différens selon lesquels on a envisagé un événement si semblable à celui que nous avons sous les yeux, doivent nous régler dans le jugement que nous en devons porter, & nous empêcher d'être sourds à un tonnerre qui gronde plus fort, que celui qui se faisoit entendre en Judée par ce Jésus fils d'Ananus.

Il n'y a assurément aucune comparaison entre les Convulsionnaires & cet ancien prodige, si l'on fait attention à la grandeur de ce dernier événement. D'un côté on ne voit qu'un seul homme qui n'est singulier que par un seul trait, grand à la vérité, mais unique; & de l'autre on aperçoit une multitude de personnes de toutes sortes d'états, parmi lesquelles il y en a plusieurs en qui on trouve des traits infiniment plus extraordinaires, plus frappans, plus sensiblement surnaturels que ce qu'on remarquoit dans ce Convulsionnaire de Judée. Si Dieu permettoit que parmi les Convulsionnaires d'aujourd'hui il s'en trouvât quelqu'un qui fût entièrement semblable à ce Jésus fils d'Ananus, croyez-vous, Monsieur, qu'on le démêlât d'avec les autres, & qu'on en fût plus frappé? sont-ce des traits plus singuliers que ceux que nous rapportons, qu'on demande pour se rendre? laisse-t-on seulement entrevoir qu'il

qu'il pourroit arriver qu'on se rendit , & qu'il y a des choses auxquelles on seroit disposé de céder? ne nous fait-on pas paroître en disputant avec nous, une opposition insurmontable à tout ce que nous pourrions jamais dire?

J'ai souvent examiné comment il pourroit arriver que le Jugement dernier fût précédé par les signes prédits dans l'Evangile, & comment cependant ce grand jour surprendroit les hommes comme un voleur qui vient pendant la nuit, & comme un éclair qui paroît tout d'un coup de l'Orient à l'Occident. Je crois bien qu'il y aura des intervalles entre ces signes effrayans, qui feront que les hommes passeront d'une excessive frayeur à une pleine sécurité; mais il y aura beaucoup de signes, & ce seront peut-être les plus surprenans, qui ne feront aucune impression sur eux. Il faut dans les esprits des dispositions qui s'accordent avec ces événemens prophétiques pour entendre leur voix, il faut s'y attendre, il faut craindre ou espérer ce qu'ils annoncent pour le remarquer. La Judée jouissoit d'une profonde paix, lorsque parurent les prodiges qui faisoient appréhender une ruine sans retour; ce malheureux peuple ne connoissoit point son état, il étoit plein de confiance dans la justice & dans ses forces, il se croyoit en sûreté du côté de Dieu & des hommes. Ces funestes dispositions étoient plus fortes pour le rassurer, que les prodiges n'étoient puissans pour l'intimider. Il y a bien de l'apparence au contraire qu'il n'y eut aucun Chrétien qui ne fût alarmé d'entendre les menaces que cet homme faisoit retentir contre Jérusalem, & qui ne les regardât comme la voix de Dieu qui appelloit ce peuple pour le juger, comme il appella autrefois Adam dans le Paradis terrestre. Quand on se trouve au milieu d'un peuple qu'on sait qui mérite la mort, qu'on le voit chargé du plus grand de tous les crimes, sans qu'il y pense, sans qu'il songe à s'en repentir, comme on est assuré que le châtiment ne tardera pas, on est attentif au moindre signal.

M. de S. Cyran étoit dans ce sentiment, que ce qui prépareroit les hommes à n'être point touchés des signes qui précéderoient le Jugement dernier, c'est qu'on seroit alors dans cette disposition de mépriser tout ce qui est extraordinaire; il croyoit que cette insensibilité étoit un grand défaut. » Il faut » avoir un grand soin, dit-il, de bien conserver tous les prodiges, les miracles, les prédictions & les autres effets extraordinaires que Dieu fait paroître de tems en tems dans son Eglise, pour l'instruire & pour la préparer à des choses plus grandes. En cela consiste une grande partie de notre piété. » Cette omission & cette négligence fut cause au tems de Noé, qu'on fut » surpris du premier déluge, comme on le sera encore, lorsque le déluge » de feu arrivera. » Il fait cette réflexion sur ce qui parut d'extraordinaire dans Jésus-Christ, lorsqu'il se trouva à l'âge de 12. ans parmi les Docteurs. Il trouve que ces Docteurs eurent grand tort en voyant un enfant de douze ans parler d'une manière si supérieure à son âge, de ne pas suivre ce prodige. » Si ces Docteurs, dit-il, qui ont admiré la prudence de cet enfant, eussent » eu soin d'en conserver la mémoire & de bien examiner quel il étoit, cela » eût servi pour le discerner des autres hommes au tems de son ministère public. » Nous pensons tous que les hommes de ce tems là eurent grand tort de ne pas examiner ce que devenoit cet enfant; mais les exemples ne ser-

vent qu'à nous autoriser dans nos sentimens , quand nous trouvons qu'ils les appuient : & quand ils nous condamnent , nous les trouvons toujours différens des circonstances où nous sommes.

Les Convulsions ont rapproché bien près de nous, Monsieur, l'insensibilité que je croyois propre aux Constitutionnaires. Je pensois qu'il falloit avoir résisté pendant un siècle à la raison , pour devenir indifférent aux prodiges & incapable d'en être touché. Je n'aurois jamais imaginé que des personnes très-éclairées à qui l'endurcissement par rapport aux Miracles paroit monstrueux, demeurassent eux-mêmes dans une indifférence aussi peu raisonnable par rapport à un événement encore plus extraordinaire. Je laisse à part le jugement qu'on en devra porter , après qu'on aura vérifié les faits ; je ne comprends pas que leurs amis ne puissent obtenir d'eux de l'examiner de concert , pendant qu'ils trouvent avec raison ce refus d'examiner souverainement injuste dans leurs adversaires ; j'admire que leur mépris pour tout ce qu'on leur rapporte, & la résolution de n'y donner aucune attention soit fondée sur la grandeur & sur la multitude des faits, & sur ce qu'ils sont si surprenans & en si grand nombre qu'ils paroissent incroyables , & que s'ils avoient de la réalité , on n'auroit point de connoissance d'aucun événement aussi prodigieux.

Quel parti prendre , Monsieur , quand on voit une telle obstination à écarter un examen régulier des faits , & qu'on employe de pareils raisonnemens pour s'en dispenser ? Je n'en vois point d'autre que de constater ces faits que l'on n'ose approfondir, de les rendre publics pendant qu'on est sûr de trouver des milliers de témoins qui certifieront qu'ils se sont passés en leur présence , d'opposer ce qui se trouve constamment, uniformément dans les Convulsions à toutes des médisances dont sont remplis les Ecrits des Anticonvulsionnaires , & qui ne consistent que dans des faits particuliers dont on ne doit rendre responsables que ceux qui auroient dû y remédier. Ce que nous devons faire, Monsieur, c'est de donner en Public à tous ceux qui écrivent contre les Convulsions , le défi qu'un homme d'esprit & un homme du monde donna à des Docteurs avec qui il disputoit sur les Convulsions ; l'Auteur des Dissertations étoit présent. Il leur demanda les conditions qu'ils exigeoient pour la vérification d'un fait , & pour reconnoître qu'il étoit entièrement certain , & il leur dit qu'il s'engageoit à les remplir. Comme il ne parla que de ce qui lui étoit arrivé à lui-même en présence de plusieurs personnes , & que les faits étoient de nature à ne pouvoir être susceptibles de méprises, (il s'agissoit de guérisons opérées par les Convulsions) on convint des faits , mais on ne se rendit pas : on lui dit qu'il n'en étoit pas plus avancé , parce qu'il falloit examiner si c'étoit comme cause Physique que les Convulsions avoient contribué aux guérisons qu'il rapportoit.

Vous comprenez bien qu'un homme qui n'avoit que de l'esprit & du bon sens , fut déconcerté par une réponse qui n'étoit pas de son ressort ; il ne demeura cependant pas court. Il leur demanda ce qu'ils pensoient d'un autre guérison qu'il vouloit leur raconter : qu'il avoit un de ses amis qui étoit tombé malade d'une fluxion de poitrine , & qui s'étoit mis entre les mains des Médecins ; qu'on l'avoit d'abord fait saigner trois ou quatre fois , & qu'il s'étoit trouvé mieux ; qu'un autre Médecin étoit encore venu , qui lui avoit

fait prendre deux ou trois Médecines, & qu'il étoit parfaitement guéri. Il leur demanda ensuite s'ils pouvoient démontrer que tous ces remèdes avoient opéré Physiquement cette guérison. On en demeura là, & voilà comme j'ai toujours vu finir les disputes avec ceux qui sont opposés aux Convulsions : quand on leur rapporte des faits, & que celui qui les raconte fait mettre en évidence la force des preuves, ils demeurent étonnés, ils n'osent dire qu'ils n'en croient rien, & ils se sauvent par quelque échappatoire.

X V I I I. Oh bien ! nous verrons quelle sera donc celle dont on se servira pour s'empêcher de reconnoître l'opération de Dieu dans le caractère que je vais vous représenter. C'est cette singularité si étonnante qu'on remarque dans la plupart des Convulsionnaires, de se charger de toutes sortes de maladies, de les prendre sur eux & d'en avoir tous les symptômes. Je pourrais en rapporter autant d'exemples qu'il me plairoit, car il n'y a gueres de Convulsionnaire à qui cela ne soit arrivé quelquefois ; mais je ne m'attacherai qu'à ceux où le surnaturel de ce caractère est rehaussé, pour ainsi parler, par quelque circonstance particulière, & je vous conduirai insensiblement en vous faisant passer par différens degrés toujours plus merveilleux les uns que les autres, jusques aux Miracles opérés par les Convulsionnaires, qui sont liés indissolublement avec ce caractère & qui deviennent par conséquent une preuve sans réplique que c'est Dieu qui en est l'auteur.

Et 1°. Monsieur, y a-t-il rien de plus surprenant & de plus évidemment surnaturel, que de prendre la maladie d'une autre personne & d'en avoir tous les symptômes sans être malade ? y a-t-il un plus grand prodige, quand on est assuré des faits & qu'on est assuré de ne pouvoir être trompé, comme on l'est, quand on voit que cela arrive à deux cens personnes & qu'on le voit tous les jours ? y auroit-il rien de plus extraordinaire, quand cela ne seroit arrivé qu'une fois ? Le moyen de n'être pas dans la dernière surprise, lorsqu'on voit deux cens personnes qui portent ce caractère par état, en qui on le remarque tous les jours & à toute heure !

2°. La chose paroîtra encore plus merveilleuse, si l'on se représente les différentes sortes de maladies, & qu'on fasse attention qu'il n'y en a d'aucune espèce, quelque extraordinaire qu'elle soit, que les Convulsionnaires n'imitent dans leurs Convulsions. Non seulement ils deviennent aveugles, sourds, muets, boiteux, paralytiques, estropiés, atteints de coliques, de maux de poitrine, de maux de tête, de fièvre avec le même dérangement dans le poulx que ceux qui l'ont véritablement ; mais ils tombent dans l'épilepsie & en ont tous les accidens & toute l'horreur, ils vomissent le sang, ils ont des pertes selon que ceux pour qui ils prient, tombent dans les mêmes accidens : ils tombent même dans des états de mort, lorsqu'on leur demande leurs prières pour des personnes mortes ou pour des malades qui ne doivent pas relever de leurs maladies, & il y en a dont ils ont annoncé la mort par ce moyen. Je vous en ai cité un exemple dans ma septième Lettre ; j'en mettrai ici un très-singulier qui est arrivé à une de celles qui sont aujourd'hui à Vincennes.

Un de ceux qui avoit coutume de la venir voir souvent, étant mort, on vint en apporter la nouvelle, pendant qu'elle étoit dans de grandes Convulsions ; on ne sait si elle entendit ce qu'on disoit, ou si elle s'en aperçut à l'in-

de ceux qui étoient présens. Mais celui qui avoit apporté la nouvelle, s'étant approché d'elle, elle se mit à pleurer amèrement. Comme on la pressoit de dire ce qu'elle avoit à pleurer, elle montra du doigt toute en larmes le lit qui étoit dans la chambre, & tomba sur le champ en état de mort; elle avoit les bras & tout le corps roide comme celui d'un mort. On l'étendit sur le lit où elle demeura les bras croisés & collés sur l'estomac avec un Crucifix qui étoit posé sur sa poitrine & dont le pied étoit sous ses mains. Au bout de deux heures elle sortit de cet état de mort pendant environ un demi quart d'heure, après quoi elle retomba de nouveau dans le même état. Elle fit quelques signes pour marquer qu'elle vouloit qu'on la mit sur la paille, qu'on la couvrit d'un drap comme un mort, qu'on allumât des cierges, qu'on apportât de l'eau benite, & que tous ceux qui entroient dans la chambre lui en jettassent. Au bout de deux heures, elle fit encore quelques signes qui marquoient qu'il falloit la mettre dans la bierre. On ajusta comme on pur, des planches autour d'elle en forme de bierre, on couvrit le tout d'une espèce de drap mortuaire. Cette cérémonie attendrit tous ceux qui étoient présens, & depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir que dura cet état de mort, on ne cessa de prier pour celui dont elle étoit la représentation. Sur les cinq heures elle fit signe de faire l'enterrement; après qu'on eut paru la mettre dans la fosse où elle resta un instant, elle se leva tout d'un coup & entra dans une fort belle extase comme une personne résuscitée; il sembloit qu'elle vouloit qu'on l'élevât jusqu'au ciel, & dit quelques paroles qui marquoient qu'elle étoit pleine de confiance que celui dont elle avoit représenté l'état, y étoit monté. Je sai que tout cela n'est qu'une représentation & que l'on n'en peut rien conclure avec assurance pour celui qui étoit l'objet de cette Convulsion; mais il faut avouer qu'il n'y a que le doute où sont ceux qui n'ont pas vu ces choses ou d'autres semblables qui les mettent à portée de les croire, qui empêche de trouver cela fort singulier & même fort beau.

3°. Il arrive souvent aux Convulsionnaires de prendre ainsi les maladies, sans savoir si les personnes sont malades, ni la nature de leurs maux; ils en sont instruits par le sentiment de douleur qu'ils éprouvent dans les mêmes parties. Il suffit quelquefois de leur dire de prier pour les personnes malades, sans leur dire qu'ils le font, ou de leur donner des Lettres de ces personnes ou quelque chose de ce qui leur a appartenu; on les voit sur le champ représenter l'état de ces personnes, & deviner quelle est leur incommodité.

Il y a quelque tems qu'on mena une Convulsionnaire à la campagne. Un jour au retour de la promenade, toute la compagnie entra dans la maison d'un paysan; personne ne savoit qu'il y eût quelqu'un d'incommodé. Aussitôt qu'on fut entré, la Convulsionnaire tomba en Convulsion, & dit: Il y a quelqu'un dans cette maison, qui a grand mal à la jambe; elle assura qu'elle le savoit par la douleur extrême qu'elle ressentoit elle-même à la sienne. On lui dit qu'elle se trompoit, qu'il n'y avoit aucun malade dans cette maison. Elle soutint qu'il y avoit quelqu'un qui avoit mal à la jambe, & il se trouva effectivement là un homme qui avoit une plaie horrible. La Convulsionnaire se mit aussitôt à le pincer, elle mit sur la plaie une emplâtre de la terre du Tombeau de M. de Paris, elle dit ensuite à cet homme de ne point toucher

à cet

à cet appareil que le lendemain à une certaine heure qu'elle lui marqua, parce qu'elle devoit souffrir elle-même de grandes douleurs à l'heure qu'il se panceroit. Un Confesseur de l'Oratoire qui étoit présent, pour s'assurer si la Convulsionnaire ne trompoit pas & dans la crainte qu'elle ne fit semoiant de souffrir à l'heure qu'elle avoit marquée à ce malade pour se pancer, alla de grand matin trouver cet homme pour lui dire que l'heure étoit changée, & l'engagea à se pancer en sa présence, observa sur sa montre le moment précis où il le faisoit. En arrivant à la maison, il apprit que la Convulsionnaire avoit souffert à la jambe, & qu'elle avoit dit qu'assurément cet homme s'étoit pancé contre son ordre. Ce fait est-il clair ?

Autre fait plus surprenant. Il y a environ six mois qu'on amena de la campagne à Paris une fille qui avoit un mal affreux à la main ; tous les Chirurgiens la condamnoient à perdre la main. On la mena chez une Convulsionnaire pour voir si dans sa Convulsion elle ne seroit point avertie de son mal. & si elle ne se trouveroit point portée à la pancer. On avoit attendu que la Convulsionnaire fût en Convulsion pour faire entrer cette malade, & on prit encore la précaution de la mettre dans un endroit dont elle ne pouvoit être vue de la Convulsionnaire ; la Convulsionnaire ne sentit rien pour elle. Pendant ce tems il vint dans la maison une autre Convulsionnaire : dès qu'elle fut entrée dans la chambre, elle sentit que ses Convulsions alloient la prendre ; elle se retira aussitôt dans une autre chambre, parce qu'elle ne vouloit pas les avoir devant la compagnie : on la suivit, les Convulsions ne durèrent pas & elle rentra aussitôt, & dans le moment elle fut saisie de nouveau. Alors elle dit : *Il faut qu'il y ait quelque chose dans cette chambre* ; elle se retira donc une seconde fois, & ces secondes Convulsions furent plus fortes que les premières. Comme on soupçonna que c'étoit le mal de cette fille malade qui en étoit la cause, on la conduisit dans la chambre où étoit cette Convulsionnaire, & aussitôt elle commença à parler & fit un fort beau Discours (car elle parle fort bien dans ses Convulsions) sur l'ignorance où vivent la plupart des personnes de la campagne. *Ils veulent, disoit-elle, mon Dieu, que vous sachiez des Miracles en leur faveur, & ils ne vous connoissent pas.* Ce Discours fini, on fit sortir la paysane, & la Convulsion finit. Enfin comme elle vouloit s'en retourner, elle rentre un moment dans la chambre où la paysane étoit retournée, & sur le champ ses Convulsions la reprirent. Elle se retira de même que les premières fois, & elle commença à se plaindre d'une douleur à la main, elle l'enveloppoit avec ses manches, comme si elle eût voulu la pancer. Elle disoit : *Mon Dieu, je ne le puis, envoyez-la à ma sœur* ; elle se plaignoit cependant toujours de la main, & puis elle disoit : *C'est peut-être, mon Dieu, un piège que le Démon me tend, il y a peut-être de l'imagination ; non, mon Dieu, je ne puis m'y résoudre, j'en suis indigne, envoyez-la à ma sœur... ce calice est trop amer : quoi Seigneur, vous voulez que je le boive, je ne puis m'y résoudre.* Elle fit ensuite approcher cette pauvre fille, lui fit découvrir la main, & s'écria en la voyant : *Ah si ! cela fait horreur, je n'en ferai rien : je ne le puis, mon Dieu, ne m'y obligez pas.* Enfin elle s'y résoud en disant : *Vous le voulez, mon Dieu, il faut donc le faire.* Elle fit alors approcher la paysane, prit la main avec répugnance, la panga & lui marqua les jours où elle devoit revenir, & la renvoya après

lui avoir commandé d'aller commencer une neuvaine à Saint Médard.

Elle l'a pancée ainsi tous les jours pendant cinq ou six semaines, sans qu'on ait remarqué de changement considérable dans la plaie. La personne qui prend soin de cette pauvre estropiée, ayant voulu assister à une de ces opérations, fut choquée de la manière enfantine dont la Convulsionnaire parle à M. de Paris qu'elle paroît voir dans ses Convulsions, & elle retira la malade de ses mains. Cette fille a continué de se pancer elle-même avec de l'eau & de la terre; & depuis plus de six mois la plaie est toujours demeurée dans le même état. Il y a environ un mois qu'une personne voulut s'employer pour faire rendre cette malade à la Convulsionnaire; elle alla trouver une personne qui a autorité sur cette Convulsionnaire, qui répondit qu'elle le vouloit bien, mais qu'il ne falloit pas le dire à la Convulsionnaire, & qu'il falloit mettre la fille malade dans une chambre à côté de celle où se trouveroit la Convulsionnaire sans l'en avertir, & voir ce qu'elle diroit lorsqu'elle seroit en Convulsion. On fit venir cette fille, & on la fit entrer dans une salle au dessous; elle n'y fut pas plutôt que la Convulsionnaire jettant les yeux en bas, dit : *Ab! se voilà, ah! viens donc.* Elle répéta ce discours plusieurs fois; elle demandoit qu'on lui fit venir cette malade, ou qu'on lui permit de l'aller trouver. On résista pendant plus d'une heure; mais enfin comme elle étoit extrêmement agitée & qu'elle souffroit beaucoup, on se détermina à faire monter la malade & à la mettre dans une chambre à côté, pour éprouver encore si la Convulsionnaire la suivroit des yeux dans cette chambre. Dès que cette fille fut hors de la salle, la Convulsionnaire dit aussitôt : *Ab! elle n'y est plus,* & lorsqu'elle fut arrivée dans la chambre voisine, elle se tourna de son côté & dit : *Elle est là, je veux y aller.* Elle y alla en effet les mains derrière le dos & extrêmement roides; elle demanda à voir la plaie, elle parla à cette malade, lui reprocha son peu de confiance, son peu de zèle pour se faire instruire & pour aller à S. Médard; elle la remit ensuite à deux mois pour la pancer, afin qu'elle se préparât à sa guérison par la prière. Le même jour une autre Convulsionnaire qui ne savoit rien de ce qui se passoit, étant tombée en Convulsion, sentit aussitôt un grand mal à la main, & elle dit les mêmes paroles qu'avait dites cette première Convulsionnaire : *Je ne m'en chargerai pas, elle n'a pas de confiance, elle ne va pas à S. Médard, & c'est pour cela qu'elle ne sera pancée de deux mois : nous ferons pénitence pour elle, la petite sœur & moi, jusqu'à ce qu'elle soit guérie.*

Remarquez la correspondance de ces deux Convulsionnaires. Il y en a un grand nombre d'exemples, & rien ne prouve davantage que cette Œuvre a une unité, & qu'elle est dirigée par un esprit supérieur à quelque grand dessein. Si vous me demandez si je crois que cette pauvre estropiée sera guérie par les Convulsionnaires, je vous dirai que je n'en sai rien. Il est certain qu'ils entreprennent souvent des guérisons sans réussir : dès les commencemens on les a vus portés à pancer tous les malades qui se présentoient, & à les discerner par un instinct surnaturel; ils ont ensuite pris leurs maladies : aujourd'hui ils opèrent des guérisons. J'en sai plusieurs dont je suis très-assuré, je suis épouvanté de toutes celles qu'on me rapporte, je serai très-attentif à suivre ce progrès & à examiner les suites qu'auront des commencemens si surpre-

nans ; & quand les choses en demeureroient dans l'état où elles sont maintenant , & que ce caractère de prendre ainsi sur soi les maladies ne seroit pas accompagné de guérisons miraculeuses , je ne laisserois pas de le trouver très-grand , je le regarderois comme un symbole , & effectivement c'en est un. Je n'insulteroïs point les Convulsionnaires qui font ces choses sans liberté , comme s'ils affectoient de faire des Miracles ; je ne leur en serois point un procès , & je les laisserois en ma présence exécuter un fort beau symbole que je verrois autorisé par des signes surnaturels ; je serois seulement attentif à empêcher qu'on ne regardât ce qu'ils font autrement que comme un symbole , & qu'on y mit une confiance qui seroit démentie par un défaut de succès.

4°. On voit souvent les malades dont les Convulsionnaires prennent les maladies , perdre le sentiment de tous leurs maux dans le tems que les Convulsionnaires les éprouvent. J'en connois une qui est une femme mariée , en qui je n'ai vu aucune des choses qu'on reproche aux Convulsionnaires ; (il y en a plusieurs de ce caractère) il vint chez elle une femme pour travailler en journée , qui avoit la poitrine perdue , & qui souffroit les douleurs & les épuïsemens que souffrent les pulmoniques : la Convulsionnaire prit son mal , & cette pauvre femme ne ressentit aucune douleur toute la journée. Elle revint plusieurs jours de suite dans la maison , & aussitôt qu'elle étoit entrée , il lui sembloit qu'elle laissoit toutes ses incommodités à la porte ; la maitresse du logis en étoit chargée. Cette femme qui ne savoit rien de ce qui se passoit & qui ne fait peut-être pas ce que c'est que les Convulsions , ne pouvoit se lasser d'admirer le changement qui se faisoit en elle. Ce qui ajoute encore au merveilleux , c'est que la servante de la maison avoit aussi des Convulsions , & c'étoit quelquefois elle qui prenoit le mal de cette ouvrière , & pour lors la maitresse en étoit délivrée. Je sens , Monsieur , que c'est vous mettre à la question que de vous obliger de croire un pareil fait ; mais vous le croirez ou vous le supposerez du moins vrai dans vos réponses , car je vous offre de vous faire voir toutes les personnes qui sont en état de vous le certifier.

Cette même servante Convulsionnaire étoit un jour dans une boutique à côté de chez elle. Il vint à passer un garçon de sa connoissance qui avoit les fièvres depuis quatre mois : il étoit pour lors dans un fort grand frisson : il entra dans la boutique & demande à boire , on vouloit l'en empêcher & cette fille comme les autres , on lui disoit qu'il augmenteroit considérablement son accès ; mais il but un pot presque entier , parce que sa soif étoit extrême. Aussitôt que cette Convulsionnaire fut rentrée chez elle , elle eut le même frisson , la même soif , but la même quantité d'eau & eut une fièvre effroyable toute la journée. On envoya chez ce garçon pour savoir comment il se portoit , & on trouva que son frisson n'avoit point eu de suite & qu'il n'avoit point eu d'accès.

Je pourrois vous raconter de ces faits sans nombre ; mais ceux-là suffisent pour donner une idée de ce que c'est que les Convulsions. Comment les définirons-nous ? sont-ce là des Miracles ? Pour moi je le crois , & je regarde comme un vrai Miracle tout soulagement de quelque nature qu'il soit , dès que je suis assuré qu'il est surnaturel & que c'est Dieu qui l'a opéré. Cette circonstance que les malades ne sont soulagés que pour des tems passagers ,

sans être guéris du fond de leur maladie, augmente pour moi le merveilleux; je regarde un pareil effet non seulement comme un Miracle que je dois admirer, mais comme un prodige que je dois étudier. Je sais qu'il est peut-être difficile de prouver que de pareils soulagemens dans les maladies soient au dessus de la puissance du Démon: aussi je me contente avec vous & avec ceux qui sont opposés aux Convulsions, de réunir ces traits avec plusieurs autres, pour vous montrer combien cet événement que vous méprifiez est grand & prodigieux, & que dans de meilleurs siècles il auroit attiré l'attention des plus grands hommes.

5°. Il y a plusieurs personnes qui ont été guéries de grandes maladies par les Convulsionnaires qui ont pris sur eux leur incommodité, il s'est fait des Miracles certains par cette voie; il n'y a donc point à délibérer, ce caractère est incontestablement divin. J'ai été étonné de voir dans des Problèmes que l'on propose au Public sur les Convulsions, qu'on y suppose que nous ne croyons que vraisemblablement que les caractères que nous attribuons à Dieu viennent effectivement de lui. Tout ce que dit l'Auteur de cet Ecrit dépend de cette supposition; il n'avoit pas apparemment vu mes Lettres, car je ne croirois pas qu'il puisse m'attribuer d'avoir parlé en doutant. Non, Monsieur, je ne doute point: les Miracles que font les Convulsionnaires me fixent inébranlablement dans la pensée que les Convulsions ont Dieu pour auteur en premier. Je n'ai encore vu personne répondre à cet argument: ou on nie les faits, ou on laisse entrevoir qu'on seroit porté à attribuer ces Miracles au Démon, ou on soutient contre toute raison que ces Miracles faits par les Convulsionnaires n'ont aucune liaison avec eux. Je ne m'attacherai ici qu'aux faits & à leur liaison avec les Convulsions.

Je vous demande, Monsieur, si cette liaison peut être plus marquée, que de l'être par un effet surnaturel opéré dans les Convulsionnaires, qui correspond aux guérisons que Dieu opere par leur moyen; car je ne crois pas qu'on puisse douter, après ce que je viens de dire, que ce ne soit par une opération surnaturelle que les Convulsionnaires sont ainsi chargés des maladies de différentes personnes. La Convulsionnaire du Calvaire avoit depuis long-tems pour la Religieuse qu'elle a guérie des Convulsions particulières; ses Convulsions ordinaires cessèrent, aussitôt que la Religieuse fut allitée, & ne la reprirent que le jour de sa guérison; & au lieu de Convulsions elle parut avoir pendant tout le tems de la maladie une grande partie des maux de la Religieuse malade: elle avoit une toux sèche & continue, un grand mal de poitrine, & sur les derniers jours de la maladie elle avoit la poitrine oppressée; on lui auroit fait des remèdes, si on n'avoit regardé son état comme un effet & une suite de ses Convulsions; enfin la maladie réelle dans la Religieuse & la représentation dans la Convulsionnaire finirent en même tems par le même Miracle. Desunissez, si vous pouvez, Monsieur, ce que Dieu a uni si étroitement.

J'ai vu une Convulsionnaire qui pançoit une personne qui avoit un cancer ouvert; cette personne fut obligée de s'en retourner chez elle à la campagne. La Convulsionnaire continua de la panacer par représentation, en sautant sur elle-même tout ce qu'elle faisoit auparavant sur cette personne,

&

& annonçoit tous les jours dans ses Convulsions l'état où se trouvoit la malade; elle de son côté écrivoit tous les jours son état qui étoit toujours conforme à ce qu'avoit dit la Convulsionnaire: on conserve les Lettres. Le cancer est guéri.

J'ai vérifié un autre Miracle qu'on m'avoit rapporté qu'avoit fait une Convulsionnaire; j'ai vu la Convulsionnaire & la personne guérie, je me suis fait représenter tout ce qu'on avoit écrit chaque jour, j'ai interrogé les témoins qui avoient été présents lorsque le Miracle se fit, j'ai fait les informations comme auroit fait un Officiel; je ne puis pas m'expliquer davantage, de peur de commettre les personnes; mais la personne sur qui s'est fait le Miracle, étoit très-mal, on pensoit ce jour-là même à lui faire recevoir ses Sacramens. La Convulsionnaire avoit invité deux jours devant dans ses Convulsions les personnes qui étoient présentes, de revenir ce jour-là. Aussitôt qu'elle fut tombée en Convulsion, elle défendit que personne ne sortît; elle fit plusieurs Discours fort beaux, elle demanda à Dieu le Miracle comme un signe que les Convulsions étoient son ouvrage, & dans un instant la malade fut guérie & se trouva en état de reconduire la compagnie, & ne s'est pas ressentie de son mal depuis. N'abusez pas, Monsieur, pour ne pas croire les faits, de ce que le péril auquel nous exposons les Convulsionnaires en publiant ce que Dieu fait au milieu d'eux, nous empêche de nommer les personnes. Faires réflexion, Monsieur, que le combat n'est pas égal entre nous: vous poursuiviez des personnes qui sont sans défense, vous autorisez la persécution injuste que les puissans font aux foibles, on vous fait gré de vos Ecrits; & moi, Monsieur, en les défendant je crains de le faire trop bien, j'apprehende en voulant les relever du mépris où vous voulez les placer, de lever le voile qui les couvre & d'exciter contre eux une haine plus terrible que le mépris; je crains en montrant trop clairement que Dieu est ici, de sacrifier les personnes.

Lundi 12. Avril dernier il y a une personne guérie par une Convulsionnaire, qui est allée faire dire des Messes pour remercier Dieu de la grace qu'elle en a reçue; elle a invité toutes les personnes de sa connoissance qui savoient son infirmité & ceux qu'elle avoit rencontrés chez la Convulsionnaire, lorsqu'elle y alloit pour se faire pancer. Je l'ai été voir, & j'ai interrogé aussi ceux qui avoient été présents lorsque la Convulsionnaire la pançoit, & qui étoient témoins de la maladie & de la manière dont s'étoit opérée la guérison. Sa maladie consistoit dans une suppression qui duroit depuis sept ans, & elle étoit très-incommodée d'un vomissement de sang qui lui prenoit régulièrement tous les mois. La Convulsionnaire a pris ses maux, elle a vomi dans les Convulsions qu'elle avoit pour cette personne qui s'est trouvée ensuite parfaitement guérie. Elle a attendu trois mois pour faire son action de grâces, afin d'être assurée de la guérison.

On m'a rapporté une autre histoire où l'effet que font sur les Convulsionnaires les maladies dont ils se chargent, est encore plus sensible. Je connois les personnes qui prennent soin de cette Convulsionnaire; ainsi je suis bien instruit. La personne malade l'étoit depuis long-tems; elle avoit un squirre monstrueux qui lui faisoit remonter le ventre julques dans l'estomac; ses jambes étoient d'une grosseur énorme, & elle étoit sans espérance de guérison.

Un jour qu'elle alla dans la maison où étoit cette Convulsionnaire, aussitôt qu'elle fut entrée dans la salle où on la reçut, la Convulsionnaire qu'on avoit fait cacher dans une chambre fort réculée, & qui ne connoissoit point cette personne, qui ne l'avoit jamais vüe & qui ne savoit point ni si elle étoit malade ni le genre de sa maladie, étant en Convulsion se sentit pressée d'aller trouver cette Dame malade. Elle fit tant d'instances qu'on crut devoir la laisser aller, sur tout à cause de ce qu'elle disoit : *Mon Dieu, vous ne me donnez donc pas son gros ventre*, & qu'on crut reconnoître par là que cet instinct qui la faisoit desirer d'aller trouver cette Dame, étoit surnaturel. On raconte tout ce qui s'étoit passé à cette Dame; quoiqu'elle ne fût pas fort favorable aux Convulsions, elle eut cependant la complaisance de se laisser pancer par la Convulsionnaire qui lui appliqua des linges trempés dans de l'eau où elle avoit mis de la terre du Tombeau de M. de Paris. Pendant qu'elle faisoit cette opération, son ventre à elle-même & ses jambes s'enflèrent. Cette Dame ayant senti du soulagement, continua de venir tous les jours se faire pancer par la Convulsionnaire, & dès le troisième jour elle se trouva si considérablement mieux qu'on ne put s'empêcher de regarder l'effet qui s'étoit opéré sur elle comme visiblement surnaturel. C'est la même Convulsionnaire dont je vous ai parlé dans ma V. Lettre, qui fut visitée par des Médecins, parce qu'elle étoit effectivement toute déhanchée par intervalles pendant le cours d'une neuvaïne qu'elle faisoit pour une petite fille qui étoit dans le même état.

6°. Il y a encore du merveilleux & un surnaturel très-marqué dans la manière dont il arrive quelquefois que les Convulsionnaires exécutent leurs pancemens & travaillent sur les malades qu'ils entreprennent de guérir. J'en ai vüe une à qui on amène tous les jours pendant ses Convulsions un enfant noué dont les jambes sont cambrées; elle le manie & lui tort tous les membres, comme si elle vouloit les rétablir par ses efforts; cet enfant n'a que 4. ans; elle appuie de toutes ses forces sur son genou les petites jambes toutes nues de cet enfant pour les redresser, on est étonné qu'elle ne les lui casse pas à chaque fois, elle lui tourne les poignets, les lui renverse avec toute la violence dont elle est capable; c'est une fille qui paroît forte: cet enfant non seulement ne pleure point & ne souffre point, mais il semble qu'il prenne plaisir à cette opération qu'on fait sur lui, & ce qui est très-surprenant, c'est que la Convulsionnaire souffre les douleurs que l'enfant devoit souffrir; à chaque fois qu'elle travaille sur un membre, il faut lui tirer à elle-même celui qui y répond, pour la soulager de la douleur qu'elle paroît souffrir, sans quoi elle tombe sur le champ en syncope & demeure quelque tems comme morte.

J'en ai vu une qui pançoit une fille qui avoit mal aux yeux; elle lui retourna l'œil, elle nous montra au dessous de la prunelle qui étoit renversée un petit bouton qui étoit la cause des douleurs que cette fille souffroit; elle manioit cette partie si délicate comme elle auroit fait un bras ou une jambe, on ne voyoit plus de figure d'œil, il sembloit qu'il avoit été crevé, elle le balsa avec de l'eau & de la terre, & très-peu de tems après on remarqua les yeux de cette fille dans leur état naturel, sans qu'elle eût rien souffert d'une

si pénible opération. La même Convulsionnaire a fait une infinité de fois la même chose sur les yeux d'une fille aveugle, elle les remplissoit ensuite de terre, elle les lui bandoit avec un linge; cette fille n'a pas été guérie, mais ce que je remarque, c'est qu'elle n'ait souffert aucun mal de toutes ces opérations. Un jour avant que de la pancer, elle prit un Convulsionnaire qui étoit dans la chambre & qui avoit de fort bons yeux, elle fit sur lui les mêmes opérations qu'elle avoit coutume de faire sur la fille aveugle, elle fit remarquer à tous ceux qui étoient présens que ses yeux étoient absolument éteints, on auroit cru qu'il les avoit perdus, elle les lui banda ensuite avec un linge; au bout de trois ou quatre heures ce Convulsionnaire se trouva guéri, il quitta son bandeau & ses yeux se trouvant dans le même état où ils étoient auparavant; il dit qu'il n'avoit point du tout souffert de tout ce qu'on lui avoit fait.

Vous avez entendu dire que les Convulsionnaires sucent souvent les plaies qu'ils entreprennent de guérir, je ne crois pas que vous en doutiez; mais y a-t-il rien de plus surprenant? il est incompréhensible qu'ils ne s'empoisonnent pas eux-mêmes. Ce qui m'étonne le plus, c'est le grand nombre; on ne conçoit pas qu'il soit possible qu'ils aient naturellement un instinct si contraire à la nature; car il n'y a aucune sorte de plaies qui les rebute, quelques affreuses qu'elles soient. Ils pangent des ulcères, des écrouelles ouvertes pleines de pus & horribles à voir, ils les séchent, ils en attirent le pus avec la langue, ils le sucent jusqu'à ce qu'ils aient parfaitement nettoyé les plaies, ils l'avallent sans en recevoir aucune incommodité, ils lavent les linges qui ont servi de compresses, dans de l'eau qu'ils boivent ensuite. Il y en a plusieurs qui avant que d'entreprendre ces horribles pansemens, en ont toute l'horreur que nous en aurions nous-mêmes, si nous étions condamnés à les faire, & qui se sentent forcés par une main invisible qui les y contraint, & cette horreur passe aussitôt qu'ils sont déterminés à obéir.

Il y a une petite Convulsionnaire qui s'est pancée tout l'été dernier d'une manière qui faisoit frémir; elle avoit un chancre qui lui mangeoit toute la bouche & qui sortoit au dehors de la longueur d'un pouce ou deux, elle le coupoit elle-même avec des ciseaux pendant ses Convulsions; on conserve dans de l'esprit de vin tous les morceaux qu'elle a coupés à différentes reprises: elle annonçoit dans ses Convulsions les jours auxquels elle feroit ces cruelles opérations. Je sais bien que sa guérison s'avançoit tous les jours; je ne suis pas à portée de m'informer si elle l'est parfaitement aujourd'hui, car je crois qu'elle s'en est retournée dans sa province.

X I X. J'ajouterai ici un autre prodige qui n'a pas de rapport à la vérité aux pansemens que font les Convulsionnaires, mais qui sert à montrer jusqu'à quel point le surnaturel est prodigué, pour ainsi dire, dans les Convulsions. Il y a des Convulsionnaires qui ont des plaies mortelles qui cessent d'être dangereuses depuis qu'ils ont des Convulsions. Ces plaies ne guérissent point & elles ne font point de progrès, il semble qu'elles se soient fixées contre l'ordre de la nature dans l'état où les Convulsions les ont trouvées lorsqu'elles ont pris aux malades, & qu'elles respectent la main de Dieu dans les Convulsions. Il y a une fille de province qui est à Paris depuis près de deux

ans; elle y est venue pour se faire guérir d'un champignon qui lui remplit toute la main & qui a deux pouces de hauteur. Les Chirurgiens très-habiles qui la virent quand elle arriva, prononcèrent qu'il falloit lui couper le bras, & que si on tardoit, le mal gagneroit infailliblement, & qu'il n'y auroit plus de remède. Cette pauvre fille effrayée de ce terrible arrêt que les Chirurgiens avoient prononcé, s'est adressée à M. de Paris par le conseil des personnes à qui elle avoit été envoyée; elle a été guérie d'une infirmité qui lui caufoit de grandes douleurs & a eu des Convulsions, & pour marque de la protection de Dieu sur elle le progrès de son mal est arrêté, & elle demeure malade sans danger.

Je connois un homme célèbre qui a deux descentes & qui a des Convulsions: ses deux descentes ne sont point guéries, mais il n'en est pas plus incommodé que s'il n'en avoit point; il ne porte point de bandage, & ce qui est très-extraordinaire en soi, quoiqu'assez commun aux Convulsionnaires, c'est qu'il lui est impossible d'en porter; il en prit une fois un qu'il s'étoit fait faire: lorsqu'il l'eut mis, il ne pouvoit plus marcher, & il fut obligé de le quitter. On remarque dans bien des rencontres cet empire des Convulsions sur ceux qui les ont.

XX. Je n'ai rapporté, Monsieur, qu'un petit nombre de faits sur chacun des caractères que je vous ai fait remarquer dans les Convulsions, il faudroit des volumes pour les raconter tous. Il y a beaucoup d'autres caractères que je trouve très-singuliers & que je crois qui méritent qu'on les attribue à Dieu; mais je m'étendrois trop, & je ne trouverois point dans votre esprit de place pour y loger un surnaturel si multiplié. Je craindrois d'ailleurs, Monsieur, que tous ceux qui sont opposés aux Convulsions, n'attribuassent au Démon ce qu'ils ne pourroient expliquer par la nature. Il faudroit chercher une raison qui autorisât cet esprit de malice à prendre un si grand pouvoir sur les Convulsionnaires & sur ceux qui respectent les Convulsions. On les trouveroit criminels à proportion qu'ils produiroient une plus grande multitude de traits beaux & surnaturels pour prouver qu'ils sont innocens, on régleroit leur tort exactement sur la difficulté qu'on auroit à leur répondre. Je tremble même pour les Miracles; car si nous forçons jamais de reconnoître que les Convulsionnaires en auroient opéré quelques uns, si nous réussissons à montrer que les Miracles sont liés indissolublement avec les Convulsions, je ne sai ce qu'on fera. On attribue au Démon tout ce qui embarasse avec une facilité & un mépris qui me font peur; on ne fait attention ni au nombre ni à la qualité des personnes, ni à la réunion de tant de merveilles, ni à l'origine de ces événemens. Il suffit d'avoir remarqué des défauts dans les Convulsionnaires, & dans les Convulsions des choses qu'on ne doit point attribuer à Dieu, pour attribuer au Démon tout surnaturel, quelque grand, quelque multiplié qu'il soit. On ne mesure point ses forces, il pourra tout: il s'emparera de ceux qui vont invoquer Dieu dans la simplicité de leur cœur: il ira se placer sur un Tombeau où Dieu même avoit établi son trône pour faire miséricorde: il profitera d'un concours que des Miracles signales continuent d'y attirer, pour séduire avec plus de facilité: il imprimera sur un grand nombre de Convulsionnaires le sceau sacré de la Croix de Jésus-Christ:

il

il deviendra le prédicateur de l'Appel & l'adversaire de la Bulle : il unira aux Appellans tous ceux dont il se fera saisi : il inspirera du respect & de la vénération pour les Reliques des Saints & pour tous ceux qui auront défendu la Vérité avec le plus de zèle : il sera sur la confiance en Dieu , sur son amour, sur sa toute-puissance & sur les autres vérités importantes de la Religion les plus beaux Discours : il fera des prodiges pour rendre sensible l'obligation de faire pénitence pour fléchir la colere de Dieu : il réussira à la faire embrasser à un très-grand nombre de personnes : il en fera de plus grands pour apprendre aux hommes de quelle maniere ils doivent s'intéresser aux maux de leurs freres , & qu'ils doivent en être touchés comme s'ils les ressentoient eux-mêmes : enfin il fera des Miracles ; rien de tout cela n'embarassera , par cette raison que cette Œuvre n'est pas sans défaut ; parce que les Convulsionnaires se trompent quelquefois , tout ce qu'ils disent de vrai viendra du Démon : si le vrai qu'ils disent ne surpassoit pas leur portée , Dieu pourroit en être l'auteur , comme de toutes les bonnes pensées ; c'est parce qu'on suppose que ce qu'ils disent & ce qu'ils font est surnaturel , qu'on doit l'attribuer au Démon.

· X X I. En vérité , Monsieur , quand on est conduit à de telles extrémités , on doit revenir sur ses pas & examiner si un principe qui jette dans un tel abîme , est aussi certain qu'il avoit paru d'abord. Vous voulez juger de l'état des Convulsionnaires par les règles établies pour juger de celui des Prophètes auquel ils ne font point élevés. Mais peut-on conclure autre chose de ce que les Convulsionnaires n'ont pas les caracteres qui doivent se trouver dans les Prophètes selon le sentiment des Peres & des Théologiens , sinon qu'ils ne sont pas Prophètes , & qu'on devoit les regarder comme des imposteurs s'ils vouloient en usurper l'autorité ? Dieu ne peut-il agir sur le corps & sur l'esprit des hommes , qu'en les rendant des Prophètes ? L'état des Mystiques , de ceux même que nous respectons le plus , n'étoit point dans ce rang ; celui des Convulsionnaires qui paroît à plusieurs égards , du moins jusqu'à présent dans le plus grand nombre , inférieur à celui des Mystiques , en est encore plus éloigné. Leur état est surnaturel , il est vrai , mais c'est un état de douleur , d'affliction , de pénitence ; il semble qu'ils soient des victimes de la colere de Dieu , & que Dieu les écrase sous nos yeux pour montrer combien il est irrité. Les sentimens dont ils paroissent remplis dans le tems de leurs Convulsions , nous rassurent par rapport à eux ; mais tout le dehors de leur état est effrayant & paroît annoncer les plus grands malheurs. L'aliénation des sens où ils sont presque tous , & l'oubli général de ce qui s'est passé dans leurs Convulsions qu'on remarque dans le plus grand nombre , n'est pas un effet de l'Esprit saint qui le saisit d'eux pour les faire prophétiser ; c'est leur état comme Convulsionnaires. C'est ainsi que plusieurs ont paru au Tombeau , & qu'on en voit encore un très-grand nombre aujourd'hui , dont les Convulsions ne consistent que dans des mouvemens & dans cette perte apparente de la liberté & de la raison. Si Dieu leur manifeste plusieurs choses dans cet état , il le fait comme dans le sommeil par des songes prophétiques. Le sommeil n'est point un effet de la présence de son Esprit , mais il n'y est point un obstacle ; ce n'est point non plus la présence de l'Esprit de Dieu qui

éteint la raison & la liberté dans les Convulsionnaires, & qui produit toutes les choses qui vous choquent. Je vous ai déjà dit que je ne regardois point les Convulsions considérées en elles-mêmes, comme étant d'un plus grand prix & d'une plus grande valeur que les maladies ordinaires. Si elles étoient demeurées dans leur premier état, je ne les respecterois qu'à cause de leur origine & de leur liaison avec les Miracles. Si vous croyez que des malades puissent avoir des inspirations, & que Dieu puisse se communiquer à eux dans le tems qu'ils paroissent aliénés de leurs sens par une suite de leurs maux, comme cela est arrivé, vous comprenez la manière dont je conçois que Dieu se communique ordinairement aux Convulsionnaires. Je dis, ordinairement, parce que je crois qu'il peut arriver que Dieu se communique à eux d'une manière plus sublime.

On les voit occupés pendant leurs Convulsions de différens objets; mais il semble que ces objets leur soient montrés comme dans un lointain, & qu'ils s'efforcent de discerner ce qu'ils apperçoivent. Les uns s'expliquent plus nettement & avec plus de justesse, comme s'ils voyoient de plus près ce qu'ils annoncent: les autres le font plus obscurément; mais tous se réunissent dans les mêmes points de vue. Ce que j'ai trouvé très-remarquable, c'est qu'ils ne sont pas communément assurés de ce qu'ils disent. Si vous interrogez ceux qui se souviennent de ce qu'ils ont dit dans leurs Convulsions, lorsqu'ils sont entrés dans quelque détail, ils vous répondront qu'ils ne savent pas si ce qu'ils ont dit est vrai, & qu'il faut attendre l'événement pour en juger. S'il leur est échappé quelque ignorance, ils ne la soutiendront pas; ils se réglent ordinairement sur le jugement de ceux qui les environnent, pour juger de ce qui se passe en eux. À l'égard de ceux qui ne se souviennent de rien après leurs Convulsions, j'en fais qu'on a contredit pendant leurs Convulsions, & qui ont cédé à ce qu'on leur disoit. En général je n'en ai point vu d'arrêtés à leurs sens, de ceux qui n'ont point été gâtés. L'assurance où paroissent être aujourd'hui quelques Convulsionnaires, que Dieu est l'auteur de tout ce qu'ils disent & de tout ce qu'ils font, vient du dehors & de ce que des personnes prévenues les ont confirmés dans cette pensée. J'en ai vûe une qui est devenue célèbre par son fanatisme, qui a appréhendé pendant long-tems que l'imagination ou le Démon n'eussent part dans ses Convulsions; sa confiance présente est une suite de ses réflexions, de son indocilité & des applaudissemens qu'on lui a donnés. Il y a plusieurs Convulsionnaires qui ne font point de Discours, & qui ne parlent que par leurs mouvemens qui sont souvent symboliques; d'autres qui ne font que souffrir, & qui n'instruisent que par leur contentement & la résignation parfaite avec laquelle ils acceptent leur état: il y en a un grand nombre qui conservent une partie de leur liberté dans cet état. Il n'y a même que l'oubli parfait de tout ce qui s'est passé, où rentrent la plupart, qui empêche de le dire de tous; car ceux-là mêmes en ont souvent tous les caractères pendant que durent leurs accès.

Cet état des Convulsionnaires, tel que je viens de le représenter, où l'on ne trouve aucune assurance de leur part sur la valeur de ce qu'ils disent & de ce qu'ils font, me paroît autant opposé au caractère des imposteurs qu'à celui des Prophètes. Je ne comprends pas comment on pourroit prouver qu'il

doit être sans aucun mélange , & qu'il faille nécessairement que tout y soit bon ou mauvais , que tout vienne de Dieu ou qu'il n'y ait rien qui en vienne , & que Dieu ne puisse leur montrer différens objets sans les élever à la qualité de Prophètes , ou sans les empêcher d'user de leur liberté pour faire leurs conjectures & mêler quelque chose des préventions dont ils sont remplis. J'admire que pendant qu'on appréhende avec raison d'attribuer à Dieu des choses qui seroient indignes de lui, on ne craigne point d'en attribuer au Démon qui seroient au dessus de sa portée , de lui donner un pouvoir sans bornes & de le faire auteur en premier d'un des plus grands événemens qui ait paru dans l'Eglise. Pourquoi ne pas examiner du moins si l'on ne trouveroit point ici le mélange qu'on trouve si souvent dans les œuvres de Dieu ?

Ce double mélange de la gloire & des humiliations , de l'opération de Dieu & de celle du Démon ou de la cupidité qui est son ouvrage , est le grand moyen dont Dieu se sert pour tromper les hommes & pour confondre leur fausse sagesse. La conduite de Dieu dans ce mélange est si profonde & si fort élevée au dessus des pensées des hommes, qu'ils sont toujours pris dans ce filet. Les exemples ne les instruisent point , ils n'en font jamais l'application à ce qui se passe sous leurs yeux. Tous les Prophètes , & Moïse en particulier , les Patriarches , tous les Saints de l'ancien Testament avoient représenté les humiliations de Jésus-Christ & les avoient éprouvées en partie. Les chefs du peuple demeurant revêtus de l'autorité de Dieu , avoient souvent été prévaricateurs , en commençant par Aaron qui avoit consenti à l'adoration du Veau d'or ; & quand Jésus-Christ vient sur la terre , il est méconnu par tout le peuple qui ne put accorder les humiliations dont il étoit couvert , avec la grandeur que le Messie devoit avoir , ni la prévarication de ses pasteurs qui le condamnoient avec l'autorité dont ils étoient revêtus. On a vu la même chose arriver dans l'Eglise Chrétienne , & les hommes y seront pris toutes les fois que cela arrivera. Les Hérétiques des derniers tems ont refusé à l'Eglise la qualité d'Epouse de Jésus-Christ à cause des abus qui la défiguroient : les Casuistes & les Docteurs de la Morale relâchée ont canonisé les abus , parce qu'ils voyoient qu'on les commettoit dans son sein. Ces deux erreurs si opposées sont venues du même principe , de ce qu'on a cru de part & d'autre que le mélange étoit impossible , & qu'une telle mesure d'abus étendus jusqu'à un certain point ne pouvoit se concilier avec l'autorité légitime ; les uns ont nié l'autorité , les autres ont porté le respect pour elle jusqu'à respecter ce qu'elle condamne quoiqu'elle le tolère.

Vous savez tout cela , Monsieur , & ce mélange que vous admettez dans les œuvres de Dieu les plus sublimes , vous ne voulez pas le reconnoître dans les Convulsionnaires. Vous croyez , parce que cela est certain , que des hommes chargés de nous conduire , à qui Dieu nous ordonne d'obéir , qui sont revêtus de l'autorité de Jésus-Christ à notre égard , peuvent sans perdre cette autorité , enseigner l'erreur & des erreurs monstrueuses , & les autoriser par des decretz ; & vous ne sauriez comprendre que Dieu puisse répandre des faveurs passagères sur des enfans qu'il laisseroit dans le rang de simples brebis , sans les tirer de l'enfance , sans separer de la foiblesse de la nature ce qu'il opereroit en eux , en le rendant aussi éclatant , aussi pur , aussi dé mêlé & aussi

certain qu'il le doit être dans les Prophètes & dans des hommes qui auroient reçu de lui une mission particulière par rapport à nous, & qu'il nous ordonneroit d'écouter.

X X I I. Je suis affligé d'avoir à soutenir contre vous une maxime que je devrois défendre avec vous contre D. La Tasse & contre les disciples de Fr. Augustin. Ces deux partis ont embrassé deux systèmes diamétralement opposés, mais ils ont un principe commun, l'impossibilité du mélange. Ils ont tiré de ce principe des conclusions différentes; ils ont vu que les Miracles, les Convulsions, ce qu'il y a de beau & de grand dans les Convulsions, ce qui y paroît indigne de Dieu, forment un seul tout; donc, ont-ils conclu les uns & les autres, ce tout dans ce qu'il contient doit être rapporté à un principe unique. Or, a dit le P. La Tasse, il y a des choses dans ce tout, dont il est impossible que Dieu soit l'auteur; donc il ne l'est d'aucune des parties, pas même des Miracles, & il faut les attribuer au Démon. Or, ont repris les disciples de Fr. Augustin, les Miracles sont constamment, indubitablement l'œuvre de Dieu; c'est une impiété horrible de les attribuer au Démon, c'est le péché contre le Saint Esprit commis par les Pharisiens du tems de Jésus-Christ; donc tout ce qui se trouve uni à ces Miracles doit être rapporté à Dieu, les choses même que sa loi obligeroit de condamner par tout ailleurs & dans toute autre circonstance. Vous, Monsieur, vous voulez détacher de ce tout les Miracles, & abandonner tout le reste comme un effet ou de maladie ou d'un dérèglement d'imagination ou de l'opération du Démon; vous abandonnez la maxime de l'impossibilité du mélange en faveur des Miracles, & vous voulez la retenir pour nous empêcher de faire entre les beaux Discours, les belles représentations, le discernement des Reliques, la connoissance du secret des cœurs, &c. & les mouvemens convulsifs qui paroissent affreux ou indécents, la séparation que vous faites entre ces mêmes mouvemens & les Miracles. Votre système ne se soutient pas; ces beaux caractères dont je parle, ne sont pas plus liés, comme il est évident, aux Convulsions qu'aux Miracles. La maxime dont vous vous servez pour nous attaquer, n'étoit spécieuse qu'autant qu'elle ne souffroit point d'exception; mais dès que vous la contestez vous-même à D. La Tasse dans la généralité & que vous la restreignez dans le cas présent, de quel usage vous peut-elle être contre des personnes aussi éloignées que vous de rien attribuer à Dieu de ce que la Religion & une raison éclairée par la foi trouveroit indigne de lui. Il y a des caractères dans les Convulsions aussi dignes d'être attribués à Dieu que les Miracles, & que vous ne seriez aucune difficulté de lui attribuer vous-même s'ils étoient seuls & qu'ils fussent séparés du voisinage des choses qui vous choquent. Ce sont ces caractères que nous lui attribuons, & nous prétendons seulement, ce que vous ne croyez pas, qu'ils ne sont pas souillés par ce qui les environne. En vérité, Monsieur, la différence est-elle assez considérable pour former un sujet de division entre des personnes qui sont d'ailleurs unies en toutes choses?

X X I I I. Quand on vous accorderoit que tout effet surnaturel dont Dieu est l'auteur, doit être sans mélange dans une même personne, vous ne prétendrez pas assurément que les personnes en qui Dieu agiroit surnaturellement,

lement ; ne puissent être mêlées avec d'autres personnes qui n'auroient que les apparences de l'opération de Dieu, & dont l'état seroit ou douteux, ou constamment un état d'illusion. De quel usage vous peut donc être pour juger des Convulsions, une maxime qui est généralement fautive dans la conduite de Dieu ordinaire, soit qu'on l'applique à la Synagogue ou à l'Eglise, qui l'est dans l'œuvre de Dieu la plus sublime qui est l'œuvre de la sanctification des âmes, & qui ne pourroit être qu'une restriction de la règle par rapport à l'ordre que nous appellons plus ordinairement surnaturel, & qui dans cet ordre même souffre de grandes difficultés, quand on la veut presser & qu'on veut la recevoir sans exception, & qui enfin étant admise avec tous ses correctifs, ne pourroit servir que contre une partie des Convulsionnaires, y en ayant un grand nombre en qui l'on ne trouve point ce qui vous choque le plus, & sur quoi vous insultez davantage pour prouver que Dieu ne peut être l'auteur de quoi que ce soit dans cet événement ?

Je ne vous dissimulerai pas, Monsieur, que ce sont ces Convulsionnaires qui se sont peu montrés & qui se sont conservés irréprochables dans le secret de leur maison, qui ont fait sur moi le plus d'impression ; j'y ai trouvé tout le merveilleux qu'on a remarqué dans ceux qui ont été plus répandus & qui l'ont été trop ; j'y ai vu de plus grandes choses, je les ai trouvées séparées de tous les abus qui ont le plus revolté les personnes sages, & qu'on nous reprochera selon toutes les apparences encore long-tems après qu'on les aura corrigés. C'est à ces Convulsionnaires, Monsieur, que je voudrois vous ramener pour juger des Convulsions. Sur tout je vous demande grace pour eux, & je vous prie de ne les point confondre avec ceux que vous attaquez, puisqu'ils sont à couvert de vos reproches & qu'ils les font avec vous à ceux qui les méritent.

Il falloit, Monsieur, laisser subsister l'impression que firent sur vous les Convulsions dans leur origine, & être plus ferme dans le jugement que vous en portâtes d'abord. Vous deviez continuer à les regarder comme on a toujours regardé dans l'Eglise celles qu'on a vues arriver aux Tombeaux des Saints ; tenez-vous-en là aujourd'hui, si vous ne pouvez pas aller plus loin ; reconnoissez-y le doigt de Dieu ; que la sainteté du lieu où elles ont pris naissance & les Miracles dont elles sont accompagnées, fassent sur vous l'impression qu'ils ont toujours fait sur tous les Chrétiens dans tous les tems ; montrez-vous aussi religieux que nos peres ; ne commencez à raisonner sur cet événement qu'après que vous aurez commencé par y adorer Dieu.

Quand vous serez convaincu que Dieu est ici présent ; comme vous devez l'être si vous ne voulez pas vous écarter des routes qui vous sont marquées par la Tradition, toutes les difficultés s'aplaniront devant vous, & quand elles ne s'aplaniroient pas, vous vous souviendriez de votre mesure & vous ne seriez point étonné que Dieu fit des choses qui vous passent. Vous avez cessé de regarder Dieu dans cet événement, parce que vous avez cru pouvoir l'expliquer par la nature. Du moins présentement que vous êtes convaincu que cela est impossible & qu'il y a ici beaucoup de choses qui sont visiblement surnaturelles, remonte jusqu'à Dieu ; ne vous fixez pas à ne voir que le Démon dans tout ce que vous ne pouvez expliquer par la nature ;

R r

souvenez-vous que la pensée d'attribuer les Convulsions toutes entières au Démon, dans le tems que vous y admiriez la puissance de Dieu, vous auroit paru une impiété, comme elle nous le paroît à nous-mêmes. Il vous a fallu un passage pour descendre de Dieu au Démon, celui de la nature : ne remarquez-vous pas combien vous êtes gêné dans ce passage, & combien vous le seriez davantage si vous daigniez croire tout ce qu'on vous rapporte ? quelle crainte vous avez de l'approfondir de peur de le trouver vrai ? Il vous paroît ridicule à vous-même de supposer que les Convulsions sont un accident naturel, & de recourir sans cesse au Démon pour les expliquer. Vous sentez qu'on se moquerait d'un Physicien qui se serviroit de cette méthode pour rendre raison des choses naturelles, qui partageroit par exemple les propriétés de l'aimant & qui attribuerait au Démon toutes celles où sa raison & sa Physique se trouveroient courtes. On ne voudroit point de ce mélange de la Magie avec la Physique ; on lui soutiendrait avec raison que si le Démon étoit dans cette pierre, il faudroit la lui abandonner toute entière, sans s'embarasser s'il y auroit quelques unes de ses propriétés qu'on pourroit expliquer par la nature.

XXIV. Il y a aujourd'hui sept ou huit cens Convulsionnaires. Selon vous ce sont tous des malades d'une maladie naturelle, & cependant il y a dans presque tous des caracteres surnaturels que vous êtes déterminé d'attribuer au Démon, si l'on vous force de reconnoître qu'ils sont réels. Quelle étrange espèce de maladie ? en a-t-on vu de semblable depuis l'origine du monde ? en est-il fait mention dans aucune histoire ? la règle des Rituels n'est-elle pas de regarder comme des possessions tous les accidens extraordinaires où l'on est assuré que le Démon a part ? on lui attribue l'état entier des personnes qu'il tourmente, quoiqu'il s'y trouve plusieurs mouvemens qu'on remarque dans des maladies ordinaires.

En soutenant comme vous faites que les Convulsions sont une maladie, en êtes-vous plus avancé pour expliquer comment le Démon est survenu ? pourquoi il vexe ces malades ? pourquoi il n'y a qu'eux qu'il tourmente ? est-ce que les maladies rendent les hommes plus disposés à être obsédés ? est-ce un préalable nécessaire afin que le Démon ait du pouvoir sur les Appellans, qu'ils tombent malades ? Vous admettez pour expliquer les Convulsions, deux principes qui ne sont point subordonnés l'un à l'autre, qui ne sont point assortis pour être l'un avec l'autre ; vous multipliez les difficultés ; vous vous jetez dans de nouveaux embarras.

Quand on est obligé, Monsieur, de remonter jusqu'au Démon, & qu'on est assuré par des signes certains qu'il est présent, n'est-on pas transporté au dessus de la nature ? n'est-ce pas à lui qu'on doit attribuer des accidens, où l'on reconnoît qu'il a reçu un grand pouvoir, & où on prétend que lui seul fait tout ce qu'on remarque de surnaturel ? doit-il être pour lors question de Physique ? n'est-ce pas dans la Religion qu'on doit chercher sa consolation & ses lumieres ? n'y auroit-il pas de l'irreligion à y être indifférent ? Il s'agit de l'état de sept ou huit cens personnes prises du milieu de nous & unies à nous dans une même cause. Quand nous serons assurés de part & d'autre que cet état est surnaturel, il faut que nous soyons bien insensibles, si nous n'en som-

mes pas infiniment touchés, & ceux qui croiront que c'est le Démon qui est l'auteur de ce qui se passe sous nos yeux, doivent être assurément les plus alarmés. Hésitez, Monsieur, sur la cause de ce prodigieux événement, si vous ne le comprenez pas; mais ne le méprisez pas: le mépris & la raillerie qu'on en feroit me le feroient trouver encore plus prodigieux que je ne le trouve.

Lorsque je reconnois que le Démon peut avoir part dans les Convulsions, je ne l'assortis pas comme vous à un événement purement naturel, que je ne trouverois digne que de mépris & dont je ne m'embarasserois pas de pénétrer l'origine & la fin. C'est parce que je regarde l'état des Convulsionnaires comme surnaturel, c'est parce que je crois que Dieu est à la tête de cet événement, que je crois que le Démon peut être aux extrémités & faire ses efforts pour y devenir le maître, & qu'il est aussi naturel de penser en suivant les lumières de la Religion & les exemples, que le Démon tente de s'y introduire, qu'il seroit extraordinaire de le faire intervenir en supposant l'état des Convulsionnaires purement naturel. Depuis le péché le Démon est toujours en opposition avec Dieu dans toutes ses œuvres, & lorsque le voile qui nous cache les objets spirituels, est levé, comme il l'est en partie dans l'ordre surnaturel, il n'est pas étonnant que cette opposition soit manifestée par des effets sensibles.

XXV. Après avoir établi par une multitude de merveilles que Dieu opere sur les Convulsionnaires, qu'il a une grande part dans leur état & qu'il est singulièrement leur protecteur, il me reste à prouver qu'il n'y a aucun caractère dans les Convulsions, quelque choquant qu'on le suppose, dès qu'il n'est pas libre, qui soit un obstacle aux miséricordes de Dieu les plus abondantes & les plus surnaturelles. J'aurai réfuté les deux fondemens de la Réponse au Laïc en même tems que je vous aurai répondu. Cette seconde partie est encore plus claire que la première, car elle ne suppose aucune discussion de faits; elle est évidente par elle-même & elle est fondée sur ce que la misère & l'humiliation non méritée nous rapprochent de Dieu, & nous rendent plus dignes de ses bienfaits.

Je conviens 1°. avec vous qu'il y a dans un grand nombre de Convulsionnaires des mouvemens ou affreux ou indécens. Presque toutes les Convulsions au Tombeau étoient de ce caractère: on y remarquoit une grande ressemblance avec celles qu'éprouvoient les possédés aux Tombeaux des Martyrs; mais il faut convenir qu'on en a vues aussi de semblables dans des personnes qui n'étoient pas possédées & qui venoient à ces Tombeaux pour demander leur guérison, & qu'on n'attribuoit point au Démon celles qui prenoient aux malades, & que bien loin de les regarder comme incompatibles avec l'opération de Dieu, on les regardoit au contraire comme un signe certain de sa présence & comme une preuve qu'il agissoit sur le Démon pour le tourmenter, ou sur les malades pour les guérir.

2°. L'état où les Convulsions réduisent les Convulsionnaires, est certainement très-humiliant; c'est un malheur d'avoir des Convulsions, si on s'arrête à ce qui paroît au dehors & aux agitations que l'on appelle proprement Convulsions. Elles ne peuvent être avantageuses que par l'usage qu'en peut

faire la vertu, & par les vûes de miséricorde que Dieu peut avoir sur ceux qu'il éprouve par une telle voie, aussi bien que sur ceux qui sont témoins de ce prodige.

3°. Les Convulsionnaires ne sont ni phrénétiques ni possédés; quoiqu'ils ressemblent aux uns & aux autres par quelques uns de leurs mouvemens, ils en sont différens par les sentimens & les dispositions qu'ils font paroître dans le tems de leurs Convulsions. On ne peut rien ajouter à la paix & à la joie que plusieurs éprouvent & qui éclate sur leur visage: ils aiment presque tous leur état: ils desirant de souffrir: ils sont remplis de reconnoissance: leur contentement, leur résignation, leur confiance en Dieu ôtent à ceux qui les voyent toute l'horreur que donneroient naturellement de si horribles souffrances. Je sai que tous ces sentimens ne sont qu'en image & en peinture, & peut-être que les douleurs sont aussi en partie des représentations, & qu'ils ne souffrent pas autant qu'ils paroissent souffrir; mais il faut avouer que l'image est belle, & que si l'on embrasse le spectacle tout entier, il n'y a rien de si beau que de voir une patience supérieure à de si grands maux, & de la voir augmenter à proportion qu'ils deviennent excessifs.

4°. Quand les Convulsions seroient un malheur, & qu'il n'y auroit rien qui les distinguât des autres accidens fâcheux qui arrivent dans la vie, elles devroient rendre les Convulsionnaires respectables à ceux qui ont de la compassion & de l'humanité. Il y a quelque chose de si choquant d'entendre toujours parler des Convulsionnaires avec mépris, avec insulte, quelquefois même avec indignation, comme si leur état étoit un effet de leur liberté, que cette seule raison seroit que je me déclarerois en leur faveur. Quand leur cause n'auroit point de liaison avec l'Appel & avec les Miracles, je ne pourrois voir sans les défendre, cette multitude de personnes innocentes qui ne font mal à personne, attirer sur eux la haine de toute la terre par leur malheur qui devroit au contraire attendre tous ceux qui en sont témoins. L'Auteur de l'Esprit en Convulsion a rendu justice aux Convulsionnaires, en les considérant dans ce point de vûe; il montre fort bien dans sa IV. Lettre que dès qu'on suppose qu'ils ne sont pas libres dans ce que leur fait faire la Convulsion, comme il convient que cela peut être vrai de plusieurs, il est ridicule & indécent de les blâmer & de vouloir les juger suivant les règles que doivent observer ceux qui ont l'usage libre de leur raison. Cet Auteur n'est pas favorable aux Convulsions; ainsi je n'exige rien trop de vous, Monsieur, en vous priant d'unir sa modération & de suivre ce qu'il dit sur ce sujet, que je suis assuré que vous trouverez vous-même plein de bon sens & de raison.

5°. Je vous permets, Monsieur, d'exagérer autant que vous voudrez l'horreur que causent plusieurs Convulsions; les Convulsionnaires ne m'en paroîtront pas plus dignes de mépris. Vous ne sauriez disconvenir qu'il n'y a aucune espèce de mal que les plus justes ne puissent éprouver dans cette vie, & que les plus grandes afflictions ne prouvent point qu'on soit criminel. Nous sommes en droit de faire à tous ceux qui nous interrogent sur les Convulsionnaires, la réponse que fit Jésus-Christ à ses Apôtres: Ce ne sont ni leurs péchés ni ceux de leurs peres, qui sont la cause qu'ils ont des Convulsions; & pourquoi

pourquoi ne pourrions-nous pas ajouter ce que Jésus-Christ ajoute, & dire que les Convulsions sont survenues pour faire éclater la puissance de Dieu : *ut manifestentur opera Dei* ? est-ce que leur origine au Tombeau d'un Saint où Dieu continue de faire des prodiges, ne le prouve pas assez clairement ?

6°. Si les Convulsions peuvent être ou une punition ou une épreuve ou un signe de la part de Dieu, pourquoi se déterminer à les regarder purement comme une punition ? pourquoi s'engager par là à juger ses frères & à les condamner ? pourquoi le faire malgré les circonstances qui accompagnent cet événement, qui devraient éclairer & qu'il est impossible d'expliquer en supposant que les Convulsions sont une punition ? Je me renferme uniquement dans ce qui ne dépend pas de la liberté dans les Convulsions : on ne sauroit nier que des justes ne puissent éprouver tout ce qui n'est pas libre, & ne le puissent par une miséricorde de Dieu sur eux. On ne sauroit par conséquent se défendre d'avoir pris le parti qui deshonorait ses frères, sans y être forcé.

7°. Quand ce seroit le Démon qui seroit l'auteur de tous les mouvemens hideux des Convulsionnaires, je n'en serois pas plus embarrassé. Nous savons qu'il peut recevoir un très-grand pouvoir sur les plus justes pour les tourmenter. Je regarderois les Convulsionnaires sous sa puissance, comme les Martyrs entre les mains des bourreaux ; je me consolerois par la pensée que ce seroit Dieu qui auroit engagé le combat ; je serois plein de confiance que la fin seroit heureuse ; j'en serois ce me semble assuré pour plusieurs, & je ne craindrois pour tous que leur liberté & le mauvais usage qu'ils en pourroient faire. C'est ainsi qu'en usa S. Chrysostôme à l'égard de Stagire. Il le supposoit sans aucun doute possédé du Démon ; Stagire en étoit affligé jusqu'à se laisser aller au découragement, il étoit même tenté de desespoir ; S. Chrysostôme le rassure & le console. Il composa un ouvrage exprès pour lui persuader par les motifs les plus pressans que c'étoit dans sa miséricorde que Dieu lui avoit envoyé cette épreuve. Voilà le modele que je me proposerois dans la supposition que le Démon non seulement fût l'auteur des agitations des Convulsionnaires, mais même que leur état fût réellement une possession.

8°. Je suis très-éloigné de penser que les Convulsionnaires sont possédés, & je ne me crois point obligé pour les défendre, de savoir quelle est la cause immédiate de tous leurs mouvemens ; mais il est vrai que je serois assez porté à croire que le Démon pourroit y avoir quelque part, lorsque je fais réflexion que presque tous ceux que Dieu a élevés à des états extraordinaires, ont été tourmentés par les Démons. On a vu dès les commencemens de l'Eglise dans les Solitaires des déserts les mêmes choses qu'on rencontre dans les Saints des derniers tems & qu'on remarque dans les Convulsionnaires. Tous ces Saints ont été exposés, comme ceux des derniers tems, aux insultes du Démon ; ils souffroient les plus extrêmes douleurs par son opération ; ils paroissent quelquefois tout meurtris, ilsomboient comme morts au milieu de leurs cellules ; un rayon de lumière paroïtoit, & ils étoient tout d'un coup rétablis dans leur premier état. Comme il n'y avoit ordinairement que ces Saints qui vissent les Démons & les objets invisibles, ceux qui auroient été auprès d'eux & qui auroient été témoins de ce qui se passoit, les auroient pris pour des Convulsionnaires, & je ne sai s'il ne se seroit point trouvé dans

les attitudes de ces Saints ainsi tourmentés par les Démon, quelques uns de ces mouvemens qui choquent si fort ceux qui sont opposés aux Convulsions. Ces contorsions cependant & ces mouvemens affreux étoient joints dans ces Saints avec les révélations les plus sublimes; Dieu étoit présent à ce spectacle qui vous auroit fait horreur. Il fut répondu à S. Antoine qui se plaignoit à Dieu en lui disant : *où étiez-vous, mon Seigneur & mon Maître, & pourquoi n'êtes-vous pas venu dès le commencement afin d'adoucir mes douleurs ?* » Antoine, » j'étois ici présent, mais je voulois être spectateur de ton combat. «

Les Démon ne cessioient point pendant toute la vie de ces Saints d'employer toutes sortes de ruses pour leur faire illusion & pour les tromper; ils le transfiguroient en Anges de lumière; ils empruntoient même quelquefois la représentation de Jésus-Christ, comme sainte Thérèse dit que cela lui est arrivé à elle-même. Il falloit qu'ils se tinssent continuellement sur leurs gardes pour n'être pas surpris; il arrivoit qu'ils l'étoient quelquefois, mais toutes leurs méprises n'étoient pas également dangereuses. Il y en avoit qui après avoir été élevés aux états les plus sublimes,omboient par ces fausses représentations sous la puissance du Démon en punition de leur orgueil.

Les instructions qu'on donnoit aux jeunes Solitaires par rapport à l'ordre furnaturel, étoient les mêmes que celles qu'on donne à tous les Chrétiens, lorsqu'on leur parle des tentations intérieures; on leur faisoit appréhender les mêmes dangers & les mêmes périls; on les avertissoit qu'ils seroient plus exposés à mesure qu'ils seroient plus favorisés de Dieu; on leur citoit l'exemple de S. Paul que Dieu permit au Démon d'affliger par une tentation honteuse, pour empêcher qu'il ne s'élevât par la grandeur de ses révélations. J'ai toujours cru qu'il n'y avoit d'autre différence entre l'état de ces Solitaires & celui du commun des justes à cet égard, qu'en ce que le voile qui nous cache les objets invisibles, étoit levé en partie pour eux, & qu'ils étoient attaqués visiblement par les Démon & protégés par les Anges, comme nous le sommes invisiblement, & qu'ainsi ils portoient dans ces états extraordinaires pour nous, mais ordinaires pour eux, les foiblesses inseparables de la vie présente. Je ne pense pas qu'on puisse douter de ce que j'avance ici, & je ne crois pas que personne soit tenté de regarder tous ces Solitaires en qui on remarquoit des choses furnaturelles, comme autant de Prophètes, & qu'on prétende que l'on doit juger de leur état par les règles qu'on doit employer pour juger de celui des Prophètes.

Il sembloit que Dieu renouvellât dans ces deserts les merveilles & les prodiges qu'il avoit opérés autrefois en faveur du peuple d'Israël, dans le tems où ce peuple tout entier vivoit comme ces Solitaires, seul en la présence de Dieu, séparé de tous les peuples du monde dans une solitude affreuse. Les dons furnaturels étoient quelquefois aussi communs dans les Monastères, qu'ils l'avoient été à l'origine de l'Eglise; ils paroissoient une suite de l'état de Solitaire autant qu'une distinction propre aux plus vertueux. On en voit un exemple singulier dans les Dialogues de Sulpice Sévere. Deux enfans qui demeuroient dans un de ces Monastères, l'un âgé de douze ans, l'autre de quinze, rencontrèrent un jour un serpent d'une grandeur extraordinaire; le plus jeune le prit, l'enveloppa dans son manteau & puis l'emporta comme

en triomphe au Monastere, & déployant son manteau en présence de tous les Freres, il le jetta à terre avec vanité, tout glorieux d'avoir fait un Miracle; l'Abbé les fit fouetter tous deux, & les reprit sévèrement de ce qu'ils avoient découvert ce que Dieu avoit opéré par leur moyen. Il falloit que ces enfans eussent vu arriver souvent de pareils prodiges, pour avoir osé s'exposer sans crainte à un si grand danger, & ce saint Abbé n'auroit pas fait ainsi fouetter deux petits faiseurs de Miracles, si ces prodiges n'étoient pas devenus comme de l'ordre commun dans ces saintes retraites.

Si l'Auteur des Dissertations entreprenoit de faire le calcul des merveilles qu'on lit dans les Vies des Peres du desert, comme il a fait celui des effets merveilleux qui devoient s'être opérés sur les Convulsionnaires pendant un an, si ce qu'on en rapporte est véritable, il trouveroit que le nombre des prodiges opérés dans les deserts est infiniment plus grand. Il n'en concluroit pas apparemment comme il le conclut à l'égard des Convulsionnaires, que les faits sont faux, parce qu'un surnaturel si multiplié doit être censé impossible eu égard à la conduite de Dieu. L'éloignement où nous sommes des tems où ces Saints ont vécu, fait que l'on a moins d'opposition à croire tout ce qu'on en dit d'extraordinaire; mais à l'égard des Mystiques & des Convulsionnaires on est incrédule, parce qu'on les a sous les yeux, & qu'on ne sauroit s'imaginer que des dehors qui paroissent méprisables & qui rebutent, cachent de grandes & d'abondantes richesses.

Cela me fait ressouvenir d'une histoire assez plaisante arrivée à une Princesse, que je vous raconterai pour vous divertir. Je la tiens d'un homme que vous avez connu & qui avoit été son Aumônier. Un jour cette Princesse voulut aller à confesse sans se faire connoître; elle y alla seule, vêtue fort simplement. Comme elle s'accusoit d'impatience contre ceux qui lui voloient son bien, le Confesseur lui demanda à quoi ses pertes pouvoient aller; elle lui dit, à quelques millions: vous des millions, dit-il, vous êtes une folle. Il l'écoula ensuite assez négligemment comme une personne dont l'esprit étoit affoibli, & en la renvoyant il lui dit: ma bonne femme, mangez de la soupe & ne songez plus à vos millions. Cette Princesse en se retirant lui mit un rouleau de papier dans la main; il fut curieux de l'ouvrir, & comme il vit des louis d'or, il soupçonna que cette bonne femme pouvoit être une personne de grande considération; il la suivit & s'en assura. Cette histoire finit fortement, car il alla lui faire des excuses. L'Auteur des Dissertations juge des Convulsionnaires, comme ce bon homme jugeoit de cette Princesse; mais le surnaturel qu'il y reconnoît, ne fait pas sur lui l'impression que firent les louis d'or sur ce bon Prêtre: car ces louis d'or lui firent soupçonner que cette personne qui paroissoit si simple, pouvoit bien être une Princesse. Il y vit une proportion avec les millions dont elle avoit parlé dans sa confession, au lieu que l'Auteur des Dissertations ne conclut rien des effets surnaturels qu'il reconnoît dans les Convulsionnaires; il ne lui vient point dans l'esprit que cet extérieur si vil pourroit bien cacher quelque chose de grand, il n'est pas même tenté de l'examiner: mais revenons,

9°. Ce que vous dites des mouvemens des Convulsionnaires, qu'ils sont contraires aux attributs de Dieu, n'est propre qu'à donner de l'horreur de

tous ceux qui souffrent, qui en éprouvent souvent de pareils & même de plus effroyables, & à éteindre toute compassion pour eux. Il n'est pas vrai que Dieu ne puisse pas produire ces mouvemens, & qu'il soit contraire à ses attributs d'en être l'auteur en son nom. Je voudrois vous guérir de cette imagination qui fait que vous jugez des Convulsionnaires plutôt par les sens que par la raison. Ce n'est pas une chose fort aisée à comprendre comment des mouvemens corporels sont contraires aux attributs de Dieu, lorsqu'ils sont nécessaires, qu'ils ne dépendent point de la liberté & qu'ils ne portent point au péché. Dieu peut être l'auteur des mouvemens des Convulsionnaires, si les Convulsions sont une maladie; il le peut si elles sont une punition ou une épreuve, & en ce cas ces mouvemens qui vous choquent si fort, seroient honneur à la divinité & serviroient à faire éclater ou la justice ou la miséricorde & tous les attributs qui ont rapport à ces deux principaux par lesquels Dieu régle le sort des hommes. Est-ce que si vous entriez dans un Hôpital, où l'on vous montreroit une multitude de malades défigurés par les plus horribles ulcères, que vous en vissiez d'autres dans des contorsions affreuses causées par la grandeur de leurs maux, & d'autres qui auroient peintes sur le visage toutes les horreurs de la mort dans de longues & pénibles agonies, vous trouveriez rien dans ce spectacle si effrayant, qui fût indigne de Dieu & contraire à ses attributs? ces corps à demi pourris ne pourroient-ils pas être les temples du S. Esprit, & servir même par leur dépérissement à faire éclater davantage la sainteté dont ces malades pourroient être remplis?

10°. Y auroit-il, absolument parlant, aucun inconvénient que ces hommes en qui le S. Esprit habiteroit, fussent élevés à la qualité de Prophètes & ornés de tous les dons surnaturels qui sont tous inférieurs à celui de la justice? n'étoit-ce pas là l'état de Job? & si par une conduite de Dieu digne de toute notre admiration, les hommes se joignoient aux Démones pour tourmenter ces malades, si on leur faisoit un crime de leur état, si on ne les croyoit pas assez punis, si les hommes vouloient ajouter à la vengeance qu'ils s'imagineroient que Dieu exige de ces innocens, les châtimens dont ils sont les maîtres, si tout cela se faisoit en haine de la Vérité dont ces malades se seroient trouvés tout d'un coup instruits par leur situation & mis à la tête de ceux qui combattent pour elle & les plus exposés de tous, y auroit-il lieu de s'étonner que Dieu sortit de son secret & parlât d'une manière éclatante, en répandant avec profusion les dons surnaturels sur des hommes si singuliers & qui selon le point de vue dont on les envisageroit, seroient les plus heureux ou les plus malheureux hommes du monde? L'application qu'on peut faire aux Convulsionnaires de tout ce que je dis ici, est visible. L'extrême humiliation où je les trouve réduits, bien loin de me paroître un obstacle aux dons les plus excellens, me paroît au contraire très-propre à les rendre dignes de les recevoir & semble exiger que Dieu déclare par des Miracles qu'ils sont sous sa protection.

Tranquillisez-vous cependant, Monsieur, je ne les crois point Prophètes; il n'est pas nécessaire d'avoir recours à des principes de Théologie bien profonds pour s'en convaincre; il n'y a qu'à les voir. Il y en a qui parlent comme des personnes qui auroient un transport; ce qu'ils disent ne mérite pas souvent

souvent plus d'attention. Il y auroit des distinctions à faire, mais je ne m'y arrête pas; car il n'y en a aucun, du moins que je connoisse, qui n'ait dit du faux. N'allons pas plus loin : la toute-puissance de Dieu est un abîme où il ne faut pas se jeter, ni prétendre décider ce que Dieu peut ou ne peut pas : qu'il vous suffise que je convienne que vous avez fort bien prouvé qu'ils ne sont pas des Prophètes. Il y a des exemples de l'Ecriture dont j'ai trouvé intolérable qu'on se servît pour faire respecter tout ce qui se passe dans les Convulsions; mais il faut prendre garde de poser des principes outrés qui enveloppent les exemples de l'Ecriture & qui l'abandonnent aux objections des Manichéens.

11°. Il vous semble que ce soit un paradoxe inouï de dire que le Démon pourroit être l'auteur de quelques uns des mouvemens des Convulsionnaires, & que Dieu pourroit en même tems avoir part aux Discours qu'ils prononcent, à ceux même où ils donnent à ces mouvemens que le Démon produiroit, une signification figurative; il n'y a cependant rien de plus facile à entendre : l'Auteur de la Réponse au Laïc n'y trouve pas la moindre difficulté. » Quel est sur cela l'inconvénient, dit-il ? si cette liaison étoit un effet de la » correspondance & de la conformité de sentimens, l'idée seule en seroit injurieuse; mais une liaison de miséricorde toute gratuite, que Dieu y met » par bonté, que le Démon n'a pas même prévue, qu'il déteste quand il la » voit & dont il enrage, quel en est le danger ? « & pour vous en donner un exemple, regardez Job. Le Démon étoit l'auteur de tout ce qu'il éprouvoit dans son corps, & ses discours venoient de Dieu : l'état où le Démon l'avoit réduit, étoit sous ses yeux un spectacle où il voyoit dépeintes les humiliations de Jésus-Christ, & qui aidait ce saint homme à les prophétiser.

XXVI. Je finirai ici, Monsieur, l'examen des Convulsions, & je n'entrerai pas dans la discussion des objections que l'on fonde sur la mauvaise conduite de plusieurs Convulsionnaires. Je ne prétens point faire leur apologie; je consens qu'on leur prescrive les règles les plus exactes, & qu'on les blâme quand ils manquent à les observer. Je me contenterai de vous faire remarquer que ces objections ne sont d'aucun poids contre les Convulsions. Il est certain selon l'Ecriture que les dons les plus excellens peuvent être séparés de la charité, & qu'ils peuvent se trouver dans des personnes dont la conduite seroit reprehensible; à plus forte raison les Convulsions qui sont un prodige & un signe plutôt qu'un don. Les abus peuvent croître à mesure que les Convulsions le multiplieront & qu'elles s'étendront sur un plus grand nombre de personnes. Il seroit plus étonnant que Dieu n'eût pas préservé les Convulsionnaires, s'il y en avoit peu : c'est aujourd'hui un peuple. Il faut bien les avertir que les Convulsions sont un simple engagement à vivre plus saintement, & un gage que Dieu bénira leurs efforts & leur application à pratiquer tous les devoirs, mais qu'il les punira plus severement, s'ils le deshonorant & s'ils mettent sur une Œuvre que Dieu fait, un voile qu'il n'y a pas mis.

Comment n'avez-vous pas vu, Monsieur, que tous les faits que vous rap-
portez ne prouvent rien contre ceux qui ne divinisent pas tout dans les Con-
vulsions ? Je puis, sans nuire à la cause que je défens, les abandonner tous

comme des abus, ou comme des suites du mélange que nous admettons. A quoi vous amusez-vous de ramasser ainsi de petits faits qui se passent dans le secret, qui ne sont peut-être pas exacts & qu'il est toujours odieux & embarrassant pour la conscience de rapporter en nommant les personnes? Je veux vous tirer de cet embarras & vous épargner toutes ces recherches : faites-vous raconter tout ce que sont les personnes de votre quartier, qui sont de même condition que les Convulsionnaires dont vous rapportez les faits; je n'excepte que ceux qui seroient ouvertement criminels, car on abandonneroit les Convulsionnaires qui seroient de ce caractère, & personne assurément ne les suivroit. Supposez-en, si vous voulez, que le Démon auroit reçu le pouvoir de séduire pour les punir de leur hypocrisie ou même de l'abus des grâces que Dieu leur auroit faites. Transportez ensuite sur le compte des Convulsionnaires ce que vous aurez appris ou plutôt ce qu'il est aisé de s'imaginer, & voyez ce que vous en pourrez conclure. Quelle conséquence en pourrez-vous tirer contre un grand nombre de personnes respectables qui ont des Convulsions, parmi lesquelles il y a des hommes d'un esprit solide, des femmes mariées dont la réputation est établie, des filles d'une grande vertu dont quelques unes sont pauvres à la vérité, mais ne sont pas moins dignes de respect; enfin des enfans au berceau qui par leur défaut de raison sont à couvert de toutes vos objections, & qui parce qu'ils ne sont susceptibles d'aucun tort, montrent que vous en avez un très-grand de les attaquer? Pourquoi ne parlez-vous dans vos Ecrits que de filles, & dites-vous que la plupart sont suspectes & que vous ne voudriez répondre d'aucune? Je ne saurois vous pardonner ces façons de parler qui marquent un mépris insupportable, & que je ne sai comment on peut accorder avec la charité & le respect qu'on doit à tous les hommes, de quelque condition qu'ils soient.

N'est-il pas visible qu'avec une pareille méthode il n'y a aucun état, aucune condition qu'on ne puisse décrier? on auroit pu attaquer tous les Mystiques par des raisonnemens semblables aux vôtres. Il n'y a point eu d'état où l'illusion ait été plus à craindre, où l'imposture & le dérèglement d'imagination ait eu plus de part, où le Démon se soit plus souvent insinué pour tromper & pour séduire même par des opérations surnaturelles : il a fallu démêler les vrais Mystiques au travers de ce cahos; on a vu marcher à côté d'eux des sectes d'Illuminés qui se sont accrédités par une fort grande ressemblance avec eux & qui les ont deshonorés par leurs infamies. C'est un exemple que l'on ne sauroit représenter trop souvent, non seulement pour défendre les Convulsionnaires, mais principalement pour les instruire. Ils ne doivent pas trouver mauvais qu'on les assujettisse aux règles que sainte Thérèse croyoit indispensables pour éviter l'illusion, & qu'on appréhende pour eux ce que cette grande sainte appréhendoit pour elle-même; leur état n'est pas assurément plus relevé & plus surnaturel que le sien. Pour moi je serois d'avis que l'on visitât ce troupeau, & qu'on en séparât tous ceux en qui on ne reconnoitroit pas de la docilité, un desir sincère d'être conduit, un grand respect pour ceux qui sont en état de le faire, une soumission sans réserve aux règles communes. Rien n'empêche que Dieu ne se serve pour ses desseins de personnes criminelles, & qu'il imprime sur elles des signes qui ne seront qu'un

prodige, qui ne serviront de rien à leur salut, & qui seront plus utiles aux autres qu'à ceux qui les reçoivent; mais plus cette conduite est extraordinaire, & plus nous devons être attentifs. Si l'exemple de Job nous rassure d'un côté, il nous intimide de l'autre; quand un seul homme est représenté par une multitude, chacun ne représente pas le tout: il peut fort bien arriver que les Convulsionnaires qui se conduiront mal & qui ne répondront pas aux desseins de Dieu sur eux, n'appartiennent qu'à la lepre qui couvroit ce saint homme.

Ils seront la confusion de tous les autres, ils les deshonoreront devant les hommes, ils fourniront un prétexte de les haïr, de les persécuter; mais ils ne leur nuiront point devant Dieu qui leur tiendra compte au contraire de tout ce qu'ils souffriront par son ordre. Ceux qui demeureront fideles, qui deviendront humbles à proportion qu'ils seront humiliés, qui seront attentifs à se conserver purs & sans tache, qui liront les Ecrits qu'on fait continuellement contre eux pour s'y abreuver de l'amertume & de l'absynthe qui leur sont présentées, enfin qui consentiront de bon cœur à devenir un objet d'horreur & d'exécration, parce qu'un tel mépris est la suite de l'état où Dieu les a mis sans les consulter, & qu'ils voyent clairement que Dieu exige d'eux cette patience & cette soumission; ceux-là, Monsieur, recueilleront les bénédictions que Dieu auroit répandues sur tous les autres, s'ils avoient eu la même fidélité. Une aussi grande humiliation que celle où je prévois que vont être réduits les Convulsionnaires, doit nécessairement être suivie de miséricordes abondantes; des hommes décriés, deshonorés, persécutés sans l'avoir mérité sont mis par un état si triste en proportion avec les dons les plus excellens. Il n'y aura jamais eu d'humiliation semblable à la leur: on les fera passer successivement pour des fourbes & des imposteurs, pour des phrénétiques & des malades en délire, pour des possédés & pour des fanatiques. Ils ont déjà subi un premier jugement où ils ont été déclarés imposteurs par l'autorité publique, en conséquence d'un examen qu'ont fait pour la forme les plus habiles Médecins & Chirurgiens. On pense aujourd'hui à les mettre entre les mains de ces mêmes Médecins qui ont décidé que leurs Convulsions étoient contrefaites, pour les traiter comme de véritables malades & pour leur faire des remèdes qui serviront par conséquent de supplices destinés à les tourmenter, parce qu'ils ne le sont pas. Il ne restera plus que de les livrer aux Ministres de l'Eglise pour les exorciser.

Les hommes succomberont dans les efforts qu'ils feront pour combattre ce prodige, dans lequel Dieu veut les obliger de reconnoître un effet de sa puissance; mais les Convulsionnaires ne tireront aucun fruit d'être sortis victorieux de tous les examens: on les haïra à proportion qu'on remarquera dans leur état un fond qu'on ne pourra sonder: ils deviendront de plus en plus des hommes qu'on appréhendera: on voudra paroître les mépriser, & on sera connoître en les persécutant qu'on les redoute & qu'on voudroit étouffer la voix, qui semble sortir du milieu d'eux & qui effraye ceux qui paroissent les plus assurés: on ne voudra avoir le démentir d'aucune des démarches qu'on aura faites contre eux: on les tiendra convaincus de tout ce dont on les aura accusés, sans avoir égard à leurs défenses. Il semble que les

Convulsions les aient effacés du rang des hommes; la ressource des loix n'est point pour eux, tous les Tribunaux leur sont fermés, aucun ne pense qu'il soit de son devoir de les défendre & de les protéger: on ne leur marque point ce qu'on exige d'eux pour les laisser en repos: on ne veut pas qu'ils aient en obéissant un moyen d'éviter de tomber entre les mains de ceux qui les haïssent: on veut que les Convulsions fassent leur crime, quoiqu'ils n'en soient pas les maîtres, parce qu'on les regarde comme un mauvais présage dont on espère qu'on empêchera l'effet en anéantissant, si l'on pouvoit, ceux dont la présence effraye. Il y a une multitude de maisons dans Paris, où l'on voit les innocens appréhender les traitemens qu'on fait aux criminels: on ôte les femmes à leurs maris: on enlève de jeunes enfans du sein de leurs parens: on les conduit en prison, on les met dans les cachots avec les plus scélérats, car on l'a fait, sans que leurs familles désolées sachent à qui s'adresser pour demander justice. Je vous assure, Monsieur, que lorsque je vais quelquefois voir des Convulsionnaires, & que je trouve toutes les personnes qui sont autour d'eux, tremblantes, comme si j'étois entré dans des retraites de voleurs, & que je vois qu'on prend pour cacher des enfans innocens, les précautions qu'on prendroit pour cacher des ennemis de la Religion & de l'Etat, je suis étonné que tout le monde ne se récrie pas sur un tel violente, non seulement de toute loi, mais même de l'humanité. Une telle barbarie me rappelle le meurtre des Innocens; car je ne vois que cette histoire qui ait quelque rapport à ce qui se passe sous nos yeux. Il n'y a pas huit jours que j'étois dans une maison de personnes très-respectables; je fus témoin de l'embarras où sont ceux qui sont chargés de quelque Convulsionnaire. Il s'agissoit de trouver une retraite pour cacher une jeune fille de dix-sept ans, afin de la mettre en sûreté & de veiller sur sa conduite. Les personnes qui en prenoient soin, avoient commencé par l'obliger de se passer de tout secours, & vouloient qu'elle vécût éloignée de tout spectacle conformément à son état. Cette jeune fille y consentoit de bon cœur; elle étoit pour lors à la campagne chez de bonnes filles où on l'avoit mise & où elle n'avoit vu personne. Mais comme elle avoit fait de grands cris dans les commencemens, lorsqu'on lui retrancha les premières fois tous les secours, ces cris avoient attiré l'attention sur la maison, & les bonnes personnes chez qui elle logeoit se croyoient dans le plus grand péril d'avoir fait cette bonne œuvre. Il s'agissoit de la transporter dans un autre lieu où elle seroit dans une aussi profonde retraite; on n'osa pas de peur d'être décelé, se servir d'un carosse de louage; on ne voulut se fier qu'à un carosse bourgeois. En vérité, Monsieur, je fus attendri & irrité en même tems de ces violences; mais ce qui me touche le plus, c'est lorsque je vois les parens qui s'irritent contre leurs enfans qui ont des Convulsions, à cause du péril où les met leur état, & que je vois de petites Convulsionnaires maltraitées dans leur propre famille par la crainte du deshonneur où ces familles se croient exposées, si leurs enfans viennent à tomber entre les mains de la Justice. J'admire cette longue suite de maux auxquels les Convulsions exposent ceux qui en ont; je remonte jusqu'à Dieu dont les conseils me paroissent impénétrables, de vouloir qu'un état si malheureux aux yeux des hommes soit une suite de la dévotion à M. de Paris, & de ce qu'un événement

nement si singulier arrive dans le tems que la Religion est renversée parmi nous.

Quels seroient vos sentimens, Monsieur, si vous vous trouviez dans de pareilles rencontres ? que diriez-vous aux Convulsionnaires, à leurs parens, à ceux qui en sont chargés ? pourquoi ne parlez-vous pas dans vos Ecrits, comme vous seriez dans des conversations particulieres à des Convulsionnaires dont vous respecteriez la vertu ? pourquoi leur faites-vous procès sur tout ? Si vous apprenez quelque histoire scandaleuse, vous en faites aussitôt un argument contre tous sans distinction ; vous les rendez hardiment responsables des fautes auxquelles ils n'ont point de part & qu'ils condamnent avec vous. Vous avez cru devoir attribuer au Démon des faits que vous ne pouviez expliquer par la nature ; sur le champ vous bâtissez un système : il faut que les Convulsionnaires aient mérité que Dieu les abandonnât à ce terrible ennemi. Vous n'examinez point si tous sont coupables, ni si les fautes que vous reprenez sont assez grandes pour mériter une punition si extraordinaire ; vous donnez même dans une méprise qui n'est pas pardonnable, quand on veut juger si sévèrement ses freres. Vous ne faites pas attention que ces faits inexplicables par les forces de la nature & que vous voulez attribuer au Démon, sont antérieurs à tous les abus & aussi anciens que les Convulsions ; que ce sont ces effets surnaturels qui ont donné occasion à ces abus ; que l'on n'a renté par exemple les Convulsionnaires sur les Reliques, que parce qu'on s'est aperçu qu'ils en avoient le discernement ; qu'on ne les a consultés, que parce qu'ils avoient commencé les premiers à découvrir des choses secretes & intérieures qu'ils ne pouvoient connoître que par une voie surnaturelle ; que l'on ne leur a rendu des services qu'on ne devoit pas leur rendre, que parce qu'ils les ont demandés avec de grands cris, & qu'on a été convaincu qu'ils avoient une force surnaturelle pour les supporter. Les Convulsions étoient surnaturelles au Tombeau, tout le monde le reconnut pour lors ; elles partent immédiatement de ce Tombeau, elles sont l'effet d'un dessein de Dieu très-profond que peut-être nous ne comprenons pas ; mais il faut remonter jusqu'à lui & l'adorer dans une conduite si surprenante. Vous irez jusques là vous-même, si la main de Dieu ne vous arrête, & vous direz que les Convulsions sont une malédiction dont on a été frappé au Tombeau de M. de Paris, & dont on l'a été sans autre crime que celui d'être venu implorer la miséricorde de Dieu par l'intercession de son Serviteur. Vous dites dans vos Ecrits que vous avez de la peine à le dire ; c'est presque l'avoir dit, que de s'exprimer si foiblement & de ne pas se récrier sur une pensée aussi injurieuse à Dieu, comme sur une espèce de blasphème qui renferme un horrible jugement téméraire sur la conduite & sur les dispositions intérieures du prochain. Vous dites que c'est la pensée de personnes d'un très-grand mérite ; j'en suis fâché, mais pour moi je ne desirerois avoir du mérite, que pour être assuré de n'avoir jamais de pareilles pensées.

Je conviens avec vous, Monsieur, s'il n'est point question de l'origine des Convulsions, si l'on est une fois assuré qu'elles sont surnaturelles, qu'on doit craindre qu'il ne s'y mêle de l'illusion du Démon. Tous les Saints qui ont été élevés à des états extraordinaires, l'ont appréhendé ; ceux qui les condui-

soient, l'appréhendoient quelque respect qu'ils eussent pour eux. Il faut avertir de ce péril & les Convulsionnaires & ceux qui les approchent; le Démon peut les attaquer, les vaincre, s'en rendre le maître, il peut leur imposer par des prestiges; mais c'est parce qu'ils sont dans un ordre furnaturel que l'on craint pour eux ce qui n'arrive que fort rarement à ceux qui vivent dans l'ordre commun: car de dire que les Convulsionnaires sont des malades & que le Démon s'est introduit dans leurs maladies pour les punir des fautes qu'ils ont commises, & pour punir également ceux qui les ont commises & ceux qui les ont évitées & qui les ont condamnées, c'est, Monsieur, dire des paradoxes & montrer qu'on ne comprend rien à une Œuvre qu'on se donne le droit de juger & de condamner.

Je dirai la même chose du fanatisme que vous attribuez sans distinction à tous ceux qui sont favorables aux Convulsions: assurément vous avez écrit sans réflexion les premières pensées qui vous sont venues dans l'esprit. Quoi, Monsieur, pour éviter le fanatisme, je serai obligé de croire que les Convulsions sont une maladie ou une possession du Démon? je ne pourrai les regarder comme un prodige qui vient de Dieu & les lui attribuer comme son Œuvre, en écartant, comme j'ai fait, tout ce qui ne seroit pas digne de lui? Vous n'y pensez pas: avant que de crier au fanatisme, il falloit poser des principes & montrer en quoi il consiste: le fanatisme suppose l'erreur ou dans le dogme, ou dans la morale, ou dans les règles de conduire. Quand je vous ai pressé sur cet article dans des conversations particulières, vous n'avez jamais répondu; je suis toujours convenu avec vous de toutes les règles & de tous les principes, & je n'ai pas regardé comme une réponse ce que vous dites quelquefois, que nous croyons trop prochaine la venue d'Elie & la conversion des Juifs. Vous ne ferez jamais consister le fanatisme, en parlant sérieusement, à attendre trop tôt un événement que vous croyez qui arrivera un jour, aussi certainement que nous le croyons. Si cela étoit, il faudroit dire que presque tous les Peres & les plus grands hommes qui ont vécu dans les tems malheureux de l'Eglise, ont été des fanatiques; ils croyoient presque tous que le dernier jour alloit arriver, ils l'annonçoient au peuple. L'Auteur de l'Idée de la Bulle qui est le premier Ecrit qu'on ait fait sur cette pièce, rapporte que plusieurs personnes en la voyant crurent que le jugement dernier alloit arriver, & il respecte cette pensée. Jésus-Christ a voulu que le tems de son dernier avènement fût inconnu, afin qu'on l'attendît continuellement. Il faudroit que tous les Chrétiens fussent par rapport à ce grand jour dans la disposition où tous les particuliers devoient être par rapport à l'heure de leur mort, & que dans tous les malheurs qui mettent toute l'Eglise en péril, ils crussent que Jésus-Christ pourroit être à la porte & venir pour les juger. Il pourroit y avoir de l'illusion à croire la mort trop prochaine, si sous ce prétexte qu'on va mourir, on négligeoit des devoirs importants qu'il seroit inutile de remplir, si l'on étoit assuré de mourir. Si l'attente de la conversion des Juifs empêchoit de prendre les moyens qui sont en notre pouvoir pour remédier aux maux de l'Eglise, sous prétexte que le remède ne peut venir que d'Elie & d'un autre genre de sorte d'illusion; mais je ne connois personne de ceux qui se sont pris de cette ressource, qui se croye

assuré d'un terme que cet événement ne passera pas, & qui ose le fixer avec certitude.

Il n'est pas impossible que les Convulsions donnent occasion au fanatisme. Toutes les voies extraordinaires & surnaturelles sont accompagnées de ce péril; l'indocilité & le mépris de l'autorité sont très à craindre pour ceux qui reçoivent ou qui s'imaginent recevoir des impressions surnaturelles. Si vous aviez fait toutes ces réflexions dans vos Ecrits, comme on doit les faire pour juger équitablement, & que vous fussiez convenu qu'on peut raisonner sur les Convulsions comme je le fais dans mes Lettres, sans aucun péril, vous auriez rendu service aux Convulsionnaires d'avertir des abus, des mauvais principes, des dangers, des précautions qu'on doit avoir. Je vous aurois aidé avec plaisir dans ce travail, & je vous aurois dit plusieurs choses nécessaires pour raisonner juste sur cet événement, que vous ne savez pas & dont je suis instruit. Vous pouvez vous appercevoir que je suis plus attentif à être utile aux Convulsionnaires, qu'à vous refuter.

Il semble, Monsieur, que vous ne vous sentiez pas assez fort pour attaquer les Convulsionnaires, en vous renfermant dans les choses qui ne dépendent pas de la liberté des hommes & qui sont l'effet d'une cause supérieure; vous les voulez condamner pour ce qu'ils sont, parce que vous ne le pouvez pour ce qui se fait en eux sans qu'ils y aient de part, & c'est cependant la seule chose dont j'aie entrepris la défense. Vous vous jetez dans un abîme de difficultés: les Convulsions selon vous sont un effet du hazard, elles sont une maladie contagieuse; le Démon a sur ceux qui sont malades de cette sorte de maladie un pouvoir qu'il n'a point sur les autres malades; leurs fautes sont punies par l'obsession, & ceux qui les visitent sont exposés à voir accomplir sur eux l'efficace d'erreur prédite par S. Paul dans la II. Epître aux Thessaloniens. N'est-il pas visible qu'on ne fait où l'on en est & qu'on n'a point de système, quand on dit tout cela tout à la fois? Quand je n'aurois point de sentiment sur les Convulsions, je serois conduit au seul qui soit raisonnable par ces contrariétés qui se trouvent dans vos Ecrits: votre embarras m'instruira; je regarderois comme un grand prodige ce que je verrois qu'il vous seroit impossible d'expliquer. La situation où se trouve l'Eglise, me paroitroit une nouvelle source de lumière; je comprendrois qu'il conviendrait que Dieu s'expliquât par des prodiges dans un tems où sa cause même paroitroit abandonnée du côté des hommes, & ceux qui la défendent prêts à être anéantis & sans aucune ressource sur la terre. Les exemples anciens me revienneroient dans l'esprit; je penserois que c'est ainsi que Dieu s'est souvent expliqué dans les grands malheurs; je me souviendrois que les Egyptiens avoient ainsi des songes effrayans & surnaturels, dans le tems que l'Ange exterminateur parcourait invisiblement toute l'Egypte pour frapper les premiers-nés & préparer au peuple de Dieu un chemin à sa délivrance. Je trouverois que les Convulsionnaires se seroient eux-mêmes exprimés d'une manière bien juste sur leur état, en se comparant aux caractères qu'une main invisible traçoit sur la muraille de la salle où Balthazar profanoit les vases sacrés avec tous les Grands de la Cour, & que tous les sages de Babylone ne purent déchiffrer. Les songes qui inquiéteroient si fort la femme de Pilate

pendant cette nuit terrible, où le Sauveur du monde étoit entre les mains de ses ennemis qui le couvroient d'opprobres, qui se dispoient à le faire mourir & qui en le condamnant attiroient sur eux une malediction qui n'avoit jamais eu d'exemple & qui dure depuis dix-sept siècles, ces songes, dis-je, me paroistroient très-propres à représenter ceux des Convulsionnaires. Je les comparerois encore à ce Jésus fils d'Ananus dont j'ai déjà parlé, qui pendant sept ans n'ouvrit jamais la bouche que pour annoncer les malheurs de Jérusalem, en qui tout sentiment parut éteint par la grandeur immense de celui qui lui faisoit prédire de si grands maux. Enfin, Monsieur, je me confirmerois dans ces pensées en faisant réflexion que ces prodiges qui nous étonnent aujourd'hui, ne furent regardés que comme des songes & des effets du hazard par ceux dont ils annonçoient la condamnation, & qui auroient pu l'éviter s'ils en avoient été effrayés. N'allez pas plus loin, Monsieur, si vous voulez, dans l'examen des Convulsions; qu'elles vous effrayent, ou plutôt qu'elles vous consolent & qu'elles vous fassent ressouvenir de cette parole de Jésus-Christ: Pour vous, quand ces choses arriveront, levez vos têtes, car votre redemption approche. *His autem fieri incipientibus, levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.*

Je terminerai ici, Monsieur, ce que j'avois à vous dire sur les Convulsions. Si j'écris dans la suite, ce ne sera pas à vous à qui j'adresserai mes Lettres; je ne veux pas défendre contre vous une cause, où ce qu'on doit à la Vérité, à la Religion & à des innocens qu'on opprime, pourroit m'obliger à dire des choses trop fortes; je suis gêné par le respect & l'affection particulière que j'ai pour vous. J'espère que vous me pardonnerez ce que vous trouverez dans mes Lettres qui ne vous paroitra pas assez mesuré, & que vous ferez attention que ceux que je défens sont déjà en partie dans les prisons, que tous y sont condamnés, & qu'ils attendent chaque jour qu'on vienne les enlever pour les y conduire, & que dans l'avisilement extrême où le mépris & la haine des hommes les ont réduits, on ne les écoutera point, s'ils n'élèvent leur voix bien haut pour faire entendre leurs plaintes. Vous vous souviendrez de plus que c'est vous qui m'avez attaqué & qui m'avez provoqué au combat; je ne sais si votre dessein est de le continuer: j'en serois affligé, car vous vous rendrez responsable du sang innocent. Mais quelque parti que vous preniez, il faut nécessairement que vous optiez, ou de nous laisser en repos si vous nous méprisez, ou si vous voulez nous attaquer de nous respecter assez pour le faire solidement: instruisez-nous, instruisez l'Eglise par quelque Ecrit bien fait sur les voies surnaturelles: traitez, si vous voulez, quelque point particulier, comme a fait l'Auteur de la Recherche de la Vérité: faites attention dans les Ecrits à écarter tout ce qui est particulier aux Auteurs & qu'on peut abandonner en continuant de défendre les Convulsionnaires: ne cherchez pas dans mes Lettres si j'ai tort en quelque chose, mais si mon tort nuit à ma partie, & si elle n'est pas en droit de me désavouer: ne faites pas comme l'Auteur des Dissertations qui poursuit tous ceux qui l'attaquent, sur des incidens qui n'intéressent personne, en mettant toujours à la tête de ses petites Traités, *Ecrit contre les Convulsions*; il a réfuté le Plan, l'Ecrit du Laïc: en est-il plus avancé? les Auteurs de ces Ecrits ont déclaré qu'ils ne soutenoient

soutenoient point les seules choses qu'il ait bien réfutées. Y a - t - il
 quelqu'un dans le monde qui prenne quelque intérêt à ses quatre der-
 nières Dissertations contre l'Auteur des Examens, excepté peut-être ceux
 qui y sont attaqués. Toutes pièces inutiles dont le public est chargé, &
 qui ne servent de rien à la décision du procès. Ne faisons point M.
 comme les Procureurs, n'embrouillons point la matière en l'accablant
 sous une multitude d'incidens. Attachons-nous aux faits qui prouvent
 1. Le Surnaturel 2. Le Divin. Mais avant tout, car c'est le plus pressé,
 commençons par examiner si des convulsionnaires sages qui savent les regles
 sont coupables d'avoir des Convulsions, si ce n'est pas un crime de les
 persécuter pour cette seule raison, si ce n'est pas un devoir de les dé-
 fendre, & s'il est raisonnable que cet événement devienne le sujet d'une
 dispute sérieuse entre des personnes qui sont d'accord sur toutes les regles
 & sur tous les principes. Je suis,

M O N S I E U R,

Votre très-humble serviteur.



Xx

FAUTES A CORRIGER DANS LA SEPTIEME LETTRE.

Page 98. pourquoi a-t-on recours lisez a-t-on eu recours. *Ibid.* ligne 27. supposée lisez supposé.

Pag. 101. l. 14. qu'elle les prouve lisez qu'elle le prouve.

Pag. 102. l. 18. posée une telle chose lisez posé un tel choc.

Pag. 107. l. 27. & il revint, lisez & il revient.

Pag. 109. l. 32. il en ont fait & quelques fois une très-grande, lisez ils en font & quelques fois de très-grandes.

Pag. 110. l. 2. examinées, lisez examinés.

Pag. 116. l. 5. qu'il croit, lisez qu'il croye.

Pag. 118. l. 6. annoncée, lisez annoncé.

Pag. 122. l. 36. sur un tel Miracle la milliême fois, otez. la virgule & la mettez après Miracle.

Pag. 130. l. 18. il paroît par ce passage cité dans, lisez. il paroît par le passage que j'ai cité de.

Pag. 131. l. 13. je vous en dispenserai. otez le point,

Pag. 135. l. 17. d'une santé parfaite, lisez d'une tranquillité parfaite.

Pag. 137. l. 15. que les Convulsions sont surnaturelles, lisez. que les Convulsions qui obligent ainsi à jeuner sont surnaturelles.

Pag. 139. l. 2. à la mépriser, lisez à le mépriser.

Pag. 143. l. 37. ils ont des pertes, lisez ils en ont des pertes.

Ibid. 143. l. 42. dans ma septième Lettre, retranchez ces mots.

Pag. 144. l. 38. personne ne savoit lisez ou personne ne savoit.

Pag. 150. l. 9. on raconte, lisez on raconta.

Pag. 156. l. 29. aux Convulsions qu'aux Miracles, lisez. aux mouvements convulsifs que ces mêmes mouvements le sont aux Miracles.

Pag. 160 l. 24. que je me declarerois en leur faveur. il faut ôter le point & le mettre après Miracles,

Pag. 161. l. 33. je n'exige rien trop, lisez. de trop.

Pag. 167. procès, lisez des procès.

